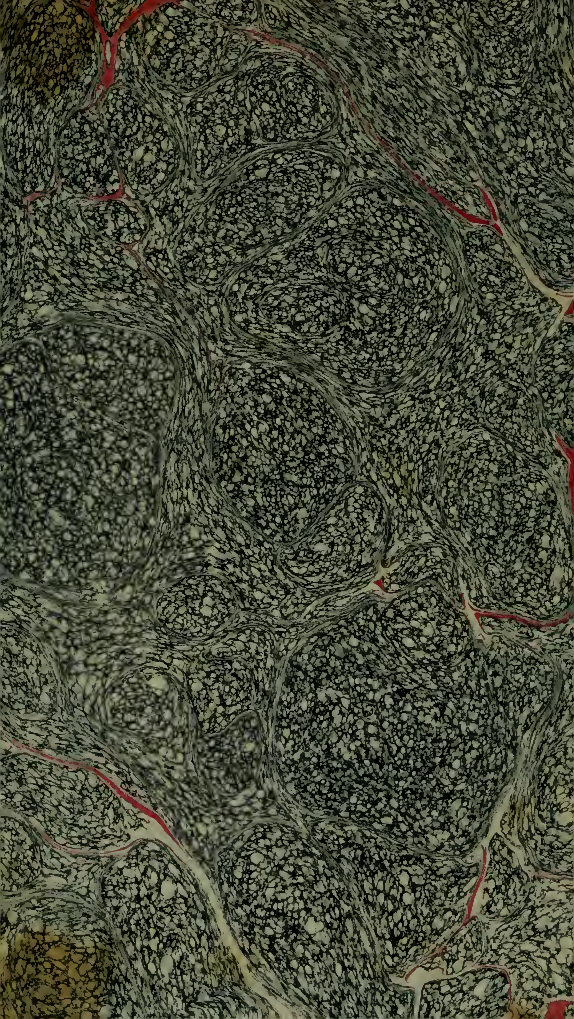
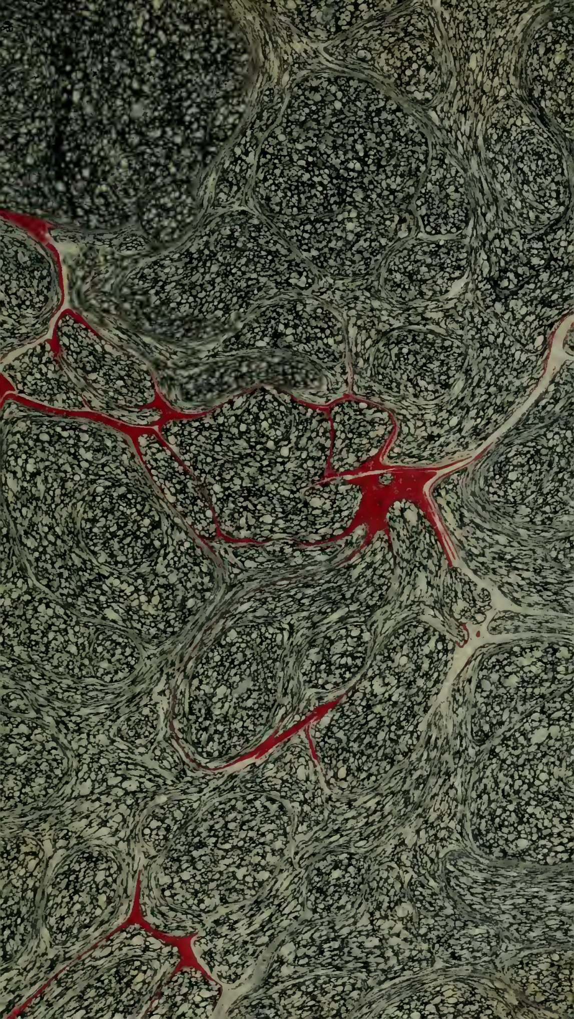






Campbell. 1.e.29

LE CABINET
DES FÉES,
OU
COLLECTION CHOISIE
DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de Figures.

TOME TRENTE-UNIÈME.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE,

M. DCC. LXXXVI.



AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

Les Ouvrages qui composent cette continuation, & servent à rendre complette la collection des meilleurs Contes de fées, ne seront pas trouvés inférieurs à ceux qui ont été précédemment imprimés ; ils sont le fruit d'une recherche plus exacte ; & pour trouver de quoi composer les six volumes que nous donnons au public, il nous a fallu dévorer l'ennui de la lecture d'une quantité considérable de Contes échappés aux premières recherches.

Les Auteurs de chacun de ceux que nous allons donner, sont tous avantageusement connus dans la république des lettres ; mais leur réputation n'a pas suffi seule pour nous déterminer ; il n'est point de Conte que nous n'ayons lu avec attention, & ce n'est qu'après nous être assurés

qu'ils pourroient être agréables au lecteur, que nous nous ſommes déterminés à en faire uſage.

Funeſtine, Conte de Fée par Beauchamps, a échappé aux premières recherches, & mérite, à toutes ſortes de titres, de trouver ici ſa place; ce Conte, à quelques longueurs près, eſt un de ceux qu'on lira avec le plus de plaiſir.

Pierre-François Godard de Beauchamps, né à Paris en 1689, décédé dans la même ville en 1761, eſt connu par pluſieurs pièces de théâtre qui ont joui de quelque ſuccès; mais ce qui lui a acquis le plus de réputation, eſt l'ouvrage intitulé *Recherches ſur les théâtres de la France:* il eſt auteur de quelques romans, entr'autres, d'une Traduction eſtimée du roman d'Iſmène & Iſmenias, écrit en grec par Euſtatius, & du Conte de *Funeſtine.*

Nous croyons inutile de donner un analyſe de ce conte, on l'imprime ici dans ſon entier; il a eu du ſuccès dans

le tems, & nous croyons que ce ſuccès étoit mérité ; nous n'en connoiſſons néanmoins qu'une édition, celle faite chez Prault en 1737; les exemplaires en ſont rares & recherchés.

Nous ne connoiſſons pas l'Auteur du recueil que nous employons enſuite, intitulé *nouveau Recueil de Contes de fées:* il renferme dix Contes qui ſont tous très-agréables & aſſez bien écrits. Ce Recueil a eu du ſuccès dans ſon origine; il en a été fait deux éditions, l'une en 1718 & l'autre en 1731. Depuis, cet ouvrage eſt devenu rare & recherché, & nous croyons qu'on nous ſaura gré de le reproduire ici.

Nous ne nommerons pas non plus l'Auteur des deux Contes qui terminent ce volume, le *Loup galleux* & *Bellinette:* on les a attribués d'abord à madame de Villeneuve, mais ils ont été inſérés depuis dans un recueil intitulé, *cinq Contes de fées*, & attribués au comte de Caylus. Quoi qu'il en ſoit, il y a de la gaieté dans ces deux contes, & le ton

qui y règne, nous porte à croire qu'ils appartiennent aux charmans Auteurs des *Féeries nouvelles*, & du *recueil* de ces Messieurs.





FUNESTINE,

PREMIÈRE PARTIE.

FUNESTINE, princeſſe d'Auſtralie, vint au monde ſous la plus maligne conſtellation. Les fées, qui préſidèrent à ſa naiſſance, étoient toutes vieilles, ou malfaiſantes; elles ne la douèrent que de qualités haïſſables. Tremblemens de terre, phénomènes dans le ciel, tout ſeconda leur mauvaiſe humeur : une aurore boréale fit lire diſtinctement en lettres lumineuſes, ſi groſſes, qu'elles furent vues des quatre parties du monde, ces paroles terribles : *Tous les monſtres ne ſont point en Afrique.* Le roi ſon père fut ſi épouvanté de ſa laideur, & des ſuites qu'elle pourroit avoir, que ne voulant pas donner à la reine le chagrin d'élever une créature ſi difforme, il la fit expoſer aux bêtes de ſa ménagerie. Les panthères & les tigres de notre continent ſont des agneaux au prix des animaux auſtraliens; ſi par malheur il s'en échappe un ſeul de ſa loge, il dévaſte vingt lieues de pays en un quart d'heure. Le roi de

Suède a moins tué de Moſcovites, qu'il ne dévore d'hommes en un ſeul déjeûner. A l'aſpect de la proie, qu'on leur jette, ils reculent effrayés.

L'année ſuivante, la reine à qui on avoit dit que ſa première fille étoit morte en nourrice, accoucha d'une ſeconde. Elle étoit belle, comparée à ſa ſœur; mais elle n'avoit ni grâces ni gentilleſſes: c'étoit une de ces créatures humaines qui végètent, & de qui l'on ne dit ni bien ni mal. A peu près comme quantité d'autres que vous trouvez tous les jours aux ſpectacles, ou aux tuileries.

Le génie Clair-obſcur parcouroit les airs. Il lut avec ſurpriſe l'inſcription céleſte. Par une curioſité heureuſe pour Funeſtine, il voulut voir de quelle eſpèce étoit le monſtre nouveau né. La jeune princeſſe, couchée par terre, jetoit des cris horribles, qui l'attirèrent dans la ménagerie. Il a dit depuis qu'à la vue d'un objet ſi hideux, il fut tenté de prendre la fuite. Un mouvement de compaſſion l'arrêta. Ce génie étoit un bon homme accoutumé à faire le bien, habitude dont on ſe défait plus difficilement que de celle de faire le mal, parce qu'on y trouve plus de plaiſir, quoi qu'en diſent les philoſophes modernes qui prétendent connoître le cœur, & qui ſe mêlent d'en donner des définitions métaphyſiquement alambiquées. Il mit Funeſtine dans un pan de ſa robe, & la porta

dans ſon palais, à vingt mille lieues d'Auſtralie; elle fut confiée à des nourrices & à des gouvernantes, qui furent plus d'une fois ſur le point de l'étrangler, tant elle étoit dégoutante & revêche. Au bout de trois mois elle eut des dents & des ongles, dont elle ſe ſervoit pour mordre les unes, ou pour égratigner les autres.

Il venoit de naître à Clair-obſcur un fils auſſi beau que Funeſtine étoit laide; comme il étoit formé du ſang d'une mortelle, & que les femmes des génies influent ſur la nature & ſur la deſtinée de leurs enfans, le petit prince fut ſoumis à tous les évènemens de l'eſpèce humaine, ſujet à la mort, & condamné, malgré ſon ambition, à ne régner que ſur les deux tiers de la terre : miſérable partage, dont il ſe plaignit dans la ſuite avec autant d'amertume, que le fils de Philippe le fit dans ſon tems.

Le génie, par un caprice, dont il auroit eu peine à rendre raiſon, ſe mit dans la tête d'unir un jour Funeſtine & Formoſe, (c'étoit le nom de ſon fils.) Il n'eut garde de communiquer à perſonne un projet ſi bizarre, on ſe feroit mocqué de ſa majeſté élémentaire; mais il prit ſecrétement toutes les meſures qui pouvoient le faire réuſſir, ou le rendre moins ridicule. Tel eſt l'empire de la raiſon ſur toutes les créatures que les plus fantaſques & les plus deſpotiques dans leurs

volontés, s'efforcent de leur donner un air de juſtice. Ce prince inſenſé, qui diſoit : qu'on me haïſſe, pourvu qu'on me craigne, expliquoit mal ſa penſée, il vouloit être craint, & approuvé.

La mère de Formoſe ſe chargea de ſon éducation, elle avoit un frère, grand philoſophe, qui l'avoit initiée dès ſon enfance dans les myſtères les plus profonds de la cabale : elle s'étoit ſervie pendant ſa groſſeſſe, des lumières qu'elle avoit acquiſes, pour empêcher les fées d'aſſiſter à la naiſſance de ſon fils ; elles en furent très-offenſées, mais elles avoient manqué le moment de lui faire du mal, & ce fut ſans retour.

L'un & l'autre s'appliquèrent tout entiers à former au jeune prince un caractère digne des grandes deſtinées qui l'attendoient, mais voyant que le ſuccès ne répondoit que médiocrement à leurs ſoins, ils eurent recours à un remède, qui auroit réuſſi, malgré tous les obſtacles, ſi, par une fatalité commune à toutes les choſes d'ici bas, la tendreſſe mal entendue de cette nouvelle Thétis, n'en eût détruit, ou du moins rendu inutile toute l'efficacité. Beau ſujet de morale pour quelque eſprit réfléchiſſeur.

Dans la partie occidentale du mont Caucaſe, ſe trouve une vaſte caverne où les enfans de la terre s'étoient aſſemblés, lorſqu'ils formèrent le ſage projet d'eſcalader le ciel, & d'en chaſſer les

dieux. Au fond de cette caverne prenoit ſa ſource un fleuve dont l'eau plus tranſparente & plus forte que celle des Barbades, avoit la vertu de diſſiper toutes les foibleſſes humaines, & de faire des héros de tous ceux qui s'y baignoient. Il falloit s'y rouler huit jours de ſuite ſur un ſable aigu qui, s'inſinuant dans toute la capacité du corps, y formoit un nouveau ſang & de nouvelles chairs : l'épreuve étoit douloureuſe, mais infaillible.

Pendant une nuit obſcure la reine tenant Formoſe ſur ſes genoux, monte avec le prince ſon frère ſur un char traîné par des tortues aériennes, auſſi vîtes que les terreſtres ſont lentes. Déjà toutes les cérémonies, ſcrupuleuſement obſervées, promettoient une heureuſe réuſſite. Déjà le frère & la ſœur ſe flattoient, l'un, d'avoir un neveu, l'autre, un fils, qui alloit être l'ornement & les délices de l'univers. En effet le prince avoit ſoutenu le bain fatal pendant ſept jours, il en étoit ſorti plus beau, plus vigoureux, & preſque parfait. Les dieux, qui ſe rient des vaines eſpérances des mortels, l'attendoient au huitième. Tout ſembloit achevé, lorſque Formoſe pouſſe des cris perçans dont la grotte & la montagne retentiſſent au loin. Sa mère alarmée court à lui, ſon frère fait de vains efforts pour la retenir ; entraînée par une force ſupérieure, elle ſe précipite dans le fleuve, elle trouve ſon fils les yeux fermés, &

ſans mouvement; elle gémit, elle s'arrache les cheveux, elle le croit mort; pour s'en áſſurer, elle lui porte la main ſur le cœur, dans le moment même, que les deux derniers vices, qui s'y étoient concentrés, alloient en ſortir. Son action arrêta leur fuite, & rien ne fut capable dans la ſuite de les en chaſſer entièrement. Trop heureuſe de remporter ſon chère prince en bonne ſanté, elle fit peu d'attention à ce qui manquoit à ſon ouvrage; elle fut même aſſez aveuglée pour croire que ces deux vices qui devoient un jour défigurer l'excellence de ſes autres qualités, paroîtroient des perfections, ou que du moins, ils ſeroient rachetés par tant de vertus, qu'ils échapperoient aux yeux les plus clairvoyans. Que de mères lui reſſemblent! On devine ſans peine que je veux parler de l'orgueil, & de l'amour des louanges, monſtres qui ſemblent oppoſés, mais qui s'entretiennent & s'augmentent par la contradiction qui devroit les détruire. Comment concilier le mépris qu'on a pour les hommes, avec la paſſion d'en être loué? Tel ne le comprend pas, qui peut en ſervir d'exemple.

La beauté de Formoſe ſe proportionnoit à ſon âge. De jour en jour elle devenoit plus raviſſante. Sa pénétration & ſa vivacité ne laiſſoient rien à faire à ſes maîtres qui s'inſtruiſoient eux-mêmes par ſes queſtions ou par ſes réponſes. Faiſoit-il

ſes exercices ? l'adreſſe, les graces & la force voloient autour de lui. Tant de merveilles n'étoient faites ni pour ſon bonheur, ni pour celui du genre humain; ſa fierté croiſſoit avec ſes talens; elle n'eut bientôt plus de bornes; ſes flatteurs les plus outrés n'en pouvoient diſſimuler l'excès. Ne lui rien demander, c'étoit lui manquer de reſpect; recourir à ſa protection, c'étoit ſe rendre importun. Peut-être étoit-il plus traitable lorſqu'on le louoit ? Non. Quoiqu'il aimât démeſurément les louanges, par une biſarrerie inconcevable, les plus fines, les plus délicates le révoltoient; elles lui paroiſſoient groſſières, inſipides, indignes de lui. Les poëtes déconcertés, crurent que, s'il étoit inſenſible à leur encens, il ſeroit flatté par leurs ſatyres, ils en composèrent de toute eſpèce, & contre tout le monde. Bien en prit à quelques-uns de n'avoir point ſuivi le torrent. Le prince plus juſte encore que ſuperbe, fit battre de verges les plus emportés, & envoya les autres travailler aux mines avec un œil de moins.

Plus acceſſible envers les étrangers, il ſe contraignoit pour les gagner, ſauf à ſe dédommager, lorſqu'il ſeroit leur maître. A l'égard de ſes ſujets, il les regardoit comme des eſclaves nés pour obéir, à qui c'étoit faire grace que de ne point leur ôter la vie, même injuſtement: ce mépris ne ſe bornoit point aux hommes. Le ſexe en étoit auſſi l'ob-

jet. Les femmes les plus charmantes, les plus vertueuſes, & les plus reſpectables, étoient, diſoit-il, des peſtes publiques contre leſquelles on ne pouvoit être trop en garde; ſon cœur ne lui parlant point en leur faveur, ſon eſprit, aidé de ſa mémoire, lui fourniſſoit contr'elles les traits les plus piquans & les plus amers.

Le bon Clair-obſcur, étonné du caractère de ſon fils, apprit avec chagrin que la reine en étoit la cauſe innocente, il l'en punit comme coupable, & la répudia; il fit à Formoſe quelques remontrances qui furent mal reçues. Ne voulant point l'aigrir, il le laiſſa vivre à ſa fantaiſie. Peut-être ſe flattoit-il que le tems adouciroit une humeur ſi altière; peut-être même la regardoit-il comme une noble fierté qui, dans l'opinion des princes, eſt un ſentiment ſublime, & l'apanage le plus glorieux de leur naiſſance & de leur rang.

Formoſe eut à peine ſeize ans, qu'on le vit ſe diſpoſer à la conquête du monde, avec d'autant plus d'ardeur, qu'il vouloit punir les hommes d'avoir pénétré ſes défauts, & d'oſer en parler. Il eſt vrai qu'après ſes conquêtes, lorſque l'âge eut fait place à la réflexion, il faiſoit de fréquens retours ſur lui-même, qui l'humilioient, il tâchoit alors de faire oublier, par ſes bienfaits, par ſa clémence & par ſa juſtice, la dureté de ſes premières mœurs; il éprouva plus d'une fois avec

douleur, qu'il eſt plus aiſé d'aliéner le cœur des hommes, que de le regagner; mais j'anticipe trop ſur l'ordre des tems. Je reviens à Funeſtine.

Elle croiſſoit en laideur & en indocilité. On ſe demandoit les uns aux autres, que veut-on faire de ce monſtre? Le génie ſeul, au grand étonnement de toute ſa cour, l'aimoit, & redoubloit pour elle à chaque inſtant, de ſoins & de tendreſſe. Il liſoit dans l'avenir, quoique d'une manière confuſe; & voyant, ou croyant voir ce qui devoit être un jour, il s'affermiſſoit dans ſes deſſeins.

Pour accoutumer Formoſe à la vue de Funeſtine, il les faiſoit venir quelquefois dans l'appartement l'un de l'autre. Tentative infructueuſe: le jeune prince jetoit les hauts cris, & fuyoit en pleurant. La princeſſe, de ſon côté, ne s'efforçoit de l'approcher que pour le pincer, ou pour lui arracher les cheveux. Une antipathie ſi marquée mettoit Clair-obſcur au déſeſpoir; mais il diſſimuloit de ſon mieux.

Un nouvel incident lui fit encore plus de peine; il s'apperçut que la reine ſa femme qu'il aimoit alors paſſionnément, ſouffroit avec impatience ſes attentions pour Funeſtine, & que, s'imaginant qu'elle étoit le fruit de quelque intrigue ſecrette, elle cherchoit à ſe venger d'une rivale qu'elle ne connoiſſoit point, ſur l'objet qui

lui retraçoit sans cesse l'infidélité de son mari. Des murmures secrets, elle en vint aux plaintes ouvertes, & bientôt les menaces succédèrent aux plaintes.

Il découvrit & dissipa plusieurs conspirations, dont la dernière étoit la plus dangereuse. La princesse, qui n'étoit flattée que de choses bisarres, ne regardoit comme plaisirs que ce qui n'en étoit pour personne. Un grand lac baignoit les murs du palais : ce lac étoit souvent agité. D'ordinaire elle choisissoit pour s'y promener le tems où les vagues s'élevoient avec le plus de violence. Les esclaves qui conduisoient la chaloupe furent gagnés, par qui? C'est ce qu'on ignore; le frère de la reine en fut accusé; mais il étoit trop habile, pour prendre si mal ses mesures. Ils percèrent en plusieurs endroits le petit bâtiment qui fut bientôt prêt à périr. Funestine vit avec des transports de rage que ses femmes même, intimidées par le danger, préféroient, en se précipitant au milieu des flots, une mort certaine à un naufrage qui pouvoit ne pas arriver. La chaloupe presque submergée, erroit à l'aventure entre des rochers escarpés, le mugissement des aquilons irrités, le fracas du tonnerre qui la couvroit de soufre & de flammes, l'horreur de la nuit que la pâle lueur des éclairs rendoit plus affreuse, la mort même dont elle alloit être la proie, aug-

mentoient ſa fureur, & ne l'effrayoient pas. Cependant elle entroit à peine dans ſa dixième année.

Il y avoit dans le cabinet de Clair-obſcur un miroir merveilleux, auquel l'ouvrier prévenu par la mort, n'avoit point eu le tems de mettre la dernière main. Ce miroir, quoiqu'imparfait, préſentoit aux yeux une image de tout ce qui ſe paſſoit ſur la terre ; à la vérité, on ne pouvoit diſtinguer ni les lieux, ni les perſonnes ; mais le génie y ſuppléoit par un grand uſage du monde, plutôt que par la force de ſon eſprit : il vit une perſonne ſur le point de faire naufrage, qui regardoit le danger d'un œil intrépide. Toujours occupé de Funeſtine, il vole à ſon appartement, il la cherche, il en demande en vain des nouvelles à ſes femmes qui ſe cachent, pleurent, & ſe taiſent. Il ne doute plus que ce ne ſoit le cher objet de ſes complaiſances, qui va perdre la vie. Il envoie à ſon ſecours le plus léger des zéphirs qui, redoublant d'agilité pour lui plaire, trouve la princeſſe ſans connoiſſance, couchée ſur une planche de la chaloupe briſée contr'un écueil ; il l'arrache à la mort qui déjà la ſaiſiſſoit, & la porte ſur ſes aîles dans le palais des événemens.

Ce palais étoit l'ouvrage de Clair-obſcur, il l'avoit bâti pour Funeſtine, dès qu'il s'étoit apperçu qu'elle mettoit toute ſa cour en combuſtion. Il y avoit à l'extrémité de ſes états, une île

déserte d'environ sept cens trente-cinq lieues de circuit. Pour en rendre l'abord inaccessible, il élève tout autour un volume immense d'eau qui, condensée & durcie, paroissoit à la vue une montagne hérissée de glaçons. Il n'avoit laissé qu'un seul passage défendu par deux forteresses, qui servoient d'entrée & de sortie à un port dont le bassin large & commode, pouvoit contenir deux mille vaisseaux de cent pièces de canon.

Cela fait, il ordonne aux génies subalternes, qui le reconnoissoient pour leur souverain, d'y transporter de toutes les parties du monde ce qui peut la rendre agréable & fertile. Ils obéissent, & de là vient que les différens cantons de la terre manquent encore aujourd'hui des choses dont ils les dépouillèrent alors. La nature étonnée voit croître des forêts, & des prairies dans les lieux les plus arides; les précipices les plus affreux se changent en campagnes délicieuses, terminées par des vallons qui flattent la vue, coupées par des ruisseaux qui font l'ornement & la richesse des lieux qu'ils arrosent; des fleuves majestueux, qui ne débordent jamais, sont couverts de vaisseaux qui portent par tout l'abondance. Jamais la grêle ou les frimats n'y détruisent inopinément l'espérance prochaine du laboureur avide; les saisons ne s'y font sentir que par leurs agrémens, nul froid dévorant, nul chaud excessif. L'air tou-

jours

jours ſerain, toujours tempéré, n'y eſt point ſujet à ces variations fâcheuſes & ſubites, qui cauſent les orages & les déſolations. Les langueurs accablantes, les maladies aiguës en ſont bannies, la mort eſt un terme qu'on n'y connoît point, on n'y ceſſeroit jamais de vivre, ſi l'on ne ſe mettoit dans la tête au bout de quelques ſiècles, qu'il eſt une vie plus voluptueuſe que celle qu'on abandonne. Les prêtres du pays n'ont point recours à de pieux artifices pour faire goûter leurs dogmes, la vérité qui les guide, les rend perſuaſifs, ils ſont déſintéreſſés, ils s'aiment les uns les autres.

Le centre de l'iſle fut choiſi pour y conſtruire l'admirable édifice dont je vais m'efforcer de donner une idée. La deſcription que j'en ferai d'après un voyageur irréprochable, paroîtra peut-être au-deſſus de la vraiſemblance ; mais je prie le lecteur de ne point croire qu'il n'y a rien au-delà de ce qu'il comprend, ou de ce qu'il imagine. Accoutumés à ne voir que de petites choſes, renfermés dans les bornes étroites d'une éducation proportionnée à la foibleſſe de nos lumiéres, nous traitons d'impoſture & de chimere tout ce qui ne tombe pas ſous nos ſens; tels à peu près, dit un auteur Arabe, qu'un ciron qui n'auroit jamais vu d'éléphant, jugeroit ſur ſa propre petiteſſe, qu'il n'y a point dans l'uni-

vers de maſſe de chair ſi lourde, & ſi ſpirituelle.

Une avenue longue & ſpacieuſe, une pelouſe fine & toujours verte, plantée de quatre rangs de cédres, conduiſoit ſur une vaſte eſplanade pavée de jaſpe oriental, autour régnoit une baluſtrade d'agate onix: au-deſſous, deux larges canaux, revêtus de porphire, offroient aux yeux des oiſeaux de toute eſpèce, & des poiſſons de toute groſſeur; en face, s'élevoient neuf cours l'une ſur l'autre, qui formoient une perſpective, dont le veſtibule du palais étoit le point de vue.

On entroit dans la prèmiere par une grille de bronze doré d'or moulu, poſée ſur un bas relief d'albâtre; elle étoit flanquée aux quatre coins, de gros pavillons de marbre blanc, dont les toits étoient de plomb laminé doré à fond. Dans les aîles du même marbre, & de la même architecture, étoient au rez-de chauſſée deux grands corps de garde, & au-deſſus, des chambres pour les ſoldats, & pour les officiers de ſervice; les premiers avoient de paye, un diamant d'une once & deux marcs d'or par jour, les autres à proportion. Tous étoient nourris & entretenus d'armes, d'habits, & de linge. On renouveloit, chaque année cette garde compoſée de quatre mille hommes; on chaſſoit avec ignominie ceux qui s'étoient ruinés par le jeu, ou par d'autres dépenſes; les bons mé-

ſtagers étoient placés dans les finances, ou dans les places de guerre ; ils avoient le choix.

La ſeconde, plus exhauſſée que la premiére ; mais à peu près de la même forme, étoit de lapis azuli ; elle ſervoit aux gardes du corps, au nombre de ſix mille, qui n'étoient point ſoudoyés. On auroit cru faire injure à des gentils-hommes, tels qu'ils étoient, ou tels qu'ils ſe diſoient tous, que de leur donner des gages : ils étoient à récompenſe ; c'eſt-à-dire, qu'après deux ans, ceux qui vouloient ſe retirer, pouvoient le faire librement ; on leur donnoit des certificats les plus avantageux, vingt mille pièces d'or, un boiſſeau de diamans, & une terre bien bâtie, les chefs avoient des gouvernemens, des principautés & autant de femmes qu'ils vouloient en choiſir dans les familles les plus illuſtres de l'iſle, à qui l'état faiſoit une dot d'un million de ſultanins.

Dans la troiſième revêtue de turquoiſes & de topaſes enchaſſées avec art, étoient les écuries du palais, dans leſquelles on nourriſſoit douze mille chevaux qui ne ſervoient qu'aux écuyers & aux pages. La princeſſe ne ſortant jamais que dans un char attelé de licornes blanches, ou de loups cerviers: on ne la vit qu'une ſeule fois aller à la chaſſe, montée ſur une martre zibeline, encore fut elle ſi mécontente de ſon allure qu'elle la fit tuer devant elle.

Les dedans étoient d'un ſtuc merveilleux dont on a perdu le ſecret, & dont rien ne pouvoit ternir la blancheur. Le plafond peint à freſque par les meilleurs maîtres, repréſentoit des chaſſes, des tournois, ou des combats de cavalerie. Les parquets, les piliers, les lambris, les rateliers, & les mangeoires étoient de bois de ſandal; les brides, les ſelles & les harnois étoient enrichis de pierreries, les fers étoient d'or, les pelles, les fourches & les étrilles d'argent, & les licous treſſés d'or & de ſoie. Au dehors étoient des abreuvoirs de granit, & des appartemens ſuperbes pour les écuyers, & pour les pages; ces chevaux, Turcs, Arabes, Danois, Napolitains, ou Perſans ont été la tige de ces races célèbres dans l'hiſtoire dont quelques peuples conſervent encore la filiation.

La quatriéme, de corail chargée de feuillages d'or fin, ſervoit aux officiers ſubalternes, tous vêtus d'habits d'écarlate brodés en argent, & ſi bien diſciplinés qu'il ne leur étoit permis de ſe faire entendre que par ſignes.

La cinquiéme, d'airain de Corinthe, d'un travail ſupérieur à la matière, quoique la plus précieuſe de l'univers, étoit diſtribuée en pluſieurs chambres où l'on rendoit la juſtice dans le plus pompeux appareil; les marchandes affectueuſes n'y ſurfaiſoient point de moitié d'inutiles colifi-

chets. Les libraires avides de gain, n'y étourdiſſoient point les paſſans du titre empoulé d'une hiſtoriette faſtidieuſe qu'un auteur affamé venoit de mettre au jour. Les plaideurs, choſe incroyable, y gardoient le ſilence en plein midi. Comme les procès ne duroient qu'une minute, & que les habitans de l'iſle étoient ennemis de toute chicane, les juges ne s'aſſembloient que tous les quinze ans. Qu'on ne s'imagine pas cependant que ces juges en fuſſent moins occupés, ils ſe paroient, ils inventoient des modes, & ils faiſoient des découpures.

Dans la ſixiéme, la plus ſimple de toutes, quoique de marbre vert campan, étoient les voliéres dont les treillis étoient d'éméraudes & de ſaphirs.

La ſeptiéme, de nacre de perles incruſtrée de rubis, étoit pour les dames d'honneur, & pour les femmes de chambre de la princeſſe ; on comptoit quinze cens des premières, qui toutes avoient leur ménage compoſé de quatre cens domeſtiques, & treize mille des ſecondes, qui étoient ſervies, chacune par trois muets, & trois eunuques noirs.

C'étoit dans la huitiéme toute d'aventurine qu'étoient les différens oratoires du palais. Dans la principale chapelle étoit repréſenté ſous la figure d'un Rhinoceros d'une ſeule pierre d'aiman,

Xiſiquinima, dieu tutélaire de l'iſle, de la hauteur de ſeize pieds, il y avoit dans les autres, douze cens pagodes d'une coudée, d'un ſeul diamant.

La neuviéme, ſéparée des huit autres par une baluſtrade d'or maſſif, dont chaque baluſtre étoit un génie habillé en cent Suiſſe, étoit proprement la cour du palais; le pavé étoit d'une moſaïque de toutes ſortes de pierres précieuſes, où Clair-obſcur avoit tracé dans des hiérogliphes, l'hiſtoire de tous les tems: le plus curieux étoit une figure ſinguliére; regardée d'un certain ſens, elle repréſentoit un bouc avec des pieds de mulet, la tête d'un chat-huant, & la gueule d'un dogue affamé qui mordoit ceux mêmes qui lui donnoient à manger. Regardée ſous un autre point de vue, c'étoit un Bonze Japonnois, tenant d'une main, un coq, & de l'autre, un braſier d'où ſortoit une épaiſſe fumée.

Douze piliers d'amethiſte ſoutenoient un vaſte ſalon de criſtal de roche, dont les portes & les fenêtres étoient d'eſcarboucles. Ce ſalon ouvroit ſur deux grandes enfilades du même criſtal, meublées avec encore plus de goût que de luxe. A droite, étoit l'appartement de Funeſtine, compoſé de vingt piéces de plain pied, toutes garnies de glaces d'une ſeule piéce, & également ſéparées par des bordures de diamans. A gauche

étoient ses bains; comme elle aimoit les odeurs, les cuves & les meubles en étoient d'ambre gris. Je ne dois point oublier sa bibliothéque, plus riche par la qualité que par le nombre des livres qui la composoient, quoi qu'il y en eût près de trois cens mille. Là, se trouvoient les originaux des ouvrages que devoient faire les d'Aulnoy, les Murat, les Durand, & tant d'autres, qui se sont donné dans la suite le ridicule de les imiter; on y voit les portraits de tous ces Auteurs, celles que j'ai nommées, étoient couronnées de rayons de lumiére; ceux, dont je tais le nom, d'aîles de chauve-souris.

L'historiographe Albupipargamos, du journal duquel j'ai fidèlement extrait ce que je viens de rapporter, continue ainsi:

« A l'égard des jardins, ils me parurent si » merveilleux, si surprenans, & si fort au-dessus » du palais, qu'ivre d'admiration, je n'imaginai » pas même qu'on pût les décrire. Je ne dirai » qu'un mot d'une fontaine de perles liquides » de la plus belle eau du monde, qui s'arrondis» soient en tombant dans un bassin de porcelaine » de vieux japon. J'en vis charger trois cens » vaisseaux, sans que la source en fût affoiblie, » ou diminuée.

» Ces jardins subsistoient encore du tems de » Cyrus, qui s'y promena plusieurs fois avec

» Araſpe. Je ne ſuis point étonné que l'auteur de
» ſes voyages n'en ait pas fait mention, il étoit
» trop ennemi du merveilleux pour en parler;
» mais je ſuis ſurpris qu'ils ayent échappé au
» ſublime Sethos ».

Funeſtine, à ſon réveil, jette de tous côtés, des regards diſtraits & mépriſans; peu touchée des merveilles qui l'environnent, elle ſe contente de demander froidement ſi le palais où elle ſe trouve, n'eſt point à elle, & ſi toutes les perſonnes qu'elle voit ne ſont pas faites pour lui obéir. Sa première dame d'honneur, s'affublant d'une longue cape de plumes de colibri, ſe met à genoux, & lui répond en bégayant, que maîtreſſe abſolue de leurs vies, elle pouvoit en diſpoſer à ſon gré comme de ſes jouets & de ſes poupées : que Clair-obſcur non ſeulement lui avoit donné le palais, & tous les tréſors qu'il renferme; mais encore.... Elle alloit enfiler un long diſcours, lorſque la princeſſe qui ne les aimoit pas, la fit taire. Qu'on m'habille, je veux aller me promener. Celle qui devoit lui donner ſes mules ne ſe trouve pas, & perſonne n'oſe empiéter ſur les droits de ſa charge. Funeſtine impatiente ſe jete pieds nuds en bas du lit, & fait une gliſſade peu modeſte : autre cérémonial auſſi impertinent, pour lui mettre un peu d'eau-de-vie de lavande ſur une légère écorchure qu'elle s'étoit faite au



Qu'on me donne la première venue, et qu'on se dépêche.

C. P. Marillier Del. N. Thomas Sculp.

coude. Enſuite on la prie humblement de choiſir parmi vingt robes à peigner qu'on étale à ſa vue l'une après l'autre. Qu'on me donne la première venue, dit-elle avec colère, & qu'on ſe dépêche. Alors on apporte une toilette, la même que les grâces avoient faite pour Vénus. Elle la renverſe, ajoûtant d'un air dépité, qu'elle ne veut point ſe coïffer, & qu'on eſt bien hardi de ne pas attendre ſes ordres. Elle paſſe par une galerie dans laquelle pluſieurs ouvrières lui brodoient un ameublement; elle en trouve le gout déteſtable, les chaſſe, & fait jeter l'étoffe au feu. Deſcendue dans les jardins, une odeur de cédrats, & de bergamotes, délicieuſe pour toute autre, la met hors d'elle-même. Elle fait venir le jardinier. Miſérable, lui dit-elle, veux-tu me faire expirer? Qu'on arrache tout-à-l'heure ces arbres que je déteſte, & qu'on mette à leur place des pots de tubéreuſes. Cet homme ſimple, mais habile dans ſon art, ne connoiſſant point le caractère de Funeſtine, lui repréſente modeſtement que l'odeur des tubéreuſes étoit encore plus forte que celle des cédrats, & qu'elle porteroit avec plus de violence à la tête de ſon alteſſe. Il eût mieux fait d'obéir que de répliquer. Je crois, dit-elle, qu'on me réſiſte? Qu'on enferme ce vieux radoteur dont la phyſionomie me déplaît. Elle fit d'autres changemens ſi biſarres, & donna des ordres ſi étranges

que si l'heure du diner n'eût fini sa promenade, elle auroit tout bouleversé. Sa suite, quoique prévenue sur son humeur, par Clair-obscur, ne laissa pas d'en être épouvantée. Elle passe brusquement à travers une foule de courtisans qu'elle ne daigne pas regarder, elle entre dans la salle à manger, & se jete avec précipitation dans un fauteuil placé près d'une table servie en vaisselle d'or, ouvrage du Germain de ce tems-là. Sa serviette à peine dépliée, elle découvre le premier plat qui lui tombe sous la main, lève le couvercle d'un second, d'un troisième, & successivement de tous ceux où elle peut atteindre; mais n'y trouvant que du millet; eh quoi! s'écria-t-elle, se moque-t-on de moi, ou me prend-on pour un serin de Canarie? Le maître d'hôtel de quartier, ôtant de dessus sa tête un large chapeau d'écorce d'amandier couvert de sonnettes, attribut de sa charge, se prosterne en terre, & dit :

Très-débonnaire, très-tranquille & très-vertueuse souveraine, vos très-humbles sujets sont attentifs à leurs devoirs, & les sentimens de l'admiration respectueuse que leur inspirent les divines qualités de votre altesse, sont trop intimement gravés au fond de leurs cœurs, pour oser même concevoir la criminelle idée de lui déplaire. Le génie Clair-obscur voulant que ce palais fût pour vous une source féconde de délices, a pris

ſoin d'en écarter tout ce qui pouvoit bleſſer votre délicateſſe ; & craignant que l'odeur ou l'aſpect d'une cuiſine ne vous fît quelque peine, il en a banni le déſagréable appareil ; mais ſa tendreſſe pour vous le rendant ingénieux, il a communiqué à ces grains, vils en apparence, la vertu de devenir des mets délicats, & les plus propres à flatter votre goût. Me puniſſe à vos yeux le grand, le terrible Xifiquinima, ſi j'en impoſe à votre alteſſe & qu'ainſi ne ſoit : millet, changez-vous en méringues, en tartelettes, & en blanc manger. Funeſtine les aimoit beaucoup ; mais étourdie par le bruit que faiſoient les ſonnettes, & piquée au vif de n'avoir point deviné le myſtère qu'on venoit de lui expliquer, elle jette ſa ſerviette au nez du harangueur, & court ſe cacher dans l'endroit le plus reculé de ſon appartement.

On employa le reſte du jour à la calmer. La faim, plus perſuaſive que les diſcours les plus éloquens, lui fit entendre raiſon. Elle ſoupa ſans bouder, & ſans faire d'incartades. Pour la première fois de ſa vie elle parut avoir quelque plaiſir. Elle trouvoit ſi amuſante la métamorphoſe du millet qu'elle ne pouvoit ſe laſſer de la renouveler. Jamais on n'avoit vu, jamais on n'a vu depuis, tant de tartelettes & tant de méringues enſemble, & jamais elle n'en avoit tant mangé.

Son médecin vint mal-à-propos troubler ſa joie par la grave obſervation que l'excès des meilleures choſes étoit nuiſible. Elle étoit extrême dans ſes paſſions, mais elle s'aimoit, & la crainte d'une indigeſtion fut capable de la contenir. Elle diſtribua elle-même à ſes pages quatre cens baſſins de blanc manger, & ſortit de table. Après le ſouper elle joua au quinze, elle perdit de mauvaiſe grâce, paya de plus mauvaiſe grâce encore, & ſe coucha de fort méchante humeur.

Le premier jour & les ſuivans furent à peu près les mêmes. Que fait-on à la cour? On va, on vient, on manège, on joue, on ne fait rien, on s'ennuye.

Environnée des plus belles perſonnes, elle n'en étoit point jalouſe, parce que n'ayant aucune idée de laideur, ni de beauté, lorſqu'elle ſe regardoit dans un miroir, ſe trouvant l'unique de ſon eſpèce, la bonne opinion qu'on a de ſoi-même, lui faiſoit croire que toutes celles qui ne lui reſſembloient pas, étoient des monſtres, & que pour elle ſeule, prodigue d'agrémens, la nature avoit épuiſé ſes tréſors. Combien voit-on tous les jours de Funeſtines qui, contentes d'elles-mêmes, étalent avec complaiſance une figure groteſque, où Calot auroit trouvé des modèles plus biſarres que ceux qui nous reſtent de lui?

Le tems approchoit où ſon illuſion devoit ſe

dissiper. Que ne m'est-il permis de dévoiler l'avenir, qui se découvre à moi dans l'instant! Le dieu qui m'éclaire, me défend de communiquer ses faveurs; obéissons à ses mouvemens, & n'apprenons que par degrés aux mortels curieux la profondeur & l'économie de ses desseins.

Il y avoit dans le palais un certain petit homme appelé Quart-d'heure, moitié courtisan, moitié bel-esprit, sur-tout grand faiseur de contes, qu'il embellissoit de toutes les fades mignardises qui lui passoient par la tête. Les femmes en étoient folles, elles le sont de tout ce qui les amuse; il étoit amoureux d'Imaé, jeune circassienne que Funestine aimoit autant qu'alors elle étoit capable d'aimer, c'est-à-dire, qu'elle la traitoit moins mal que ses compagnes. C'étoit une de ces créatures privilégiées, que les dieux dans leur loisir prennent quelquefois à tâche de rendre accomplies.

Quart-d'heure, voulant que l'amour servît son ambition, fit tant par ses intrigues, que Funestine apprit son nom, & qu'elle voulut l'entendre. On le cherche, il arrive, on l'introduit dans le cabinet de la princesse. On prétend, lui dit-elle, que vous contez agréablement, commencez sans préambule, afin que je puisse en juger. Quart-d'heure, après une profonde révérence, qu'il fit d'assez bonne grace, prit un siège, car on ne conta ja-

mais de bout, à moins de vouloir endormir ſes auditeurs, & commença de la ſorte.

Il y a dans une partie du monde un royaume, anciennement connu ſous le nom des Ulages (1), & maintenant ſous celui de Facner (2), pays qui, par ſes propres richeſſes, pourroit ſe paſſer de tous les autres; mais qui, par l'induſtrie de ſes habitans, porte ſon commerce juſqu'aux extrémités de la terre. Le genre d'hommes qui l'occupent, deſcend de ces peuples belliqueux, dont la valeur fut ſi funeſte aux tyrans de l'univers. On les accuſe d'inconſtance; mais ce ne peut être tout au plus que dans leurs modes. Treize cens ans d'obéiſſance à leurs rois, montrent aſſez qu'ils n'aiment pas le changement dans les choſes eſſentielles. Ils ſont braves, vifs, ſpirituels. Peut-être ont-ils dans le cœur un germe de ſupériorité qui ſe fait trop ſentir à leurs voiſins. Ce qui les rend l'objet de leur envie, les rend en même tems celui de leur imitation. Ils ne ſont jaloux que d'eux-mêmes; un eſprit de critique & de raffinement, auſſi nuiſible aux arts qu'aux lettres, s'eſt emparé de la nation. Celui qui dit le plus de mal des autres, eſt celui qui trouve le plus de partiſans & de protecteurs. A cela près, ſi je n'étois

(1) Gaules.

(2) France.

point né ſujet de votre alteſſe, je voudrois l'être du monarque qui gouverne ces peuples heureux. C'eſt un jeune prince à qui l'on ne trouve de défauts que de n'en point avoir. Vertueux par tempérament, & par religion, le vice eſt banni de ſa cour, parce qu'il eſt banni de ſon cœur, & que l'exemple du maître eſt une loi vivante qui ſe fait obſerver d'elle-même. Il vient de terminer glorieuſement une guerre qu'il n'avoit entrepriſe que pour affermir la paix. Des ſuccès ineſpérés ont couronné ſa modération, & lui ont rendu le cœur & l'eſtime de ſes ennemis follement prévenus qu'un long repos avoit énervé le courage de ſes ſoldats, & détruit la ſagacité de ſes miniſtres. Eſt-il marié? demanda Funeſtine, en interrompant Quart-d'heure. Oui, madame, reprit-il, mais ſon fils unique, l'amour & l'eſpérance de ſon empire, eſt à peu près de l'âge de votre alteſſe. Pourquoi ne me vient-il pas voir, continua-t-elle? Je doute qu'il ait un auſſi beau palais que le mien; je lui en donnerois la moitié, & aſſez de tréſors, pour ſoumettre un jour toutes les nations qui n'obéiſſent pas à ſon père. Continuez.

Je n'ai rien dit à votre alteſſe, des dames de Facner, elle les connoîtra par la ſuite de mon diſcours. La princeſſe Blanche-incarnate, qui eſt l'héroïne de mon hiſtoire, ſortoit à peine de l'en-

ſance, que, viſtime de la politique, elle fut obligée de quitter ſa patrie pour aller faire le bonheur d'un royaume étranger. Je dois, madame, vous en donner une idée, pour vous faire voir quelle devoit être la félicité du prince à qui on la deſtinoit. Quart-d'heure, entraîné par ſa paſſion, regarde tendrement Imaé qui étoit préſente, & qu'il crut pouvoir peindre ſans que Funeſtine s'en apperçût, après un moment de ſilence, il pourſuit : à quatorze ans ſa taille étoit d'une fineſſe & d'une élégance qui ne laiſſoient rien à déſirer. Une douceur enchantereſſe qui tempéroit la vivacité de deux grands yeux noirs, dont l'éclat portoit dans les cœurs le trouble & l'admiration ; un teint de lys & de roſes, à l'abri de la plus opiniâtre inſomnie, un nez façonné par les graces, une bouche, ouvrage des mêmes graces, qui ne s'ouvroit que pour faire voir des dents admirables, que pour dire des choſes ſpirituelles & obligeantes, dont un ſourire flatteur augmentoit le charme ; une gorge, des bras, des mains. . . . . . Par malheur ce portrait avoit trop de rapport à Imaé, & trop peu à Funeſtine. Elle étoit donc laide cette Blanche-incarnate, interrompit-elle avec émotion, puiſqu'elle reſſembloit ſi fort à mon eſclave ? Pardonnez moi, madame, reprit étourdiment le conteur, c'étoit la plus belle perſonne du monde. Et vous oſez me le dire, ajouta-t-elle, en jetant ſur lui

un

un regard de fureur! Il ſentit alors toute ſon imprudence ; & craignant pour ſa vie, & pour celle de ſa maîtreſſe, il eut recours aux larmes; elles ne touchèrent point Funeſtine qui les fit enfermer tous deux ſéparément dans une priſon obſcure.

La malheureuſe princeſſe, livrée aux réflexions les plus amères, ne peut ſoutenir le poids de ſa douleur, elle s'abandonne au plus affreux déſeſpoir. Il eſt donc vrai, s'écrioit-elle, en ſe frappant le viſage, en ſe roulant par terre, il eſt donc vrai que je ſuis laide! Je ſuis laide, & je le ſais! Je ne m'étonne plus de l'horreur que j'inſpire à tous ceux qui me voyent. Leurs regards diſtraits & timides auroient dû me l'apprendre. Dieux cruels! Faut-il que j'avoue qu'elle eſt juſte! Faut-il que, peu ſatisfaits que ma laideur ſoit votre ouvrage, vous m'en faſſiez ſentir toute la difformité! Jouiſſez de votre haine, Funeſtine en eſt accablée. Que dis-je? Elle s'eſt trompée, cette haine barbare, elle ne ſert qu'à redoubler la mienne pour vous. Alors jetant par haſard les yeux ſur les glaces de ſon appartement, elle ſe voit, elle frémit, elle n'eſt plus maîtreſſe de ſes tranſports, elle les briſe en mille morceaux : calmée en apparence par leur deſtruction, & ne trouvant plus d'objet ſur qui elle puiſſe exercer ſa fureur, elle va chercher dans le ſommeil qui fuit loin de ſes brûlantes paupières, un adouciſſement qu'elle ne

devoit pas trouver, & que peut être elle n'espéroit pas.

Le lendemain, elle fait venir ses femmes, elles entrent en tremblant, & reçoivent toutes à la fois l'ordre absolu de ne jamais se montrer devant elle. Je ne veux plus, leur dit-elle, être servie que par mes écuyers & par mes pages, qu'on leur apprenne mes volontés, & qu'on me laisse.

Clair-obscur lut dans son miroir ce qui se passoit dans le palais des événemens; il y vint, répara le désordre, & passa chez Funestine. Il la trouva dans cette douleur stupide, qui succède aux grandes agitations. A la vue du génie, ses larmes & ses sanglots recommencèrent avec plus de violence. Il épuisa toute sa réthorique en vaines consolations, & en conseils encore plus inutiles; elle étoit incapable de rien entendre, lasse de s'en prendre aux dieux qui lui refusent jusquà la mort, elle s'adresse au génie, & lui demande le supplice de Quart-d'heure & d'Imaé. Plus aigrie qu'humiliée par son refus, elle lui reproche qn'il est le funeste auteur de toutes ses disgraces, & ferme les yeux pour ne point le voir.

Peu s'en fallut que, fâché à son tour de la perte de son éloquence, & de l'injustice de cette petite Mégère, il ne détruisît le palais de fond en comble, & ne la reportât sur le champ en Auf-

tralie. La bonté de ſon cœur lui fit changer de deſſein, il ſavoit qu'on ſe repent preſque toujours des réſolutions précipitées, & qu'il ne faut recourir aux remèdes extrêmes, qu'après avoir employé tous les autres. A force de rêver aux plus efficaces, il lui vint une idée qui le flatta ſi fort, que, la regardant comme infaillible, il ne perdit point de tems à la réaliſer.

Il aimoit au commencement du monde une jeune perſonne auſſi charmante qu'ambitieuſe; plus touchée du pouvoir du génie, que ſenſible à ſa tendreſſe, elle n'avoit paru répondre à l'une, que pour tirer parti de l'autre. Dans un de ces momens imprévus où l'eſprit d'une coquette ſait adroitement employer le langage du cœur; je vous aime, lui dit-elle, & l'aveu de ma foibleſſe ne vous a coûté que le deſir d'en triompher. Je veux en vain m'occuper toute entière du bonheur de vous plaire; deux idées également fâcheuſes me troublent & m'agitent. Je crains votre inconſtance, parce que je crains la fin de mes charmes; je me plaindrois de votre peu de délicateſſe, ſi l'on pouvoit ſe plaindre de ce qu'on adore. Vous pouvez raſſurer votre amante, vous pouvez la rendre heureuſe, & vous attendez qu'elle vous en prie! Clair-obſcur, qui tout habile qu'il étoit, ou qu'il croyoit l'être, l'étoit moins que ſa maitreſſe, il lui jura par le déluge,

ferment facré parmi les génies, qu'il l'aimoit éperdûment, & qu'il étoit prêt de lui en donner toutes les preuves qu'elle voudroit exiger. Eh bien, dit-elle, fans lui donner le tems de la réflexion, faites-moi fée : vous voyez par cette demande que je fonge plus à vous qu'à moi-même ; votre félicité fera le prix du don que vous m'accorderez. Sûr de mon cœur, vous le ferez de ma beauté. Le génie, pris pour dupe, fit de bonne grace ce qu'il ne pouvoit refufer ; il y mit feulement une petite reftriction mentale, dont elle ne fongea point à prévenir l'effet. Quand on obtient plus qu'on n'efpère, on regarde les chofes du feul côté qui flatte. Peu de tems après elle accoucha d'une petite fée qui fut mère, grand'mère & bifayeule d'une autre. Et de là font forties ces innombrables immortelles qui ont fait dans l'univers tant de merveilles en bien & en mal.

Clair-obfcur, par la réferve dont j'ai parlé, étoit maître d'ôter, ou de conferver aux fées l'immortalité qu'il leur avoit accordée en la perfonne de fa maitreffe : elles ignoroient ce privilége, lui-même l'avoit oublié, ou ne s'en étoit point fervi, parce que jufqu'alors elles s'étoient rarement écartées de la reconnoiffance qu'elles lui devoient. Il s'en fouvint, & ne doutant point que l'efpoir ou la crainte qu'il fe promettoit

d'employer à propos, ne les disposât à concourir au changement de Funestine, il résolut de les convoquer.

J'entends ici trois ou quatre de ces connoisseurs transcendans à qui rien n'échappe, & qui donnent le ton dans les ruelles de ces imbécilles précieuses dont ils sont les oracles, me faire une objection qu'ils croyent sans réplique. A quoi bon, s'écrieront-ils, en lisant cet endroit, à quoi bon l'auteur désœuvré de ce conte insipide fait-il recourir aux fées son benêt de génie! Qui peut donner l'immortalité, peut désenlaidir une mortelle. Doucement, messieurs. Qui vous a dit que l'un est aussi facile que l'autre? Que vous ai-je dit moi-même? que Clair-obscur avoit du pouvoir. Je m'en suis tenu là; je n'en ai point fait un dieu, tout au plus je n'en ai fait qu'un dieu de l'Iliade. Vous faites bien voir que vous n'avez guère feuilleté le livre des destinées. Passez outre, mes négligences fourniront une plus vaste matière à votre critique, exercez-la tout à votre aise; je vous permets d'en rire, je ne vous promets pas d'être plus exact. Etes-vous contens? Non, vous ne l'êtes pas. Vous cherchez moins à nuire à l'ouvrage qu'à l'auteur. Votre malignité ne trouve point son compte avec moi, rien de suspect dans mes allégories, rien qui soit susceptible de sinistres applications, rien

dans mes portraits qui puiſſe bleſſer la religion, ou la délicateſſe des grands que je reſpecte. Calomniez, je ne vous crains pas.

Quoi qu'il en ſoit, il leur fit ordonner, ſous peine d'encourir ſon indignation, de ſe rendre le même jour dans le palais des évènemens, elles étoient alors toutes enſemble, parce que dans ce moment il ne ſe paſſoit rien dans le monde qui demandât leur préſence; nulle reine prête d'accoucher, par conſéquent nul prince, nulle princeſſe à douer de bonnes ou de mauvaiſes qualités.

Elles ſe doutèrent du ſujet pour lequel on les mandoit. Fâchées d'une citation ſi impérieuſe, ſi précipitée, elles auroient bien voulu ne point obéir; ce fut leur première idée; mais ne pouvant pas s'en diſpenſer, elles vinrent, après s'être mutuellement juré de ne rien accorder aux priéres, ni aux menaces du génie. Si l'on nous avoit conſultées, diſoient-elles, en traverſant les cours qu'elles critiquoient l'une après l'autre, cet édifice ne feroit pas ſi ridicule. Pour faire du grand, il ne ſuffit pas de prodiguer l'or & les pierreries, il faut de l'entente. Quel amas confus de beautés qui ſe nuiſent! Quelle lourde architecture! Quelle mauſſade diſtribution! (Tout cela n'étoit point vrai; mais elles étoient fachées). Détruiſons tout-à-l'heure ce bâtiment qui

nous choque, précipitons-en les ruines au fond de la mer. Il ne nous faut qu'un moment pour en élever un nouveau, qui faſſe ſentir à notre tyran que notre goût répond à notre puiſſance. Elles alloient mettre la main à l'œuvre, lorſque Clair obſcur, averti de leur arrivée, les fit entrer au conſeil. Le maître des cérémonies, revêtu d'une ſimarre de peau de caméléon, ouvre un gros régiſtre, les appelle toutes par leurs noms & par leurs attributs, & les place chacune ſelon ſon rang. On s'apperçut qu'il en manquoit deux des plus puiſſantes & des plus modérées. Comme elles ne demeuroient point dans l'empire des autres, & qu'on avoit oublié de les faire avertir, Clair-obſcur ne dit mot; il comptoit même ſi foiblement ſur la complaiſance des premières, qu'il fut bien aiſe de ſe ménager une reſſource dans l'amitié de celles-ci. Trait de prudence que l'évènement juſtifia dans la ſuite.

On entendit pendant une demi-heure un bourdonnement ſemblable à celui que font les abeilles qui ſortent de leurs ruches. Les huiſſiers eurent beau crier qu'on faſſe ſilence, on ne put en impoſer à ces cauſeuſes, qui ne ceſsèrent que lorſqu'elles furent laſſes de babiller.

Le génie plus véhément que Démoſthène, plus diffus que Cicéron, leur dit : Je ne me plains pas qu'irritées, ſans doute contre la mère

de Funeſtine, vous ayez vengé vos injures, ſur ſa fille, vous ignoriez à ſa naiſſance que je la deſtinerois un jour au prince Formoſe. Je me plains ſeulement que la connoiſſance de mes deſſeins ſur cette princeſſe, n'ait rien pris ſur votre haine, & que juſqu'à préſent vous n'ayez répandu ſur elle aucun de ces dons favorables que vous prodiguez ailleurs ſans choix & ſans meſure. Je ne doute point que la démarche à laquelle je m'abaiſſe aujourd'hui, ne vous faſſe rentrer dans vous-même. Il y va de votre intérêt & de votre gloire de ne point mécontenter un ſouverain à qui vous avez les obligations les plus eſſentielles, un ſouverain qui veut bien tenir à titre de grâce ce qu'il pourroit exiger comme un devoir. Ne m'obligez point, par votre ingratitude, ou par votre obſtination, à me repentir de mes bienfaits. Que celles d'entre vous, qui n'ont point contribué à la laideur & aux défauts de Funeſtine, travaillent à les effacer. Je veux bien par condeſcendance pour les autres ne les point forcer à détruire leur ouvrage. Je fais plus, je leur pardonne en faveur des bien intentionnées. Jugez toutes de ma bonté, par un diſcours ſi affectueux. Je prie, je n'ordonne pas; peſez ce terme, ſentez-en toute la force & ſéparons-nous bons amis.

A ces mots, il s'éleva dans l'aſſemblée un frémiſſement général, dont le Génie tira un mauvais

augure. Une Fée aigre & précieuſe marqua par un geſte de la main, qu'elle vouloit parler, on ſe tût pour l'écouter.

On nous aſſemble, dit-elle, à grand bruit. A quoi ſe termine la peine qu'on nous donne d'abandonner nos foyers? A des reproches, à des menaces. On va plus loin, on nous demande compte de l'uſage que nous faiſons de notre puiſſance. Entrepriſe inouïe, & dont ce jour fournit le premier exemple. Nous ſommes libres. Voilà quelle pourroit être notre unique réponſe. Mais afin qu'on ne nous accuſe pas d'agir par caprice dans la diſpenſation de notre autorité, entrons dans le détail, & réfutons article par article le diſcours peu meſuré qu'on vient de nous faire. La princeſſe eſt laide, elle eſt haïſſable, donc nous en ſommes cauſe. Ne peut-elle ſans nous, être l'un & l'autre? Convenons cependant que nous nous ſommes priſes de haîne pour elle. Ce qui paroît une injuſtice à Clair-obſcur, eſt un effet de notre ſageſſe. Nous ſavions que ſa beauté porteroit par-tout le trouble & le déſeſpoir. Nous avons garanti mille infortunés, d'une mort prématurée. Formoſe doit l'épouſer. Donc nous ſommes obligées de faire un miracle pour la rendre digne de lui. Peut-être ne l'eſt-elle que trop. Ce père, ſi prévenu pour ſon fils, ignore-t il qu'il doit être la terreur de l'univers, & notre plus

mortel ennemi ? Nous connoît-il assez mal, pour imaginer que la crainte de lui déplaire nous force à rechercher ses bonnes graces ? Qu'il apprenne qu'inébranlables dans nos aversions & dans nos amitiés, elles sont immortelles comme nous. Au reste, ajouta-t-elle, en s'adressant au Génie, pour vous montrer que nous sommes capables de générosité, lorsqu'on ne veut point nous contraindre, nous vous offrons de servir votre tendresse pour Formose, en lui procurant une belle femme, puisque vous voulez si fortement qu'il en ait une. Funestine a une sœur, nous épuiserons toute notre puissance pour la rendre accomplie. N'attendez rien de plus. L'effort que nous voulons bien nous faire est assez grand, pour n'en point exiger d'autre. Voyez.....

Non, interrompit Clair-obscur enflammé de colère, non, je ne change point mes arrangemens, ce seroit recevoir la loi, quand je puis la donner. Croyez-moi, n'abusez point de ma douceur, si une fois... Il vouloit ne point achever par bonté de cœur ; mais une risée insultante émût sa bile. Je sens que je me fâche, continua-t-il, prenez-y garde, je vous avertis que ma colère aura des suites terribles. Je veux bien encore vous accorder deux minutes, profitez-en pour prendre une résolution plus raisonnable, après quoi je n'écoute plus rien.

Il n'eſt pas beſoin d'une plus longue délibération, répartit une jeune étourdie, en badinant avec ſon éventail, vous ne voulez rien changer dans vos idées, nous ne voulons rien changer dans les nôtres ; & pour vous faire voir combien nous ſommes peu ſuſceptibles de crainte, ou d'inconſtance, je vous déclare, au nom de mes compagnes, que Funeſtine reſtera laide, parce que vous ſouhaitez qu'elle ceſſe de l'être, & que Rêveuſe ſa ſœur, à laquelle vous ne vous intéreſſez point, eſt déjà la plus belle perſonne du monde. L'arrêt, que je viens de prononcer eſt irrévocable. La Fée n'ignoroit point qu'il y avoit un moyen d'embellir l'ame & le corps de Funeſtine ; mais elle eut la malice de n'en point parler. Elle ſe flattoit même d'avoir le tems d'y mettre un obſtacle invincible.

Cette impertinente harangue fut univerſellement applaudie. Clair-obſcur y fit une réponſe à laquelle cette tumultueuſe aſſemblée ne s'attendoit pas. Hé bien, s'écria-t-il hors de lui même, puiſque la perſuaſion ne peut amollir l'inflexibilité de votre haine, il faut recourir à la vengeance. Tremblez, ingrates, la foudre va partir. Je vous avois gratifiées du don précieux de l'immortalité, je vous en prive : allez loin de mes yeux jouir de votre folle indépendance, & du plaiſir de mal faire, ce ne ſera pas pour long tems, je

vous dévoue à la mort, & à toutes les frayeurs qu'elle inſpire.

L'aſſemblée rompue, les fées retournèrent chez elles, plus ſatisfaites d'avoir bravé le Génie, qu'alarmées de ſes menaces qu'elles regardoient moins comme l'effet de ſon pouvoir, que comme l'expreſſion d'un vain reſſentiment. La mort de quelques-unes diſſipa l'erreur des autres; mais leur entière deſtruction étoit réſervée à Formoſe.

Clair-obſcur, mortifié du peu de ſuccès de ſon entrepriſe, partit ſans revoir Funeſtine. Qu'auroit-il pu lui dire? Un mouvement de curioſité lui fit prendre la route d'Auſtralie, il trouva la cour dans les premiers tranſports de l'admiration, & de la jalouſie que cauſoit le changement qui venoit de ſe faire dans la perſonne de Rêveuſe. Il la vit, & ne put réſiſter à tant de charmes; il eut beau ſe dire, que ſa beauté merveilleuſe étoit un préſent de ſes ennemies, il ne l'en trouva, ni moins belle, ni moins ſéduiſante. Ce Génie, comme on a pu le remarquer, n'avoit guère plus d'eſprit que de bon ſens. L'amour détruiſit l'un, & n'augmenta point l'autre. Il voulut ſur le champ découvrir ſa paſſion; la timidité lui ferma la bouche, les regards & les ſoupirs ne lui ſervirent de rien. Rêveuſe ne s'en apperçut point. Il fut deux jours à s'enhardir. Enfin il parla, ſans être interrompu, mais ſans obtenir de réponſe.

La nonchalante princeſſe rêvoit profondément en brodant une manchette, il épuiſa tous les beaux ſentimens qu'il avoit vus dans les brochures modernes. Les mots de tendreſſe, de conſtance, de rigueur, de mépris & de déſeſpoir furent déplacés & confondus. Rêveuſe, qui ne comprenoit rien à ce langage, le regardoit avec diſtraction, répondoit de travers, & ſourioit, ſans connoître le prix d'un ſourire.

Laiſſons-le s'oublier auprès de Rêveuſe, & retournons au palais des évenemens. Funeſtine, inſtruite de ce qui s'étoit paſſé entre les Fées & Clair-obſcur, en fut irritée : bientôt la colère fit place à l'indignation ; de jour en jour elle paroiſſoit moins agitée, moins aigre, moins furieuſe. Il y avoit de certains momens où l'on eût dit qu'elle n'étoit plus ſenſible à ſa laideur. Ce calme n'étoit point un effort de raiſon, mais une ſuite d'épuiſement. Les douleurs les plus exceſſives ont leur période, elles s'affoibliſſent d'elles-mêmes, elles deviennent ſupportables. Conſultez les gens heureux, examinez ce qui ſe paſſe dans leur cœur, lorſque la bonne fortune les enivre, ils frémiſſent à l'idée ſeule de ſon inconſtance, ils ne pourroient la ſupporter ſans mourir; les a-t-elle abandonnés? Ils ſe plaignent, il eſt vrai, mais ils ne meurent point. Le tems agit ſur eux d'une manière imperceptible, les regrets

inutiles ſont moins fréquens, ils ceſſent, la ſenſibilité ſe diſſipe, ou ſe tourne ſur d'autres objets. Les moins fermes s'accommodent enfin à leur état, quelque affreux qu'il puiſſe être.

Telle étoit la ſituation de Funeſtine, lorſqu'un nouveau genre de perſécution réveilla ſon impatience & ſa mauvaiſe humeur. Cette petite Fée, qui avoit parlé la dernière dans le conſeil, s'aviſa, pour éclaircir ſes doutes, de prendre la figure d'une mouche. Opiniâtrément attachée à la triſte princeſſe, elle voloit, ſans lui donner de relâche, ſur ſes mains, ſur ſa gorge ou ſur ſon viſage. Le jour ſe paſſoit à la chaſſer, & à la voir revenir. La nuit, cachée dans ſes rideaux, elle l'effrayoit par des ſonges funeſtes, dont l'horreur ne s'évanouiſſoit point à ſon réveil. Cherchoit-elle à ſe rendormir? Un bourdonnement importun la forçoit d'abandonner ſon lit, & la pourſuivoit dans tous les recoins de ſa chambre. Supplice, qui ne paroîtra léger qu'à ceux qui ne l'auront point éprouvé.

Mes lecteurs me reprochent ſans doute que je la laiſſe languir trop long tems: touchés de l'excès de ſes maux, ils ſouhaitent d'en voir la fin, ſatisfaiſons leur impatience, puiſqu'il ne m'a pas été poſſible de la prévenir. Je les prie cependant de me permettre une petite digreſſion, qui m'eſt néceſſaire, pour commencer ma ſeconde partie.

FUNESTINE.

SECONDE PARTIE.

On se plaint tous les jours du trop grand nombre de livres futiles qui inondent la ville & les provinces, on a raison de s'en plaindre. Que renferment-ils pour la plupart? Des riens allonges en plusieurs parties, des idées vagues, des intrigues rebattues où l'imagination manque autant que le jugement, & dont la lecture n'a rien qui dédommage du tems qu'on perd à les parcourir. On néglige l'instructif, pour l'agréable. Qu'en arrive-t-il? On reste ignorant; & l'on s'ennuye. Il faut moins s'en prendre aux auteurs, qu'au goût général. Tel ne fait que des bagatelles, qui seroit capable de faire d'excellentes choses; mais il veut être lu, peut-être aussi veut-il vivre. Un ouvrage sérieux n'est guère connu que de son auteur; les seules frivolités sont à la mode, le sexe les aime & les dévore, le petit maître les apprend & les débite, le magistrat en fait son étude, le guerrier s'en délasse, le philosophe.... j'ai honte de le dire, le philosophe s'en amuse. Je suis entraîné par le torrent, je fais un conte de fée. Je le donne, sauf à ne pas attendre qu'on me

blâme, en me blâmant moi-même le premier. Revenons.

Il y a vers les quarante-neuf degrés de latitude méridionale, un pays délicieux qu'on nomme Thyas. Là, dans un palais bâti ſur une éminence, font leur demeure les deux fées dont j'ai parlé plus haut. L'une eſt Vertu, l'autre, Imagination; unies par les liens charmans de l'amitié la plus tendre, elles paſſent leurs jours à s'aimer & à ſe le dire.

Vertu joint aux grâces d'une phyſionomie flatteuſe & ſpirituelle, la douceur du caractère, & la ſolidité des ſentimens, on ſe prévient pour elle à la première vue. On l'adore & l'on ne ceſſe jamais de l'adorer, quand on la connoît. Trop modeſte pour tirer avantage de mille qualités brillantes qui frappent tout le monde, elle paroît les ignorer. La bonté de ſon cœur, qui ne s'eſt jamais démentie, égale ou ſurpaſſe la juſteſſe & l'étendue de ſon eſprit : ſenſible, mais courageuſe, elle a ſu de bonne heure ſe fortifier contre tous les foibles de ſon ſexe; inébranlable dans les épreuves les plus accablantes, la fortune ne peut rien contre elle. Ses amis l'admirent, & n'oſent la louer, leurs intérêts lui ſont chers, leurs plaiſirs ſont les ſiens. Telle eſt Vertu; je me trompe, je n'ai qu'ébauché ſon portait.

Imagination a pour elle ces dehors brillans qui

qui éblouissent, on ne l'approche point sans émotion, on ne la regarde point sans danger, elle fait éprouver tout le pouvoir du je ne sais quoi. Les sons mélodieux de sa voix passent rapidement des oreilles, au cœur de ceux qui l'écoutent; généreuse & compatissante, elle n'attend pas qu'on la sollicite; être malheureux, c'est avoir droit à ses bienfaits; conte-t-elle la plus frivole historiette, les riens dans sa bouche deviennent des choses, elle attache autant qu'elle amuse, les termes heureux qui seuls peuvent rendre sa pensée, se présentent & s'arrangent d'eux-mêmes. Qui jugeroit d'elle sans l'avoir examinée, la croiroit amoureuse de l'impossible; il est vrai que sa vivacité la porte au merveilleux, mais la raison la ramène toujours au simple. Belle, sans faire usage de sa beauté, l'amour qui ne la quitte point, s'arrête dans ses yeux, leur éloquence est trompeuse. Son cœur n'est jamais de moitié des désirs qu'ils font naître; mais ce qu'elle posséde éminemment, c'est le talent rare de l'imitation, elle se transforme en ceux qu'elle imite, on les voit, ce sont eux-mêmes; elle ne s'en sert jamais que dans les bagatelles, loin de blesser personne, les originaux se reconnoissent en riant dans leurs copies.

Pendant une de ces délicieuses nuits d'été, qui l'emportent sur l'éclat du plus beau jour, elles se promenoient seules sur une terrasse plantée d'oran-

gers, au bas de laquelle coule en ſerpentant le plus beau fleuve du monde. Vertu s'étoit arrêtée, & la regardoit ſans parler. A quoi rêvez-vous, lui demanda ſon amie? J'admire, lui répondit-elle, les accidens de lumière que produiſent les rayons de la lune, l'effet m'en paroît admirable; vous ſavez que j'aime ces ſortes d'objets, & que je m'en occupe avec plaiſir. N'y a-t-il point de danger, reprit Imagination, de s'y trop arrêter? On paſſe d'une idée à une autre, on va plus loin qu'on ne voudroit, & ſouvent, lorſqu'on revient à ſoi-même, on eſt ſurpris de ſe trouver moins ſenſible pour les choſes qu'on voit, que pour celles qu'on ne voit pas. J'ignore, dit Vertu, ce qu'a de dangereux la vue d'une rivière; nous en ſommes éloignées; ſi j'étois ſur un bateau, je ſuis timide, j'avoue que le calme qui règne ne me raſſureroit pas, mais..... Elle vous rend rêveuſe, pourſuivit Imagination, & c'eſt beaucoup. Vous me faites une guerre injuſte, reprit Vertu, pourquoi me reprochez-vous une rêverie imaginaire? Me ſoupçonnez-vous?... Non, pourſuivit encore Imagination, je ne vous ſoupçonne point de foibleſſe; mais je ne vous cache pas qu'il y a long-tems que je fais violence à ma curioſité, je brûle de connoître le fond de votre cœur. Votre mérite vous a fait mille adorateurs, aucun ne vous a-t-il paru digne du plus foible retour? Vertu peut être

ſenſible ſans crime, quel que ſoit votre choix, il ne vous fera point rougir. Parlez, je ne cherche à m'en inſtruire que pour l'approuver, nommez-moi votre vainqueur, vous ferez deux heureux à la fois, votre amie, & votre amant. Je ſais, répondit Vertu, qu'il y a des engagemens qu'on peut prendre ſans offenſer ſon devoir, je ſais qu'il y en a que ce devoir autoriſe, & qu'il juſtifie; mais je ne ſuis point dans le cas; on me croit ſévère, peut-être le ſuis-je en effet. Les hommes ne ſe livrent guère à l'amour, quand ils ne voyent pas l'eſperance à ſa ſuite. On m'a rendu des ſoins, à qui n'en rend-on pas? On m'a juré quelquefois une conſtance à l'épreuve de tous les obſtacles que je lui pourrois oppoſer. On cherchoit à me tromper, ou l'on ſe trompoit ſoi-même. La retraite des plus empreſſés ne m'a point ſurpriſe, j'étois trop indifférente, trop en garde contre les hommes pour regretter leurs hommages. Ils n'intéreſſoient ni mon cœur, ni mon amour propre. Mais vous, charmante Imagination, objet du culte & des vœux de tout ce qui reſpire; que vous auriez de choſes à m'apprendre, ſi votre confiance égaloit mon amitié! Vous allez voir, lui répondit-elle en l'embraſſant, que je ſuis plus ſincère, ou moins raiſonnable que vous. Il y a peu de génies qui n'ayent ſoupiré pour moi; née vive & curieuſe, je les recevois avec complai-

ſance; mais ſans myſtère. J'en avois quelquefois dix ou douze dans ma chambre, c'étoit la volière de madame d'Uſſé, je profitois de leurs talens & de leurs lumières; mon eſprit s'éclairoit, ſans qu'il en coûtat rien à mon cœur. Maîtreſſe alors de mes ſentimens, je traitois ces rivaux avec une égalité qui ſuſpendoit leur inquiétude, & leur jalouſie; le plaiſir de me voir, la crainte de s'en priver par un éclat indiſcret, entretenoit entr'eux une union apparente dont je ne me donnois pas la peine d'approfondir la ſincérité. Ce genre de vie avoit ſes agrémens; mais il avoit ſes vides, je l'abandonnai, ſans croire que je duſſe jamais le regretter, je me faiſois illuſion; je me repentis bientôt de mon inconſtance; & ſans vous, aimable Vertu, je m'en repentirois encore.

Il y avoit à la cour de mon père une jeune perſonne appellée Nouveauté. Je fis connoiſſance avec elle : la ſympathie nous épargna le ſoin de nous étudier; nous nous goutâmes dès que nous nous vîmes, & nous devînmes inſéparables. Nous étions convenues de nous confier ſans réſerve toutes les idées qui nous paſſeroient par la tête. Les plus ſingulières, les plus bizarres nous paroiſſoient les plus amuſantes, & pour ainſi dire, les ſeules qui puſſent nous amuſer. Nouveauté, toujours ingénieuſe, toujours occupée du deſir de me plaire, ſembloit ſe reproduire à chaque inſtant.

Que de feu! Que de ſaillies! Que de projets! C'étoit un prothée qui prenoit mille formes différentes. Elle avoit une amie dont elle me dit tant de bien que je ne lui donnai point de repos qu'elle ne me l'eût amenée. Fabuleuſe, c'eſt ſon nom, auſſi prévenue pour moi que je l'étois pour elle, répondit à mes empreſſemens. Je la vois entrer dans ma chambre, je vole au devant d'elle, je la carreſſe, je l'admire, je me félicite. Nouveauté ne l'avoit point flattée, elle poſsède ce qu'a de plus ſéduiſant l'art d'inventer, & de bien dire; les grâces préſident à tous ſes diſcours; on ne peut ſe laſſer de l'entendre : les fictions les plus incroyables prennent dans ſes mains un air de vraiſemblance qui manque quelquefois à la vérité même. Le commerce enjoué de ces deux filles charmantes, me fit oublier tous mes ſoupirans, ils voulurent ſe plaindre, je ne les écoutai point. Les reproches les plus juſtes nous fatiguent, quand ils touchent aux plaiſirs que nous goûtons ailleurs. L'amour ....

Imagination, s'interrompant tout d'un coup, ſe mit à rêver, puis reprenant la parole, non, Funeſtine, s'écria-t-elle, vous ne ſerez pas toujours malheureuſe, la rigueur de votre ſort m'attendrit, & la haine de vos ennemis me révolte. Voulez vous, pourſuit-elle, en s'adreſſant à Vertu, ſurpriſe de cette ſubite apoſtrophe, voulez-vous

m'aider à faire une action digne de vous & de moi? Allons arracher la princesse d'Australie à ses malheurs, & à ses imperfections. Je vous conterai son histoire en chemin, votre secours me répond du succès de mes idées. Vertu, qui n'a jamais laissé échapper l'occasion d'être utile aux malheureux, saisit avec plaisir celle qui se présente, elles montent ensemble dans un char de coque de ver à soie, tiré par deux aigues marines, & partent.

Pendant qu'elles se rendent au palais des évènemens, Rêveuse, importunée par Clair obscur, sortit enfin de sa léthargie; mais ce fut pour lui dire naïvement, qu'elle ne vouloit ni aimer, ni être aimée. Le génie, qui ne l'en crut pas, se répandit en nouvelles protestations, elle lui imposa silence avec une hauteur dont il fut déconcerté; son indolence n'étoit qu'apparente; lorsque quelque passion la remuoit, ce n'étoit plus la même personne, on découvroit en elle beaucoup d'esprit, & beaucoup de fermeté. Honteux d'une passion si déplacée, il en sentit tout le ridicule, & revint chez lui, pour dire adieu à son fils qu'il trouva occupé de ses préparatifs, il assista à la revue de ses troupes, par complaisance, car il n'étoit pas guerrier, elles étoient peu nombreuses, mais lestes & bien disciplinées. Prince, lui dit-il, lorsque tout fut disposé pour son départ, vous

allez ſervir de modèle à tous ceux qui dans la ſuite des ſiècles voudront s'ériger en conquérans; vous régnerez ſur la plus grande partie de l'univers, que votre bonté vous gagne le cœur de ceux que vous aurez ſoumis par la force de vos armes. Je profiterai, répondit Formoſe, des conſeils de modération dont vous m'honorez. Je ſonge, ajouta Clair-obſcur, aux périls qui menacent vos jours, raſſurez ma tendreſſe alarmée, recevez ces armes, elles ſont à l'épreuve du canon, & de la foudre. Hé quoi, répartit le prince, indigné de la foibleſſe du génie, vous tremblez autant pour moi, que le ſoleil trembla pour Phaëton? Qu'avons nous de commun? Je rends grâces aux dieux, d'avoir un père immortel; mais je ſuis charmé de ne le pas être, gardez vos funeſtes préſens. De quel prix eſt une vie qu'on expoſe impunément? Il faut ſavoir qu'on peut mourir à chaque, inſtant pour affronter la mort avec honneur. Je ne veux devoir mes ſuccès qu'à mon courage, & qu'à la valeur de mes ſoldats.

A vaincre ſans péril, on triomphe ſans gloire.

A ce trait d'érudition, Clair-obſcur n'eut rien à dire, il embraſſe ſon fils, ils ſe ſéparent, il le ſuit des yeux, & le perd dans l'éloignement.

Après le départ de Formoſe, Clair-obſcur

courut consulter son miroir, il n'y trouva que des objets si brouillés, que, malgré sa vaste pénétration, il s'imagina lire une énigme du mercure : ce qui le troubla plus que tout le reste, fut la vue de deux jeunes personnes prêtes à descendre dans son île favorite. Sa tendresse, pour Funestine, lui fit craindre que ce ne fussent des fées qui profitoient de son abscence pour lui nuire, ou pour l'enlever. Découragé par tant d'obstacles qu'il n'avoit pu vaincre, il ne savoit plus quel parti prendre. L'idée d'Imagination & de Vertu fit renaître l'espérance dans son cœur. Sans perdre de tems, il vole à leur palais, il apprend qu'elles sont parties pour celui des événemens, il les suit à tire d'aîles, c'étoit le génie du monde qui faisoit le plus de chemin. Il arrive à propos pour leur donner la main à la descente de leur char. Tout essoufflé de sa course, il leur dit qu'il ne doutoit plus du bonheur de Funestine, puisqu'elles paroissoient s'y intéresser : elles lui répondirent qu'elles feroient de leur mieux pour y contribuer, mais qu'il falloit prendre des mesures pour réussir. Le génie, qui n'étoit point heureux en conseils, auroit bien voulu ne point courir l'événement de celui-ci. Imagination parla la première, elle se chargea de l'esprit de la princesse. Vertu se chargea de son cœur, mais elle dit qu'elle avoit besoin d'être aidée par Docilité. Docilité! inter-

rompit Clair-obſcur, j'en ai ſouvent entendu parler, mais je ne l'ai jamais vue. Les jeunes gens la craignent, les hommes la mépriſent, je crois qu'elle n'eſt plus dans le monde. C'eſt mon affaire de la trouver, continua-t-elle, je m'offre de l'aller chercher. Et moi, dit le génie, je m'offre de vous accompagner, vous allez peut-être loin, quand on voyage ſeul, on s'ennuye. La fée le remercia poliment, & lui conſeilla de bâtir, pendant ſon abſence, une petite maiſon où Funeſtine, moins diſtraite par la diverſité des objets, ſeroit plus capable d'attention & de recueillement. Il goûta ſi fort la ſageſſe de cette propoſition, qu'il fit faire par de nouveaux architectes, un bâtiment ſimple, mais ſi commode, qu'il n'y avoit rien à y critiquer.

Vertu prit la route des régions hyperborées. Là vivoit Docilité parmi quelques illuſtres malheureux qui, ne préſumant rien d'eux-mêmes, ſoutenoient ſans murmurer, le renverſement de leur fortune, & l'injuſtice de leurs perſécuteurs.

En paſſant au-deſſus d'une cabane, elle vit un jeune homme qui, d'un air modeſte & tranquille, cultivoit des légumes que ſon induſtrie avoit préſervés des rigueurs du climat. Elle prit la figure d'un vieillard, & l'aborda. Mon fils, lui dit-elle, je cherche Docilité, n'eſt-elle point avec vous?

Hélas, répondit le ſolitaire, elle a fait quelque tems toute la conſolation de ma vie; mais je l'ai perdue, & je n'eſpère plus qu'elle revienne. Pourquoi vous a-t-elle quitté, reprit Vertu? Par ma faute, ajouta le jeune homme en retenant ſes larmes, mais vous avez, ſans doute, beſoin de repos. Voilà, mon père, pourſuivit-il, en montrant ſa cabane, le ſeul palais que je puiſſe vous offrir, honorez-le de votre préſence, & daignez-y recevoir un repas frugal, tel que me le permet ma fortune préſente. Vertu le ſuivit, elle mangea, ou fit ſemblant de manger des fruits qu'il lui preſenta dans une corbeille de jonc; pendant qu'elle admiroit l'arrangement & la propreté de ſa cellule où tout ſe reſſentoit du bon eſprit du maître, il étoit ſurpris de la douceur & de la majeſté de ſon hôte; il le regardoit en ſoupirant, il s'attendriſſoit, il n'étoit plus en état de réſiſter à ſon cœur. Vertu remarqua ſon trouble, & lui dit: Vous n'étiez pas fait pour le genre de vie que vous menez; tout annonce en vous une éducation digne d'une grande naiſſance; une diſgrace non méritée vous a ſans doute conduit dans cette ſolitude, vous avez cru vous y mettre à couvert de la malice des hommes perfides. Ne vous êtes-vous point trompé? N'entre-t-il point dans cette retraite précipitée autant de dépit que de raiſon? Ne me déguiſez point vos chagrins:

peut-être ferai je affez heureux pour en adoucir l'amertume.

Quelque déguifement qu'emprunte Vertu, fon pouvoir eft toujours le même, on en fent l'effet par la confiance qu'elle infpire. Le jeune homme lui répondit : je fuis né dans le royaume de Camor, Ulibec eft mon nom ; je defcens des premiers fouverains qui régnèrent dans les Indes. Avantage trop frivole pour m'en glorifier. Un homme nouveau, foutenu par le crime & par la fortune, s'empara du trône de mes ancêtres, ils furent contraints de chercher un afile dans une terre étrangère. Leurs fujets, depuis quatre fiècles, gémiffent fous la tyrannie, & n'ont pu s'en affranchir. Mon père, fe conformant à fon état, vint s'établir à Camor. Le roi, père de celui-ci, foutenoit depuis quelques années, une guerre fâcheufe contre fes voifins, trois batailles perdues, & d'autres difgraces encore plus funeftes, avoient ouvert à fes ennemis fes provinces dévaftées. Fiers de leurs fuccès & de fes malheurs, ils menaçoient de mettre le fiège devant fa capitale. Mon père trouva le moyen de les défunir, il les battit féparément, & les força de confentir à la paix.

Une des premières charges du royaume fut le prix de fes fervices, il m'élevoit dans la vue de me la remettre un jour, & n'étoit occupé que du

ſoin de m'en rendre digne. Uſebor (1), mon beau-frère, avoit quatre ans plus que moi; cette différence n'en mettoit point dans nos ſentimens, je l'avois aimé dès mon enfance, il répondoit à mon amitié, j'en étois d'autant plus flatté, que je le croyois vertueux, & que j'aſpirois à le devenir. Ma ſœur étoit aimable, elle augmentoit, par ſa douceur, l'agrément d'une union qui paroiſſoit hors d'atteinte. De ſi belles apparences n'avoient rien de ſolide; mon père mourut trop tôt pour elle & pour moi, nous ſentîmes cette perte dans toute ſon étendue; nous lui donnâmes des pleurs & des regrets dont rien ne devoit tarir la ſource; les dieux y avoient attaché la fin de notre bonheur. Uſebor, pour me tirer de mon abattement, vint me faire ſonger à ma fortune, il me dit que je devois ſolliciter la charge de mon père. A ce nom chéri mes larmes coulèrent avec plus d'abondance. Je n'ai que vingt ans, lui répondis-je; cette charge demande des détails, elle veut de l'expérience, je ne me ſens pas capable d'en remplir les devoirs, ne m'expoſez pas à un refus qui me fermeroit l'entrée à d'autres grâces, ſi j'ai quelque jour aſſez de vertus pour en mériter; il me fit honte d'un ſentiment, dans lequel il y avoit, diſoit-il, plus de défiance que de vraie

(1) Fourbe.

modeſtie, il ajouta qu'il alloit, malgré moi, travailler à ſoutenir l'éclat de ma maiſon. L'innocence n'eſt point ſoupçonneuſe, je le remerciai de ſon zèle, je lui confiai mes intérêts. Il avoit des amis, il étoit connu du roi, il demanda la charge pour lui-même, & l'obtint, il couronna ſa mauvaiſe foi par une nouvelle perfidie. Le roi, me dit-il, vous a trouvé trop jeune, il m'a revêtu de votre charge juſqu'à ce que vous ſoyez en état de l'exercer. Plus ſatisfait de vous la rendre, mon cher Ulibec, que de la poſſéder, je le preſſerai d'accepter ma démiſſion en votre faveur, le plutôt qu'il me ſera poſſible. Séduit par cette fauſſe ſincérité, je vivois tranquille; mes amis me diſoient quelquefois qu'Uſebot me trompoit; je l'aimois, j'étois prévenu, je ne pouvois les croire. J'ouvris enfin les yeux; mais il n'étoit plus tems.

Il avoit autant d'eſprit que d'ambition, ſa charge le mettoit à portée de parler ſouvent au roi, il connut ſes foibles, il ſut en profiter. Sa faveur & ſon crédit devinrent immenſes. Il régnoit ſous le nom de ſon maître; on murmuroit de toutes parts d'une fortune ſi rapide, j'étois le ſeul qui m'en réjouiſſois encore. Je ne fus pas long tems à me repentir de la bonne opinion que j'avois de ſa ſageſſe. Sous prétexte qu'il étoit accablé du poids des affaires, il ne me donnoit, pour ainſi dire, audience qu'en public, je ne lui parlois plus

que dans la foule des courtisans qui l'environnoient. Tel est leur caractère, ils détestent par goût les favoris, ils les adorent par intérêt. Le roi, lui-même, qui d'abord m'avoit fait voir de la bonté, ne me recevoit plus qu'avec froideur. Tout cela m'alarmoit; je confiois mes inquiétudes à ma sœur, elle les adoucissoit, sans les approuver; calmez-vous, mon frère, me disoit-elle, mon mari vous aime, il est incapable de vous abandonner, ou de vous trahir; vous vous reprocheriez un jour de l'avoir condamné sur de vaines apparences. Son amitié la rendoit persuasive, je lui sacrifiois mes défiances.

La première dignité du royaume vint à vaquer, Usebor la fit joindre à ses autres titres. L'occasion me parut favorable, je lui parlai. Vous aurez bientôt votre charge, me dit-il séchement; je vous permets de la demander au roi; je sentis toute l'amertume d'une expression si peu mesurée; mais je n'eus pas le tems de lui répondre, il passa dans son cabinet, & la porte m'en fut interdite; je retournai chez moi, troublé, saisi, moins affligé cependant de la perte de ma fortune, que de l'ingratitude de mon beau-frère. A peine étois-je rentré qu'on m'apprit que ma charge venoit d'être donnée à un autre. J'étois préparé à cet événement. Je ne l'étois pas à un billet qu'on me rendit un moment après; il ne contenoit que ces quatre

mots. « Vous êtes suspect, on en veut à votre li-
» berté, peut-être même à votre vie, hâtez-vous
» de mettre en sûreté l'une & l'autre ».

L'avis partoit d'une main trop chère pour n'en pas faire usage : j'étois innocent ; mais on ne l'est pas avec les rois, quand ils veulent nous trouver coupables. Pour épargner une injustice à celui de Camor, je ramassai les tristes débris de mon héritage, & je vins me cacher dans ce désert, j'y passai deux années dans un calme qui remplissoit mon cœur. Docilité ne m'abandonnoit pas ; aidé par sa présence, soutenu par ses conseils, j'éprouvai que le vrai bonheur consiste à se rendre maître de ses désirs & de ses réflexions.

Docilité crut ma constance au-dessus des événemens, elle m'instruisit des causes de ma disgrace, elle m'apprit les nouveaux crimes & la chûte d'Usebor depuis mon absence. J'avois supporté sa noirceur, je la lui avois pardonnée, parce que j'en étois le seul objet, je ne fus plus capable de me contenir quand je sus que d'autres en étoient les victimes : je m'oubliai jusqu'à murmurer contre les dieux ; je tombai dans le découragement. Docilité fit de vains efforts pour me ramener, je ne l'écoutai plus, elle me devint insupportable, je la forçai de me quitter, & je ne me trouvai moins malheureux, que lorsque sa présence ne contraignit plus mes larmes ni mes plaintes.

Vertu connoiſſoit trop le cœur humain pour aigrir Ulibec par des reproches ſévères; elle ménagea ſa foibleſſe, elle flatta ſa douleur, & n'en blâma que l'excès. Quand on fait aimer au malade les remèdes qu'on lui donne, on avance ſa guériſon. Enfin elle agit avec tant de dextérité ſur l'eſprit de ſon hôte, qu'elle l'engagea de continuer de la ſorte.

J'adorois Algée, ſœur du roi de Camor, elle eſt belle, elle eſt vertueuſe, diſpenſez moi d'entrer dans un plus grand détail, il me replongeroit dans mon premier égarement. Je ne m'apperçus de l'impreſſion qu'elle avoit faite ſur moi, que lorſque je ne fus plus en état de l'effacer. Ma défaite étoit trop glorieuſe pour chercher encore à combattre. Que l'amour eſt timide dans un cœur qui commence à le ſentir! Tout lui paroît des obſtacles, tout l'arrête, il ſe défie de ſoi-même, il craint de déplaire; il veut éteindre ſes feux, & les augmente par la contrainte qu'il s'impoſe, il s'obſtine à cacher un ſecret qu'il brûle de découvrir. Rarement l'eſpérance l'emporte ſur le reſpect. J'évitois la princeſſe, je n'oſois ni la regarder, ni lui parler, je languiſſois, je mourois. Ma circonſpection eut un ſuccès auquel je ne m'attendois pas. Algée en fut ſurpriſe, elle en démêla le motif, elle ſe fit un crime de ſa pénétration, elle voulut m'en punir, elle n'en eut pas la force; je me

me taiſois, j'étois reſpectueux : étoit-ce l'offenſer ? Heureux ſans le ſavoir, je m'obſervois avec tant d'exactitude que, dans le tems où j'étois le plus paſſionné, je paſſois pour l'homme de la cour le plus indifférent. Ma paſſion croiſſoit dans le ſilence, la princeſſe jouiſſoit de ſon triomphe ſans expoſer ſa gloire. Une année ſe paſſa de la ſorte ; la fortune fut jalouſe de mon bonheur ; ſi pourtant c'eſt un bonheur que d'aimer ſans eſpoir.

Cimure, roi d'Ichionie, prince aimable & de grande eſpérance, venoit de ſuccéder à ſon père ; ſon royaume eſt ſi voiſin de celui de Camor, que ces rois ſont continuellement en guerre pour en étendre, ou pour en conſerver les limites. Cimure, dont les droits paroiſſoient les plus apparens, voulut terminer une querelle, qui ſe renouveloit ſans ceſſe, il fit demander Algée, offrant en faveur de ce mariage de ſe déſiſter de ſes prétentions, & de s'en tenir à ce qui ſeroit décidé dans le conſeil même de Camor. Une propoſition ſi avantageuſe ne trouva point de contradicteurs. Algée traitée par ſon frère comme reine d'Ichionie, reçut les complimens de toute la cour. La joie univerſelle devoit être pour moi le ſujet le plus cruel de triſteſſe & de déſeſpoir ; cependant l'intérêt de mon amour fut le moins fort ; je me réjouis ſincèrement d'un hymen qui

m'alloit rendre malheureux, parce que je crus qu'il feroit le bonheur de la princeſſe que j'adorois.

J'étois un ſoir dans les jardins du palais; Algée s'y promenoit ſeule avec une de ſes filles. Le ſon de ſa voix me tira de la profonde rêverie où j'étois enſeveli. Je prêtai l'oreille par un mouvement involontaire. J'ignorois que j'étois le ſujet d'une converſation que je ne devois jamais entendre. Oui, diſoit-elle, je partirai ſans qu'Ulibec ſache que je le regrette, laiſſe-moi la douceur d'imaginer que je me ſuis trompée ſur ſes ſentimens, j'ai beſoin de ſon indifférence pour le chaſſer de mon cœur, ne me rappelle rien qui puiſſe entretenir une foibleſſe dont je ſuis prête à triompher. Je le dois pour mon repos & pour ma gloire. Allons, pourſuivit-elle, il eſt tems de nous retirer. Je la vis rentrer dans ſon appartement, & je reſtai dans un trouble qui ne me permit pas de démêler ſi je devois me louer, ou me plaindre de la fortune.

Uſebor n'avoit fait ſemblant d'approuver le mariage de la princeſſe de Camor, que pour tromper ſon maître, & le roi d'Ichionie. Aveuglé par l'ambition, ſéduit par l'amour, il méditoit la perfidie la plus horrible; il commença par former des difficultés qui retardèrent le départ d'Algée; il chicana ſur chaque article du traité

de paix, ce qu'il avoit accordé la veille, il le refusoit le lendemain. Il n'étoit facile à passer des bagatelles, que pour faire des propositions déraisonnables, qu'il auroit même été fâché d'obtenir. Cimure s'impatienta; ses plaintes fûrent négligées, on en vint à une rupture ouverte, on leva des troupes, on se battit, on ne décida rien. J'avoue que moins soumis à ma destinée depuis que je savois que je n'étois point haï, je cherchai le roi d'Ichionie, pour lui disputer Algée, c'étoit une extravagance d'amant. Il étoit alors aussi malheureux que moi. Je le joignis. Nous commençâmes un combat qui n'eût peut-être fini que par la mort de l'un, ou de l'autre; un gros de cavalerie m'enveloppa. Cimure persuadé que je ne l'avois attaqué que par un sentiment de gloire, eut la générosité de me tirer de leurs mains & de me renvoyer.

Ma disgrâce suivit de près cette révolution. Usebor m'avoit trahi, ma présence lui reprochoit son crime, on hait ceux qu'on persécute injustement, peut-être même qu'éclairé par son amour, il avoit pénétré mes sentimens pour Algée. Quelle que fût la cause de sa malice, il dit au roi de Camor, avec une douceur feinte, qu'il étoit au désespoir de m'accuser; mais qu'un ministre fidèle n'écoutoit ni le sang, ni l'amitié, quand il s'agissoit de la vie de son souverain. Ulibec,

ajouta-t-il, oubliant ce qu'il vous doit, & ce qu'il se doit à lui-même, conspire avec vos ennemis contre votre personne; alors il produisit des lettres supposées, que j'écrivois à Cimure, elles contenoient une conjuration si bien circonstanciée, que ce prince foible, qui ne voyoit que par les yeux de son favori, crut reconnoître mon écriture, & me condamna sans m'entendre. Sa tendresse pour sa sœur me sauva de la honte du supplice, il n'avoit rien de caché pour elle, il lui apprit mon crime. Algée n'osa me justifier, mais convaincue de mon innocence, elle m'écrivit le billet dont je vous ai parlé.

Peu de jours après Usebor répudia sa femme, sous prétexte qu'elle étoit sœur d'un proscrit, elle fut reléguée dans les montagnes de Camor parmi des hommes grossiers; elle y vit privée de toutes choses, & sans autres secours que ceux qu'elle trouve dans la charité de ces barbares plus humains que son mari.

Le succès de tant de crimes n'étoit qu'un encouragement au dernier. Usebor aimoit Algée depuis long-tems. Trop habile pour se déclarer mal à propos, il avoit caché sa passion sous des dehors trompeurs d'attachement & de respect. La princesse étoit l'asyle des malheureux, elle voyoit avec plaisir qu'au premier mot qu'elle disoit en leur faveur, Usebor s'empressoit à finir leurs peines;

elle ignoroit que ses vertus apparentes étoient des crimes réels.

Il ne changea de conduite que lorsqu'il crut pouvoir compter sur les mesures qu'il avoit prises. Quelles étoient ces horribles mesures! Les voici.

Le roi de Camor entroit à peine dans sa quarantième année, mais les plaisirs, le luxe & l'oisiveté l'avoient vieilli avant le tems. Enfermé dans son palais, il languissoit dans les bras de ses maîtresses. Son corps & son esprit s'affoiblissoient tous les jours. Usebor profitant de son inapplication, s'étoit rendu maître de toutes les affaires du royaume; mais par une politique rafinée il affectoit de le fatiguer par le détail ennuyeux des moindres minuties. Qu'on est à plaindre d'être roi, disoit-il un jour à son favori, si l'on ne peut regner qu'aux dépens de son repos! Délivrez-moi d'un poids qui m'accable, & qui me désespère. Je vous ai remis toute mon autorité, je suis tout prêt de vous remettre encore ma couronne. Je veux, poursuivit-il, pour cimenter les droits que je vous cède, que vous partagiez ceux de ma sœur; regnez ensemble, & désormais ne me voyez l'un & l'autre que pour me parler de fêtes ou d'amusemens.

Il refusa tant de grâces avec une feinte modestie; mais le roi lui dit qu'il vouloit être obéi pour la dernière fois, & signa des ordres pour

aſſembler les états qui ſeuls pouvoient autoriſer ſon abdication, & lui nommer un ſucceſſeur.

Uſebor aſſuré de ce côté-là ne douta plus du ſuccès de ſon entrepriſe. Tous les ſujets de ſon maître étoient ſes créatures. Ce fut alors que ceſſant de ſe contraindre avec Algée, il eut la hardieſſe de parler d'amour. Indignée de ſon inſolence, elle lui répondit avec une hauteur capable de déconcerter tout autre qu'Uſebor qui naturellement fier, & ſe croyant déjà ſouverain, lui dit ſans s'émouvoir qu'elle pouvoit choiſir entre le trône ou l'exil.

Un diſcours ſi extraordinaire lui fit naître des ſoupçons qu'elle voulut approfondir. Les plus grands crimes ſont les moins impénétrables, il faut pour leur exécution ſe confier à trop de perſonnes pour n'en pas expoſer le ſecret. Un geſte myſtérieux, un mot échappé, une ſimple démarche, tout ſert à le trahir, & d'ailleurs l'intérêt, ou le remords fait preſque toujours des infidèles. Algée apprit le danger qui la menaçoit; elle courut chez le roi qui refuſa de la voir. Son courage ne l'abandonna point dans une conjoncture ſi délicate, ſa vertu lui avoit fait des amis, ſa prudence ſut les mettre en œuvre.

On ouvrit les états. Le roi vint appuyé ſur ſon favori, la princeſſe le ſuivoit. Il dit en peu de mots que, ſa ſanté ne lui permettant plus

de vaquer au gouvernement de ſon royaume, il abdiquoit la couronne en faveur d'Algée à condition qu'elle épouſeroit Uſebor, & qu'il regneroit conjointement avec elle. Uſebor prenant la parole, combattit foiblement le diſcours de ſon maître. La princeſſe parlant à ſon tour, pria le roi de ne point abandonner des peuples dont il étoit adoré: vous pouvez, lui dit elle, vous faire ſoulager par des hommes habiles & vertueux, qui n'auront en vue que votre gloire & le bien de vos ſujets. A l'égard d'Uſebor, il fait depuis trop longtems un coupable uſage de votre faveur, il eſt tems de dévoiler ſes artifices, & de punir ſes crimes.

Uſebor frémit de colère, il ſe lève, & veut l'interrompre. Le ſilence & l'indignation de l'aſſemblée l'étonnent, il lit ſa perte dans les yeux de ſes amis mêmes. Il ſe trouble, il pâlit, il tremble, & ce lâche, qui deux jours auparavant oſoit aſpirer à la main d'Algée, embraſſe ſes genoux pour lui demander grâce de la vie. La juſtice avoit fermé ſon ame à la pitié. Il fut accuſé, convaincu des forfaits les plus odieux, dépouillé de ſes charges, & précipité au fond de la mer.

L'imbécille roi de Camor témoin d'un événement ſi peu attendu, n'en marqua ni ſurpriſe ni triſteſſe. On offrit la couronne à ſa ſœur, elle refuſa de l'accepter, mais elle eut ſoin qu'on établît des conſeils pour décider les grandes affaires, &

pour réformer les abus qui s'étoient introduits sous un ministère violent. On admira sa modération, on la combla de louanges, on se sépara.

Voilà, poursuivit Ulibec, ce que m'apprit Docilité, & voilà mon père, où se termine ma déplorable histoire. Algée est heureuse, c'est une consolation pour moi de le savoir, mais je sens que malgré mon innocence, elle ne me rappellera jamais, elle a sans doute épousé Cimure, elle sait que je l'adore, je serai la victime de ses scrupules. Je ne la verrai plus. Meurs, infortuné Ulibec, il n'y a plus d'Algée pour toi.

Docilité ne l'avoit quitté que pour l'éprouver; elle revint; Vertu fut charmée de son retour, & la pria de ne plus l'abandonner. Pendant que les deux immortelles s'occupoient à le consoler, elles entendirent un courier qui demandoit à grand bruit la cabane d'Ulibec auquel il avoit, disoit-il, à rendre une lettre de la reine de Camor. D'Algée! s'écria Ulibec, dieux! Songe-t-elle encore à moi? Oui, seigneur, répondit le courrier, lui présentant à genoux des tablettes qu'il tira de son sein. Elles contenoient ce qui suit.

Algée, reine de Camor, au vertueux Ulibec.

« La justice est le premier devoir des souve-
» rains, je la rends à votre innocence, revenez,
» Ulibec, vos persécuteurs sont morts; Algée

» règne, vous ſavez qu'elle aime le mérite & la
» vertu ».

Tout ce qu'une ame tendre & paſſionnée peut éprouver de délices & de raviſſement, Ulibec le ſentit à la lecture de cette lettre. Algée ne m'a point oublié, diſoit-il avec tranſport; Algée aime la vertu. Que ne vous dois-je point, mon père? Vous avez ſauvé la mienne du naufrage, ſans vous je ne ſerois plus digne de paroître devant la reine de Camor. Tout à coup, par un retour de défiance, ordinaire à ceux qui aiment, il retomboit dans ſes premières inquiétudes, il doutoit de ſon bonheur, il craignoit celui de Cimure. De grâce, dit-il au courrier, apprenez-moi ce que fait Algée; je ſuis informé de tout ce qui a précédé la tenue des états, commencez votre récit à la diſgrace d'Ufebor. Cet homme, à qui la reine avoit ordonné de ne rien cacher à Ulibec, le ſatisfit en ces termes:

Après la découverte & la punition des crimes d'Ufebor, le calme & l'ordre ſe rétablirent dans toutes les parties du royaume. La princeſſe, qui s'étoit réſervé la diſpenſation des grâces, uſa de clémence envers les coupables; le repos de l'état ne coûta de ſang à perſonne. Le roi, prenant des ſentimens dignes de lui, ſe redonnoit aux affaires, il aſſiſtoit aux conſeils, & vouloit, diſoit-il, ſe mettre à la tête de ſes troupes: en un mot, il

commençoit à régner. Ce changement n'eut point de suites : entraîné par son penchant ou par sa foiblesse, il disparut. Nous apprîmes sa mort presque aussi-tôt que sa maladie ; le peuple toujours extrême, disoit hautement qu'elle étoit l'effet d'un poison lent qu'Usebor lui avoit donné. Quoi qu'il en soit, on lui fit de magnifiques obsèques. La princesse a été portée sur le trône par tous les vœux de la nation. Sa sagesse & sa bonté s'étendent à tout, on l'aime, on la respecte. Heureux les peuples qui peuvent aimer & respecter leurs maîtres!

Votre sœur a été le premier objet de l'attention de la reine; mais, seigneur, elle a cru ne devoir point encore paroître à la cour; elle s'est retirée dans une ville qui est sur votre passage, vous pourrez la voir en vous en retournant.

Cimure n'est point encore marié. Le plus grand seigneur d'Ichionie est venu complimenter la reine sur son avénement à la couronne. Ce n'étoit qu'un prétexte, le mariage d'Algée avec ce prince étoit le véritable motif de cette ambassade. Les tems étoient changés : elle lui dit sans détour qu'elle avoit obéi à son frère, parce qu'alors elle étoit sujette; mais que la princesse de Camor devenue reine, ne pouvoit disposer de sa personne sans le consentement de ses peuples, dont ce seroit mal payer le zèle & la fidélité que de les

ſoumettre à une domination étrangère. Monſieur l'ambaſſadeur, ajouta-t-elle, cet obſtacle ne diminue point mon eſtime pour votre maître; je vous prie de l'en aſſurer, & de lui dire que je compte vivre avec lui en bonne intelligence.

Cependant, pour ne rien négliger, la reine s'eſt miſe en état de prévenir les ſuites de ce refus; tout étoit tranquille, lorſqu'elle m'a fait partir pour vous chercher; je vous trouve, ſeigneur, & je loue les dieux du ſuccès de mon voyage, je ne m'arrêterai pas à vous répéter tout ce qu'on dit à Camor : cela n'eſt point de ma commiſſion; mais je puis vous aſſurer que quels que ſoient ſur vous les deſſeins de la reine, elle ſera obéie aveuglément.

A peine eut-il ceſſé de parler, que Vertu, quittant la figure de vieillard, parut dans tous ſes charmes. Docilité l'embraſſe, Ulibec ſe proſterne & l'adore. Venez, lui dit-elle, je veux vous préſenter moi-même à la reine de Camor. Ils arrivent. Algée reçut Ulibec en ſouveraine, c'eſt-à-dire, ſans marquer trop d'empreſſement, & ſans affecter trop de froideur. L'amour, arrêté par la préſence de Vertu, garda toutes les bienſéances; mais il ne perdit rien de ſes droits.

Dès qu'elle eut aſſuré le bonheur de ces illuſtres amans, elle pria Docilité de l'accompagner, & revint auprès de Funeſtine. Diſons un peu de

mots ce qui s'étoit paſſé dans le palais des événemens.

La princeſſe s'occupoit à ſe garantir des pourſuites de la fée Mouche, lorſque Clair-obſcur vint lui préſentet Imagination, elle les reçut comme elle recevoit tous ceux qui venoient lui rendre viſite, c'eſt-à-dire, ſans les regarder ni l'un ni l'autre. Ou délivrez-moi, dit-elle bruſquement au génie, de cette mouche importune, ou je vais me jeter par la fenêtre. Il eut peur qu'elle ne tînt parole, & fit pour la prendre, pluſieurs tentatives ſi mal-adroites, qu'il en coûta quelques meurtriſſures à l'impatiente princeſſe qui lui jeta à la tête tout ce qu'elle trouva ſous ſa main. Imagination ne put s'empêcher de ſourire ; mais voyant que la querelle commençoit à s'échauffer, elle fit ſigne à Clair-obſcur de ſe retirer. Il faut avouer, dit-il, en ſortant, que voilà une mauſſade petite créature.

Reſtées ſeules, Imagination lui dit avec douceur, que l'emportement eſt une choſe affreuſe dans une jeune perſonne ; Funeſtine étoit peu faite aux remontrances, elle voulut répondre avec fierté, mais retenue par un pouvoir inviſible, elle s'arrête, les yeux attachés ſur Imagination, dont l'air majeſtueux & flatteur lui cauſe des mouvemens qu'elle n'avoit point encore éprouvés. La fée s'en apperçut ; & pour achever de la gagner, elle

guetta la cruelle mouche, qui continuoit de la lutiner; elle la saisit, & l'immola sur-le-champ. Eh! qui êtes-vous, lui demanda Funestine d'un ton de surprise & de reconnoissance? Vous me donnez des conseils qui ne me révoltent point, vous me rendez attentive, sensible, & vous débutez avec moi par un service que je n'oublierai jamais. Quel dieu vous envoie à mon secours? N'en êtes-vous point un vous-même? Elle lui répondit : je suis Imagination, je viens vous demander votre amitié, & vous offrir tout ce qui dépend de la mienne. Vous êtes Imagination, répliqua la princesse avec dépit? Vous n'êtes donc point mon amie, & je ne puis être la vôtre. Mon sort est d'être bisarre & malheureuse : je commençois à me prévenir pour vous sans vous aimer, quand je sais qui vous êtes. Je suis laide, je n'ai que des idées tristes, je ne puis en avoir d'autres, n'aigrissez point les maux que je souffre par l'image de ceux que je dois souffrir un jour. Je ne suis que trop ingénieuse à me tourmenter. Le plus grand bien qui puisse m'arriver, c'est de ne point penser, ou de ne rien sentir; laissez-moi, s'il est possible, oublier que je fais autant d'horreur aux autres que je m'en fais à moi-même, portez ailleurs les charmes de vos illusions, leur douceur n'est point faite pour une infortunée qui craint tout, & qui ne doit rien espérer. Née fille

d'un grand roi, ma vue le rend barbare, il m'expoſe à des bêtes ſauvages. Clair-obſcur, que ne me laiſſoit-il dévorer! Clair-obſcur, par une pitié cruelle, m'arrache à la mort. Il s'efforce de corriger l'influence qui me perſécute, ſes ſoins & ſon pouvoir ſont inutiles, rien n'en peut vaincre la malignité, les dieux ont épuiſé ſur moi toute leur colère. Je ſuis injuſte, fâcheuſe, intraitable, tout me déplaît, tout m'irrite. Formoſe, qu'on me deſtine, eſt l'objet de ma haine, je ſuis l'objet de la ſienne; le faſte de ce palais m'importune, je l'ai rempli de mes extravagances, chaque inſtant de ma vie eſt une nouvelle diſgrace.

Tout m'afflige, me nuit & conſpire à me nuire.

Cet aveu ſincère de mes défauts vous étonne, il m'étonne moi-même: pourquoi vous l'ai-je fait, puiſqu'il doit me rendre plus malheureuſe? Le calme trompeur qui ſuſpend ma violence, va bientôt ſe diſſiper, & l'augmenter; oui, je ſens plus vivement que jamais que je ſuis haïſſable; pour comble de maux, je ſens que je ne puis rien faire pour ceſſer de l'être. Fuyez, Imagination, & s'il eſt vrai que vous ſoyez ſenſible aux peines de Funeſtine, envoyez-lui par pitié la mort ou la ſtupidité.

Imagination fut touchée d'un diſcours qui mar-

quoit moins de fureur que d'attendrissement. Non, lui dit-elle, en essuyant ses larmes, vous n'êtes point aussi malheureuse que vous croyez l'être, cessez de me craindre, & de vous désespérer. Au lieu d'accuser les dieux d'injustice vous devez leur rendre des grâces. Calmez-vous, & ne m'interrompez point. Vous avez de l'esprit, ce don seul vaut tous ceux qui semblent vous manquer. Commencez à vous en servir. Modérez cette impétuosité qui fait votre supplice & celui des autres. Songez, pour adoucir vos regrets, que cette beauté dont la privation vous met de si mauvaise humeur, est une chimére qui depend du hasard, ou de l'opinion. Cessez de regarder comme le souverain bien, un avantage que vous n'avez pu vous donner, & que vous ne pourriez conserver. Mais dites-moi, Funestine, en quoi faites-vous consister cette beauté, qui est l'objet de tous vos désirs? Avouez que vous la placez toute entière dans un certain arrangement de traits, dans je ne sais quel éclat qui vous a frappée dans Imaé? Vous n'en avez point d'idée plus distincte. Sortez d'erreur. Il en est une autre plus précieuse, plus désirable qu'on peut acquérir, & qu'on ne perd jamais. Elle est au-dedans de vous, travaillez à la développer; elle se laisse trouver quand on la cherche, elle aime à se communiquer; il ne faut pour la fixer que de la douceur, que de la simpli-

cité; elle élève les ſentimens; elle perfectionne les talens, & les met dans tout leur jour; elle fait paſſer de la juſteſſe d'eſprit à la droiture du cœur. Je ne puis que vous montrer le chemin qui conduit à ſon temple, Vertu vous en ouvrira le ſanctuaire, ſi vous ſuivez ſes conſeils, attendez tout des dieux, & de vous-même, je ne vous révèle point l'avenir, mais je vous permets de vous occuper d'objets agréables, & de porter vos vues ſur ce qui peut vous flatter auſſi loin qu'elles pourront s'étendre.

Ce diſcours fit une ſi vive impreſſion ſur Funeſtine, qu'elle étoit comme hors d'elle-même. On ne paſſe point ſans agitation d'un état à un autre; la joie imprévue affecte autant que la douleur, la ſienne étoit remplie de trouble & d'inquiétude, elle regardoit Imagination, elle en détournoit les yeux; elle ſoupiroit, elle lui baiſoit les mains avec tranſport, elle vouloit lui marquer ſa reconnoiſſance, elle ne trouvoit point de termes pour l'exprimer; ſes penſées ſe confondoient, elles reſſembloient aux rêves d'un malade. Imagination s'applaudiſſoit des mouvemens que ſa préſence excitoit dans l'ame de Funeſtine, elle voyoit avec plaiſir toute l'étendue de ſa ſenſibilité; quand elle eut aſſez joui de ſon triomphe, elle la rendit à elle-même. La princeſſe lui dit alors : vous avez commencé mon bonheur, ache-

vez

vez votre ouvrage, faites-moi connoître cette Vertu, dont je ne ſais encore que le nom, mais pour laquelle je me ſens autant d'empreſſement que vous m'avez inſpiré de tendreſſe pour vou. Imagination loua ſon impatience, & promit de la ſatisfaire, ſans lui dire le jour; elle avoit ſes vues.

L'auteur que je traduits, s'écrie en cet endroit. Trop heureuſe Funeſtine, vous n'avez plus de retour fâcheux à craindre, vos maux ſont finis, le calme dont vous jouiſſez n'eſt qu'une foible image du bonheur que l'avenir vous prépare.

Un ſonge myſtérieux l'occupa toute la nuit; elle n'étoit point encore éveillée, quand Imagination, la tirant par le bras, l'avertit qu'il étoit tems de ſe rendre auprès de Vertu. Divine fée, lui dit la princeſſe, je ſuis prête à vous ſuivre; mais, s'il eſt vrai, comme je n'en doute pas, que rien ne vous ſoit caché, joignez à tous les bienfaits que j'ai déjà reçus de vous, la complaiſance de m'expliquer le ſens d'un rêve trop bien ſuivi pour n'être qu'une illuſion.

Le ſommeil, que je ne connoiſſois plus, revint dès que vous m'eûtes quittée. On dit que les idées du jour ſe retracent pendant la nuit, rien de ſemblable ne m'eſt arrivé. Quelque préſente que

vous suffiez à mon cœur, je vous avois oubliée. A peine étois-je endormie, que je me trouvai dans une vallée si profonde que ma vue ne pouvoit atteindre au sommet des montagnes qui m'environnoient, je marchois sur des fleurs qui m'étoient inconnues, je n'en avois jamais vu de semblables, elles parfumoient l'air, & l'embellissoient, j'en fis une guirlande, elles perdoient leurs couleurs, elles se fanoient à mesure que je les arrangeois; cependant je ne sentois pas moins de plaisir à m'en parer. J'étois dans un chemin qui conduisoit à un fleuve que je voyois dans l'éloignement, je le suivis; une voix que j'entendis derrière moi, me cria, Funestine, arrêtez, vous allez trouver des monstres dont vous serez dévorée, je vous offre un asile contr'eux; un mouvement involontaire me fit tourner la tête, dieux! que vis-je? Un dragon qui me poursuivoit, ses siflemens horribles me glacèrent de frayeur, un bruit épouvantable l'augmenta, je me mis à fuir de toutes mes forces, j'arrivai hors d'haleine au bord du fleuve, j'y trouvai un petit bateau dans lequel je me jetai; il y avoit une femme d'une physionomie équivoque, je la priai de me passer de l'autre côté, la perfide fit semblant d'y consentir; mais elle m'enveloppa de filets presqu'imperceptibles, qui me serroient si étroitement que je ne

pouvois remuer, elle me remit à terre ; elle disparut, & revint suivie d'une foule de monstres de toute espèce qu'elle animoit contre moi, je crus que j'allois en être la proie, la mort me parut inévitable, je l'attendis, sans m'abaisser à prier mon ennemie, & sans qu'il m'échappât un soupir. L'affreux dragon ouvroit déjà la gueule pour m'engloutir ; j'étois dans cet état lorsqu'un oiseau du plus beau plumage du monde vint becqueter mes liens ; je restois immobile, sans songer même à le seconder ; il vint à bout de les rompre, & s'envola sur un arbre ; j'avois un arc & des flèches, je m'en servis, le dragon fut ma première victime, tous mes coups portoient, les monstres étoient moins ardens à m'attaquer ; mais j'épuisai mon carquois sans pouvoir les détruire ; le bel oiseau vint encore à mon secours, il leur crevoit les yeux à coups de bec, enfin ils prirent la fuite. Je fis à mon libérateur des remerciemens que je m'efforçois de proportionner au service qu'il venoit de me rendre ; au lieu de me répondre, il me prit sur ses aîles, & me transporta d'un vol rapide sur une de ces montagnes dont je vous ai parlé. C'est là, Funestine, me dit-il, en me montrant un temple situé sur une montagne encore plus haute ; c'est là que vous devez chercher la fin de vos peines, je ne puis

vous y conduire. Vous ne pouvez m'y conduire; lui répondis-je en ſoupirant, qui m'aidera donc à me débarraſſer des ronces épaiſſes qui m'environnent? Nul chemin ne s'offre à mes regards; je périrai dans ce déſert. Hélas! je le vis s'envoler, je ſentis toute la bizarrerie, toute la rigueur de ma deſtinée qui ne m'avoit délivrée d'un danger que pour m'expoſer à un autre. Mon courage s'affoiblit; incertaine de ce que je devois faire, je m'apperçus que je traînois encore un reſte de mes liens, je m'en débarraſſai; ma fermeté prit le deſſus, je franchis les obſtacles; j'arrivai à l'enceinte du temple, le viſage meurtri, les mains & les pieds tout en ſang; je ſouffrois des douleurs inexprimables, je pleurois amèrement, je ne pouvois plus me ſoutenir, je me couchai ſous un arbre, ſon ombre m'avoit raffraichie, je commençois à reſpirer, mes forces étoient revenues, je me levois pour frapper à la porte, lorſqu'une jeune perſonne admirablement belle vint m'arrêter, je je la regardois de cet air pénétré, qui marque ſi bien le plaiſir qu'on reſſent, je me trouvois ſi laide auprès d'elle, que j'étois ſurpriſe qu'elle ne fût point choquée de ma laideur, je lui en ſavois gré, je n'étois plus maîtreſſe de mon cœur, il m'échappoit.

Où allez-vous? me demanda-t-elle, d'un

ton de voix dont la douceur augmentoit encore le pouvoir de ses charmes. Déesse, lui répondis-je, car, mes yeux ne me trompent point, vous êtes une divinité, je vais dans le temple voisin chercher un remède au trouble qui m'agite. Donnez-vous en bien de garde, reprit-elle, la déesse qu'on y adore, est une prude sauvage, d'un accès difficile, & d'un commerce fâcheux. Vous ne parviendrez à son sanctuaire qu'après les épreuves les plus rudes; quand vous y serez parvenue, elle vous traitera comme une esclave; sans moi vous alliez faire une imprudence, qui eût empoisonné le reste de vos jours : rendez grâce à votre bon génie, c'est lui qui m'envoye à votre secours ; venez dans mon palais, vous y trouverez le vrai bonheur. Je l'écoutois avec plaisir, mais je n'osois la croire. Je me rappelois le discours de mon fidèle oiseau, je lui avois trop d'obligation, pour le soupçonner d'avoir voulu me tromper; cependant je ne résistois que foiblement, je me sentois entraînée. Une femme de la suite de l'inconnue, presque aussi charmante que sa maîtresse, m'offrit une robe galante, mes habits étoient dans un trop grand désordre pour la refuser. J'étois prête à m'en revêtir, lorsque deux prêtresses sortirent du temple. L'une portoit un voile, qui la cachoit

entièrement, l'autre, d'une beauté mâle, montroit dans ſa démarche une force au-deſſus de ſon ſexe ; elles avoient des fouets armés de pointes de fer, dont elles frappèrent impitoyablement la maîtreſſe & la ſuivante. Emue de compaſſion je blâmois en moi-même une ſi grande inhumanité. Jugez de ma ſurpriſe, ces femmes, dont les charmes m'avoient ſéduite, me parurent alors des ſqueletes hideux & décharnés, dont la laideur me fait encore frémir. Quand elles eurent pris la fuite, les prêtreſſes me donnèrent la main ſans me parler, elles m'introduiſirent dans l'enceinte, elles écartèrent un nombre infini de ſpectres effrayans qui me fermoient le paſſage ; ils diſparoiſſoient, ils revenoient, enfin ils s'évanouirent. J'entrai dans un ſentier ſi étroit, ſi ſcabreux que, ſans un ſecours ſurnaturel, je ſerois tombée mille fois dans des précipices qui le bordoient à droite & à gauche. J'en ſortis. J'arrivai ſans accident au bas du temple ; on y montoit par tant de degrés, ils étoient ſi gliſſans, que je doutai du ſuccès de mon entrepriſe. Un homme couché par terre augmenta ma défiance ; la triſteſſe & la langueur étoient peintes ſur ſon viſage. Eſpérez-vous, me dit-il d'une voix mal articulée, jeune & foible comme vous l'êtes, vaincre des difficultés qui m'ont rebuté ? Vous y ſuccomberez. Que

mon exemple vous apprenne à meſurer vos forces; croyez-moi, retournez ſur vos pas Ce conſeil timide m'arrêta quelque tems; mais un deſir de gloire me fit paſſer outre. J'eſſuyai tant de fatigues, tant de contradictions dans cette marche pénible, que je crus y avoir employé une année entière. La porte du temple étoit fermée, je frappai doucement, on ne me répondit point, je redoublai mes coups, je ne vis perſonne, je m'armai de patience; j'invoquai la déeſſe, je joignis les larmes aux prières, enfin après une longue attente, la porte s'ouvrit d'elle-même. Les dedans du temple ont autant de magnificence que les dehors ont de ſimplicité. Il eſt orné de grands tableaux qui repréſentent des allégories myſtérieuſes. Je les conſidérois avec attention, ſans pouvoir en pénétrer le ſens. Un vieillard aſſis ſur un globe voulut me l'expliquer. Je ne l'écoutai point. Le ſanctuaire s'offrit à mes yeux, j'y courus avec ardeur; mais je n'étois pas encore à la fin de mes épreuves. Une femme éclatante de lumière, me prit par la main, elle me fit paſſer dans une chambre voiſine, on m'ôta mes habits, on me plongea dans une cuve pleine d'une liqueur ſi forte & ſi ſpiritueuſe, que je n'en pus ſoutenir l'effet, un feu dévorant me conſumoit, je crus qu'une flèche me perçoit le

cœur, je perdis connoiſſance; vous êtes venue; je me ſuis réveillée.

Ce rêve, dit Imagination, n'aura bientôt plus d'obſcurité pour vous. Je veux vous laiſſer le plaiſir de vous y reconnoître, ſi cependant il en échappoit quelques traits à votre pénétration, Docilité vous découvrira ſes rapports avec la ſituation où vous êtes. C'eſt elle, entre les mains de qui je vais vous remettre pour quelques jours, c'eſt elle qui doit vous préſenter à Vertu. Eh quoi! lui demanda Funeſtine, vous allez donc m'abandonner? Vous n'avez plus beſoin de moi, lui répondit Imagination, vous ſupportez le préſent, vous eſpérez bien de l'avenir, vos inquiétudes ſont diſſipées, les objets agréables ont pris leur place, le récit que je viens d'entendre me fait voir toute la juſteſſe de votre eſprit, mon pouvoir ne s'étend point au-de là de ce que j'ai fait pour vous Je vous ai fait entrevoir le bonheur, Vertu ſeule peut vous le procurer. Adieu, Funeſtine. Quand vous ſerez heureuſe, c'eſt-à-dire, quand vous ſerez parfaite, ne m'oubliez pas. Vertu eſt mon amie, les progrès qu'elle fera dans votre cœur ne doivent point effacer les impreſſions que j'ai faites ſur votre eſprit. Ce n'eſt point aſſez d'être vertueuſe, il faut être aimable; on n'eſt l'un & l'autre que par le bon uſage qu'on

fait de ſon eſprit & de ſon cœur. Alors, ſans attendre ſa réponſe, elle la conduiſit dans la maiſon que Clair-obſcur lui avoit préparée. Là, point de meubles ſomptueux, point de glaces, tout y étoit propre, mais ſimple. Funeſtine avoit quitté ſans répugnance le palais des événemens, elle n'en ſentit point à la vue de ſa nouvelle demeure. Docilité vint la recevoir, & la mena dans ſon appartement.

Imagination courut embraſſer Vertu, la joie de ſe revoir fut égale; après les premiers tranſports, elles ſe rendirent compte mutuellement, l'une, du ſuccès de ſon voyage, des aventures, des infortunes, & du bonheur d'Ulibec & d'Algée; l'autre, de l'heureux changement de Funeſtine. Vertu lui dit : quand Docilité me l'aura amenée, elle m'occupera toute entière. Profitons du loiſir où nous ſommes. Vous avez interrompu le récit de ce qui vous regarde dans l'endroit le plus intéreſſant, je vous prie de le reprendre. Imagination ne pouvoit rien refuſer à ſon amie. C'eſt elle qui va parler.

Je vous ai entretenue de mes diſſipations, je vais vous entretenir de mes foibleſſes. Fabuleuſe avoit un frère dont elle ne ceſſoit de me parler, elle me faiſoit remarquer des rapports ſi ſinguliers entre nos humeurs & nos caractères, que, dans

le tems que je la soupçonnois d'exagération, je sentois un désir violent de le connoître. Ce frère s'appelle Extrême. Il faisoit alors ses premières armes avec le prince Formose, dont les exploits sont parvenus sans doute jusqu'à vous. Ils avoient conçu à la première vue l'un pour l'autre cette estime que fait naître le mérite supérieur par-tout où il se trouve. Leur amitié dura peu. Comme ils marchoient du même pas dans la carrière de la gloire, ils passèrent de l'émulation à la jalousie, elle devint si vive qu'ils furent obligés de se séparer. Extrême revint; la renommée l'avoit annoncé comme un prodige, il ne la démentit point. Il parut comme un de ces phénomènes lumineux qu'on s'empresse d'aller voir, & qui sont le sujet de toutes les conversations. Les grâces personnelles, le sublime de l'esprit & des sentimens, tout ce qui compose l'homme aimable, l'homme à la mode; tel étoit Extrême; c'est du moins ainsi qu'en parloient les femmes même qui ne l'avoient point vu. C'étoit du bel air de le connoître, & de l'avoir eu chez soi; point de réputation, de mérite, ou de beauté qu'à ce prix là. Ce ne furent pendant quelque tems que manèges, qu'agaceries pour l'attirer; il étoit la terreur des maris & des amans heureux Les petits-maîtres les plus confians n'osoient paroître de-

vant lui. Je l'avois vu dans un de ces cercles tumultueux dont les perſonnes de mon rang ne peuvent ſe débarraſſer. Ce n'étoit de ſa part qu'une viſite de cérémonie; cependant il dit tant de choſes brillantes, & d'une manière ſi fine, qu'il me ſembla qu'il ne les diſoit que pour moi. J'en fus flattée, je m'efforçai d'y répondre, je ne ſais ſi je réuſſis; mais je crus m'appercevoir que l'admiration ſe partageoit entre nous. Le déſir de plaire eſt ſi naturel dans une jeune perſonne, qu'elle ne ſonge pas même à s'en garantir. Nous nous ſéparâmes prévenus, l'un pour l'autre, & dans l'impatience de nous revoir. Sa ſœur me rendit compte de ſes ſentimens, je ne lui cachai point les miens. Quand il trouva l'occaſion de me parler, il s'en ſervit avec cette noble aſſurance que n'ont point le hommes ordinaires. Sa déclaration étoit trop flatteuſe, trop délicate pour en paroître offenſée, je n'uſai point avec lui de ces rafinemens d'amour-propre, qui ſe déguiſe ſous les dehors d'une fierté apparente, dans le tems qu'il ſe livre en ſecret au plaiſir que lui cauſe ſon triomphe; je n'affectai point ces tons de colère & de mépris que le cœur déſavoue preſque toujours; mais je meſurai de telle ſorte ma réponſe & ma conduite, que l'amour & le devoir n'eurent point à ſe plaindre. Je paſſe légérement ſur les douceurs d'une union

formée par la ſympathie, entretenue par le myſtère, augmentée par l'eſpérance. Extrême m'avoit juré tant de fois une fidélité inviolable, j'étois de mon côté, ſi diſpoſée à le croire, que j'allois me ſervir du pouvoir abſolu que j'ai ſur l'eſprit de mon père, pour l'engager à faire mon bonheur en faiſant le ſien. Hélas! ma chère Vertu, j'étois le jouet de l'amour & de la perfidie.

J'avois exigé d'Extrême qu'il me verroit peu ſouvent, je craignois l'éclat d'une paſſion ouverte, je m'étois donnée ſi long temps pour une indifférente, que je voulois qu'on ignorât, s'il étoit poſſible, que je ne l'étois plus. Il gémiſſoit de cette contrainte, il s'en plaignoit tendrement, mais il obéiſſoit. J'étois charmée de ſa complaiſance, je ne liſois pas dans ſon cœur. Par quelle fatalité cruelle faut-il qu'on ne puiſſe être de bonne foi ſans être trahie! Cet amant, que je croyois incapable de diſſimulation, me trompoit, dans le moment même qu'il me paroiſſoit le plus ſincère. J'appris ſon inconſtance par un homme ſi merveilleux que je ne puis me diſpenſer de vous en donner une idée. Sa naiſſance eſt illuſtre, ſon mérite au-deſſus de ſes emplois. La vieilleſſe a fortifié ſon eſprit, & n'a point affoibli ſon corps; on ne juge de ſon âge que par ſon expérience : il eſt ſavant ſans oſtentation, acceſſible ſans familiarité,

ferme ſans rudeſſe, ſage ſans amertume, il eſt l'ame des conſeils, & fait les délices de la ſociété. Mon père, qu'il a élevé, le regarde comme le ſien ; il m'avoit vu naître, & m'avoit aimée dès mon enfance, il cultivoit mon eſprit par tout ce qu'il croyoit capable de l'embellir, il me donnoit ſur ma conduite, des conſeils qui euſſent fait ma gloire & mon bonheur, ſi je les avois ſuivis. J'étois trop vive alors pour en profiter ; le tems ſeul pouvoit m'en faire connoître le prix. Cependant ſon zèle & ſa douceur, qui s'augmentoient au lieu de ſe démentir, m'inſpirèrent pour lui la tendreſſe la plus reſpectueuſe.

Un jour, me trouvant ſeule, princeſſe, me dit il, je vais vous déplaire, mais je vous prie de me ſacrifier votre reſſentiment. J'ai trop d'uſage du monde, je vous ſuis trop attaché pour me tromper ſur ce qui vous regarde ; je ménagerai votre délicateſſe, mais je ne vous flatterai pas. Vous aimez Extrême, il ſait que vous l'aimez. Cet aveu devoit il vous échapper ? Je veux croire qu'on ne raiſonne point avec ſon cœur, c'eſt ainſi du moins qu'on excuſe ſa foibleſſe, mais ſi l'on ne peut s'empêcher d'aimer, on peut s'empêcher de le dire, on le doit ſur-tout, quand le devoir n'a point parlé le premier. Les qualités brillantes d'Extrême vous ont ſéduite, vous l'avez cru digne

de vous plaire, parce qu'il vous plaiſoit. Vous avez fait une faute dont vous êtes punie, vous avez flatté ſa vanité, une autre a touché ſon cœur. Dans le moment que je vous parle, il eſt aux pieds de votre rivale. N'exigez point de moi que je vous la nomme, je me reproche la douleur que je vous cauſe, & je ne veux point l'aigrir. Il tira de ſa poche une lettre qu'il me remit, & me laiſſa dans un ſaiſiſſement que je ne puis vous exprimer. Je devois m'en tenir à ce que je venois d'apprendre, déchirer cette lettre ſans la lire, mépriſer Extrême, & travailler à me guérir. Je pris un parti tout oppoſé, je doutai de mon malheur, je lus avec avidité cette lettre fatale, je pleurai, je me plaignis d'Extrême, & je ne ceſſai point de l'aimer.

J'envoyai chercher Fabuleuſe, je lui contai mon aventure, j'examinai tous ſes mouvemens, je ne lui trouvai que de la ſurpriſe. Eſt-il poſſible, lui dis-je, que vous ne connoiſſiez point celle qu'on me préfère, & que vous ne ſoyiez point de moitié pour me trahir? Elle détruiſit mes ſoupçons d'un air ſi ingénu, que je ceſſai de la ſoupçonner; mais lorſqu'elle voulut excuſer ſon frère, je l'interrompis. Tenez, lui dis-je, & voyez ſi vous pouvez le juſtifier.

Quoi! vous redoutez les charmes d'Imagina-

tion? (Ce ſont les termes de la lettre.) Vous vous rendez peu de juſtice; elle a de l'eſprit, elle eſt amuſante, mais qu'eſt-ce que tout cela au prix de ce que vous êtes? Je ne la vois que par bienſéance, & que pour ménager notre ſecret. Faut-il ceſſer de la voir, faut-il le faire avec éclat? Parlez, vous ſerez obéie. Je ne connois de mouvemens que ceux que vous m'inſpirez. Le cœur d'Extrême eſt à vous. Il vous adore, il vous adorera toujours.

Cette lecture redoubla l'étonnement & l'indignation de Fabuleuſe; elle blâma ſon frère, elle me jura qu'elle ignoroit le nom de ma rivale, elle me promit, pour me convaincre de ſa bonne foi, qu'elle alloit mettre tout en œuvre pour la découvrir.

Je n'eus pas beſoin de ſon ſecours; une amante qu'on trompe devient clairvoyante. Il y avoit depuis quelque temps, à la cour, une jeune étourdie, dont le caractère & la figure faiſoient grand bruit; elle s'étoit annoncée pour une grande princeſſe; elle en affectoit les manières; elle en exigeoit les reſpects; elle en ſoutenoit la dépenſe. Cependant, perſonne ne la connoiſſoit; elle ne parloit que de ſes alliances, que de ſes prétentions ſur tous les états du monde, dont les ſouverains étoient, diſoit-elle, ſes parens, ou

ſes adorateurs ; elle ne diſoit que des choſes incroyables ; elle ne contoit que des aventures inouies, dont elle avoit été l'héroïne ou le témoin. Elle n'avoit point de naturel dans l'eſprit, point de juſteſſe dans l'expreſſion ; ſes goûts étoient biſarres, ſes idées extraordinaires, ſes ſentimens outrés ; elle étoit prodigue, ſans être libérale ; elle donnoit ſans diſcernement, & refuſoit par caprice ; elle accabloit les miniſtres de projets qui n'étoient que des viſions ridicules ; elle inventoit tous les jours des modes extravagantes. Ses habits étoient ſinguliers, ſans être galans ; elle étoit parée à l'excès, & jamais bien miſe. Sa taille étoit grande, ſans cette élégance qui en fait le charme. On pouvoit dire, en la regardant, voilà une perſonne bien faite ; mais on ſentoit qu'elle laiſſoit quelque choſe à déſirer : ſa beauté frappoit d'abord ; mais elle n'avoit rien de réel, & ne ſoutenoit point l'examen ; ſes traits pris ſéparément, étoient admirables ; mais leur enſemble n'avoit point ce je ne ſai quoi de piquant & de flatteur, auquel on ne peut réſiſter ; elle avoit de grands yeux, dont elle ne ſavoit point régler les mouvemens ; elle s'étudioit à leur donner un air de douceur & de tendreſſe, qui dégénéroit en langueur, ou en étourderie. Elle s'appeloit Chimère. Elle m'avoit

fait

ſait des avances d'amitié que j'avois reçues froidement, parce que dès la première vue, je m'étois ſenti pour elle une ſecrete antipathie que je ne m'étois pas donné la peine de ſurmonter : elle fit ſemblant de ne s'en point appercevoir ; mais elle étoit trop vindicative pour garder des meſures. On m'avertit qu'elle s'écartoit du reſpect qui m'étoit dû, que tantôt elle me donnoit des louanges dont le ton ironique étoit une vraie ſatyre, que d'autres fois elle me menaçoit ouvertement de ſe venger du mépris injurieux que j'avois pour elle. Je fus offenſée de ſon indiſcrétion. Extrême entra dans mon reſſentiment, il s'offrit de lui en impoſer ; je ne voulus point qu'il entrât dans cette querelle, je me contentai de faire dire à cette folle, que je n'étois point d'humeur à ſouffrir ſes extravagances.

Elle alloit en trop d'endroits, pour qu'il me fût poſſible de l'éviter. Un jour d'appartement, elle vint chez la reine ma mère, plus biſarrement habillée qu'elle ne l'avoit encore été ; mais comme il n'y a rien de ſi déraiſonnable qui ne trouve des partiſans, on ſe récria ſur le goût & ſur l'entente de ſon ajuſtement. Après quelques diſcours vagues dans leſquels je remarquai qu'elle cherchoit à me piquer, la converſation

tomba ſur les différens caractères d'eſprits. Je m'étois déclarée pour ceux qui, ſages dans leur vivacité, s'attachent plus à la retenir, qu'à lui donner carrière ; qui, circonſpects dans leurs penſées, ne cherchent point à briller aux dépens de la raiſon & du bons ſens; qui, ſimples dans leurs expreſſions, évitent avec le même ſoin l'enflure & la ſéchereſſe du ſtyle, & qui, s'entendant eux-mêmes, lorſqu'ils écrivent, ſont entendus de tous ceux qui les liſent. Pour moi, dit Chimère, je les compare à des eſclaves timides qui, pouvant rompre leurs fers, n'ont pas la force de le vouloir; ſcrupuleuſement renfermés dans les bornes étroites d'une froide vraiſemblance, ou d'une triſte exactitude, l'ennui qui les inſpire, ſe répand ſur tout ce qu'ils touchent, & glace tous ceux qui les approchent. J'en connois d'autres, & ce ſont les ſeuls que j'aime qui, toujours ennemis de la contrainte, s'élèvent au merveilleux par des routes inconnues; ils prennent un noble eſſor; ils s'abandonnent avec hardieſſe aux mouvemens qui les agitent; ils craignent moins de ſe perdre que de ramper. Avec eux, on ſe ſent tranſporter hors de ſoi-même, on vole à leur ſuite ſur les aîles du plaiſir & de l'admiration. Elle ſoutint ſon avis, par des raiſonnemens ſi pompeux, ſi ſubtils, mais

ſi étranges, que j'avois peine à comprendre qu'on pût allier tant d'égarement avec tant d'eſprit. Le reſte de l'aſſemblée en jugea différemment; ce fut à qui l'applaudiroit. Fabuleuſe même ſuivit le torrent; ſon frère lui donna des louanges ſi fines, mais ſi exceſſives, que je les pris pour des plaiſanteries; elle les paya d'un regard, dans lequel il entroit autre choſe que de la reconnoiſſance; ce regard, qui découvroit le fond de leur cœur, ne m'échappa point, & me cauſa la plus vive douleur que j'aie jamais reſſentie. Je revins chez moi, je gémis, je verſai des larmes, j'éprouvai, ce qu'ont de plus cruel, les mouvemens les plus oppoſés; ils ſe ſuccédoient avec rapidité; je ſuccombois ſous leur violence; mes maux s'aigriſſoient par les remèdes qui devoient les ſoulager. La raiſon, le dépit, l'amour propre, tout fut inutile : je croyois voir Extrême, je lui parlois, je lui faiſois des reproches. Bientôt, je me le repréſentois aux pieds de ma rivale, cette vue faiſoit couler dans mon cœur un froid poiſon qui m'ôtoit juſqu'au ſentiment; un inſtant après je me raſſurois ſur l'extravagance de Chimère; je me flattois que la paſſion d'Extrême pour elle, ne ſeroit qu'une erreur paſſagère. Cette idée ramenoit l'eſpérance; j'étois aſſez folle & aſſez ennemie de ma gloire pour m'y arrêter. J'évitois

avec ſoin la vue de cet homme admirable ; dont je vous ai parlé ; je redoutois la ſageſſe de ſes diſcours, & la fermeté de ſes conſeils ; lorſque j'étois obligée de l'entendre, je baiſſois les yeux, je ſoupirois, & je ne répondois rien.

Fabuleuſe craignant que je ne lui fiſſe un crime de l'infidélité de ſon frère, ou peut-être, imitant ſon inconſtance, avoit ceſſé de me voir, je l'avois perdue. Extrême & Chimère ne gardoient plus de ménagement, on ne parloit que de leurs amours ; ils donnoient tous les jours des ſcènes qui m'affligeoient. La bienſéance ne me permettoit pas d'y paroître ſenſible, je me contraignois ; mais je ne paroiſſois en public que quand mes pleurs étoient épuiſés. Cet état étoit trop violent pour le ſoutenir, je tombai, je fus en danger, je vis la mort de près, je ne tremblai point à ſon aſpect ; elle ne fit que ſe montrer, je guéris. On m'apprit alors qu'Extrême & Chimère avoient diſparu tout d'un coup. La langueur du corps ſe communique à l'eſprit ; ce dernier coup, au lieu de m'accabler, me rendit une eſpèce de calme, dont je me croyois incapable.

Nouveauté, que j'avois négligée, voulut reprendre dans mon cœur ſa première place, je la reçus bien ; mais elle put s'appercevoir que tout

m'étoit indifférent. Une année se passa de la sorte ; j'entendis parler de vos charmes & de votre puissance, je vins me jeter dans vos bras ; vous m'accueillîtes avec bonté ; vos exemples & vos conseils ont rendu la paix à mon cœur, vous le possédez, ne vous lassez point d'y régner.

La nuit commençoit à faire place .... Je suis obligé d'interrompre cette histoire, parce que le reste du manuscrit est d'une autre main, & que les caractères m'en sont inconnus. Je présume que l'auteur, prévenu par la mort, n'a pu l'achever ; & selon toutes les apparences, quelque gimnosophiste Indien, plus vieux qu'Homère de quelques olympiades, l'a continuée pour s'immortaliser. On va me dire que je me sers ici d'une mauvaise finesse qui revient tous les jours. Quand cela seroit, l'imitation n'est-elle pas une belle chose ? Demandez à tout faiseur de contes qui commence à perdre haleine, à tout éditeur qui produit des ouvrages supposés, s'ils ne se trouvent pas bien de cet innocent artifice ? Où seroit l'équité de me défendre ce qu'on leur permet ?

Le savant que j'ai consulté, vient de me dire que la suite du manuscrit est en langue Malabare ; ce mot m'a fait craindre que le style ne

ressemblât à celui des princesses de ce nom, & qu'on ne pût en rien faire. Il m'a rassuré sur cet article. On jugera par sa traduction, à laquelle je ne change rien, s'il suffit d'entendre le Malabar pour plaire aux lecteurs.



FUNESTINE,

TROISIÈME PARTIE.

DOCILITÉ ménagea Funeſtine, pour gagner ſa confiance ; elle craignit de la révolter par des inſtructions déplacées. Quand elle eut étudié ſon caractère, elle eut le plaiſir de voir qu'il ne falloit que lui montrer le bien, pour le lui faire aimer. Princeſſe, lui dit-elle alors, vous entrez dans une carrière pénible, il faut vous défaire de vos préjugés, triompher de votre humeur, & vaincre vos paſſions. L'entrepriſe eſt grande, elle n'eſt pas au-deſſus de vos forces. Il eſt rare qu'on apprenne aux perſonnes de votre rang ce que c'eſt que la véritable grandeur ; une gouvernante impérieuſe leur en donne de fauſſes idées. Elles ſe croyent tout permis, parce qu'elles ne voyent autour d'elles que des flatteurs qui les trompent, ou des eſclaves qui les craignent. On leur parle beaucoup des prérogatives de leur naiſſance, on ne leur dit point que plus elle eſt élevée, plus elle impoſe d'obligations. Les vertus communes la déparent, elle n'en admet que d'épurées, que de ſublimes, & ces dernières ſeules vous conviennent. Que la diſcrétion regle vos diſcours,

que la sagesse préside à vos actions, c'est dans cet heureux mêlange que consiste cette gloire solide qui ne passe jamais. Soyez douce, non de cette douceur de tempérament, qui dégénère en indolence; mais de cette douceur active, réfléchie, qui ne se dément point & qui fait notre bonheur en faisant celui des autres. Soyez compatissante : on gagne plus de cœurs par la bonté que par les bienfaits; c'est moins le refus qui nous fâche que la manière de refuser. On ne peut pas toujours donner, on peut toujours le vouloir, & faire sentir qu'on le désire. Ne craignez point que votre affabilité fasse oublier ce que vous êtes; on respecte tout ce qui se fait aimer. La dissimulation ne sert de rien aux princes, le courtisan éclairé les étudie, & les pénètre ; on peut quelquefois leur attribuer des défauts imaginaires, mais on ne leur dispute jamais leurs vertus, quand elles sont réelles. Si vous n'êtes vertueuse qu'en apparence, vous n'acquerrez point cette estime délicate qui fait tout le charme de la vie : les hommes redoutent la vérité pour eux-mêmes, ils la cherchent, ils l'adorent par tout ailleurs; si le mensonge les éblouit; ce n'est que pour un instant.

Sans la bonté des dieux, qui veille sur vous, l'amitié mal-entendue de Clair-obscur vous perdoit; vous n'auriez été célèbre que par vos dé-

fauts. Le plus grand de tout c'eſt l'humeur, ce monſtre qui naît avec nous, qui foible dans les enfans, ſe manifeſte par les cris & les pleurs, qui devenu plus fort, ſe ſoulève & s'échappe comme un torrent impétueux qui porte par tout le ravage & l'horreur; il n'eſt arrêté ni par la raiſon, ni par le devoir; ennemi des bienſéances, il n'en garde avec perſonne; il n'écoute ni conſeils, ni menaces; il défigure, il rend haïſſables les meilleures qualités; il empoiſonne les plaiſirs, il diſperſe les amis, il écarte la fortune, tout l'aigrit, rien ne l'appaiſe, tout le combat, rien ne le détruit; ſa fureur s'étend juſqu'aux choſes inſenſibles. Ne me dites point que la vôtre étoit l'effet de votre laideur, vous en ſuiviez les mouvemens avant de ſavoir que vous étiez laide. Je ſais que par le pouvoir d'Imagination les accès en ſont moins fréquens, moins fâcheux; mais elle ne vous a montré juſqu'ici que des images riantes ſur leſquelles votre eſprit ſe promène agréablement. Ce calme, ne fut-il qu'extérieur, eſt déjà quelque choſe; mais le plus difficile reſte à faire. Ecoutez-moi, vous vous examinerez après; prenez garde ſur tout à vous faire illuſion. Défiez-vous de la fauſſe Honte. Pour vous mettre en état de vous en défendre, je vais vous la faire connoître. Elle affecte les dehors de la modeſtie; timide, elle marche les yeux baiſſés;

pareſſeuſe, elle s'arrête au moindre obſtacle; elle entend ſi peu ſes avantages, qu'elle ſe rend ridicule par la crainte de le paroître, elle eſt ſi malhabile qu'elle ſe trompe ſeule dans le moment qu'elle s'imagine tromper tout le monde. Elle n'a jamais pu faire qu'une dupe, c'eſt l'Amour propre qu'elle aveugle en l'humiliant, qu'elle décrédite en lui perſuadant qu'elle n'agit que pour ſes intérêts; ſon froid poiſon eſt d'autant plus dangereux, qu'il s'inſinue ſans violence, & qu'il engourdit toutes les facultés de l'ame. Secouez ſon joug; n'oſer approfondir ſes défauts, n'oſer les avouer, ou ne les avouer qu'en rougiſſant, c'eſt les aimer, c'eſt ne vouloir point en guérir.

Je paſſe à l'eſſentiel. Vous avez à déraciner de votre cœur la dureté, la jalouſie, la haine & la vengeance : c'eſt ici, Funeſtine, que vous ne devez plus regarder en arrière; ſacrifiez-vous de bonne grâce, votre gloire & votre félicité dépendent de ce ſacrifice. Nos paſſions nous ſont chères, parce qu'elles ſont nées avec nous, & qu'elles ſont, pour ainſi dire, une partie de nous-mêmes; il eſt ſi naturel, ſi commode de ſe livrer à ce qui flatte, qu'on ne s'aviſe preſque jamais d'examiner les principes & les effets de ſes mouvemens. Ce qu'il vous en coûtera pour combattre les vôtres n'eſt rien au prix des avantages que vous procurera leur défaite.

La dureté part d'un fond d'orgueil & de mépris que rien ne peut autoriser. Les dieux sont élevés sur votre tête infiniment plus que vous ne l'êtes sur celle des autres hommes, prenez-les pour modèles, ils nous aiment & ne nous méprisent pas.

La jalousie est un sentiment de nous-même d'autant plus déshonorant, qu'il nous force à reconnoître dans ceux à qui nous portons envie, une supériorité de talens & de lumières qui nous manque; elle agite, tourmente, afflige ceux qui la ressentent, & ne change rien au mérite, ni à la fortune de ceux qui la font naître; on se laisse aller à ces impressions, on s'en laisse dominer, parce qu'on ne se rend point justice; plus on a, plus on veut avoir, plus on se plaint de n'avoir pas assez; les plus mal partagés sont presque toujours les moins déraisonnables. Cette jalousie, dont je vous inspire de l'horreur, est si basse, si abjecte, qu'on n'ose prononcer son nom, quand on parle de soi.

La haine est un monstre bizarre, qu'on n'appaise, ni par les hommages, ni par les sacrifices; elle persécute ceux qui la servent, elle respecte ceux qui la méprisent. Il est si pénible, si honteux de haïr, que la haine est elle-même son supplice & son bourreau; ne croyez pas qu'elle ait besoin de raisons, ou de prétextes pour exercer sa fureur, c'est une frénésie de caprice ou

de tempérament, auſſi n'eſt-elle le partage que des petites ames.

Je ne m'arrêterai point à vous peindre la vengeance; quelque horrible que pût être le portrait que je vous en ferois, il n'approcheroit point de l'idée que vous devez vous en faire; elle eſt de toutes les paſſions celle qui dégrade le plus l'excellence de l'homme, par malheur elle eſt celle qui le flatte le plus, parce qu'elle ne s'offre à lui que comme le ſentiment généreux d'un cœur noble, incapable de ſouffrir une injure. Quelque groſſière que ſoit l'illuſion, elle n'eſt que trop accréditée, même parmi votre ſexe; on dit que les dieux ſe la ſont réſervée; la maxime eſt impie. Les dieux ne ſe vengent pas; ſe venger, c'eſt rendre le mal qu'on a reçu.

Il y a d'autres paſſions; grâces aux dieux, vous ne les connoiſſez pas encore. Vertu les empêchera d'approcher de vous, je ne vous ai dit toutes ces choſes qu'afin qu'elle vous trouve préparée à la recevoir; elle ne s'arrête point aux diſcours; elle ne veut, elle n'aime que les actions. Quand il feroit vrai, ce que je n'oſe préſumer, que mes conſeils auroient effacé juſqu'à la trace de vos défauts, ce ne feroit qu'un foible commencement, c'eſt peu de ne point faire le mal, ſi l'on ne pratiqeu le bien, ſi l'on n'aime à le pratiquer. Vous vous troublez, Funeſtine!

La princeſſe l'avoit écoutée ſans impatience : tout d'un coup elle parut ſaiſie d'un trouble, qui paſſa de ſon cœur dans ſes yeux, & ſur ſon viſage. L'humeur prête à céder, faiſoit un dernier effort. Qu'il en coûte pour détruire les premières impreſſions de l'habitude ! Le combat fut pénible, la victoire douteuſe, enfin la raiſon prit le deſſus. Ah! s'écria-t-elle, mon rêve s'accomplit, & je n'ai plus beſoin qu'on me l'explique. Quel eſt ce rêve ? demanda Docilité. Vous voulez m'éprouver, reprit Funeſtine, rien n'eſt caché aux immortelles. Cependant je vais vous obéir. Alors elle répéta mot à mot le rêve dont on a parlé. Quel ſens lui donnez-vous ? dit Docilité. Il me ſemble, pourſuivit la princeſſe ; que cette profonde vallée eſt l'enfance, à qui tous les objets paroiſſent des montagnes ; ces fleurs, qui ſe fanent, en ſont les amuſemens ; cette voix eſt l'inſtruction ; ce dragon eſt l'humeur ; ce fleuve eſt le paſſage à un état moins frivole ; cette femme perfide eſt l'habitude, qui ſe fait aider par les paſſions ; cet arc, ces flèches ſont les livres, les exemples, les conſeils, cet oiſeau eſt l'imagination ; ce temple eſt celui de la vertu : le reſte s'entend de lui-même ; ces deux femmes ſi belles en apparence, ſont la volupté & la coquetterie ; ces prêtreſſes qui les frappent à coups de fouet, ſont la pudeur, & la fermeté ;

cet homme couché par terre eſt le découragement; ces ſpectres ſont les préjugés; ces degrés, ſont les épreuves; cette porte du temple fermée, qui ne s'ouvre qu'après une longue attente, montre qu'on n'y peut entrer que par la perſévérance : ces emblêmes ſont les attributs & les myſtères de la vertu, que le tems, figuré par ce vieillard, peut ſeul faire comprendre ; cette ardeur, que je ſentis à la vue du ſanctuaire, eſt l'inſpiration; cette femme éclatante de lumière eſt la raiſon, & c'eſt vous, divine Docilité, qui, perçant mon cœur avec une flèche de feu, l'avez purifié, pour le rendre digne de Vertu.

Inviſiblement préſente à cet entretien, la déeſſe fut ſi touchée des ſentimens de Funeſtine, qu'elle ſe montra tout d'un coup. Moins ſurpriſe de ce prodige, que frappée de l'éclat qui l'environne, elle ſe jette à ſes genoux, elle les ſerre avec tranſport, elle les arroſe de ſes larmes, elle ſoupire, elle gémit, elle ſe tait. Ce ſilence éloquent eut ſon effet. Vertu la relève, l'embraſſe, & jette ſur elle un regard qui pénètre juſqu'au fond de ſon cœur. Dès ce moment, les monſtres qui l'aſſiégeoient, cèdent, en frémiſſant, la place à la déeſſe qui s'en met en poſſeſſion. Ce changement eſt ſuivi d'un autre encore plus merveilleux. La beauté déchire le voile dont elle étoit offuſquée, elle brille ſur le

viſage de Funeſtine, elle a repris tous ſes droits.

Les deux déeſſes jugèrent à propos de lui cacher ſa nouvelle métamorphoſe. Elles craignirent qu'une joie exceſſive ne fît une révolution trop ſubite dans une ame qui n'étoit point accoutumée à ces tranſports; peut-être auſſi voulurent-elles attendre qu'elle fût capable de juger des choſes aſſez ſainement, pour ne pas regarder la beauté comme le ſouverain bien; elles donnèrent ordre à tous ceux qui l'approchoient de ne point parler; elles furent obéies.

Funeſtine ſe trouva dans un calme d'eſprit, dont la douceur ſe communiquoit à ſes diſcours & à ſes actions; en garde contr'elle-même, le ſouvenir du paſſé la rendoit attentive ſur le préſent, & timide ſur l'avenir. Ses domeſtiques l'adoroient, ſes maîtres étoient charmés de ſa grâce & de ſes progrès: cependant ils la ſervoient mal, & la grondoient, à la vérité, malgré eux; mais Vertu s'en ſervoit pour l'éprouver. L'étourderie des uns, la mauvaiſe humeur des autres ne dérangeoient point ſa tranquillité. Je leur ai donné l'exemple, diſoit-elle, ils ſe dédommagent de mes injuſtices, & de mon indocilité, je n'ai point à m'en plaindre. A ce mot d'injuſtice, elle pouſſe un profond ſoupir. O dieux! qu'ai-je fait? Le malheureux Quart-d'heure, la plus malheureuſe Imaé languiſſent dans une obſcure priſon, & je

ne travaille point à les mettre en liberté! Que pensera de moi Vertu? Que puis-je en penser moi-même? Elle la vit entrer dans sa chambre, elle courut au-devant d'elle, & lui dit: Quart-d'heure...... Imaé...... j'ai prévenu vos intentions, lui répondit-elle, ils sont libres, je vous les amène, traitez-les avec bonté. Vertu seule, reprit la princesse, pouvoit réparer les imprudences de Funestine, elle s'en repent, mais sans vous elle n'en auroit qu'un vain repentir. C'est à eux à me pardonner. Qu'Imaé cesse de me craindre, je me sens disposée à l'aimer, elle ne m'a point fait sentir ma laideur, je serois bien injuste de lui faire un crime de sa beauté. Quart-d'heure parut en tremblant, il n'est pas donné à tous faiseurs de contes de sortir de prison plus fiers qu'ils n'y sont entrés. Il changea sagement d'occupations, Formose prit soin de sa fortune, & l'enrichit sans l'élever. Pour Imaé, attachée à Funestine par sympathie, & par reconnoissance, elle ne voulut ni se marier, ni la quitter, au grand regret de Quart-d'heure, & de mille autres qui la trouvoient aussi aimable que lui.

Quelques jours après, Vertu vint chez Funestine. La manière dont vous avez reçu la jeune Imaé, lui dit-elle, me fait juger que vous ne serez pas fâchée de voir la princesse Rêveuse, c'est une sœur charmante qui mérite votre ten-

dresse

dreſſe, je ne m'oppoſe point à celle que le ſang & la raiſon autoriſent, vous pouvez l'aimer, je vous le recommande même. Imagination eſt allée la chercher, elle ſera bientôt ici; mais parlons d'autre choſe. Comment vous trouvez-vous de votre ſituation? Hélas! répondit la reconnoiſſante princeſſe, elle eſt plus douce, & plus gracieuſe mille fois que je ne le mérite, ou que je n'aurois oſé l'eſpérer. Je ne reſpire, je n'exiſte que depuis que je vous connois : avant vous je n'étois pas. Cette réponſe, reprit Vertu, mérite ſa récompenſe, je ne ſonge qu'à vous rendre heureuſe, vous commencez à l'être par vous même, je ne veux pas que les choſes extérieures contrarient votre félicité. Vos domeſtiques feront plus ſoumis, plus attentifs, & vos maîtres ne vous gronderont plus. Continuez à m'aimer; vous verrez que je ne néglige point les intérêts de mes amis.

Rêveuſe avoit un fond de caractère excellent; il ne lui manquoit qu'un peu de vivacité, ce qui ne paroît pas un défaut aux amans des beautés indolentes qui font de la langueur une quatrième grâce. Imagination ſe prit de bienveillance pour cette princeſſe, elle lui communiqua quelques étincelles de ce feu divin qui éclaire & qui vivifie. L'effet en fut prompt. Rêveuſe vint à ſe conneître, & fit un ſi bon uſage de cette connoiſ-

ſance, qu'il y eut pendant quelques tems, peu de princeſſes dans l'univers, qui euſſent oſé lui rien diſputer.

On l'annonce, elle entre. A ſa vue Funeſtine ſentit une ſecrète émotion, mouvement naturel, & pardonnable dans une jeune perſonne qui ſe croit laide, qui voit ſa cadette étaler à ſes yeux tout ce que la parure, tout ce que la beauté peuvent avoir de plus ſéduiſant. Ce trouble involontaire ne dura qu'un inſtant, elle eut le courage d'en triompher, & de courir les bras ouverts au-devant de ſa ſœur. Elle lui dit des choſes ſi tendres, ſi naïves, qu'il n'y eut que du ſentiment, & point d'eſprit dans cette réception.

Rêveuſe de ſon côté, forcée de ſe taire ſur les charmes de ſon aînée, dont elle ne pouvoit ſoutenir l'éclat, paroiſſoit interdite, elle ne pouvoit concilier ce qu'elle voyoit, avec l'idée qu'elle s'en étoit faite; moins maîtreſſe de ſes paſſions que Funeſtine, elle ne put défendre ſon cœur d'un petit trait de jalouſie. Qu'elle eſt touchante! qu'elle a de grâces! diſoit-elle en elle-même. Simplement miſe, elle ſe doit toute ſa beauté! Que ne ſuis-je l'aînée, ſi l'aîneſſe donne tant d'avantages! Funeſtine remarqua ſon embarras, ſans en deviner le motif. Ma ſœur, lui dit-elle, je vous fais peur; ſi mes ſentimens, ſi votre amitié ne vous font pas oublier que je ſuis

laide, vous ne pourrez me souffrir. Une bonté si ingénue fit rougir Rêveuse de sa foiblesse; mais elle ne fit rien pour la dissiper : elle étoit fille, & Vertu n'avoit point été sa maîtresse.

Cependant Clair-obscur, inquiet du sort de la princesse d'Australie, consulte son miroir; il y revient à plusieurs reprises; il en essuye la glace, il le tourne de tous côtés, il se frotte les yeux, & ne trouve point ce qu'il cherche. Le même objet s'y présente opiniâtrément; c'est une jeune personne parfaitement belle. Cela ne convenoit point à Funestine, & celà l'impatientoit. Il se peut bien faire, disoit-il, qu'Imagination & Vertu l'aient rendue moins revêche, mais qu'elles l'aient rendue belle, cela passe leur puissance, je ne suis pas assez simple pour le croire.

Pour se tirer d'inquiétude, il prit le chemin de son île; un des ressorts de son char rompit à la hauteur de Cythère. Il descendit, & pendant qu'on le raccommodoit, il fut se promener dans les jardins; il trouva l'amour qui s'amusoit à aiguiser ses flèches sur une pierre teinte du sang des cœurs qu'elles avoient blessés. Vous êtes bien désœuvré, lui dit-il, si vous voulez faire un petit voyage avec moi, je vous donnerai de l'occupation, & je vous ferai voir un palais, qui ne vous paroîtra pas de mauvais goût. J'aime une princesse : j'entens que je la veux faire épouser à mon fils; elle a de

l'esprit, mais elle est indocile, je vous avertis encore qu'elle n'est pas jolie, cependant je me suis mis dans la tête d'en faire ma bru : je me suis donné beaucoup de peine pour la rendre supportable, jusqu'ici je n'ai pas eu grand succès. On dit merveilles de votre pouvoir, autrefois j'en savois quelque chose, mais je me suis délivré de vos peines & de vos plaisirs. Ecrivez sur une de vos flèches le nom de Formose, écrivez sur une autre le nom de Funestine, & servez-vous-en pour les blesser mutuellement. Où sont-ils, demanda l'Amour? L'un, reprit Clair-obscur, bataille quelque part, l'autre est dans le palais des événemens. Commençons par la princesse, c'est le plus pressé: je l'ai remise entre les mains d'Imagination & de Vertu, mais vous ferez plus en deux minutes qu'elles n'ont peut-être fait jusqu'à présent. En vérité, dit l'Amour, vous n'y songez pas seigneur Génie, passe encore pour Imagination, elle est mon amie, mais Vertu ne peut me souffrir; elle me querellera, je ne suis pas endurant, je m'emporterai. Bon, bon, répliqua Clair-obscur, vous vous arrangerez avec elle, il n'y a que façon de s'y prendre; en tout cas, nous n'avons qu'à lui cacher notre marche. Allons donc, dit l'Amour, je ne sais point refuser; mais j'augure mal de l'entreprise.

Arrivés au palais des événemens, le Génie lui

dit : comment trouvez-vous tout ceci? L'Amour moins difficile que les fées, en parut content. Funeſtine, pourſuivit-il, eſt dans la petite maiſon que vous voyez devant nous, je vais prendre langue, & je reviens ſur mes pas vous rendre compte de mes découvertes. Il pénétra juſqu'à la chambre de la princeſſe, & n'y trouva qu'Imaé endormie. L'occaſion étoit favorable, il l'enlève. Et vîte! Amour, s'écria-t-il, en accourant, & vîte! Il y fait bon; prenez, pour vous introduire, la reſſemblance de cette dormeuſe, elle eſt la favorite & la confidente de Funeſtine. Je ne ſuis point heureux en déguiſemens, répondit l'Amour, je me ſouviens d'avoir fait un aſſez mince perſonnage ſous les traits d'Aſcagne & d'Eucharis, je crains même très-fort pour un auteur de ma connoiſſance qui m'a fait prendre le nom & la figure d'une certaine Aglaure, dans une comédie qu'il prépare au public. N'importe, je veux bien encore tenter l'aventure. Comment me trouvez-vous? Si reſſemblant, que je confonds la véritable & la fauſſe Imaé. Prenez garde au moins de bleſſer Funeſtine pour un autre que pour Formoſe, & faites de vôtre mieux pour lui donner un peu de beauté.

L'Amour introduit dans la chambre de la princeſſe, la vit rentrer avec Rêveuſe, il les trouva ſi belles toutes deux, qu'il crut que ni l'une ni

l'autre n'étoit Funeftine, ou que le Génie l'avoit trompé. Pendant qu'il cherche à s'éclaircir, Funeftine le prenant pour Imaé, vient le baifer, Rêveufe le carreffe à fon tour. Le perfide fourit, & voulant fe faire aimer lui-même, il oublie Formofe, & ne s'occupe qu'à leur plaire. Son incertitude fur le choix fauva les deux fœurs.

Le Génie, après ce grand trait de prudence, rencontra Vertu qui l'inftruifit de ce qu'elle avoit fait pour Funeftine. Quand me menerez-vous chez-elle, lui dit-il? Tout-à-l'heure, reprit Vertu, mais il faut auparavant me promettre que vous ne marquerez aucune furprife, & que vous ne lui direz rien fur fa beauté. Je confens à tout ce que vous voudrez, répondit Clair-obfcur, mais je vous avoue que je n'entens pas trop bien ce que vous me dites de fa beauté. N'eft-elle plus laide? Vous en jugerez, ajouta-t elle, fuivez-moi.

Funeftine le reçut d'un air de nobleffe & de douceur auquel il ne s'attendoit pas. Je vous ai tant d'obligations, lui dit-elle, que je ne fais comment vous exprimer ma reconnoiffance; mes paroles en affoibliroient la vivacité, ma conduite feule peut vous en faire voir toute l'étendue; heureufe, fi elle efface mes premières imprudences. Le Génie, moins attentif à ce difcours, qu'ébloui par l'éclat dont il eft frappé, refte immobile; ce n'eft point la crainte de défobliger

Vertu, qui l'empêche de parler, c'eſt l'admiration. Il admireroit encore, ſi la déeſſe craignant quelque indiſcrétion de ſa part, n'eût dit à Funeſſtine que ſes maîtres l'attendoient. Clair-obſcur voyant que la fauſſe Imaé ſuivoit ſa maîtreſſe, lui fit des ſignes d'intelligence, qu'elle feignit de ne point entendre.

Etes-vous content de moi? lui dit-elle, quand ils furent ſeuls. Content? répondit-il, je ſuis enthouſiaſmé. Pour vous faire voir que je ne ſuis pas ingrat, voulez-vous mon iſle? Je vous la donne & tout ce qu'elle contient. Je l'avoue, je ne vous croyois pas ſi habile; cela ſent le prodige, c'en eſt un véritable. Si je ſavois votre ſecret, j'aime ſi fort les belles perſonnes, qu'il n'y en auroit plus de laides dans le monde; mais eſt-il bien poſſible que Funeſtine ne ſache pas ce qu'elle eſt? Une fille qui eſt belle, & qui ne s'en doute pas! Il n'y a qu'elle au monde de cette eſpèce. Je ne m'oppoſe point à vos idées; mais il me ſemble que cette ignorance la prive du plus grand plaiſir de ſa vie. La laiſſerez-vous encore long-tems ſans l'inſtruire de vos bienfaits? Sera ce mon fils qui l'en inſtruira?

Vertu, ſans répondre à ces frivoles queſtions, lui demanda ce que faiſoit le prince Formoſe. C'eſt un franc étourdi, lui dit-il, qui fait tout à ſa tête, il n'a voulu, ni de mes conſeils, ni

de mes secours, je le crois attaché à une place qu'il se flattoit de prendre d'assaut, j'ai grand peur qu'il ne soit obligé d'en lever le siège. Ne vous inquiétez point, reprit Vertu, tout ira bien; allez lui dire que je le prie, lorsque la ville sera rendue, de venir me trouver dans le palais des événemens. Il faut songer à lui faire épouser Funestine; si vous n'avez point changé d'avis sur ce mariage, je compte que vous voudrez bien vous en rapporter à moi. De tout mon cœur, répliqua le génie, je cours le chercher, & je vous l'amène.

Il se disposoit à partir, lorsqu'il vit paroître Rêveuse. O dieux! s'écria-t-il, que vois-je? Que le dépit est foible contre une vue si charmante! Princesse.... Vertu pour interrompre un discours qui lui déplaisoit, envoya Rêveuse auprès de sa sœur, elle fit la révérence, & s'éloigna. Vous êtes bien méchante, dit Clair obscur, de m'avoir ôté si-tôt le plaisir de la voir & de lui parler, je me sentois assez d'esprit pour lui plaire, & assez d'amour pour la toucher.

Vertu lui répondit: je ne vous ferai point de longs reproches sur l'imprudence de vos sentimens, vous ne doutez pas que je ne les condamne, & pour peu qu'il vous reste de raison vous devez vous-même les condamner. Que vous a fait la reine pour la répudier? J'exige de vous

que vous repreniez pour elle la tendreſſe qu'elle mérite; je veux vous réunir, c'eſt le ſeul prix que je mets aux ſervices que je vous ai rendus. Clair-obſcur héſita; mais quand Vertu veut fortement quelque choſe, elle ſait ſe faire obéir. Il promit tout, & n'oſa manquer de parole.

L'amour ne ſe déterminoit point. Ses flèches étoient toutes dans ſon carquois. L'aînée eſt la plus belle, diſoit-il, mais Vertu défend ſon cœur, & je n'aime pas les difficultés, je veux m'en tenir à la cadette; il eſt vrai que ſa beauté toute éclatante qu'elle eſt, n'a point ce charme que je cherche, & qui m'arrête, quand je le trouve. Eh bien, je ne l'aimerai qu'un inſtant.

Malgré cette indéciſion, ſon pouvoir agiſſoit ſur les deux ſœurs; l'amour incertain, l'amour irréſolu, n'eſt pas moins l'amour, ſa préſence eſt toujours dangereuſe. Funeſtine devint diſtraite, moins appliquée à ſes exercices, moins tranquille. Vertu remarqua ce changement, elle en fut étonnée. Elle l'examine, elle l'interroge. La princeſſe convient, ſans s'excuſer, qu'elle éprouve des mouvemens dont elle ignore la cauſe, & que ſa langueur s'augmente d'heure en heure. La fauſſe Imaé prêtoit malicieuſement l'oreille à ce diſcours. Vertu la regarde, rien n'échappe à ſa pénétration, elle reconnoît l'auteur du déſordre, elle le tire à part, & lui dit. Avez-vous

cru me tromper ſous ce déguiſement ? Pourquoi venez-vous traverſer mon ouvrage ? Ne ſavez-vous pas que les cœurs que je protège ne ſont point de votre reſſort ; je vous rendrai bientôt maître de celui de Funeſtine : mais attendez que je vous appelle, vous ne gagnerez rien à prévenir mes arrangemens. Allez, Amour, je ne vous ferai point attendre, quand je vous établis quelque part, rien ne vous chaſſe.

Je pourrois, lui répondit-il, vous diſputer le terrein ; mais je ne veux pas qu'il ſoit dit que nous ne ſommes jamais d'accord, je vous cède de bonne grâce. En parlant de la ſorte, il reprit ſes traits, il parut beau, même aux yeux de Vertu. C'eſt dommage, lui dit elle, que vous n'ayez pour vous que l'apparence. Vous voilà, pourſuivit-il, vous êtes toujours prête à me décrier, mais je ne ſuis point aujourd'hui d'humeur de me fâcher : adieu, ſongez à nos conditions. J'y compte, car vous n'êtes pas menteuſe, comme vous ne ſavez guère mes allures, je vous enverrai Zéphire. Quand vous aurez beſoin de moi, vous lui donnerez vos ordres.

Clair-obſcur, entêté de ſon projet, rôdoit autour du palais des événemens. Rien ne me preſſe, diſoit-il, d'aller trouver mon fils, & je trouverai toujours aſſez tôt ma femme ; ſachons, avant de partir, ce qu'aura fait l'Amour, je ſerois

charmé de porter à Formose la bonne nouvelle que Funeſtine eſt douce, belle & ſenſible. Pendant qu'il s'occupoit à raiſonner ſi ſenſément, l'Amour paſſa devant lui : quoi! dejà victorieux, lui dit-il, je ne vous ſoupçonne pas d'avoir quitté la partie, vous avez triomphé, puiſque je vous vois. Je m'étois bien douté répondit l'Amour, que vous me feriez faire une fauſſe démarche, & que je ſerois découvert. Seigneur Génie, je vous ſouhaite le bonjour, je ne crois pas qu'on nous voie enſemble de long tems. Il dit, & s'envole, Clair-obſcur ne répond rien & part de ſon côté.

Le lendemain fit voir un exemple ſingulier de l'inconſtance des choſes d'ici bas. Rêveuſe ſe trouva ſi changée à ſon reveil qu'elle eut peine à ſe reconnoître, c'étoient les mêmes yeux, les mêmes traits, ce n'étoient plus les mêmes charmes ; que devint-elle ? Il n'y a que celles qui ſont dans le même cas qui puiſſent le dire. Sa beauté étoit l'ouvrage des fées, elle finit, quand elles ceſsèrent d'exiſter. La triſte princeſſe craignoit de ſe regarder, & n'oſoit ſe montrer. Imagination, Docilité, Vertu, Funeſtine, firent tout ce qui dépendit d'elles pour la conſoler. Réuſſirent-elles ? On peut en douter avec moi.

Les fées n'étoient rien moins que tranquilles ; devenues mortelles, de jour en jour leur empire

ſe détruiſoit. C'étoit ſi peu de choſe que le bien, ou le mal qu'elles faiſoient dans le monde qu'à peine s'appercevoit-on de leur exiſtence. Quel changement! Quel revers! Le déſir de ſe venger les tiroit quelquefois de la langueur où les plongeoit le ſentiment douloureux de leur état; mais le peu de ſuccès de leurs tentatives les rejetoit auſſi-tôt dans une confuſion mêlée de déſeſpoir. Elles s'étoient efforcées de s'introduire auprès de Funeſtine, pour anéantir les deſſeins de Vertu & d'Imagination, ou du moins pour en ſuſpendre les effets; loin de pouvoir entrer dans l'iſle inacceſſible, elles ne purent même la découvrir. Elles citèrent à leur tribunal les deux fées qui ne comparurent point, & qui furent dégradées. Peu ſatisfaites d'une vengeance inutile, elles tournèrent leur fureur contre Formoſe, qui triompha des obſtacles que lui ſuſcitoit leur malice, avec plus de facilité, qu'elles n'en eurent à les faire naître. Dans cette extrémité quel parti prendre? Un ſeul ſe préſente dont l'idée leur fait horreur. Recourir à Clair-obſcur! Lui demander la paix! Quelle honte! Quelle baſſeſſe! Elles ſont trop fières pour y conſentir, & le Génie trop irrité pour leur ſacrifier ſon reſſentiment.

Hé bien, leur dit alors une d'entr'elles qui avoit un gros rhume dont elle craignoit les ſuites,

donnez moi pouvoir d'agir, je ne trahirai ni les intérêts, ni l'honneur de la féerie. Vous savez que je ne suis pas mal-adroite : si dans le commencement de nos démêlés avec Clair obscur, il m'eût été permis de lui répondre, nous ne serions pas réduites à chercher des expédiens pour l'appaiser ; voici ce que je me propose. Vous connoissez Pacifique, j'ai quelque crédit sur ce Génie, il en a lui-même sur Clair-obscur, je le prierai de lui parler, & de ménager entre nous un accommodement raisonnable ; en voici les conditions : il promettra........ Non, non, dirent en l'interrompant, celles qui l'écoutoient, qu'il ne promette rien, il courroit risque d'être désavoué. Que vous êtes vives, reprit la fée, il promettra de nous disposer à le bien recevoir, lorsqu'il viendra nous rendre l'immortalité. Vous voyez que je ne m'avance point trop. Si cependant Clair-obscur exigeoit quelqu'autre démarche de bienséance, je ne vous crois point assez ennemies de vous-mêmes pour n'y pas entendre. Vous secouez la tête, vous ne songez pas apparemment combien c'est une laide chose que de mourir. Au reste, s'il en use de bonne grâce, & je n'en doute pas, car il est vif, mais il n'a point de rancune ; nous pourrons de notre côté faire quelque chose pour cette Funestine qui lui tient si fort au cœur.

L'affaire mise en délibération souffrit de grandes difficultés; mais enfin, malgré la resistance des plus opiniâtres, la médiation de Pacifique fut agréée à la pluralité de deux voix. Il n'eût pas mieux demandé que de l'accepter, il connoissoit l'humeur débonnaire de Clair-obscur qui n'avoit pas la force de rien refuser; mais il étoit paresseux, & n'aimoit point à se transplanter. La Fée lui dit tant de douceurs qu'elle vint à bout de le déterminer. Il partit dans un bon équipage, & se rendit à petites journées au palais de son ami, dans le moment qu'il y arrivoit avec la reine, qu'il avoit reprise en chemin. Dès que Clair-obscur l'apperçut, il courut à lui. Vous arrivez à propos, lui dit-il, pour prendre part à ma joie, elle est excessive, tout vient de réussir au-delà de mes espérances. L'admirable personne que Vertu! Quand vous saurez ce qu'elle a fait pour Funestine, vous en serez émerveillé, je veux vous y mener, vous n'en croirez pas vos yeux. Ces impertinentes fées qui s'étoient donné les airs de me braver, en ont eu complettement le démenti. J'apprens avec plaisir qu'il en meurt tous les jours. Quand vous les reverrez, dites-leur que je ne serai content que lorsque j'aurai vu mourir la dernière; mais je les méprise trop pour en parler davantage, ne songeons qu'à nous réjouir. Cependant, lui répondit Pacifique, je m'étois chargé de vous proposer de

leur part un accommodement. A moi! reprit le Génie, sont-elles folles; Au contraire, répliqua le négociateur, je trouve qu'elles sont très-sages, puisqu'elles cherchent à regagner votre amitié. Mais moi, dit Clair-obscur, je n'ai point de plus forte passion que de bien vivre avec tout le monde, si nous sommes brouillés, c'est leur faute. Elles s'en repentent! Elles veulent se racommoder! J'y consens d'autant plus volontiers, que n'ayant plus besoin d'elles, ce sera sans intérêt de ma part. Je vois que la perte de l'immortalité les afflige, il faut les consoler. Est-cela qui vous amene, vous n'avez qu'à dire, je vous donnerai satisfaction? J'avoue, répondit Pacifique, étonné d'un si prompt radoucissement, que vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir. Ah, ah, Génie, reprit Clair-obscur, vous en aimez quelqu'une, ou peut-être plusieurs. Eh bien, quand j'aurai marié mon fils, j'irai leur rendre visite, je vous promets alors de réhabiliter celles que vous m'indiquerez. Vous ne comptez pas de vous en retourner aujourd'hui; nous souperons avec la reine, ensuite je vous dirai l'histoire de Funestine & celle de Formose, afin que vous puissiez la redire vous-même à vos bonnes amies.

Le souper fut long. Clair-obscur étoit grand parleur, & contoit pesamment; si la métempsy-

cose avoit lieu parmi les Génies, on pourroit croire de celui-ci, qu'il avoit été femme, & qu'il est devenu financier. La reine moins patiente que Didon, bâilla deux ou trois fois, Pacifique se mordit les lévres jusqu'au sang, pour ne la pas imiter. Par bonne fortune le conteur s'endormit au milieu d'une longue période dans l'endroit de son récit le plus embrouillé, ses officiers le mirent dans son lit, Pacifique reconduisit la reine & fut se coucher.

Après douze heures d'un sommeil paisible, il prit congé de son hôte, & revint annoncer aux fées que la paix étoit faite; mais il arriva trop tard, elles n'étoient plus.

Les conquêtes de Formose ne sont pas de mon sujet, je crains trop le ton déclamateur, pour faire entrer des détails de guerre dans un conte de fées. J'aurois pu, comme tant d'autres, divisant mon ouvrage en plusieurs volumes, parler de projets, de marches, de campemens, de contributions, de siéges & de batailles : mais cela sentiroit l'historien, & je ne le suis pas. J'aurois pu même, prenant un essor poëtique, entrer dans le conseil des dieux assemblés dans l'Olympe, pour délibérer sur le sort des mortels, on les eût vus susciter contr'eux ce fier conquérant, & faire marcher devant lui la terreur, la mort & la victoire;

mais

mais ces images ſublimes ſont trop élevées pour un conteur, qui n'eſt recommandable que par ſa ſimplicité.

Diſons cependant quelque choſe de ſon expédition contre les fées. Il venoit de détruire les Sévarambes. On lui avoit dit des choſes étranges des mœurs & de la politique de ce peuple, il s'en fit inſtruire, il en eut horreur, & il les extermina tous.

Le ſeul Embarcès trouva grâce devant le vainqueur, c'étoit un jeune prince de l'âge à peu près de Formoſe, il avoit d'auſſi grandes qualités, & des vues auſſi vaſtes que la fortune ne ſeconda pas. Il venoit de conquérir contre vingt rois ſes rivaux, Néodie l'une des plus belles princeſſes de l'univers, il goûtoit à peine avec elle les premières douceurs de ſa victoire, lorſque Bellone l'arracha des bras de l'Amour.

Au bruit des exploits rapides de Formoſe, Embarcès voulut engager les peuples voiſins de ſes états à ſe liguer pour la défenſe commune. La frayeur ne laiſſe entrevoir de reſſource que dans l'eſclavage, tous y coururent. Trop foible ſeul pour réſiſter, il ſe jeta dans une fortereſſe qui fermoit l'entrée de ſon royaume. Il s'y défendit avec une valeur qui d'abord excita la colère de Formoſe; mais qui la changea bientôt en eſtime & en admiration.

Embarcès n'avoit rien oublié pour faire consentir Néodie à se mettre en sûreté dans sa capitale. Vous m'y serez nécessaire, lui avoit-il dit, vous affermirez la fidélité de mes sujets, vous m'enverrez des secours, vous me ménagerez une retraite, vous vous épargnerez les horreurs d'un siège. Soit obstination, soit tendresse, elle voulut absolument partager sa fortune. La femme la plus complaisante se conserve toujours le droit de faire sa volonté.

Toute ville assiégée, toute ville prise, la plus belle résistance finit comme la plus foible; on se rend plus tard à la vérité, mais on se rend. Quelques jours de plus ou de moins décident de la gloire ou de l'ignominie. Telle est l'opinion, elle est la souveraine du monde; il faut la respecter.

Le prince réduit à l'extrémité fit assembler ses officiers; il n'y eut qu'un avis, ce fut de périr sur la brèche. Seigneur, lui dit Sévaris, vieux soldat que son mérite avoit élevé, peut-être repousserons-nous l'ennemi, peut-être serons nous forcés. Nous ferons notre devoir, c'est tout ce que nous pouvons vous promettre : nous ne vous demandons qu'une grâce, c'est de faire sortir la reine, sa présence n'étonnera point votre courage, mais elle alarmera votre tendresse; vous prodiguerez votre vie, mais vous tremblerez pour la sienne.

La passion d'acquérir rend téméraire, celle de conserver rend circonspect; on se souvient malgré soi qu'on est amant heureux dans l'instant où l'on ne doit être que héros. Je connois un souterrain qui donne dans un bois au delà des lignes des assiégeans, j'en sais tous les détours; si la garnison avoit été plus nombreuse, je vous l'aurois proposée pour faire des sorties; mais loin d'être en état d'attaquer, à peine pouvons-nous suffire à garnir nos remparts. Confiez-moi Néodie, je vous répons d'elle sur ma tête, je ne demande que dix soldats pour la conduire dans Embarcide; j'espère même que je serai de retour assez-tôt pour mourir à vos côtés. Le roi goûta la proposition, ce n'étoit pas assez, il falloit la faire goûter à la reine, qui pensa le désespérer par ses larmes & par sa résistance. Dès qu'elle s'est rendue, on la déguise, la nuit étoit avancée, le temps pressoit, Sévaris la met au milieu de son escorte, ils descendent, les ténèbres & le silence les favorisent, ils ont franchi l'issue, & se croyent hors de danger, lorsque par un de ces coups de hasard si communs à la guerre, Formose à qui l'on avoit montré ce même souterrain, étoit prêt d'y entrer à la tête de cent hommes. Que peut la valeur contre le nombre? Sévaris est tué avec deux de ses compagnons, les autres blessés la plupart, & ne sachant point que Néodie est parmi eux, se dis-

posent à fuir. Il s'élève une voix qui crie, camarades, sauvez la reine, & laissez-moi soutenir l'effort de l'ennemi. Ce peu de paroles est entendu par Formose, qui donne ordre qu'on suspende le combat, & qu'on ne fasse que des prisonniers.

Cependant l'inconnu l'attaque avec une vigueur, qui l'étonne. Le destructeur de tant de nations est obligé de disputer sa vie contre un simple soldat. Ils s'animent, ils se portent des coups terribles, leurs armes volent en pièces, le sang coule de toutes les parties de leur corps. Embarcès tombe couvert de blessures. Quel autre qu'Embarcès eût pu tenir contre Formose! Il faisoit assez de jour pour distinguer les objets. O ciel, s'écrie un des siens, le roi est mort. Formose le reconnoît, le fait porter dans sa tente, & sans songer à l'état où il est lui-même, il cherche la reine. Empressement inutile! On la trouve expirante à côté de Sévaris; il aide à la relever, elle ouvre à peine les yeux; elle demande d'une voix foible où est le roi; elle apprend qu'il n'est point en danger. Je meurs donc contente, ajoute-t-elle, & elle rend le dernier soupir entre les bras de ceux qui la soutiennent.

Embarcès guérit, on lui avoit caché la mort de son épouse. Prince, lui dit Formose, un ennemi digne de moi, les armes à la main, a des droits sacrés sur mon cœur, quand il est désarmé. Ce

n'eſt pas moi qui vous ai vaincu, c'eſt la fortune qui vous a trahi. Je vous rends vos états. Plût aux dieux que mon amitié pût vous rendre...... Ah! ſeigneur, interrompit Embarcès, vous ne m'en dites que trop! La reine n'eſt plus. De quel uſage peuvent être vos bienfaits pour un malheureux qui ne ſonge qu'à ſe réunir à ce qu'il aime? Quelle eſt ma deſtinée! L'auteur de tous mes maux m'inſpire de la reconnoiſſance, & je mourrai ſans le haïr. Non, non, reprit Formoſe, vous vivrez pour être aimé de moi, peut-être pour m'aimer vous-même. Prince, mettez le plus grand prix à cette amitié que je vous demande, mon cœur ne trouvera rien d'impoſſible pour l'obtenir.

Formoſe étoit trop fier pour diſſimuler, Embarcès trop généreux pour être ingrat; leur union devint auſſi célèbre que leur valeur. L'idée de la reine devint moins vive, elle s'effaça tout à fait, la tendre Néodie fut oubliée.

Sur les aîles du tems la triſteſſe s'envole.

Peut-être ce nouvel Enée ne trouva-t-il point de Didon ſur ſon paſſage; mais nous le verrons ſe conſoler auprès de Rêveuſe, comme le premier s'étoit conſolé auprès de Lavinie.

L'hiſtoire d'Embarcès paroîtra déplacée, elle me le paroît à moi-même. Nous ſommes biſarres

nous autres auteurs, l'un donne ce qu'il n'a point promis, l'autre ne donne pas ce qu'il promet, il faut nous passer quelque chose.

Ce fut à peu près dans ce temps-là que les Thuvariens vinrent se plaindre à Formose de l'orgueil insupportable des Médoncires. Ce prince ne croyant pas qu'il fût de sa dignité d'entrer dans une querelle aussi peu importante, & qui ne troubloit point la tranquillité de ses autres sujets, les renvoya sans rien décider.

Le récit de leurs démêlés n'auroit rien d'intéressant pour le lecteur qui n'entend parler d'autre chose tous les jours. On ne s'amuse plus aujourd'hui des scènes bisarres que ces deux nations donnent au public, elles reviennent trop souvent. On voit, sans étonnement, que malgré le mépris & la haine qu'elles ont l'une pour l'autre, elles vivent ensemble, parce qu'on sait que l'intérêt est plus fort que l'antipathie. Les Thuvariens ont beau dire que les Médoncires ont secoué leur joug, on ne les écoute point, parce que ces nouveaux Ilotes, malgré l'obscurité de leur origine & la bassesse de leurs occupations, prennent, avec leurs anciens maîtres, un ton de supériorité qu'ils soutiennent avec tant de hauteur, qu'on ne sait plus qui sont les esclaves.

Les Médoncires, instruits que les Thuvariens avoient en vain réclamé leurs droits, crurent

devoir un remerciment à Formose. Ils députerent un d'entreux, qui renfermoit en lui seul tout le précis de la nation. Ce moderne orateur, s'imaginant qu'une figure passable étoit un titre d'esprit, se présenta d'un air de confiance qui surprit Formose accoutumé à voir trembler tout le monde. Son discours, quoique doucereux, fut assez bon, grâce à la plume d'un Thuvarien qui sacrifia l'honneur de ses frères à l'amour qu'il avoit pour la fille du harangueur. Le prince l'écoutoit avec quelque sorte de plaisir, & peut-être alloit-il juger en sa faveur, si l'imprudent Médoncire

Ne se fût avisé d'unir mal à propos,
Les louanges d'un fat à celles d'un héros.

Il fut congédié sans réponse. A l'exemple du maître, les courtisans lui tournèrent le dos pour n'être pas surpris en lui faisant de fausses carresses. Tout cela n'étoit rien pour son amour propre à l'épreuve des disgrâces; à peine fut-il humilié par le discours d'Embarcès, qu'il entendit distinctement. Cette espèce d'hommes, disoit-il, n'a de consistance que lorsqu'ils font parler les autres, & qu'ils en ont les habits.

Il ne restoit plus à Formose qu'un royaume à conquérir, il ne pouvoit s'en rendre maître qu'en traversant l'empire des fées. Il députe Embarcès

pour leur demander paſſage. Cette démarche eut de fâcheuſes ſuites.

Le prince partit avec un train leſte & ſuperbe; les merveilles qui s'offroient à ſa vue, faiſoient une agréable diverſion à ſa douleur; il étoit dans le pays des fées, c'eſt tout dire. Tant d'autres en ont parlé, que je ne veux point être plagiaire.

Le bruit ſe répand que Formoſe leur envoye un ambaſſadeur. On s'aſſemble, on délibère ſi l'on doit le recevoir & l'entendre; les avis ſe partagent, l'affirmative l'emporte, on ſe réunit pour décider qu'on ne lui accordera rien, avant le retour de Pacifique.

Embarcès arrive, & demande audience. Il eſſuie un cérémonial épineux avant de l'obtenir; on le logea dans un palais ſi vaſte, & dont les appartemens étoient ſi exhauſſés, qu'il lui fallut près de trente mille aunes de damas jonquille pour le meubler; on le chicana ſur ſes prérogatives, ſur ſes équipages, ſur ſa dépenſe, ſur tout. Enfin, on lui donna jour, il entre dans le conſeil, & dit :

Formoſe, maître de toute la terre, ou du moins de la plus grande partie, m'envoye vous dire qu'il vous laiſſe la libre jouiſſance de vos états. J'ai pouvoir de traiter avec vous, meſdames, comme avec des ſouveraines, & de vous offrir, de ſa part, tout ce qui peut dépendre de

l'amitié d'un conquérant, qui ne connoît de loix & d'obſtacles que ſa modération; il n'attend de vous qu'une légère complaiſance, c'eſt de lui donner paſſage pour aller contre les Apicholes, qui ne veulent point ſe ſoumettre. Je vous promers, foi de prince, que ſes troupes ne feront aucun déſordre ſur vos terres, & qu'on payera juſqu'à l'eau des rivières, ſi vous l'exigez.

On lui répondit durement que, n'étant permis à aucun mortel d'entrer dans leur empire, ſans leur permiſſion, il étoit heureux qu'elles vouluſſent bien ne pas violer le droit des gens. Qu'il avoit ſans doute oublié que tous les rois du monde ſont leurs ſujets, qu'autrement il n'auroit point eu la témérité de prendre devant elles le titre de prince. Qu'à l'égard du fils de Clair-obſcur, c'étoit un petit glorieux, dont elles mépriſoient également la haine & l'amitié; que les Apicholes étoient leurs alliés, & qu'elles ne ſouffriroient jamais qu'il entreprît de les opprimer.

Mais, reprit Embarcès, ſongez-vous bien que vous irritez Formoſe? A ce mot le plafond de la ſalle s'entr'ouvre, un monſtre épouvantable la remplit de ſouffre & de fumée, le prince qui le voit s'élancer ſur lui la gueule béante, ſe met en défenſe, ſon épée ſe briſe dans ſes mains, il appelle à ſon ſecours ſes gens qui ne pouvoient l'en-

tendre, ils étoient pétrifiés. Comment donc, mesdames, leur dit-il, vous en venez aux actes d'hostilité ? Croyez-vous m'intimider par de vaines illusions? Vous allez voir que l'ami de Formose ne craint point les prestiges. Alors débouchant une phiole, qu'il tire de sa poche, il la porte au nez du dragon, qui vient en rampant lui lécher les pieds. Après cette marque de respect, le monstre prend son vol, & la voûte se referme. Le prince aussi-tôt court à ses gens, dont les différentes attitudes le réjouirent beaucoup. A peine eurent-ils respiré le précieux élixir, que le charme cessa.

Les fées surprises de cet événement, disparurent l'une après l'autre. Embarcès revint auprès de Formose, & lui rendit compte de sa commission. Je suis fâché de ce contre-tems, lui dit-il, j'aurois voulu n'avoir rien à démêler avec elles, de peur qu'on ne dise dans le monde que j'ai fait la guerre à des femmes; mais ce sont des extravagantes qui ne doivent point nous arrêter : nous en serons quittes pour essuyer quelques injures.

Le lendemain les couriers de l'armée rapportèrent qu'ils avoient été poussés par quelques partis de cavalerie; d'autres dirent qu'ils avoient vu des troupes se former & se retrancher sur une colline à trois lieues du camp. Les princes trou-

vèrent si peu de vraisemblance dans ce récit, qu'ils voulurent voir par eux-mêmes ce qui en étoit.

Ils se mirent en marche à la tête de trente maîtres. A peine avoient-ils fait mille pas, que tous, hors Formose, qui étoit le plus avancé, s'écrièrent : seigneur, vous allez vous noyer, le fleuve est rapide & paroît très-profond. Il crut qu'ils avoient perdu l'esprit, parce qu'il ne voyoit qu'une campagne devant lui. Par une prérogative, qu'il ignoroit lui-même, les enchantemens, quels qu'ils fussent, ne pouvoient changer à ses yeux l'ordre naturel des choses. Il continue sa route; son détachement le suit, fort étonné d'être dans l'eau sans se mouiller. Embarcès jeta dans le fleuve quelques goûtes de son élixir : nouveau prodige! On se trouva dans une vaste forêt, remplie d'une quantité prodigieuse de loups, dont la vue & les hurlemens épouvantèrent si fort les chevaux, que toute la troupe se mit à la débandade. Les princes auroient eu le même sort, s'ils ne se fussent promptement jetés par terre. Que signifie cette terreur panique, demanda Formose? C'est, répondit Embarcès, en riant, une galanterie des fées, qui nous envoyent des loups pour nous dévorer. Des loups! reprit Formose presque en colère, parlez-vous sérieusement? Quoi, seigneur, vous ne voyez point de loups, & vous ne

croyez point être dans un bois? Non, en vérité, dit Formose, & toutes ces badineries commencent à m'ennuyer. Embarcès comprit que Formose n'étoient point sujet aux enchantemens, & Formose connut qu'Embarcès avoit le don de les dissiper.

Ils résolurent de retourner au camp, & de faire marcher l'armée que le prince précéderoit, pour détruire les fantômes, qui se présenteroient. Il n'eut pas une petite occùpation; mais il en vint à son honneur. Les fées voyant que leurs artifices ne réussissoient point, changèrent de batterie. Le second jour on vit de loin une armée qui venoit en bon ordre se mettre en bataille dans une plaine. Formose crut que c'étoit des Apicholes, qui venoient à sa rencontre. Il fondit sur eux. Le combat dura près de quatre heures, sans avantage sensible.

Formose irrité de la résistance opiniâtre qu'il rencontre par-tout, fait une dernière charge, Embarcès le seconde, tout céde à leurs efforts. L'ennemi s'ébranle, les rangs se confondent; ce n'est plus qu'horreur & carnage; aucun ne prend la fuite, aucun ne veut se rendre, tous passent au fil de l'épée. Le soldat victorieux frémit en dépouillant les morts de ne trouver que des femmes. Et quelles femmes! Ici la vérité cesse d'être vraisem-

blable. Les fées ne voyant point revenir Pacifique qui se hâtoit toujours lentement, s'imaginèrent qu'il avoit échoué dans sa négociation ; entraînées par une force supérieure qui les précipitoit à leur ruine, elles avoient pris la résolution insensée de se travestir pour s'opposer à Formose. Telle est la fameuse époque de leur anéantissement. Ceux qui l'ignorent, les mettent tous les jours en œuvre comme des êtres existans ; ceux qui sont mieux instruits, font de vaines tentatives pour les ressusciter, ils ne leur substituent que des avortons, que des éphémères.

Formose défendit à ses historiens de parler de cette expédition, il sentoit qu'elle intéressoit sa gloire. Chose incroyable ! Il avoit trouvé le moyen de se faire obéir. Et sans les mémoires secrets qu'Alexandre découvrit dans le temple de Jupiter Ammon, on ignoreroit encore ce grand événement.

Les Apicholes se confiant trop dans la situation de leur pays, n'en défendirent point l'entrée, ils jetèrent toutes leurs troupes dans les places fortes, & demeurèrent tranquilles. L'hiver approchoit, ils ne crurent pas que Formose osât exposer son armée à périr dans des marais impraticables. Ils se trompèrent ; leurs villes furent assiégées, & prises l'une après l'autre. La dernière se défendit

pendant trois mois, les Grecs y auroient mis vingt ans. Ce fut à ce siége dont Clair obcur avoit parlé à Vertu, qu'il vint chercher son fils ; il arrivoit presque toujours trop tard. Formose étoit parti par un autre chemin pour se rendre au palais des événemens. Il ne put s'empêcher de trembler en examinant les ouvrages, & de dire que tous les Génies du monde, que lui même y auroit échoué.

Formose, depuis quelque tems, sentoit une secréte langueur mêlée d'inquiétude, qu'il s'efforçoit de cacher. Il eut beau se faire violence, il changea si fort que les siens en furent alarmés. Je ne sais ce qui se passe en moi, disoit il un jour à son cher Embarcés, mes conquêtes ne me flattent plus, ma gloire m'est à charge, je ne suis plus le même. Elevé dans mon enfance avec une jeune princesse appelée Funestine, que je haissois, que je croyois avoir oubliée, son image me persécute, je brûle du désir de la voir. Un mouvement involontaire me pousse au palais des événemens. Quel dieu dispose ainsi de notre cœur ? Ne vous imaginez pas que ce soit l'amour, les monstres n'en inspirent point. Allons, continuoit il, où le destin nous appelle ; les hommes n'ont pu me résister, je ne puis résister aux dieux, hâtons-nous de donner les ordres nécessaires pour la tranquillité de nos royaumes, je dis de nos

royaumes, car tout eſt commun entre les amis; quand tout ſera diſpoſé, partons ſans rien dire.

Le voyage fut triſte; l'enjouement d'Embarcès ne put tirer Formoſe de ſa rêverie. Ils arrivèrent au palais des évenemens, à peu près comme un amant & une maîtreſſe, dont l'un ou l'autre bouderoit.

On conçoit aiſément, ſans que je le diſe, que l'iſle étant inacceſſible. Vertu les avoit enlevés pendant leur ſommeil, & les y avoit introduits par des routes inconnues.

Croiriez-vous, dit Formoſe à ſon ami, que mon père a fait toutes ces merveilles pour une princeſſe que vous n'oſeriez regarder. Je ne blâme point ſes idées; mais il me ſemble que ce petit bâtiment auroit ſuffi pour la loger. Croiriez-vous encore, ajoûta-t-il, qu'on veut me la faire épouſer? A vous? ſeigneur, répondit Embarcès. Vous êtes né pour détruire les monſtres, & non pour vivre avec eux. A quoi vous déterminez vous? A ne jamais conſentir à ce mariage, dit Formoſe. Pourquoi donc voulez-vous la voir, & quand vous l'aurez vue, que ferez-vous, répondit Embarcès. Je l'ignore, commençons par la voir, nous déciderons après, pourſuivit Formoſe. Mais, ſeigneur, s'il n'étoit plus tems, reprit Embarcès? Je crains

ces impatiences involontaires, elles font d'un mauvais augure pour un cœur indifférent. Vous me raillez, dit Formofe, je le mérite; cependant ménagez-moi. Que je vous ménage, répondit en riant Embarcès! C'eft à moi, feigneur, à vous faire cette prière; j'aurai peut-être befoin d'être ménagé moi-même. Que fait on fi je ne trouverai point auffi quelque Funeftine qui me donnera envie de l'aimer, & de lui plaire?

Formofe étoit trop agité pour continuer cet entretien. Il quitta fon ami pour donner fes ordres dans le palais, dont il s'étoit mis en poffeffion par droit de conquête ou de bienféance, il y régla toutes chofes avec cet air de fouverain, qui l'accompagnoit dans fes moindres démarches, furpris de ne point voir Funeftine, il en demanda des nouvelles. Seigneur, lui dit une de ces efpèces d'hommes qui fe font fête de parler de ce qu'ils favent, & de ce qu'ils ne favent pas; la princeffe occupoit l'appartement de criftal; mais elle étoit fi laide & fi méchante, que Clair-obfcur l'a mife dans une prifon pour y faire pénitence le refte de fes jours. Elle n'eft donc plus dans l'ifle? Pardonnez-moi feigneur, & c'eft dans cette petite maifon qu'elle eft enfermée. N'y peut-on point entrer? Non, feigneur, la porte en eft interdite à tous ceux qui s'y préfentent, mais je ne crois

pas

pas qu'on la refuse à votre majesté; voulez-vous que j'aille m'en informer? Non, j'irai moi-même. Embarcès rioit des questions de Formose, & des réponses du courtisan; le premier ne se lassoit point d'interroger, le second ne se lassoit point de répondre.

Cependant Vertu va trouver Funestine, elle l'instruit de l'arrivée de Formose, & la prépare à le recevoir. Vos ordres sont sacrés pour moi, lui dit la princesse, loin d'y résister, je voudrois pouvoir les prévenir; ma laideur ne me fait point de peine; je ne crains point de me montrer à Formose; mais dieux! quel objet pour lui que Funestine! Eh quoi, reprit Vertu, s'il vouloit vous épouser telle que vous êtes, refuseriez vous d'y consentir? Vous-même, déesse, ajouta Funestine, y consentiriez-vous?

Vertu, sans lui répondre, passa dans l'appartement de Rêveuse. Princesse, lui dit-elle, la perte d'une beauté passagère vous afflige trop. Vous en regardez la privation comme un effet de la colère des dieux. Désabusez-vous, ils vous destinent à un prince aimable dont vous ferez le bonheur, & qui fera le vôtre; bientôt vous n'envierez plus le sort de Funestine.

Les princes se promenoient dans le jardin de la petite maison; ils apperçurent de loin deux

jeunes perſonnes qui venoient à leur rencontre. Seigneur, dit Embarcès à Formoſe, en lui montrant la plus belle; voilà une inconnue qui m'a bien l'air de rallentir votre empreſſement pour Funeſtine; l'attention avec laquelle vous la regardez, me fait ſoupçonner qu'elle ne vous ſera pas long-tems indifférente. Avez-vous jamais rien vu qui reſſemble à ces yeux, à ces traits, à cette grâce? Mais j'ai tort de vous la peindre, vous ne l'avez que trop bien remarquée. Votre choix eſt fait, j'en ſuis bien aiſe, il s'accorde avec mon reſpect & mon amour; l'autre me plaît, ſa phyſionomie me charme, elle eſt moins belle que ſa compagne; tant mieux, ſa beauté ne me rappellera point celle de Néodie, & je ne veux rien aimer qui puiſſe m'en retracer l'image.

Les princeſſes avançoient & ne pouvoient les éviter; elles paſſerent auprès d'eux. Formoſe, l'intrépide Formoſe reſte interdit, les ſalue & n'oſe les aborder. Funeſtine le reconnut, & prit ſon trouble pour une marque de mépris, elle en ſoupira: l'amour propre plus fort que la réflexion lui arracha quelques larmes qui remplirent ſes yeux. Rêveuſe n'en vit rien, elle étoit occupée de l'inconnu qui l'avoit regardée d'une manière dont elle étoit contente. Elle crut

& ne ſe trompa pas, que c'étoit là le prince dont Vertu lui avoit parlé.

Que viens-je de voir, dit Formoſe? Si j'en crois la ſimplicité de ſes habits, ce n'eſt qu'une ſuivante de Funeſtine. Et l'autre, répondit Embarcès, ſeigneur, pour qui la prenez-vous? Elle eſt tout au moins ſa dame d'honneur. Il ſeroit plaiſant que le maître du monde n'aimât qu'une affranchie, & que ſon confident eût mieux choiſi que lui. Formoſe ne l'écoutoit point. Je lui fais tort, pourſuivoit-il, je dois juger par ſa beauté merveilleuſe, & plus encore par l'impreſſion qu'elle a faite ſur mon cœur, qu'elle eſt née pour commander à toute la terre, puiſqu'elle règne ſur moi. Pendant qu'il parloit de la ſorte, il ſuivoit des yeux Funeſtine qui rentroit dans ſon appartement.

Jamais il n'y eut de nuit moins tranquille que la ſuivante. Pour développer les mouvemens qu'éprouvèrent ces quatre perſonnes, il faudroit connoître tous les reſſorts du cœur; il faudroit plus, il faudroit aimer. Formoſe adore une inconnue, & ſent malgré lui que ſon idée ne peut chaſſer celle de Funeſtine qu'il croit haïr. Quelle biſarrerie de ſentimens! De ſon côté Funeſtine eſt prévenue pour Formoſe de cette première eſtime qui précède l'amour, elle ne peut douter

qu'il ne soit prévenu de haine pour elle. Quelle situation! Rêveuse espère, Embarcès desire. Ils ne sont point à plaindre ; ils n'intéressent plus.

Formose, suivi par Embarcès, alla chez Funestine. Le premier objet qu'il rencontra, ce fut encore son inconnue. Madame, lui dit-il d'un air embarrassé, je venois ici rendre une visite de bienséance, je ne comptois pas..... Seigneur, interrompit la princesse, je sens ce que doit vous coûter la violence que vous vous faites. Funestine n'est pas un objet assez agréable pour la mériter. Eh, madame, reprit le prince, qui craignoit au moindre bruit que ce ne fût elle qu'on alloit annoncer, sans un devoir indispensable, croyez..... Seigneur, interrompit encore Funestine, cette visite est aussi douloureuse pour elle que pour vous, quelque différens qu'en soient les motifs. Souffrez..... Elle n'eut pas la force d'achever. O Vertu, s'écria-t-elle en se retirant, est-ce ici la dernière épreuve où vous mettrez mon cœur?

Formose se trouve seul, & ne sait quel parti prendre. Embarcès qui s'étoit expliqué avec Rêveuse, vint à lui. Bonnes nouvelles, seigneur, lui dit-il, vous venez d'entretenir..... Qui? demanda t-il avec précipitation, parlez, ne me faites point languir. Donnez-moi le tems de vous

parler, reprit Embarcès. La personne que j'aime est la princesse Rêveuse sœur de Funestine, & Funestine est votre inconnue. Prince, répondit Formose, je suis dans un état, où tout autre que vous ne me plaisanteroit pas impunément. Moi, seigneur, dit Embarcès. Brisons là dessus, poursuivit Formose, sans donner à son ami le tems de le désabuser. Vous manquez aux droits de l'amitié, ne me forcez pas d'y manquer moi-même. Là-dessus il le quitte & s'enfonce dans un bois pour y rêver en liberté.

Vertu, qui vouloit terminer cette aventure, avoit envoyé chercher le roi d'Australie; son extrême vieillesse ne lui permit pas d'entreprendre un si long voyage, Clair-obscur, la reine avec laquelle il s'étoit réuni, l'Amour & l'Hymen furent aussi mandés. L'Amour arriva le premier. Vous pouvez, lui dit la déesse, rendre Funestine sensible, je vous livre son cœur, vous n'aurez pas le tems d'y faire de grands ravages, je ne vous le confie que pour le remettre ce soir à votre frère. Ensuite se montrant à Formose: Prince, lui dit-elle, je suis Vertu. Pendant que vous rendiez votre nom célèbre, je vous formois une épouse digne de vous, vos yeux vous répondent déjà de ses charmes, l'amour & l'hymen vous répondront de son cœur. Cette épouse

eſt Funeſtine. Je vous étonne, vous ne pouvez croire ſur l'idée que vous vous en êtes faite, qu'elle ſoit la même perſonne dont la vue a fait naître en vous une paſſion ſi prompte & ſi violente; elle ignore elle-même ce qu'elle eſt, j'ai voulu vous laiſſer le plaiſir, en lui apprenant que vous l'aimez, de lui apprendre qu'elle eſt belle. Recevez ce miroir, faites qu'elle s'y regarde. Il eſt juſte que vous jouiſſiez le premier des tranſports de ſa ſurpriſe, de ſa joie, & de ſa reconnoiſſance. Allez, prince, ne retardez point votre bonheur par des remercimens dont je vous diſpenſe.

Pénétré d'amour, occupé des idées les plus flatteuſes, il vole chez Funeſtine. Ah, madame, lui dit-il, en l'abordant, pardonnez ſi je vous ai méconnue, quelle autre que Funeſtine!... Eh quoi, ſeigneur, interrompit-elle avec douceur, ſuis-je encore plus horrible aujourd'hui que je ne l'étois hier? Dites plutôt, ajouta Formoſe, que vous êtes mille fois plus charmante, mille fois plus adorable. Eſt-ce ainſi, reprit-elle, que le plus généreux de tous les hommes ſe fait un plaiſir cruel d'inſulter une malheureuſe princeſſe? Je ſais que je ſuis laide, je le dis à qui veut m'entendre; mais, ſeigneur, je vous avoue ma foibleſſe, je n'ai point encore aſſez de vertu, pour vous entendre me le

dire ; je devrois être moins ſenſible, ou mieux cacher ma ſenſibilité ; mais je me plains de vous dans le moment, pour ne m'en plaindre jamais. C'eſt trop, répliqua Formoſe, c'eſt trop longtems vous laiſſer ignorer ce que vous êtes. Tenez & jugez. Funeſtine ſe regarde. O dieux, s'écria-t-elle, que vois-je? Le miroir s'échappe de ſes mains, il ſe briſe en éclats. Prince, pourſuivit elle, les glaces ne ſont pas heureuſes avec moi, je les caſſe par dépit ou par ſurpriſe. S'il eſt vrai que je ſois telle que je viens de me le paroître, c'eſt l'ouvrage de Vertu, c'eſt elle que vous devez en remercier, elle a voulu me rendre moins indigne de vous. Et c'eſt elle, dit le prince, en lui baiſant les mains, & c'eſt elle qui vous donne à moi.

Fort bien, mes enfans, fort bien, dit Clair-obſcur, en entrant, embraſſez-moi ; je doute que vous ſoyez auſſi aiſes que je le ſuis ; je ſavois bien, moi, que je viendrois à bout de ce mariage. Avois-je tort, madame, continua-t-il, en s'adreſſant à la mère de Formoſe, avois-je tort de deſtiner cette princeſſe à votre fils?

Vertu ſurvint, & leur dit : Princes, tout eſt prêt pour vous unir ; Embarcès & Rêveuſe vous attendent dans le temple, vivez tous heureux & ne m'oubliez jamais.

La cérémonie achevée, Vertu reprit avec Imagination le chemin de Thyas. Docilité retourna auprès de ses chers malheureux je ne sais si ces déesses se sont rendues invisibles ; mais je n'ai lu dans aucune histoire qu'elles ayent fait depuis pour personne ce qu'elles avoient fait pour Funestine.



NOUVEAUX CONTES

DE FÉES.



LA PETITE GRENOUILLE VERTE.

CONTE.

DANS un continent, dont le nom n'eſt pas venu juſqu'à moi, il y avoit deux rois couſins germains & voiſins, l'un nommé Peridor, & l'autre Diamantin. Ils étoient protégés par des fées; mais il faut toujours dire les choſes comme elles ſont; les fées les aimoient beaucoup moins que les princeſſes qu'elles leur firent épouſer.

Les princes trouvent ordinairement tant de facilité pour ſatisfaire leurs paſſions, qu'ils ont beſoin de plus de vertu que les particuliers, pour être ſimplement honnêtes gens, & les dames de la cour d'un roi, lui ſont difficilement cruelles. Diamantin fut plus criminel, ſelon les fées. Il s'abandonna avec plus d'emportement à ſes deſirs; & ce qu'il y eut dans

le fond de plus mal, c'eſt qu'il témoigna plus de mépris pour la reine ſa femme qui ſe nommoit Aglantine. Qu'en arriva-t-il? Les fées le punirent en le faiſant mourir. Une fille unique, qu'il laiſſoit au berçeau, hérita de ſon royaume; & comme elle étoit dans un âge à ne pouvoir gouverner elle-même, la régence fut décernée du conſentement de tous les ordres de l'état, à la reine douairiere, veuve de Diamantin. Cette vertueuſe princeſſe s'en acquitta avec autant de ſageſſe que d'eſprit; & ne faiſant uſage de ſon autorité, que pour le bonheur de ſes peuples, elle ne profita de l'heureux état du veuvage (dont ſavent ſi bien profiter tant de bonnes perſonnes, à qui dieu donne longue vie) que pour vivre avec plus de retenue. Une ſituation auſſi douce, ne fut troublée que par l'abſence de ſa fille; les fées, pour des raiſons à elles connues, ne voulurent point lui laiſſer élever cette aimable fille, qu'elles nommèrent Serpentine; ce fut un ſoin dont elles ſe chargèrent.

Quant à l'autre prince, il eſt bien vrai, que malgré l'amour qu'il portoit à la reine Conſtance, & quoiqu'il n'eût jamais ceſſé d'avoir pour elle les meilleurs procédés, il ne put éviter d'être ſoupçonné de quelques petites galanteries. La faute, s'il y en eut, n'étoit pas moins pardonnable qu'elle étoit légère; auſſi ne fut-il puni

qu'indirectement : mais ne lui eût-il pas été mille fois plus doux de mourir, que de se voir privé de ce qu'il aimoit le plus ? La mort lui enleva précipitamment la reine sa femme; dans un même instant, il vit disparoître l'objet de sa joie & de son bonheur, & sentit renaître dans son cœur des sentimens d'amour pour la reine, plus vifs que tous ceux qu'il avoit jamais éprouvés. Sa situation devint cruelle. Il ne lui restoit de consolation, que dans un fils unique âgé de trois ans, que la reine lui laissoit pour gage de son amour. Il s'y attacha uniquement; le soin de son éducation, & celui des affaires du royaume, devinrent ses seules occupations. Mais, à parler sincèrement, sa douleur ne lui permit jamais d'être un moment sans avoir, présente à l'esprit, la perte qu'il avoit faite de la reine Constance; & méritant de son peuple les surnoms de bon & de juste, on ne put lui refuser celui de roi triste. Il est constant que personne n'a pu croire qu'il fût possible de vivre pendant quinze ans dans une tristesse égale à la sienne. Pour moi, j'ai toujours été persuadé que les fées lui fournissoient sous main, des moyens pour n'y pas succomber.

Le prince son fils, nommé Saphir, avoit parfaitement répondu à l'éducation que le triste Peridor lui avoit donnée : Il étoit, à parler sans

aucune prévention & sans aucune habitude des belles épithètes que l'on ajoute ordinairement au nom de prince; il étoit, dis-je, accompli. Sa figure, toute charmante qu'elle étoit, méritoit encore moins d'éloges que son caractère. Il étoit né doux; & son esprit, orné de beaucoup de connoissances, étoit accompagné d'une imagination vive & agréable.

Quand il eut atteint l'âge de quinze ans, les fées craignirent que la tendresse à laquelle il étoit naturellement porté, ne fût un obstacle aux desseins qu'elles avoient sur lui. Elles placèrent donc & sans affectation, dans un cabinet très-agréable, où Saphir se retiroit souvent, un miroir tout simple en apparence, puisqu'il n'étoit bordé que d'un cadre noir, tel que ceux qui venoient autrefois de Venise, & dont nos pères faisoient un si grand cas. Le prince fut quelque tems sans faire attention à ce nouveau meuble. Le jour qu'il en fit la remarque, la simple surprise l'engagea à le regarder. Avec quel étonnement apperçut-il dans cette glace, au lieu de sa figure, celle d'une jeune personne belle comme le plus beau jour! Elle sortoit de l'enfance, & cette belle fleur de la jeunesse couvroit les traits du monde les plus agréables. Le beau Saphir en fut frappé; eh! qui ne l'eût pas été? Le charme de cette merveilleuse glace ne

consistoit pas seulement à rendre fidèlement un aussi beau portrait; elle peignoit encore, avec la même exactitude, toutes les actions de cette incomparable beauté, & produisoit à chaque instant des tableaux d'autant plus agréables, que la plus jolie personne du monde en étoit la figure dominante.

Ce miracle séduisit, comme on peut croire, le cœur du jeune prince. Il devint éperduement amoureux de tant d'agrémens, de tant de douceur, & de tant de sagesse; toutes ses occupations cédèrent à celle d'être, à tous les instans, le témoin des plus frivoles occupations de la belle inconnue; on ne pouvoit l'arracher de son cabinet. C'étoit, il faut en convenir, un grand soulagement à ses peines, que de voir à toute heure ce qu'il aimoit; mais enfin, il ne pouvoit imaginer quelle seroit la fin d'une telle aventure, & souvent son esprit se révoltoit contre les sentimens dont son cœur étoit enivré; mais que produisent les réflexions de l'esprit contre les sentimens du cœur?

Quelque sensible que lui fût cette incertitude, un nouveau sujet d'inquiétude le tourmentoit encore bien plus cruellement. Une année s'étoit à peine écoulee depuis qu'il jouissoit de son fidèle miroir, qu'un jour, en le considérant avec plus d'attention, il crut y découvrir un second mi-

roir parfaitement ſemblable au ſien, & qui avoit la même propriété. Il ne ſe trompoit pas; la belle inconnue le poſſédoit depuis peu, & n'étoit plus occupée que du ſoin de le regarder. Que ne voyent point les yeux d'un amant! Saphir avoit démêlé que le cœur de la belle étoit devenu ſenſible; il avoit apperçu chez elle de ces changemens que l'amour ſeul a le pouvoir d'opérer ſur les perſonnes auparavant indifférentes. Il ne lui avoit pas été difficile de deviner la cauſe de ce miracle, ni pourquoi le nouveau miroir étoit conſulté ſi ſouvent; mais quelque peine qu'il ſe donnât, il ne lui avoit pas encore été poſſible de diſtinguer ce qui s'y paſſoit. Le miroir ſe trouvoit toujours diſpoſé de façon que l'aimable perſonne, dont il étoit enchanté, étoit placée en le regardant, entre lui & l'objet dont elle s'occupoit, & par conſéquent, elle le lui cachoit tout entier. Il en avoit ſeulement aſſez diſtingué, pour ne pouvoir douter que la figure d'un homme ſe peignoit à elle; & c'en étoit aſſez, pour allumer dans ſon cœur la plus noire jalouſie. Faut il qu'une paſſion pour laquelle nous ſommes ſi véritablement nés, qu'une paſſion autoriſée & avouée par la nature, ait beſoin de choſes triſtes & pénibles pour ne ſe point éteindre? Hélas! il n'eſt que trop vrai; & l'on m'a fort aſſuré, que malgré

tous

tous les charmes dont étoit douée la personne du miroir, sans cette jalousie, sans le trouble, sans l'impatience & les sermens que Saphir faisoit de ne revenir jamais être le témoin des regards que l'on portoit à un autre : l'on croit, dis-je, que son amour n'auroit pas été aussi constant qu'il le fut : Quoi qu'il en soit, les fées le voulurent ainsi ; il est à présumer qu'elles avoient leurs raisons.

J'ai conté tout au plus juste, à ce qu'il me semble, le triste état auquel le roi Peridor étoit réduit : j'ai dit encore qu'il y avoit quinze ans qu'il ne connoissoit aucun plaisir, son fils pouvoit alors en avoir dix-huit, & depuis trois ans il faisoit constamment usage du joli miroir. Au bout de ce tems, une maladie de langueur s'empara de Peridor; elle fit bientôt craindre, avec raison, pour ses jours. Son fils, sa maison, sa capitale, tout le royaume, éprouvèrent une inquiétude & une douleur si vive, que je n'entreprendrai point de la décrire ; cette description ne pourroit que nous attrister le lecteur & moi.

Le roi triste, pendant toute sa maladie, ne parloit que de la reine, & du chagrin qu'il avoit de l'avoir offensée. Enfin, l'espérance de la revoir étoit la seule consolation qu'il éprouvoit. Toutes les facultés, tous les empiriques

& les charlatans, avoient inutilement tenté une cure, contre laquelle les eaux, en dernier lieu, & tous les remèdes possibles, qui les avoient précédés, avoient échoué. Las enfin, de tous les propos inutiles, & de toutes les citations tant grecques que latines, que l'on faisoit à tout moment pour lui prouver qu'il étoit malade; à bout de toute complaisance, il obtint qu'on le laissât seul dans sa chambre, & qu'on ne vînt point l'y troubler.

Un de ses plus grands maux étoit une oppression considérable, qui lui laissoit à peine la faculté de respirer. Il avoit donc ordonné qu'on laissât les fenêtres ouvertes, dans le dessein d'avoir un peu plus d'air. A peine eut-il été seul quelques momens, qu'un oiseau, dont le plumage étoit éblouissant, vint, après avoir voltigé quelque tems, se poser sur sa fenêtre. Son plumage étoit bleu céleste & or; ses pieds & son bec étoient de rubis; mais d'un si grand poli, que l'on n'en pouvoit soutenir la vue; ses yeux effaçoient par leur éclat, le feu des diamans les plus brillans; il avoit sur sa tête une couronne; en bonne foi, je ne sais pas de quoi elle étoit; mais je sais sûrement qu'elle étoit encore plus éclatante que tout le reste. Les comparaisons me manquent, pour faire imaginer combien son corsage étoit agréable & bien disposé. Pour son

ramage je n'en puis rien dire, car l'oiſeau ne chanta point; il regarda ſeulement le roi, & ce regard lui rendit toutes ſes forces. L'oiſeau fit plus, il vola dans la chambre, en regardant toujours fixement le roi; & chaque coup d'œil étoit une nouvelle confirmation de ſanté. Peridor ſe trouva diſpos, tel qu'il étoit avant ſa maladie; il ſe leva, & ne pouvant réſiſter à l'envie de ſe rendre maître d'un auſſi bel oiſeau, auquel il étoit de plus, redevable de ſon entière guériſon; il voulut s'en ſaiſir; mais plus léger qu'une hirondelle, l'oiſeau ſut l'éviter. Peridor au déſeſpoir ſonne, appelle de toutes ſes forces, on entre en foule. Il n'écoute ni la joie, ni la ſurpriſe, que toute ſa cour qui l'adore, lui veut témoigner du retour de ſa ſanté. Il dépeint à la hâte l'oiſeau qu'il a vu, & qui vient de le guérir; il ordonne qu'on le pourſuive, que l'on deſcende au jardin, & qu'on ne néglige rien pour lui apporter ce qui ſeul fait ſon deſir. On court à la hâte de tous côtés, ſoit à pied, ſoit à cheval, l'on bat tous les buiſſons, tous les oiſeleurs du royaume ſe mettent en campagne. Peridor étoit ſi fort aimé, la récompenſe qu'il promettoit étoit ſi conſidérable, & ces deux motifs ont toujours été ſi puiſſans pour faire agir les hommes, qu'en moins de rien, tout le monde, grands & petits, fut aux champs; & les villes devinrent déſertes.

Tous ces grands mouvemens ne produifirent, fuivant la coutume, que du tumulte & beaucoup de bruit; l'oifeau ne fe trouva point : & ce qui fut bien plus affligeant, le roi, quelques jours après, retomba dans le même état, & bientôt on le vit avec chagrin au même degré de langueur. Saphir, pénétré de la plus vive douleur, car il étoit le fils le plus tendre qu'on pût rencontrer, perfuadé que le fentiment facilite les recherches, fe flatta de trouver mieux qu'un autre, & pourquoi l'efpéra-t-il ? Parce qu'il avoit plus de defir de rencontrer. Il partit, quelque chofe qu'on pût faire pour l'empêcher; fa maifon voulut le fuivre. Il n'avoit formé aucun projet qui le déterminât à prendre un chemin plutôt qu'un autre. Les retraites qu'il crut les plus favorites des oifeaux, furent fes feuls guides; il battit toutes les haies & tous les buiffons; il queftionna tous ceux qui fe préfentèrent fur fa route; il fit enfin tout ce que peut dicter un auffi bon fentiment, que celui de vouloir fauver la vie d'un père, & d'un père tendrement aimé; mais plus il chercha, moins il trouva. Son impatience égaloit fon attachement.

Il arriva dans une des plus immenfes forêts du monde; les cèdres qui la compofoient, refpectables par leur vieilleffe, élevoient leurs têtes aux nues; & ces fuperbes têtes étoient portées

par les tiges les plus droites que l'on puiſſe imaginer. Malgré l'ombre que de ſi beaux arbres répandoient ſur la terre qui les produiſoit, cette terre étoit parée d'une herbe molle, émaillée des fleurs les plus rares. Toutes ces choſes perſuadèrent Saphir que le bel oiſeau devoit avoir pour retraite un ſéjour auſſi délicieux; dans cette idée, il prit la réſolution de ne point quitter cette forêt, qu'il n'en eût examiné tous les tours & tous les détours. Il réſolut de la parcourir dans tous les ſens; il imagina de plus, de faire peindre des filets de toutes les couleurs, dont on lui avoit dépeint l'oiſeau, perſuadé qu'on ſe laiſſe aiſément prendre à quelque choſe qui nous reſſemble. Non-ſeulement il avoit avec lui des oiſeleurs expérimentés, mais toute ſa ſuite excelloit dans cette profeſſion. Indépendamment de l'amour que Peridor s'étoit attiré, un courtiſan n'eſt-il pas de tous les métiers?

Saphir, après avoir couru une partie de la journée, comme il faiſoit ordinairement, ſe ſentit un jour preſſé de la ſoif. Il apperçut heureuſement une fontaine agréable dans ſa ruſticité, & dont l'eau claire & vive lui promettoit une ſatisfaction complette. Il tira de ſa poche une taſſe (c'eſt une précaution que tout voyageur ne doit pas mettre en oubli) dans le tems qu'il voulut la remplir, une petite grenouille verte, beaucoup

plus jolie qu'une grenouille ne le doit être, ſauta dans la taſſe. Il la rejeta, peu touché de ſes agrémens : plus vive qu'auparavant, elle fit un nouveau ſaut. Saphir tourmenté de la ſoif, & l'eſprit inquiet ſe préparoit à la jeter avec une ſorte d'impatience, dans le fond bien pardonnable, quand la petite grenouille, en le regardant avec les plus beaux yeux du monde ; je ſuis une amie de l'oiſeau, ménagez-moi, lui dit-elle, buvez, votre ſoif m'inquiète, vous m'écouterez enſuite.

Quand le prince eut étanché la ſoif qui le dévoroit, il obéit à la jolie Grenouille qui lui ordonna de s'aſſeoir & de ſe repoſer. Pour lors, elle lui dit, faites de point en point ce que je vais vous ordonner, raſſemblez votre ſuite, établiſſez là à quatre pas d'ici, dans un hameau que vous trouverez, il eſt ſuffiſant pour la contenir ; ſuivez tout ſeul, & ſans que perſonne vous accompagne, une grande route que vous trouverez à votre droite, en marchant vers le midi. La route eſt longue, elle eſt plantée de cèdres du Liban. Au bout de cette allée, un château ſuperbe ſe préſentera devant vous ; recevez ce petit grain de ſable, dit elle, en le lui préſentant avec une politeſſe & une grace infinie; mettez le dans la terre, le plus près que vous pourrez de la porte du château ; il aura la vertu de la faire



Je suis une amie de l'oiseau, ménage moi.

Marillier inv — E. De Ghendt sculp

ouvrir & d'endormir tous ceux par lesquels il est habité. Alors, marchez droit à l'écurie, sans être occupé que de ce que je vous recommande; choisissez le plus beau de tous les chevaux, montez promptement dessus, & venez me retrouver ici le plus vîte qu'il vous sera possible. Adieu, prince, je vous souhaite fortune : cela dit, la petite grenouille se plongea dans l'eau, & ne parut plus.

Le prince, rempli d'une espérance qu'il n'avoit point eue depuis son départ, exécuta ce qu'on lui avoit prescrit; il laissa ses gens dans le hameau, trouva la route qu'on lui avoit indiquée, la suivit tout seul, enfin il arriva à la porte d'un château qui lui parut superbe, & c'étoit avec raison; car il étoit de cristal, & tous les ornemens étoient d'or massif. Ces beautés frappèrent peu sa vue; il sema son grain, la porte s'ouvrit, tout le monde, ainsi que l'avoit prédit la grenouille, étoit endormi. Saphir alla droit à l'écurie, il avoit déjà fait choix du plus beau des chevaux dont elle étoit remplie, lorsqu'il apperçut tout auprès de ce bel animal, le plus riche harnois qu'on eût jamais vu. Il ne douta pas un moment que ce ne fût l'équipage de la monture qu'il se destinoit, & sans imaginer de faire le moindre mal (en effet, qui prend le cheval, peut bien emporter la selle) il le mit sur le

dos du ſuperbe courſier. Dans l'inſtant, tous les gens du château ſe réveillèrent; on ſe jeta ſur lui, on le ſaiſit; il étoit bien & dûment arrêté, qu'on crioit encore au voleur. On le mena devant le ſeigneur du lieu qui, prévenu par ſa bonne mine, plus que par les raiſons qu'il allégua, voulut bien lui accorder la permiſſion de ſe retirer. L'on m'a dit qu'il avoit expoſé qu'aimant fort la cavalerie, il avoit voulu, en attendant qu'on fût éveillé dans le château, faire un tour de manége ſur le cheval dont on l'avoit trouvé ſaiſi; cette raiſon, toute frivole qu'elle étoit, fut trouvée bonne, & la preuve, c'eſt qu'il fut relâché. Il ne faut point faire de difficultés inutiles; il n'y a rien à dire contre ce qui ſuffit.

Saphir, bien triſte, bien affligé, revint à la fontaine où la grenouille le traita tout au plus mal. Pour qui me prenez-vous, lui dit-elle › toute en colère, croyez-vous, en bonne foi, que ce ſoit pour bavarder que je vous ai donné les avis dont vous avez ſi mal profité? La douleur du prince fit recevoir ſes excuſes, & la bonne petite grenouille s'étant laiſſée attendrir, lui donna encore un petit grain; mais pour cette fois il étoit d'or. Elle lui recommanda d'obſerver les mêmes choſes que la première fois, à la ſeule différence, qu'au lieu d'aller à l'écurie qu

lui avoit été si funeste, elle lui ordonna d'entrer dans le château, le plus vîte qu'il le pourroit; de suivre l'enfilade de l'appartement, jusqu'à ce qu'il trouvât une chambre remplie de parfums, dans laquelle une fille endormie, & d'une beauté parfaite se présenteroit à sa vue; il eut ordre de l'éveiller, & de l'amener sur le champ, quelque chose qu'elle lui pût dire pour s'opposer à son dessein.

Le prince exécuta de point en point les ordres de la grenouille, & tout lui réussit encore: la porte s'ouvrit, tous les habitans du château parurent plongés dans le plus profond sommeil; il trouva la belle couchée entre deux draps, & sa beauté lui parut admirable. Il l'éveilla en la priant, d'une façon assez déterminée, de vouloir bien le suivre: la belle y consentit, quoiqu'avec assez de peine; aux conditions, lui dit-elle, monsieur, que vous me permettrez seulement de mettre mon jupon: que diroit-on de vous & de moi, ajouta-t-elle, si l'on vous rencontroit, me donnant fort poliment la main, pendant que je serois en chemise. Cette proposition parut trop naturelle à Saphir pour être refusée.

Mais la belle n'eut pas plutôt touché ce fatal jupon, que toute la maison s'éveilla, & que bien plus sérieusement que la première fois, le

prince fut arrêté & garotté. Il étoit si troublé de la faute qu'il avoit commise, si fâché de sa sotte complaisance, si déconcerté; qu'il ne fut que dire pour se justifier. Pour moi, j'ai toujours cru que les fées avoient séduit ses juges; en effet, comment pouvoit-on l'excuser, & quelle peine ne méritoit-il pas étant pris en flagrant délit, comme il l'avoit été, & qui pis est, en récidivant? Quoi qu'il en soit, on le mit à la porte avec assez de politesse; mais ce qui lui causoit un bien plus grand embarras, c'étoit la crainte de revoir la grenouille sa bienfaitrice. Comment se résoudre à paroître devant elle, après ce qui s'étoit passé? Il prit à la fin ce parti; mais ce fut avec une peine infinie. La grenouille le gronda, le chapitra, fit ce que l'on appelle un train épouvantable; le prince demanda pardon, représenta qu'il étoit bien difficile de refuser à une jolie personne (qui d'ailleurs veut bien vous suivre) la simple permission de ne mettre qu'un jupon. Il faut en un mot, faire ce que j'ordonne, lui dit, d'un ton colère, la jolie grenouille.

Après bien des excuses & des regrets de la part de Saphir, elle se rendit encore à ses prières; & s'étant tout à fait radoucie, elle lui donna un petit grain de diamant. Retournez au château, lui dit-elle, semez à la porte ce grain de diamant; mais ne pensez plus à l'écurie, ni à la

chambre, elles vous ont été trop fatales; allez droit au jardin, paſſez ſous un portique qui ſe trouvera en face d'un boſquet, au milieu duquel eſt un arbre dont la tige eſt d'or, & les feuilles d'émeraudes. Sur cet arbre, vous trouverez perché le bel oiſeau que vous cherchez avec tant de ſoin; vous couperez la branche ſur laquelle il repoſe, & vous me l'apporterez ſur le champ. Mais je vous avertis, en bonne amie, que ſi vous voulez en faire à votre tête, comme il vous eſt déjà arrivé deux fois, vous n'avez plus de reſſources à eſpérer, ni de moi, ni de perſonne.

Pour lors à ſon ordinaire, elle ſe cacha ſous l'eau, & le prince frappé de ſes dernières menaces, partit dans la réſolution de ne les pas mériter. Il trouva tout ce qu'il lui avoit été annoncé, le portique, le boſquet, l'arbre ſuperbe, & le bel oiſeau qui dormoit profondément ſur une de ſes branches. Il la coupa, & quoiqu'il vit à côté de lui une cage d'or qui convenoit très-fort, ce lui ſembloit, pour emporter ſa proie avec plus d'aſsûrance, il n'en fit aucun uſage & revint à la fontaine, marchant ſur la pointe du pied, & retenant ſon haleine dans la crainte de réveiller le bel oiſeau. Quel fut ſon étonnement! au lieu de trouver cette fontaine comme il eſpéroit, il apperçut dans la place qu'elle ocupoit

auparavant, un petit palais rustique à la verité, mais bâti dans le meilleur goût; & sur la porte de cette aimable retraite une personne charmante & qui le mit hors de lui même; le lecteur n'en sera point surpris, puisque c'étoit en effet l'inconnue du miroir. Quoi, madame, ne sachant ni ce qu'il faisoit, non plus que ce qu'il disoit, tant il étoit ému; quoi c'est vous! La belle en rougissant lui dit : seigneur, quant à vous, votre figure m'est bien connue, mais je croyois que vous me voyiez pour la première fois. Ah! madame, lui répondit-il, que j'ai passé de jours & de momens à vous admirer. Ce commencement d'entretien fut suivi du récit circonstancié de ce qui avoit occupé jusqu'alors nos deux amans; ils se communiquèrent réciproquement sans se rien cacher, tout ce qui leur étoit arrivé; ils eurent ensemble de ces conservations détaillées, dans lesquelles l'esprit soumis au cœur, ne voit & n'entend que par les organes du sentiment. Enfin, plus ils approfondirent, plus ils furent convaincus qu'ils étoient l'un & l'autre l'objet des attentions qu'ils portoient à leur miroir. En s'avouant leurs inquiétudes & leurs jalousies, ils s'avouèrent tout l'amour imaginable.

Le prince, après quelques momens de la plus tendre conversation, ne put s'empêcher de demander à la belle inconnue par quelle heureuse

aventure elle se rencontroit dans cette forêt. Il la pria de lui dire ce qu'étoit devenue la fontaine, & la conjura sur-tout de lui donner des nouvelles d'une grenouille à laquelle il étoit redevable de son bonheur, & à laquelle il avoit promis de reporter le bel oiseau qui, par parenthèse, dormoit toujours. Hélas! seigneur, vous la voyez devant vous, cette grenouille, dit-elle, d'un air assez embarrassé. Mon histoire ne sera pas longue; j'ignore, & ma naissance, & ma patrie: je sais seulement que je m'appelle Serpentine, les fées qui ont pris soin de moi, depuis que je suis au monde, n'ont jamais voulu que je fusse instruite ni de l'une, ni de l'autre; elles n'ont rien négligé pour mon éducation, & leurs bontés pour moi ont été excessives. J'ai toujours vécu dans la retraite, & depuis deux ans j'avoue qu'elle ne m'a point été difficile à soutenir. J'avois un miroir, seigneur.... La rougeur & la timidité l'empêchèrent d'en dire davantage; mais s'interrompant avec vivacité; vous savez que les fées veulent être obéies, & sans réplique; elles changèrent hier la petite demeure que vous voyez, dans la fontaine dont vous me demandez des nouvelles; & m'ayant métamorphosée en grenouille, elles m'ordonnèrent de dire à celui qui viendroit à la fontaine, tout ce que je vous ai dit avec exactitude. Mais, seigneur, quand je

vous ai vu paroître, qu'il m'a été douloureux, ſur-tout avec les impreſſions dont mon cœur n'étoit que trop rempli, de paroître à vos yeux ſous une figure auſſi difforme. Enfin, c'étoit une néceſſité ; & toute cruelle qu'elle m'a paru, il a fallu s'y ſoumettre. Je déſirois votre réuſſite, non-ſeulement pour vos intérêts, ſeigneur, mais auſſi par rapport à ma métamorphoſe qui ne devoit finir que quand vous feriez le maître du bel oiſeau ; j'ignore abſolument ce qui vous en fait déſirer la poſſeſſion. Pour lors, Saphir expoſa l'intérêt de la ſanté de ſon père, & tout ce qui a été rapporté ci-devant.

Serpentine devint triſte à ce récit, & ſes beaux yeux ſe remplirent de quelques larmes. Saphir la preſſa tendrement de l'inſtruire des raiſons d'un ſi prompt changement. Ah ! ſeigneur, vous ne connoiſſez de moi que ma figure, & quelques actions dont votre miroir vous a inſtruit ; je conviens que ces actions, tout indifférentes qu'elles puiſſent être, dénotent en général les ſentimens du cœur ; mais j'ignore ma naiſſance, & j'apprens que vous êtes fils de roi. Je vois de plus, que vous méritez de l'être ; que faut-il que je devienne, malheureuſe que je ſuis ? Saphir eut beau proteſter tout ce que l'amour exceſſif peut faire dire en cas pareil, l'aimable Serpentine lui répondit toujours : ſeigneur, je vous aime trop

pour vous engager à faire un mariage qui ne vous conviendroit pas, je ſerai fort à plaindre ; mais je ne changerai point de ſentimens. Si les fées, m'apprenant une naiſſance ſur laquelle je n'ai eu juſqu'ici, je l'avoue, aucune curioſité, ne me prouvent pas une extraction digne de vous, ſeigneur, quelques ſentimens que vous m'ayiez inſpirés, jamais je n'accepterai l'offre de votre main.

Ils en étoient à cet endroit de leur converſation qui n'auroit pas été ſi promptement terminée, quand une des fées parut dans ſon char d'ivoire, accompagnée d'une très-belle femme, mais qui n'étoit plus dans ſa première jeuneſſe. Le bel oiſeau ſe réveilla pour lors, & ſautant ſur l'épaule de Saphir, d'où il ne voulut jamais ſortir, il lui fit toutes les carreſſes qu'un oiſeau peut faire. La fée dit à Serpentine qu'elle étoit contente d'elle ; elle fit enſuite mille amitiés à Saphir, & le préſenta à Aglantine ſa tante, à la mode de Bretagne, car cette femme qu'elle amenoit avec elle, étoit en effet la veuve de Diamantin.

Après quelques embraſſemens, la fée, d'un coup de baguette, rendit ſa voiture à quatre places, d'un vis-à-vis qu'elle étoit ; elle ſe plaça avec Aglantine dans le fond, Saphir (ayant toujours le bel oiſeau ſur l'épaule) & Serpentine ſe

mirent ſur le devant. La fée manda par un de ſes pages à l'équipage du prince qu'il pouvoit revenir à la cour de Peridor à petites journées, & que le bel oiſeau étoit trouvé. Après cette petite attention, elle fit envoler ſon char. Malgré la vîteſſe avec laquelle ſe faiſoit le voyage, Saphir & Serpentine furent agités de toutes les penſées que le plaiſir de ſe voir, & la fin de leur converſation, pouvoit faire naître en eux ; car rien n'égale la promptitude des penſées des amans.

Dans cette ſituation d'eſprit, ils arrivèrent au palais du roi Péridor ; il s'étoit fait porter dans un veſtibule fort aëré, où l'on croyoit à tout moment qu'il touchoit à ſon dernier inſtant. D'abord que le char fut à une certaine diſtance, le bel oiſeau prit ſon vol, & venant à tire d'aîles, fondre ſur le roi malade, il lui rendit une ſanté à laquelle Conſtance s'intéreſſoit plus que lui-même : c'étoit elle en effet, qui reprit une figure que ſon cher Peridor n'avoit pu oublier. Elle témoignoit à ſon épo x, à ſon fils, le contentement qu'elle éprouvoit de les revoir, en même tems qu'elle aſsûroit la fée de la plus vive & de la plus tendre reconnoiſſance : elle exprimoit tous ces ſentimens à la fois, avec le déſordre de l'exceſſive joie & de la ſurpriſe, quand on vit arriver dans les airs une autre voiture. C'étoit l'équipage de l'autre fée, car on doit ſe ſouvenir que j'ai toujours

jours dit qu'elles étoient deux. Elle amenoit avec elle Diamantin, qu'elle avoit puni par l'abſence, & enfermé dans ſon château entre quatre chaiſes, dont il n'avoit pas bougé, & qui, plus paſſionné que jamais, & dans la ferme réſolution d'être fidèle, trouva Aglantine plus belle qu'il ne l'avoit jamais vue; leur raccommodement fut auſſi tendre que ſincère.

Au milieu de tant de reconnoiſſances & de contentemens, nos jeunes amans étoient dans une perplexité difficile à exprimer; quand tout à coup les fées, prenant Serpentine par la main, dirent aux rois & aux reines : Vous ne nous demandez point quelle eſt cette beauté, l'excès de votre joie excuſe votre peu de curioſité. Alors elles dirent à Serpentine, en lui montrant Aglantine & Diamantin, voilà ceux qui vous ont donné le jour. La nobleſſe de ſes ſentimens, & la vivacité des mouvemens de ſon cœur, lui causèrent à ces mots, une joie que Saphir ſeul pouvoit lui diſputer. Après les tendres embraſſemens d'une famille réunie, les fées proposèrent le mariage de Serpentine & du prince Saphir, qui fut généralement approuvé. Leurs cœurs furent dans la ſuite, toujours fidèles. Les fées aſſiſtèrent à ces trois mariages, car en effet il y en eut trois; je ne crois pas que l'on puiſſe me le diſ-

puter, & tout le monde fut content & ſage par la ſuite.

Peridor & Diamantin, comblés des bontés & des faveurs des fées, voulurent que leur hiſtoire devînt publique, afin qu'elle pût ſervir d'inſtruction à tous les hommes; & pour donner encore une plus grande marque de leur reconnoiſſance, ils firent raſſembler les hiſtoires de Féerie, arrivées dans les royaumes voiſins, & c'eſt une partie de ces contes qui compoſe ce petit volume.



LES PERROQUETS.

CONTE.

Il y avoit une fois une princeſſe, qui vint au monde avec beaucoup d'eſprit, de courage & d'ambition. Ces dons du ciel ſi rarement réunis, ont ſouvent été plus avantageux à ceux qui les ont reçus en naiſſant, que les ſucceſſions des plus grands empires. Quand elle fut dans un âge à pouvoir diſpoſer de ſa main, elle épouſa un prince qui vivoit en homme privé, dans des états où ſes ancêtres avoient régné jadis. Ce prince avoit échappé ſeul à la cruauté d'un puiſſant roi du voiſinage, qui avoit uſurpé le royaume, & qui, pour jouir avec plus d'impunité du fruit de ſes crimes, y en avoit ajouté un nouveau, en faiſant maſſacrer impitoyablement toute la famille royale, qu'il venoit de dépoſſéder.

La princeſſe ne fut pas plutôt mariée, qu'elle ne fut plus occupée que du ſoin d'inſpirer au prince ſon mari, le deſſein de remonter ſur un trône qui lui appartenoit. Elle lui répétoit ſans ceſſe, qu'il étoit honteux d'obéir, dans un lieu où l'on avoit droit de commander. Le prince étoit

naturellement pareſſeux, par conſéquent il étoit doux ; car rien ne conduit à la douceur autant que la pareſſe, cette fille de la volupté. Mais quels changemens une femme n'apporte-t elle pas, quand elle le veut, dans le caractère de ſon mari ?

Il ſe laiſſa donc peu à peu convaincre, ou plutôt ſéduire par les raiſons de la princeſſe ſa femme. Quand il lui repréſentoit que les projets qu'elle formoit étoient d'une impoſſible exécution ; elle répondoit en général que l'hiſtoire donnoit des exemples de plus grandes révolutions. Si le prince, en entrant dans le détail, lui diſoit que toutes les places du royaume étoient occupées par les troupes de l'uſurpateur ; la princeſſe répondoit que tous les gouverneurs étoient ſes ſujets naturels. Elle lui objectoit encore que tous les habitans gémiſſoient ſous le joug d'un prince étranger & avare, & que par conſéquent ſa domination étoit odieuſe. Mais par quel moyen pouvoient-ils ſe prévaloir de cette conjoncture ? Puiſque l'argent, le nerf de toutes les entrepriſes, leur manquoit abſolument.

Ils avoient l'un & l'autre aſſez de bien, pour vivre aiſément en perſonnes privées ; mais pour exciter une révolte, & faire une révolution générale dans un royaume, il faut avoir des ſommes immenſes à ſa diſpoſition : l'argent eſt, en ce cas, d'une néceſſité abſolue. Il en

faut, pour avoir des armes & des chevaux. Il enfaut, pour s'attacher ceux auxquels on confie le secret de l'entreprise ; il faut qu'ils ne puissent pas espérer une plus grande récompense de ceux à qui ils pourroient le révéler. Enfin il y avoit un nombre infini d'objections plus sensées les unes que les autres, que le prince paresseux faisoit à la princesse ambitieuse. L'article de l'argent étoit sur-tout, comme on dit, son cheval de bataille.

La princesse avoit été élevée dans un château situé au milieu des rochers & des bois, & dès sa plus tendre enfance, elle avoit ouï parler du pouvoir des fées. Elle avoit entendu raconter à sa nourrice & à sa gouvernante, qu'elles avoient transformé en plusieurs manières différentes, l'équipage de chasse du prince son père, toutes les fois qu'il s'étoit trop approché d'une caverne, où l'on disoit dans le pays qu'elles faisoient leur demeure, & l'on assuroit qu'elles en avoient interdit l'entrée à tous les mortels. Elles étoient bien aises que leur habitation fût tout à fait ignorée.

Les passions sont ingénieuses à tout mettre en œuvre. La princesse ambitieuse avoit hérité par la mort de son père & de sa mère, du château situé dans le voisinage des fées ; elle résolut d'y aller passer quelques mois dans la seule espérance, d'établir un commerce avec les fées ses

voiſines : nul autre motif ne pouvoit aſſurément l'y conduire. Ce château étoit aſſis au milieu des montagnes; tout y tomboit : les gens du lieu, les ſeuls au monde qui puſſent en parler, faiſoient ſans ceſſe l'éloge des beaux droits & de l'étendue de la juſtice de la terre ; mais dans le fond, c'étoit une priſon cruelle à habiter.

Il en arriva cependant, comme la princeſſe l'avoit eſpéré, & la conjoncture qui fit naître l'événement dont elle profita, ne pouvoit être plus favorable à ſes deſſeins. Un ogre effroyable qui habitoit dans les mêmes rochers, faiſoit, depuis long-tems, la guerre à ſes voiſins, il ne ſe repaiſſoit que de carnage, & il avoit, chemin faiſant, dévoré pluſieurs domeſtiques qui appartenoient aux fées. Ce procédé étoit abſolument contre le droit des gens; car il y avoit toujours eu quelque ſorte d'alliance entre les fées & les ogres, à peu près comme nous en avons avec les mahométans pour la néceſſité du commerce. Et les ogres ne pouvoient en prétendre cauſe d'ignorance; car on dit que ceux qu'ils avoient dévorés, étoient des gens de livrée, ce qui rendoit l'inſulte plus offenſante & le cas plus grave ; ſur-tout autrefois, où l'on étoit plus ſenſible à ces ſortes d'affronts, que l'on ne l'eſt aujourd'hui. Les fées irritées contre cette déteſtable nation, avoient pris le parti de l'exterminer.

Ce fut dans ces entrefaites que la princesse vint habiter son château. Les ogres, après quelques rencontres où ils avoient toujours eu du désavantage, se trouvant inférieurs en puissance & en enchantemens, aux fées leurs ennemies, vinrent supplier la princesse de leur donner retraite. Elle la leur accorda sans peine, regardant comme un acte d'humanité, de ne pas refuser l'asyle à des malheureux qui imploroient sa bonté.

Les fées, que leur art instruit de tout, quand elles consultent leurs livres, ayant appris que la princesse avoit retiré les ogres, envoyèrent lui porter leurs plaintes, d'un semblable procédé. Elles la firent avertir en même tems, que c'étoit rompre ouvertement avec elles. Qu'elles pouvoient d'un coup de baguette réduire son château en cendres. Qu'elle avoit trop d'esprit pour l'ignorer; mais que voulant conserver des égards pour une princesse d'un aussi grand mérite, & fille de parens qu'elles avoient toujours aimés, elles n'avoient voulu prendre aucun parti sans l'avoir auparavant avertie. Qu'elles la prioient de vouloir bien faire sortir leurs ennemis de sa maison, en l'assurant que si elle avoit cette honnêteté, elle éprouveroit, si l'occasion s'en présentoit jamais, qu'elles étoient de bonnes voisines.

La princeſſe répondit ſimplement, qu'elles n'avoient donné d'aſyle aux ogres, que pour ne pas refuſer la prière de gens qui lui avoient paru malheureux ; qu'elles les alloit congédier, & qu'elle ſupplioit ces dames de lui accorder la permiſſion d'aller leur rendre viſite, ou de lui marquer un lieu, où elle pût les entretenir.

La plus importante des fées fut touchée de l'honnêteté de la princeſſe, & elle vint la voir dans un char tiré par ſix animaux qui avoient chacun quatre aîles & quatre pieds. La vîteſſe de leur allure étoit ſi grande, qu'on ne pouvoit diſtinguer s'ils voloient ou s'ils marchoient. La fée fit préſent à la princeſſe d'une caſſette en apparence aſſez commune, & la pria de ne l'ouvrir qu'après ſon départ. Les fées bienfaiſantes, du nombre deſquelles étoit celle dont je parle, ne font aucune viſite ſans accompagner l'honneur qu'elles prétendent faire, de quelques marques ſenſibles de leur bonne volonté. La princeſſe reçut, & la viſite & le préſent avec de grandes démonſtrations de reconnoiſſance ; & la fée fut extrêmement contente, & de ſes propos & de ſes ſentimens. Je n'ignore pas, lui dit-elle en la quittant, les grands deſſeins que vous méditez, & dont vous êtes ſans ceſſe occupée ; vous pouvez compter ſur mon ſecours, parce que la juſtice eſt de votre côté.

La princeſſe ſavoit très-bien que la caverne où la fée avoit ſon palais, étoit inacceſſible à ceux qu'elle n'y vouloit pas recevoir; elle lui demanda donc pour preuve de ſes bontés, la grace d'y pouvoir quelque jour être introduite. La fée y conſentit, elle lui aſſigna un jour, & la princeſſe y fut exacte. Elle fut reçue à l'entrée de la caverne par douze jeunes fées plus magnifiques les unes que les autres. Elles étoient vêtues de brocard d'or, leurs coîffures garnies de diamans, étoient chargées de plumes & d'aigrettes, chacune étoit parée du portrait de la grande fée, attachée à un grand ruban couleur de feu, de la façon que l'on porte les rubans des ordres. Ces douze belles & jeunes fées reçurent la princeſſe avec toutes les marques du plus grand reſpect, & la conduiſirent dans l'appartement de la fée.

Elle étoit négligemment couchée ſur un lit, où l'or brilloit de tous les côtés, un ſimple couvre-pied d'Edredon, étoit encore plus négligemment étendu ſur elle. L'on ſe doute bien de la raiſon qui l'engageoit à recevoir la princeſſe en cet état; c'étoit pour éviter l'embarras des cérémonies. Cette méthode ſatisfair à la fois la vanité & la pareſſe, & c'eſt ce qui m'engageroit à répondre que cet uſage ſera pratiqué plus long-tems qu'aucun autre. Sa cour étoit des plus nombreuſes, quoiqu'elle ne fût compoſée que des

officiers du palais & de toutes les fées de ſa famille ; les uns & les autres étoient dans un grand ſilence autour d'elle. L'on voyoit auprès de ſon lit un bureau de corail, de pièces de rapport, ſur lequel étoit une écritoire d'or émaillé, des papiers, des livres, & des inſtrumens de féerie ; ſur le pied du lit quelques petits chiens qui par parenthèſe, aboyèrent beaucoup quand la princeſſe entra, & un peu plus bas ſur des carreaux, il y avoit des perroquets, des nains, & des ſinges ; enfin tout ce qui ſert à l'amuſement des grands. La princeſſe fut placée auprès de la fée dans un fauteuil d'un prix infini ; il étoit d'une broderie d'or relevée des plus groſſes & des plus belles perles de l'orient.

Auſſi-tôt que la princeſſe fut aſſiſe, tout le monde ſe retira par reſpect. La fée renouvela alors les offres qu'elle avoit déjà faites de ſon pouvoir & de ſes conſeils, & la princeſſe lui fit mille remercîmens, du riche préſent qu'elle avoit reçu. Elle lui parloit de la caſſette qu'elle lui avoit apportée, lorſqu'elle l'étoit venue voir, & qu'elle avoit trouvée remplie de pierreries d'un prix ineſtimable. Je vous en fournirai toujours de pareilles, lui répondit la fée, quand vous en aurez beſoin pour des deſſeins auſſi légitimes ; & elle ajouta à ce premier préſent, celui d'une ſeconde caſſette pleine d'or monnoyé, pour s'en ſervir dans les premières occa-

ſions, en attendant qu'elle eût pu trouver à vendre les pierreries.

Sa générosité ne ſe borna pas à ces ſeuls préſens, elle lui donna pluſieurs Perroquets, qui, non-ſeulement parloient, ce qui n'eût pas été rare; mais qui étoient encore capables de négocier les affaires les plus délicates; car ils avoient de l'intelligence, de l'eſprit, de la fineſſe & du ſavoir, toutes choſes néceſſaires aux négociations. Ils vous ſeront néceſſaires, lui dit la fée; employez-les hardiment, ils pourront vous inſtruire de tout ce qui ſe paſſera dans le conſeil de vos ennemis, & par leur moyen, vous pourrez entretenir commerce avec vos amis : ces négociateurs ne peuvent être ſuſpects. Munie de tant de ſecours, & aidée des conſeils & des inſtructions, que la fée lui avoit donnés, la princeſſe prit congéd'elle, en l'aſſurant d'une reconnoiſſance éternelle. Elle brûloit d'impatience de revoir le prince ſon mari, & de mettre en œuvre ſes grands deſſeins.

L'ambition eſt toujours vive; la princeſſe entretint ſon mari très-exactement, de tout ce qui lui étoit arrivé d'heureux; mais il eut peine dans les commencemens à y ajouter foi. Le doute & la méfiance en pareil cas, ne ſont point ſurprenans, & le lecteur fera peut-être lui-même quelque difficulté de croire le récit que je fais. Cependant le prince vit tant de

marques ſenſibles de réalité, qu'il ſe réſolut à tenter la fortune. L'or & les pierreries étoient des preuves bien fortes de ce qu'il entendoit dire. Les Perroquets achevèrent de le perſuader. Car ils avoient avec les perſonnes en qui ils pouvoient prendre confiance, des converſations plus raiſonnables, que celles des hommes ordinaires ; par tout ailleurs ils prononçoient, comme tous les autres Perroquets, ſeulement quelques mots mal articulés.

Le prince ne doutant plus de la puiſſance de la fée qui favoriſoit ſon deſſein, crut qu'il n'y avoit plus de tems à perdre. Il conſentit de quitter ſon vieux château, auquel il s'étoit cependant aſſez accoutumé, & réſolut de ſe rapprocher de la capitale, pour être plus à portée d'avoir des nouvelles & de donner des ordres.

Il dépêcha de concert avec la princeſſe, un de ſes plus habiles Perroquets avec de bonnes inſtructions, pour ſe tenir auprès du gouverneur général de tout le royaume. Il avoit ordre de revenir à tire d'aîles, s'il apprenoit qu'on eût le moindre ſoupçon de ſon projet. Le Perroquet arriva promptement dans le jardin du gouverneur, il vola d'oranger en oranger pendant une heure ou deux, & ſe conduiſit ſi bien qu'il ſe laiſſa prendre. Il fut préſenté au gouverneur, qui le trouva ſi joli, ſi doux & ſi carreſſant, qu'il le fit mettre ſur le champ dans ſon

cabinet, dans une cage magnifique, dont il sortoit quand il lui plaisoit. Il se servoit de cette liberté pour voler par-tout où alloit le gouverneur, & particulièrement quand il ne voyoit qu'une seule personne avec lui; de telle sorte que l'on ne traitoit d'aucune affaire, qu'il n'en eût connoissance. Le gouverneur étoit un homme fort grave en public, mais il faisoit dans son cabinet de grandes extravagances, dont le Perroquet fit de bons contes après la révolution.

Le Perroquet ayant volé plusieurs fois dans le jardin, sans avoir abusé de sa liberté, puisqu'il étoit toujours revenu très-exactement, ne fut plus observé, ce qui lui facilita le moyen de rendre compte de tout ce qu'il apprenoit, à un autre Perroquet que le prince envoyoit de tems en tems pour en être instruit. Ce dernier étoit un des bons couriers que l'on eût jamais vu; sa diligence étoit infinie. Le prince & la princesse tirèrent mille connoissances par cette voie, qui leur servirent à prendre des mesures certaines pour leur entreprise. Les autres Perroquets furent employés en plusieurs endroits du royaume, pour porter & rapporter des nouvelles, & s'en acquittèrent avec toute la fidélité & l'intelligence qu'on pouvoit desirer; & pour tout dire enfin, ils firent ce que la fée avoit promis de leur service. Les pierreries furent vendues dans les grandes villes, & l'argent que l'on en reçut,

aussi-bien que celui que l'on tenoit déjà de la libéralité de la fée, fut distribué avec tant de sagesse, & tant de bonheur, que tout le royaume s'étant soulevé en un même jour, les garnisons de l'usurpateur furent presque par-tout désarmées à la même heure; & ce fut avec si peu de sang répandu, qu'il n'y a pas d'exemple dans l'histoire, qu'une pareille révolution ait été méditée & exécutée avec autant de sagesse & de promptitude.

Les étrangers furent congédiés. Le prince & la princesse furent couronnés dans la ville capitale, au milieu des acclamations de tous leurs sujets, charmés de voir leur légitime maître sur le trône, & un maître si aimable par sa donceur, & les qualités qu'il avoit pour la société, qu'il fit pendant toute sa vie, les délices de toute sa cour; pendant que la princesse, en suivant son inclination naturelle, s'occupoit pour le bien de l'état, des affaires les plus essentielles & de la plus grande importance. Ils vécurent heureux & unis, parce que chacun d'eux partagèrent le gouvernement, suivant son goût & son caractère.



LE NAVIRE VOLANT.

CONTE.

Il a plusieurs siècles que tous les princes de la terre, aussi-bien que leurs sujets, fatigués de la tyrannie que les fées exerçoient sans cesse, résolurent d'un commun accord de leur déclarer la guerre. Ils étoient convaincus que leur pouvoir causoit pour l'ordinaire de très-grands maux, & ne faisoit du bien qu'à très-peu de gens; & ce bien comment étoit-il accordé? C'étoit le plus souvent à des conditions si rigoureuses, qu'il falloit se livrer aux plus terribles épreuves, avant que de parvenir à l'accomplissement de ses desirs, & quelquefois avant que d'obtenir la moindre grace.

Les fées étoient alors immortelles, comme elles le sont aujourd'hui; mais elles n'en étoient pas moins soumises à ce jour fatal de chaque semaine, où paroissant sous la figure de quelque animal, elles étoient exposées aux insultes de leurs ennemis. Au moment de leur métamorphose

toute leur puiſſance s'évanouiſſoit; & ſujettes aux mêmes misères que les bêtes dont elles avoient été obligées de prendre la figure, ce n'étoit qu'en fuyant, ou en ſe cachant, qu'elles pouvoient ſe dérober aux outrages qu'on leur préparoit. Mais malgré toutes les précautions qu'elles prenoient, elles étoient ſouvent ſurpriſes, & tous les rois dont je viens de parler, profitèrent avec tant de ſuccès de l'avantage que leur donnoit ce jour funeſte pour les fées, qu'en peu de tems il en périt un très-grand nombre, & qu'on les réduiſit à prendre le parti de la retraire.

Elles étoient aſſez irréſolues ſur le choix d'une contrée qu'elles vouloient habiter en commun, & ſans le mêlange d'aucune perſonne mortelle; lorſqu'une d'entr'elles qui ſurpaſſoit les autres en prudence & en induſtrie, ouvrit un avis qui fût unanimement applaudi. Elle propoſa de conſtruire un fort grand vaiſſeau d'un bois extrêmement léger, dont le dehors ſeroit couvert de plumes d'autruches. Ces plumes ne devoient être arrêtées au corps du navire, que par le gros du tuyau, afin que l'air, en les agitant, ſoutînt la machine, & la fit marcher d'un cours rapide & certain. Le dedans de ce grand vaiſſeau devoit être, ſelon le projet, doublé de peaux de cignes,

&

& deux plumes de phénix ſi éblouiſſantes, qu'elles avoient la vertu de rendre inviſible, à tout ce qui les environnoit, devoient encore être attachées à la poupe & à la proue de cette belle machine, d'une façon que rien au monde ne les en pouvoit ſéparer.

Auſſi-tôt que le deſſein de ce bâtiment fut approuvé, l'ouvrage fut dans ſa perfection. Le ſimple ſouhait des fées ſuffit pour l'exécution. Elles s'embarquèrent à la hâte, bien réſolues de ne déterminer leur demeure qu'après avoir examiné toute la terre avec la plus grande attention. Elles furent à l'inſtant élevées, ſans que le vaiſſeau fit le moindre mouvement, & nul mortel n'a pu ſe vanter d'avoir vu leur embarquement. Lorſqu'elles furent parvenues à la plus haute région de l'air, le vaiſſeau vogua avec une égalité parfaite, comme il eût pu faire ſur la mer la plus paiſible & la plus calme ; les aſtres paroiſſoient, de ce lieu, dans une ſplendeur qui n'étoit jamais obſcurcie, & qu'on ne peut imaginer dans notre hémiſphère : leur éclat ne cauſoit aucun éblouiſſement, & leur voiſinage n'incommodoit point par ſa chaleur. Quand on regardoit la terre à travers cette immenſité d'air, on la voyoit ſemblable à un chaos triſte & ténébreux, qui ne devoit naturellement inſpirer au-

cun regret aux perſonnes qui en avoient abandonné le ſéjour.

Mais que ne peut l'habitude ? Les fées étoient accoutumées, de trop longue main, à l'habitation de la terre; elles faiſoient trop de cas de leur art qui ne ſe peut exercer que ſur les hommes, pour ſe réſoudre à s'en ſéparer entièrement : elles ne vouloient pas non plus s'éloigner du voiſinage des cieux. Combattues de ces deux deſirs qui leur paroiſſoient à elles-mêmes incompatibles, elles furent ſecourues par la rencontre d'une montagne contre laquelle leur vaiſſeau fut prêt de ſe briſer.

Cette montagne étoit la ſeule au monde qui s'élevât à une hauteur ſi exceſſive. Les précipices qui l'environnoient la rendoient inacceſſible; le ſommet excédoit de beaucoup l'air groſſier, par conſéquent il étoit exempt de toutes ſes intempéries; mais plus la pente de cette montagne ſe rapprochoit de la terre, plus elle étoit couverte de neiges & de glaces. Les fées les amaſsèrent en un même lieu; elles en conſtruiſirent un ſalon fort vaſte & fort exhauſſé. Le froid & les tempêtes eurent défenſes d'approcher à l'avenir de tout ce canton; les fleurs & les fruits prirent la place des frimats, & le zéphir eut ordre de ne jamais ceſſer de l'embellir. La ſitua-

tion du ſommet de la montagne étoit admirable & délicieuſe ; mais malheureuſement ſon eſpace étoit d'une petite étendue.

Les fées ménagèrent donc le terrein ; elles placèrent au milieu, un baſſin d'une matière précieuſe ; elles y firent naître une ſource qui ne pouvoit jamais tarir, & dont l'eau ſe répandoit ſans ceſſe par des caſcades agréablement diſtribuées, ſur les fleurs & ſur les fruits dont la montagne dès lors ſe trouva revêtue. Cette eau qui participoit de la matière céleſte avec laquelle elle ſe mêloit, étoit beaucoup plus pure que celle dont nous uſons ici bas ; elle avoit de plus, la propriété de procurer l'immortalité, & d'entretenir la beauté des perſonnes qui s'y baignoient, en même tems qu'elle procuroit une ſanté parfaite à celles qui en faiſoient uſage pour leur boiſſon. Les fées élevèrent en un moment, à l'un des côtés de cette fontaine, un palais magnifique, où elles établirent leur demeure, & ce palais ſe trouva placé de ſymétrie, avec le ſalon dont j'ai parlé.

Les fées avoient fait de ce ſalon, un lieu d'enchantement ; elles en avoient converti en diamans les murailles, qui n'étoient auparavant qu'un amas de glaces ; & le ſoleil, par ſon voiſinage, avoit achevé d'y donner la ſolidité, ſans en altérer la tranſparence. Ce n'étoit pourtant

qu'un des moindres prodiges qui rendoit ce ſalon merveilleux & digne d'être habité par les dieux. Lorſqu'on y étoit entré, & qu'on élevoit les regards, le mouvement des cieux ſe développoit avec la même netteté, que ſi on eût été dans le ciel; on diſtinguoit de même, l'immenſité de la mer & la terre toute entière; on pénétroit juſqu'au fond de ſes entrailles, lorſqu'on abaiſſoit les regards. Quant aux murailles de ce beau ſalon, elles repréſentoient tour à tour, & ſuivant la volonté de celles qui les conſidéroient, toutes les perſonnes qui habitent l'univers. Non ſeulement leurs figures s'y peignoient au naturel, mais toutes les actions préſentes y étoient encore retracées avec la plus exacte vérité.

A ce miracle de la vue, ſe joignoit celui de l'ouie. Sans ce dernier article il eût manqué quelque choſe à la curioſité. L'on trouvoit donc dans le même lieu, pluſieurs ſortes d'inſtrumens rangés ſur des tables de rubis, qui produiſoient le même effet pour les converſations, que les murailles pour les objets viſibles; afin qu'en connoiſſant les figures, il fut poſſible de connoître auſſi les caractères de leur cœur & de leur eſprit. Pour mettre en œuvre ces inſtrumens, il ſuffiſoit d'ordonner à celui dont on aimoit mieux le ſon, de rapporter les paroles que proféroient les perſonnes pour leſquelles on avoit de la curioſité;

l'inſtrument obéiſſoit auſſi tôt, avec beaucoup de fidélité & de mélodie. Il avoit de plus, l'agrément de ne ſe rendre intelligible, qu'à celui qui l'interrogeoit, afin, non-ſeulement d'être diſcret, mais encore de n'être pas un obſtacle à ceux qui pouvoient en même tems avoir un ſemblable deſir.

Les fées ſe trouvèrent dans l'obligation d'employer une dernière induſtrie pour pouvoir habiter aiſément un auſſi petit terrein. Et de plus, il leur étoit néceſſaire, pour venir sûrement ſur la terre, quand elles en auroient la volonté, de ſe rendre méconnoiſſables par le changement de figure : ſans cela, quelle eſpérance pour elles d'y pouvoir exercer librement leurs talens? Ce dernier expédient fut de réduire leur taille à la hauteur de celle des plus petits enfans, en conſervant cependant les proportions des grandes perſonnes les mieux faites. Elles donnèrent encore à leur peau, une dureté qui approchoit de celle des pierres, & elles couvrirent cette peau d'un vernis, qui laiſſoit voir la blancheur de leur teint, & le rouge dont elles aimoient à ſe parer; & par ce moyen, leur beauté devint très-éclatante & très-ſolide.

Quand elles avoient envie de venir dans le monde, elles ſe préſentoient devant les murailles du ſalon; elles faiſoient paſſer en revue toutes

les personnes, sur-tout les plus jolis enfans qui se trouvoient alors sur la terre, & se déterminoient sur leur physionomie, à s'attacher à eux, tantôt pour leur nuire, & tantôt pour leur faire plaisir. Enfin, elles en agissoient en ce cas, comme presque tout le monde fait, suivant les préventions de la haine ou de l'inclination. En arrivant sur la terre, elles se défendoient, pour l'ordinaire, l'usage de la parole. Il n'y eut donc que les enfans qui eurent de la considération pour elles; mais il ne leur importoit à quel titre elles entrassent dans les palais & dans les plus simples maisons, pourvu qu'en effet elles y fussent reçues. Leur teint étoit, comme je l'ai déjà dit, d'un blanc, d'un incarnat, & d'une polissure au-dessus du naturel, & leur parure étoit toujours très recherchée. Les enfans se divertissant à les habiller & à les deshabiller, elles devinrent communes dans la société; on en trouvoit par-tout. Il falloit donc leur choisir un nom; & les hommes leur donnèrent, celui de Poupée, en mémoire d'une impératrice de ce même nom (1), qui s'étoit rendue fameuse par l'application continuelle qu'elle avoit eue toute sa vie à se farder, & à

(1) Sabine Poppée, seconde femme de l'empereur Néron, fameuse par sa coquetterie & le soin qu'elle prenoit pour la conservation de sa beauté. Quelques-uns lui attribuent l'invention du fard.

ſe charger d'ornemens. Les Poupées reçues dans le monde, ſans que l'on eût d'elles la moindre méfiance, faiſoient le bien & le mal qu'elles vouloient, ſans que l'un ni l'autre leur fût attribué, & il y a apparence qu'elles continuent à ſe conduire de la même façon, malgré la prévention où l'on eſt que leur puiſſance eſt finie, & que leur corps eſt converti en un plâtre inanimé.

Quoi qu'il en ſoit, il y a ſept ou huit mille ans, qu'une des fées, dont les tréſors ne tariſſoient jamais; celle-là même qui avoit élevé à la royauté par une voie biſarre (ainſi que tout le monde l'a ſu) une fille de médiocre condition qu'elle avoit priſe en amitié; cette fée, dis-je, réſolut de chercher encore quelque occupation digne d'elle; elle entra dans le ſalon; & s'étant aſſiſe négligemment ſur un canapé, vis-à-vis une des murailles, elle fut frappée, dans la revue qu'elle fit du genre humain, d'une petite princeſſe de quatre ans, dont la beauté & les agrémens ſurpaſſoient tout ce qu'elle avoit jamais vu. Elle conſulta ſur ſon eſprit, un deſſus de violon, qui lui rapporta des diſcours ſi brillans & ſi enjoués, qu'elle jugea qu'il ne lui manquoit rien pour être parfaite. La princeſſe ſa mère, qui étoit fort jeune, fort belle & fort

ſpirituelle, ne la charma pas moins. Elle ſe ſentit prête à voler auprès de cette aimable famille, & rien ne mit obſtacle à ſon deſſein, que la découverte qu'elle fit avec chagrin, qu'il n'y avoit plus de perfection à leur donner.

Elle ne put cependant ſe réſoudre à leur être inutile; quand on s'intéreſſe vivement aux gens, l'on diſtingue aiſément à quoi l'on peut leur être utile. Elle s'apperçut que leur fortune n'étoit pas proportionnée à leur naiſſance & à leur mérite; que la petite princeſſe avoit un frère à qui tout le bien de ſa maiſon appartenoit, & que par conſéquent, elle pourroit avoir dans la ſuite un grand beſoin de ſon aſſiſtance. Car dès ces tems reculés, la fée des tréſors étoit néceſſaire & déſirée dans le monde.

Cette découverte détermina la fée à partir; mais pour être reçue plus favorablement de cette aimable enfant, elle trouva le moyen de lui être envoyée par une tante qu'elle aimoit beaucoup. Cette tante paſſoit ſa vie, retirée dans un déſert, & ne pouvoit voir ſa nièce que fort rarement. Elle fut enchantée d'avoir un tel préſent à lui faire; & l'on ne m'a pas pu dire laquelle avoit eu le plus de plaiſir, ou de donner, ou de recevoir. La tante revêtit la Poupée d'habits ſemblables aux ſiens, & à ceux des perſonnes avec

lesquelles elle habitoit son désert. La petite princesse reçut le présent ; elle appela la Poupée, sa tante, & lui fit des amitiés & des carresses, comme si en effet elle eût été telle : le reste de la maison ne lui fit pas un moins bon accueil, & la fée en fut si contente, qu'elle engagea une de ses sœurs à venir lui tenir compagnie. Celle-ci y consentit volontiers, & fut donnée de la même main & sous le même habit.

Ces deux fées ne pouvant rien ajouter aux graces de la princesse, s'appliquèrent à lui inspirer un courage capable de résister à tous les malheurs de la vie ; elles firent la même faveur à sa mère ; & comme la petite étoit dans l'âge où l'on commence à instruire les enfans, les fées la rendirent en peu de tems très-savante, sans lui donner la peine d'étudier : sa vivacité ne se seroit pas accoutumée à cette peine.

Quand elle eut atteint l'âge de douze ans, elles l'emmenèrent une nuit dans la chaloupe du navire dont on a lu la description. Les plumes d'autruches lui donnoient la même légéreté. Elles la conduisirent dans le beau salon que l'on pouvoit appeler le miroir de l'univers. Alors, elles firent passer en revue, devant elle, tous les rois du monde, dans le dessein de savoir celui qu'elle trouveroit le plus à son gré. La princesse n'osoit

au commencement faire un choix ; il lui paroiſſoit que c'étoit, en quelque ſorte, bleſſer la modeſtie ; enfin, après un commandement abſolu, elle remarqua un jeune roi, & c'étoit celui-là même que les fées lui deſtinoient.

Elles avoient comblé ce prince depuis ſa naiſſance de leurs dons les plus précieux; elles l'avoient rendu extrêmement aimable, & il avoit encore le cœur libre. Il ne s'agiſſoit plus que de lui inſpirer un deſir égal à celui qu'il avoit fait naître. Les fées firent tomber entre ſes mains le portrait de la princeſſe; ce ne leur fut pas une choſe bien difficile, & le prince encore plus aiſément, en devint éperdûment amoureux. Quoiqu'il fût dans la plus grande jeuneſſe, ſa ſageſſe & ſon mérite extraordinaire, le rendoient maître abſolu de lui-même & de ſes états; il ne voulut donc point d'ambaſſadeur pour négocier l'affaire du monde qui lui importoit le plus : il vint en perſonne, avec une cour & un équipage pompeux, demander la princeſſe. Il n'eût pas de peine à l'obtenir; dès ces tems reculés, ce n'étoit plus le mérite ſeul qui décidoit de la fortune. Cet heureux événement parut incompréhenſible à tout le monde ; on ignoroit à qui la petite princeſſe & ſa mère pouvoient avoir une telle obligation. Elles ſeules, qui étoient dans la confidence des

fées, & qui profitoient tous les jours de leurs bienfaits, en avoient connoiſſance.

Le navire volant que les fées avoient précieuſement conſervé dans une grotte de la montagne, fut donné aux nouveaux mariés, qui préférèrent avec raiſon cet équipage, à tout autre, pour aller dans leur royaume. Ils y furent reçus avec des acclamations & une joie qui ne ſe peuvent exprimer, & qui ne ſe ralentirent point avec le tems. Le navire demeura toujours à ces deux aimables époux, avec le pouvoir d'y faire entrer tous ceux qu'ils vouloient, & celui d'y être viſibles ou inviſibles. L'on doit ſe ſouvenir qu'il ne falloit, pour cet effet, que couvrir & découvrir, à ſa volonté, les plumes de phénix.

Les nouveaux mariés furent dans leur belle voiture, rendre viſite à la tante qui avoit donné les Poupées. Ils ne voulurent plus lui permettre d'habiter ſon déſert ; ils l'emmenèrent avec eux ; elle fut de plus, aſſociée à tous les privilèges accordés par les fées. Celui qui la toucha davantage, fut l'agrément de ſe baigner avec ſa ſœur & ſa nièce, dans l'eau céleſte qui communiquoit l'immortalité. Cette circonſtance fait juger avec fondement, que cette compagnie jouit encore de toute la félicité qu'on vient de dépeindre, & qu'elle ſe divertit peut-être en ce moment même,

à voyager dans les airs ſur le navire volant, & quelque jour les plumes de Phénix, différemment placées, nous permettrons de les voir paſſer.



LE PRINCE PERINET
OU L'ORIGINE DES PAGODES.
CONTE.

ALMIDOR, roi d'une partie des Indes, devint amoureux d'une belle princeſſe, qu'il épouſa avec toute ſorte de magnificence. Le peu de tems que ces deux nouveaux époux vécurent enſemble, ils le paſsèrent dans une union parfaite; la raiſon en eſt ſimple : ils n'eurent rien à déſirer, & par conſéquent rien à ſe reprocher.

La reine étoit devenue groſſe au commencement de ſon mariage, & le roi attendoit avec impatience, qu'elle mît au monde le fruit de leurs amours; elle accoucha enfin d'un beau prince, qu'on nomma Perinet. Almidor goûtoit une joie parfaite, quand une femme de la reine vint lui dire qu'elle touchoit à ſa dernière heure. Il ne courut pas, il vola dans l'appartement de cette princeſſe qu'il trouva prête à rendre les derniers ſoupirs. Dès qu'elle vit ſon cher Almidor, elle lui dit d'une voix entrecoupée, en lui tendant la main : Je vous laiſſe un fils qui, à ce que j'eſpère, vous conſolera de ma mort;

ſi vous m'aimez, vous ne vous remarierez jamais. Elle en auroit bien dit davantage; mais la parque inhumaine ferma ſa bouche pour toujours.

Le roi s'abandonna à tous les regrets que devoit exiger de lui la perte qu'il venoit de faire. Il s'enferma avec ſon cher Perinet, qu'il tenoit entre ſes bras, & qu'il mouilloit à tous momens de ſes larmes. Quand l'excès de ſa douleur fut un peu appaiſé, il ſe montra à ſon peuple, & ne fut occupé que du ſoin de le bien gouverner.

Quelques années s'écoulèrent de la ſorte; le petit prince en avoit alors près de ſix, & le roi l'élevoit avec tous les ſoins & la tendreſſe que méritoit un enfant auſſi aimable, & qui lui étoit auſſi cher. Un jour que toute la cour ſe promenoit au bord de la mer, dans un jardin délicieux, arroſé par une infinité de ſources de la plus belle eau du monde, & qui n'étoit formé que par des compartimens de fleurs & de gaſon, des berceaux & des cabinets couverts de fruits exquis; on vit tout-à-coup s'élever ſur la ſurface de la mer (quoiqu'elle fût calme de toutes parts, & qu'il ne fît pas alors le moindre vent) on vit, dis je, un feu qui flottoit d'une viteſſe incroyable ſur les vagues, & qui s'accrût au point, que lorſqu'il s'arrêta près du rivage, il parut une montagne enflammée.

On regarda ce prodige, avec un étonnement

mêlé d'admiration; mais on fut bien plus surpris quand on vit sortir, du milieu de ces flammes, un petit batteau traîné par deux cignes plus blancs que la neige, dans lequel étoit assise une femme d'une beauté éblouissante. Lorsque le batteau fut à la portée de la voix, cette belle personne adressa la parole au roi, & lui dit : Je suis la fée Manipe; je me suis toujours intéressée aux princes de votre maison; un malheur vous menace; vous pouvez cependant le prévenir; vous devez être séparé de votre fils; avant qu'il ait atteint sa quinzième année, il vous sera enlevé dans vos propres états; prenez sur cela le parti que votre prudence vous dictera. Elle disparut dans le moment, & laissa toute la cour dans une douleur aussi vive, que si la prédiction eût déjà eu son effet.

Almidor se retira, accablé de tristesse, & ne pensa plus qu'à chercher les moyens de se soustraire à un tel malheur. Enfin, il jugea que sa sœur, la reine des fées, étoit seule capable de l'en garantir; & sans délibérer davantage, il conduisit lui-même son cher Perinet au palais de cette princesse. Elle les reçut l'un & l'autre avec toute la tendresse & l'amitié possibles; & lorsque le roi l'eut instruite des raisons qui l'obligeoient à remettre entre ses mains un dépôt si précieux : Je l'accepte, dit-elle, de tout mon cœur; comptez que, sensible, comme je le dois, à la con-

fiance que vous me témoignez, j'aurai pour ce cher neveu toutes les attentions qu'il mérite; oui, je vous le promets; tant qu'il sera dans mon royaume, il ne lui arrivera rien qui vous puisse causer la moindre peine. Almidor, charmé des bontés de sa sœur, s'en retourna satisfait.

La reine des fées ne fut plus occupée qu'à procurer à son neveu, tous les divertissemens convenables à son âge. Elle n'avoit point d'enfans: elle le regardoit donc comme son propre fils, & l'aimoit avec autant de tendresse, que s'il l'eût été véritablement. Mais en même tems qu'elle épuisoit son art pour faire passer au jeune prince des jours délicieux, elle étoit encore plus attentive à lui procurer une éducation digne de sa naissance. Des maîtres habiles furent appelés de tous côtés pour lui enseigner la musique, la danse, & tous les exercices qui forment l'esprit & le corps; en un mot, elle lui fit apprendre tout ce qu'un prince doit savoir à fond, & voulut qu'il eût du moins une teinture de ce qu'il n'est pas permis, à un homme d'un certain rang, d'ignorer entièrement.

La chasse occupoit ordinairement Perinet; à son retour, il trouvoit toujours quelque plaisir nouveau. La reine avoit, auprès d'elle, les plus belles filles du monde, parmi lesquelles il y en avoit une qui étoit même un peu de ses parentes; elle

elle lui ordonna de mettre tout en usage, pour paroître aimable aux yeux de Periner. Cette fille se nommoit Ticie. Elle obéit sans peine aux ordres de la fée. Pendant quelque tems, elle se persuada que l'obéissance seule avoit part aux soins qu'elle prenoit pour se faire aimer; mais insensiblement elle s'apperçut qu'il se passoit au-dedans d'elle-même, quelque chose qui lui étoit inconnu; & bientôt elle tomba dans une langueur qui la rendit méconnoissable à elle-même. Elle en chercha la cause, & elle découvrit, mais trop tard, qu'elle avoit pour le prince, la passion la plus violente. Perinet, au contraire, recevoit ses empressemens avec une froideur capable de la faire mourir de douleur. Il ne connoissoit point encore l'amour, & il n'étoit point né pour Ticie. Cette fille fit tous ses efforts pour se guérir de l'amour cruel qui la tyrannisoit; mais ils furent inutiles. Elle n'étoit plus maîtresse de son cœur. Que la vengeance est douce, qu'elle a d'attraits pour une femme méprisée! Ticie ne pensa plus qu'à persécuter son amant, puisqu'elle n'avoit pu s'en faire aimer.

Nortandose, prince de l'île Bleue, n'avoit pu résister aux charmes de Ticie; il en étoit éperdûment amoureux depuis quelques années. C'étoit un des plus grands magiciens de son tems; ce fut à lui que Ticie eut recours. Elle lui confia

ſon ſecret, & lui promit que s'il vouloit l'aider à la venger des mépris du prince, ſon cœur ſeroit la récompenſe de ſes ſervices. Le prince de l'île Bleue reçut les propoſitions de Ticie, avec toute la joie que peut donner l'eſpérance à un homme amoureux.

Il falloit attirer Perinet hors du royaume de la Fée, car on ne pouvoit lui nuire dans ſes états, & Perinet étoit gardé avec une extrême attention. Nortandoſe ſe flatta de ſurmonter les difficultés. Le prince alloit ſouvent à la chaſſe; un jour qu'il courroit un cerf, un animal plus terrible & plus ſingulier que tout ce que l'on peut décrire, ſe préſenta à lui. Ce monſtre étoit grand comme un ours, il avoit trois têtes auſſi groſſes que celle d'un bœuf; ſix ſerpens qui faiſoient des ſifflemens affreux, capables d'épouvanter les plus déterminés, formoient ſes ſix queues. Cette effroyable bête ſe jeta ſur les chiens, & les dévora tous en un inſtant. Une frayeur mortelle ſaiſit tous ceux qui ſuivoient le prince; ils l'abandonnèrent; mais lui, ne conſultant que ſon courage, s'approcha du monſtre avec intrépidité, & lui lança ſon javelot d'une main sûre. Le monſtre, quoiqu'invulnérable, prit auſſi-tôt la fuite. Perinet ne le perdit point de vue, & s'attacha à ſa pourſuite, charmé d'avoir trouvé une occaſion digne de ſa valeur.

L'affreux animal l'auroit sans doute conduit hors des états de sa tante, dans l'endroit où l'attendoit l'enchanteur ; mais une autre merveille l'arrêta, lorsqu'il étoit prêt d'en sortir. Il apperçut auprès d'un château, dans un petit bois de genievre, plusieurs femmes qui se promenoient. Il y en avoit une à qui les autres sembloient rendre des respects ; ce fut celle qui arrêta ses regards, & dont l'extrême beauté le fit passer en un moment, de l'admiration la plus vive, à des mouvemens secrets qui lui étoient absolument inconnus. Il s'approcha de cette aimable compagnie ; la princesse Zainzinette, (car c'étoit elle-même qu'il avoit remarquée) regarda à son tour le prince, avec un étonnement dont il s'apperçut. Ils avoient trop d'esprit l'un & l'autre, pour ne pas connoître ce qui se passoit dans leurs cœurs. Ils crurent donc qu'il étoit inutile de s'en faire un mystère ; ils se dirent tout ce que le commencement d'une passion violente peut inspirer, & prirent leurs mesures pour se voir tous les jours dans le même endroit.

Ces deux amans goûtèrent pendant quelque tems toutes les douceurs de l'amour, sans en ressentir les peines ; mais, hélas ! il n'y a point de plaisirs durables. Un jour que Perinet venoit de rendre visite à Zainzinette, & qu'il sortoit de chez elle, plus amoureux qu'il ne l'avoit jamais

été, la reine des fées lui vint annoncer qu'Almidor touchoit à son terme fatal, & qu'il souhaitoit avoir la consolation d'embrasser son fils avant que de mourir. Le prince, affligé comme il le devoit, partit sur le champ. La fée lui avoit donné une liqueur, dont l'effet étoit si merveilleux, que dès qu'Almidor en eut fait usage, sa santé se rétablit d'une manière surprenante. Indépendamment de la bonté du remède qu'il avoit pris, la joie de revoir un fils qu'il aimoit, ne contribua pas peu à son rétablissement.

Il étoit sur le point de renvoyer ce cher fils, pour éviter le malheur dont il étoit menacé; mais il s'en falloit si peu, que le prince ne touchât à sa quinzième année, qu'il ne put se résoudre à se séparer de lui. Il crut suffisant de le faire garder avec un soin extrême. Enfin, le jour de la naissance du prince arriva; & le roi, charmé de voir que le terme des malheurs qu'on lui avoit prédit étoit accompli, voulut célébrer une journée aussi heureuse. Il donna sur la mer, la plus brillante & la plus galante fête dont on ait jamais ouï parler.

Les divertissemens n'étoient pas encore finis, que Perinet sous le prétexte de la pêche, mais en effet pour se dérober aux importuns de la cour, & rêver en liberté à sa chère Zainzinette, se mit seul dans un petit batteau. Il avoit déjà pris plu-

ſieurs poiſſons, ſans y faire une grande attention, quand il en apperçut un d'une figure extraordinaire. Ses écailles étoient or & bleu, & ſes yeux paroiſſoient deux eſcarboucles. Ce poiſſon vint mordre ſon hameçon; mais ne s'y prit pas: le prince auroit donné tout ce qu'il avoit au monde pour l'avoir. Il ſe faiſoit un plaiſir d'en pouvoir faire préſent à Zainzinette: déjà il étoit réſolu de le lui envoyer en poſte. Mais le beau poiſſon s'éloignoit à meſure qu'il le ſuivoit, & l'éloigna lui-même ſi bien du rivage, qu'il perdit de vue tous ſes gens qui, ſuivant l'uſage des courtiſans, s'étoient occupés au même exercice. Alors, il ſentit ſon batteau s'enfoncer dans la mer. Il falloit être auſſi courageux que Perinet, pour n'être pas effrayé d'un pareil accident; mais il ne connoiſſoit point la peur. Il ſe mit à la nage, réſolu de gagner le rivage. Quel fut ſon étonnement! quand il vit approcher de lui un homme, dont la figure étoit horrible, & qui montoit un gros crapaud. Cet homme affreux le ſaiſit, il le plaça devant lui, ſur l'arçon de la ſelle, ſans prononcer une ſeule parole, & auſſi-tôt, le crapaud nagea avec une vîteſſe extrême. Quelques momens après, ils arrivèrent tous trois dans une île, qui ne lui parut habitée que par des bêtes effroyables. La garde en étoit confiée à deux lions, deux ours, deux éléphans & quatre tigres. Le

maître du crapaud, après avoir marmotté quelques paroles entre ses dents, mit la main sur la tête du prince, & dans le même instant, il fut changé en pot à thé. Il est aisé de concevoir que ce grand vilain monsieur, étoit le prince de l'île Bleue qui, pour plaire à Ticie, & se défaire d'un rival, venoit de donner cette forme à Perinet. Dans le moment il vola pour recevoir le prix de la méchanceté qu'il venoit de commettre; mais Ticie qui n'avoit pu bannir le beau Perinet de son cœur, ne voulut pas seulement le regarder. Elle le bannit de sa présence, en l'accablant d'injures.

Le triste pot à thé, abandonné dans l'île par Nortandose, s'avança quelques pas sans faire aucune rencontre; mais, en entrant dans un petit bois qu'il trouva sur sa route, il entendit des voix qui lui prouvèrent que ce lieu étoit habité. La société est une consolation dans le malheur. Le prince continua donc sa route; mais rien ne put égaler sa surprise, quand il apperçut des jattes de porcelaine, des urnes, des rouleaux & des tasses qui s'entretenoient ensemble. Dans le moment qu'il s'avançoit pour écouter ce que de tels personnages pouvoient dire, il fut apperçu par toutes les porcelaines qui vinrent au-devant de lui. Elles demandèrent au pot à thé quel malheur l'avoit réduit en cet état; & il leur raconta qu'il avoit

été pris sur mer par un grand vilain homme, qu'il ne connoissoit pas; que ce grand vilain l'avoit fait monter sur un crapaud, & l'avoit métamorphosé comme elles le voyoient, en arrivant dans l'île. Au portrait qu'il fit de son persécuteur, un rouleau prit la parole, & lui apprit que son ennemi étoit Nortandose, un génie de la plus grosse espèce, qui aimoit passionnément les porcelaines, & qu'il transformoit de la sorte tous ceux qui avoient le malheur de lui déplaire dans le monde.

Cependant Alimidor ne voyant point revenir son fils de la pêche, ressentit tout ce que l'inquiétude & la douleur peuvent faire éprouver; & toute la cour l'imita. Le bon roi mit tout le monde en campagne, & lui-même il courut de différens côtés, pour chercher le prince; mais tous ses soins furent inutiles. Il eut recours à sa sœur. Quoique sans contredit elle eut un grand pouvoir, il ne s'étendoit point jusqu'à faire sortir le prince de l'endroit où il étoit. Elle lui promit cependant de lui donner tous les secours qui dépendroient d'elle. Sur le champ elle se transporta dans l'île Bleue, ou plutôt celle des Porcelaines (cette île portoit l'un & l'autre nom). Malgré ses grandes connoissances, elle n'eut jamais reconnu le malheureux Perinet, si le beau pot à thé jaune ne lui eût dit tout bas : je suis votre infortuné

neveu qui souffre plus qu'on n'a jamais souffert; l'état où vous me voyez n'est pas ce qui m'afflige le plus, mais je suis séparé de la belle Zainzinette, & sans elle je ne puis vivre.

La reine fut touchée de l'état, où le plus beau prince de la terre étoit réduit; elle lui promit de satisfaire autant qu'elle en auroit le pouvoir, à tous les souhaits qu'il pourroit former. Perinet lui demanda pour toute grâce, de savoir tous les jours des nouvelles de Zainzinette. Elle lui accorda cette satisfaction, bien consolante pour un amant absent, & pour cet effet, elle lui fit présent d'un petit Epagneul feuille morte & blanc, auquel elle ordonna de rapporter au prince à chaque instant, tout ce que feroit sa maîtresse. Cet épagneul étoit la plus jolie bête que l'on eût vu jusqu'alors; toutes les porcelaines en devinrent folles, & ne pouvoient être un moment sans jouer avec lui, & sans lui dire toutes les sottises que les femmes ne disent que trop à ses pareils; Perinet à qui le chien avoit été donné, trouvoit à peine les momens de satisfaire sa curiosité sur le compte de Zainzinette.

Après que la fée lui eut fait un si beau présent, elle donna trois coups de baguette, & il se forma un palais au milieu d'un jardin, dignes l'un & l'autre de la reine des fées. Les porcelaines de l'isle eurent ordre de ne point quitter le prince;

de lui ménager tous les plaiſirs qui étoient capables de le diſtraire de ſon chagrin, & pour les attacher plus vivement à ſa perſonne, la fée leur fit entendre qu'il étoit deſtiné à finir leurs malheurs. Toutes les porcelaines s'étant donc réunies, ſuivirent le pot à thé, qui marchant à leur tête avec gravité, les conduiſit dans le nouveau palais. Il étoit fait de porcelaine blanche, émaillée de cet ancien bleu qui commence à devenir ſi rare & ſi précieux. Toutes les porcelaines y trouvèrent préciſément le nombre des appartemens qui leur étoient néceſſaires. Celui que choiſit le prince étoit de rubis, parqueté d'émeraudes; ſon cabinet étoit de diamans, lambriſſé de ſaphirs. Cette pièce étoit celle de l'aſſemblée, où l'on n'étoit occupé que des amuſemens de Perinet, qui ne l'étoit que de ſa chère Zainzinette.

La fée après avoir fait ce bel établiſſement, vint trouver Almidor, & lui fit le récit de tout ce qui s'étoit paſſé. Il n'y a point d'autre reſſource à votre malheur, lui dit-elle, ni d'autre moyen de le voir finir, que celui d'expoſer ſur mer, dans un vaiſſeau, une fille pucelle. Si elle eſt telle que je vous la demande, le bâtiment ſe rendra de lui-même & ſans conducteur, dans l'endroit où le prince eſt renfermé. Ne vous embarraſſez d'aucun autre ſoin, que de la trouver. Ce ſera cette pu-

celle qui fera reprendre à votre fils son aimable figure.

Tous les pères & les mères les plus zélés pour le service du roi, vinrent aussi-tôt présenter leurs filles. On ne perdit pas un moment, & l'on fit embarquer sur le champ, celle qui fût amenée la première : mais à peine le vaisseau se fut-il ébranlé, qu'il revint dans le port. Il y en eut ce jour-là plus de cent qui éprouvèrent la même destinée. Soit que le vent ne fût pas favorable, soit enfin qu'il leur manquât quelqu'autre chose, elles revinrent toutes à l'endroit d'où elles étoient parties.

Le roi au désespoir de ne pouvoir trouver dans un royaume aussi grand que le sien, une fille telle qu'il en avoit besoin, eut encore recours à sa sœur. Après qu'elle eut bien cherché dans ses vieux livres, elle apprit à Almidor que la princesse Zainzinette pouvoit seule délivrer le prince. A l'instant même le roi envoya demander à la reine Mindamire, la princesse Zainzinette sa fille, pour le prince Perinet. Mindamire avoit souhaité cette alliance de tout tems ; mais elle la désiroit encore plus, depuis que sa fille lui avoit confié l'amour qu'elle ressentoit pour le prince. Mindamire, dis-je, par toutes sortes de raisons, reçut la proposition avec grand plaisir.

Elle alla ſur le champ chercher Zainzinette, car elle s'étoit retirée dans une maiſon de campagne où elle s'abandonnoit à la douleur, depuis qu'elle avoit perdu ſon amant; elle l'inſtruiſit du ſujet de ſa viſite, & de l'intention qu'elle avoit de la mener elle-même à Almidor. On ne ſauroit exprimer la joie de la princeſſe. Elle ſuivit ſa mère dans les états du roi qui la reçut, comme la libératrice de ſon fils. Sans perdre un ſeul moment, elle monta dans ce vaiſſeau, juſques-là ſi fatal à tant d'autres beautés; toute la cour & la ville étoient ſur le rivage; mais tous les ſpectateurs étoient agités de ſentimens bien différens. Les parens, les amis de celles qui n'avoient pu mettre l'aventure à bien, & ſur-tout ces dernières, déſiroient, comme on le peut croire, que la voiture fût auſſi inébranlable pour Zainzinette, qu'elle l'avoit été pour elles: quelques-uns, en petit nombre à la vérité, & ceux-là étoient les bons citoyens, ſe flattoient, quoique foiblement, de l'eſpoir de la réuſſite: le plus grand nombre plaignoit d'avance le ſort de la belle Zainzinette. Enfin tout le monde étoit attentif à ce grand événement, quand on vit les voiles ſe déployer d'elles-mêmes, & le vaiſſeau voguer d'une ſi grande viteſſe, qu'on le perdit de vue dans un inſtant.

La princeſſe reſſentit une joie qu'on auroit

peine à décrire. Elle alloit revoir ſon amant; elle ſeule dans le monde le devoit affranchir du malheureux ſort qu'il éprouvoit, & pour comble de bonheur, elle lui donnoit en même tems une preuve éclatante de ſa fidélité. Il étoit nuit, quand le vaiſſeau mouilla à l'île fatale; cependant Zainzinette débarqua, tant ſon impatience étoit grande. A peine fût-elle deſcendue ſur le rivage, qu'elle vit venir à elle un petit char de giraſſole, dont les roues étoient de topaſes. Il étoit traîné par ſix vers luiſans; un enfant riant & beau comme le jour, conduiſoit la voiture. Dès qu'il eût apperçu la princeſſe, il mit pied à terre, il alla au-devant d'elle, & la prenant par la main, il la fit monter dans le char, la plaça dans le fond & ſe mit à ſes pieds. Le char marcha d'une ſi grande vîteſſe, qu'elle n'eût pas le tems de faire la moindre réflexion, ſur ce qui ſe paſſoit. En un inſtant elle arriva devant un ſuperbe palais, & ce fut là que ſa jolie voiture s'arrêta tout court.

La ſingularité toujours plus piquante aux yeux des hommes, que la magnificence, diſtinguoit cette admirable habitation. Elle étoit bâtie d'aîles de papillons incarnats & bleus, & les meubles étoient faits des plus belles toiles d'araignées brodées d'or. Auſſi-tôt que Zainzinette y fut entrée, elle courut par-tout, en appelant Perinet,

mon cher Perinet; car elle ne doutoit point que ce ne fût là le lieu qui le devoit montrer à ses yeux. Quand elle eût traversé plusieurs pièces, elle fut arrêtée par une femme plus petite encore, que l'enfant qui venoit de lui servir de cocher. Cette espèce de Naine lui cria; arrêtez, belle Zainzinette, écoutez-moi, vous cherchez inutilement Perinet. Mon père, le prince de l'isle Bleue, & maître de ce royaume, m'a chargé de venir au-devant de vous, pour vous assurer de sa part, de la plus violente passion que vous inspirerez jamais. La crainte de vous déplaire, l'a empêché de se présenter lui-même; il n'a osé paroître devant vous, après la supercherie qu'il vient de vous faire; car c'est lui qui vient de prendre la figure de l'enfant, pour vous conduire ici & vous empêcher d'arriver au palais des porcelaines. La princesse sentit à ce discours la douleur la plus vive. Elle ne put se contraindre, & dans sa colère, elle dit tout ce que l'amour au désespoir sait si bien prononcer : après quoi elle s'évanouit entre les bras de la Naine, qui la fit porter sur un lit magnifique.

Nortandose fut tout autant affligé qu'il le pouvoit être, de l'état où il trouva Zainzinette. Il se reprocha sa cruauté, & fut même sur le point de ramener la princesse au lieu où il l'avoit trouvée;

mais par malheur il se souvint alors de la bonne grâce avec laquelle elle s'étoit embarquée, de la beauté merveilleuse dont il avoit été ébloui la première fois qu'il l'avoit vue; enfin il se rappela dans ce moment tout ce que l'amour lui avoit fait sentir; car malheureusement pour Zainzinette, il se promenoit sur mer quand elle s'étoit embarquée pour aller délivrer le beau Perinet. Après qu'il eût fait toutes ces réflexions, ce qui l'occupa assez long-tems (car l'histoire rapporte qu'il lui falloit du tems pour réfléchir) il décida qu'il ne pouvoit se séparer d'une personne qui lui avoit paru si belle & qui lui étoit devenue aussi chère.

La naine sa fille, employa tous ses soins pour faire revenir la princesse de son évanouissement. Elle étoit aussi bonne & aussi douce, que son père étoit cruel & méchant. Belle Zainzinette, lui disoit-elle, quand elle eût repris ses esprits, modérez votre affliction, calmez vos pleurs; mon père (je pourrois vous en citer mille exemples) est le plus inconstant des hommes; souvent il regarde le soir avec indifférence ce qu'il a aimé éperdûment le matin : cela seul ne doit-il pas vous rassurer? Si cependant il persistoit dans ses mauvais desseins; je veux bien vous secourir, je le puis, comptez sur moi. Mais rien ne consoloit

Zainzinette; elle n'ouvroit la bouche que pour dire laiſſez-moi mourir, puiſque je ne puis voir Perinet.

Elle paſſa quelques jours dans ce cruel état, & ce qui paroîtra difficile à croire, Nortandoſe eût le ménagement de ne ſe point préſenter devant elle, dans la crainte de l'irriter. Cette retenue eſt auſſi peut-être la ſeule qu'il ait eue de ſa vie. Pour la naine, elle fut ſi touchée des malheurs de la princeſſe, qu'elle lui promit de la tirer des mains de ſon père, pourvu qu'elle voulût bien donner quelque relâche à ſa douleur. Zainzinette reconnut qu'elle lui parloit avec ſincérité; elle ſuivit donc ſes conſeils, & ſe livrant à l'eſpérance, elle modéra ſes pleurs & ſes gémiſſemens. Elles convinrent enſemble qu'elle permettroit à Nortandoſe de lui rendre viſite, & qu'elle feroit tous ſes efforts pour ne lui point faire appercevoir l'excès de ſon averſion. Le prince de l'île Bleue prit aiſément le change : il parut tranſporté des bontés qu'il s'imaginoit recevoir de la princeſſe. Tous les jours il lui donnoit des divertiſſemens magnifiques & lui préparoit de nouvelles fêtes. Son amour propre lui perſuadoit aiſément qu'il ſeroit inceſſamment l'homme du monde le plus heureux. Il fut enfin obligé d'aller mettre ordre à des différens ſurvenus entre quelques

grands de son royaume ; & sa fille, à qui la garde de la princesse étoit confiée, profita de ce tems d'absence pour s'acquitter de sa promesse.

Avant que de se séparer de Zainzinette, elle lui fit présent d'une robe toute bleue, qui la couvroit depuis la tête jusques aux pieds. Ce déguisement, quoique simple, facilita sa fuite ; car tous les habitans de l'îsle Bleue ne portoient point d'autre couleur. Elle accompagna ce présent, de celui d'une petite baguette blanche qui la devoit conduire en droite ligne au palais des porcelaines ; elle la conjura de s'y confier entièrement, l'embrassa tendrement & lui dit : j'espère que votre voyage sera aussi heureux que je le désire. Zainzinette, sans savoir où elle alloit, suivit exactement sa baguette qui la précédoit toujours à une médiocre distance. Elle marcha pendant six mois, non sans éprouver toutes les fatigues imaginables, & sans désespérer quelquefois de jamais retrouver son amant. Enfin elle apperçut un jour un château sur lequel les rayons du soleil donnoient à plomb. Il étoit si brillant, que ses yeux n'en pouvoient soutenir l'éclat : cette merveille redoubla sa curiosité. Quand elle fut à une certaine distance, son étonnement devint encore plus grand. Des porcelaines de toutes les espèces vinrent au-devant d'elle, deux rouleaux lui présentèrent la main,

main, deux taſſes lui portèrent la robe, une foule de jattes la précédoient, la ſuivoient & lui faiſoient leur cour. Au milieu des honneurs qu'elle recevoit, un pot à thé jaune perça la foule dont elle étoit environnée, & s'arrêtant devant elle, lui dit d'un ton de voix des plus paſſionnés : c'eſt donc vous, ma chère Zainzinette, qui voulez bien voir Perinet dans le déplorable état où il ſe trouve. Elle ne put méconnoître la voix de ſon amant; elle le prit entre ſes bras avec des tranſports de joie infinis. Le prince étoit honteux de paroître devant ſa maîtreſſe ſous une forme ſi baroque; il n'oſoit proférer une ſeule parole, & il ne faiſoit entendre que des ſoupirs. Zainzinette s'en apperçut, (car les amans s'apperçoivent de tout). Quoi, mon cher Perinet, lui dit-elle, vous ne témoignez pas plus de plaiſir de me revoir : n'ai-je point à craindre de vous d'autre changement que celui de votre figure? Quand on vous aime, lui répondit le prince, en peut-il arriver d'autres? Rien n'égale la honte & la douleur où je ſuis. Vous jugez mal de ma tendreſſe, mon cher Perinet, repartit la princeſſe, ſous quelque figure que vous ſoyez, vous m'êtes toujours également cher. Ce diſcours de Zainzinette raſſura le pot à thé, & lui fit dire tout ce que l'amour & la reconnoiſſance peuvent inſpirer à un amant.

Quand ils furent arrivés dans le palais, la princeſſe le parcourut pour en admirer la magnificence; enſuite elle vint ſe repoſer dans la chambre de Perinet. Ce fut-là que les porcelaines s'empreſsèrent toutes à lui faire les complimens les plus polis & les plus agréables, ne lui parlant que de la douleur de ſon amant, pendant tout le tems qu'il avoit été ſéparé d'elle. Elles lui racontèrent comment le petit épagneul les avoit averties de toutes ſes démarches; & Perinet lui fit alors un détail exact de tout ce qu'elle avoit ſouffert en chemin, & par conſéquent des inquiétudes mortelles qu'il avoit éprouvées. La matière étoit belle pour un amant tendre & ſincère, auſſi en profita-t-il; mais dans le tems que la converſation étoit en meilleur train (ce qui devoit produire un ſpectacle fort ſingulier) le petit chien accourut avec tant de vîteſſe, qu'il penſa renverſer tout au moins dix ou douze porcelaines. Après avoir pris haleine, (car il arriva tout eſſoufflé) il apprit à la compagnie que Nortandoſe étoit ſur les degrés du palais, qu'infailliblement il alloit entrer; que ce qui le lui perſuadoit, c'eſt que depuis qu'il avoit perdu la princeſſe, il n'avoit ceſſé de la chercher dans tous les lieux où il avoit cru pouvoir la rencontrer. Cette nouvelle cauſa une allarme géné-

rale. Le petit épagneul demanda ſilence, & s'adreſſant au pot à thé, il lui parla en ces termes : prince, il ne tient qu'à vous de faire votre bonheur ; l'enchanteur va bientôt paroître dans ce palais, on ne peut le bleſſer qu'au ſommet de la tête ; ſongez que l'occaſion perdue ne ſe retrouve jamais. A ces mots le petit chien diſparut.

L'on juge aiſément que ſon départ affligea toute l'aſſemblée ; car on n'avoit aucune reſſource, & ce que l'épagneul venoit de dire, devoit faire croire qu'il ſavoit les moyens de ſe délivrer du tyran. On en propoſa mille, & tous à la fois, ſans qu'aucun eût le tems d'être approuvé. Les porcelaines étoient accablées de triſteſſe, & ne ſavoient que devenir; quand Zainzinette imagina qu'il falloit placer le pot à thé, dont elle connoiſſoit le courage & la réſolution, ſur la corniche, au deſſus de la porte de la chambre où Nortandoſe entreroit ſans aucun doute : & que le pot à thé prendroit ſi bien ſon tems, qu'il tomberoit à plomb ſur la tête du magicien. Les porcelaines approuvèrent le conſeil de la princeſſe, d'autant plus qu'elles ne pouvoient pas trouver mieux. Zainzinette elle-même prit ſon cher pot à thé, le baiſa mille fois, & le plaça dans le milieu de la corniche ; après quoi, toutes les porcelaines ſe rangèrent auprès d'elle, bien inquiétes de la fin

d'un événement qui leur étoit d'une si grande importance.

A peine étoient-elles en ordre, que l'on entendit le prince de l'île Bleue sur le haut de l'escalier; il alla de chambre en chambre chercher par-tout Zainzinette ; il parvint enfin à celle où elle étoit; mais à peine eût-il avancé sur le seuil de la porte que le pot à thé se précipita sur le sommet de sa tête, de là tomba à terre, où il se cassa en mille morçeaux. Zainzinette , à cette vue, fit un cri de douleur & tomba évanouie ; mais Périnet qui reprit cette figure charmante, la seule qui jamais ait fait impression sur son cœur, la fit aisément revenir à elle. Toutes les autres Porcelaines retrouvèrent, au même instant, celle qu'elles avoient lors de leur métamorphose. Jamais on ne vit à la fois un si grand nombre de jolies femmes & d'hommes bien faits; car les agrémens dont on les vit briller les uns & les autres ne le cédoient qu'à ceux de Périnet & de Zainzinette. Ces deux illustres libérateurs ne doutèrent plus de la mort de Nortandose; mais qu'elle fut leur surprise, lorsqu'il reconnurent qu'il étoit lui-même changé en Pagode de porcelaine. Cette Pagode n'avoit pas, comme ils l'avoient eu, la liberté de parler & de marcher; elle avoit seulement un certain mouvement de tête qui les menaçoit encore.

Périnet, au milieu des hommages & des remercîmens qu'il recevoit de tous ceux dont il venoit de procurer ſi généreuſement la liberté, n'étoit ſenſible qu'aux careſſes de ſa chère Zainzinette ; elle le tenoit tendrement embraſſé. Charmés de ſe revoir plus beaux que jamais, ils goûtoient une joie infinie que les témoins de leur bonheur partageoient de tout leur cœur, avec l'objet de leur tendreſſe. Mais ils étoient encore dans l'île fatale, & ils y avoient éprouvé tant de chagrin, qu'il étoit de la prudence de s'en éloigner au plutôt : le prince en dit ſon avis, & tous enſemble, ils prirent le chemin de la mer. Ils y trouvèrent les Monſtres qui gardoient l'île, & qui s'oppoſant à leur paſſage, ſe jetèrent ſur eux pour les dévorer. Ils n'avoient point d'armes; ils ne pouvoient donc ni les repouſſer, ni ſe défendre.

Dans une ſituation ſi accablante, ils furent obligés de retourner au palais, ſaiſis d'une douleur ſans exemple. Nos malheurs ne ſont pas encore finis, diſoient-ils, nous n'avons repris notre première figure, que pour voir mourir plus cruellement ce que nous aimons. Quels ſecours pouvons-nous eſpérer contre la faim ? Mais ils furent agréablement ſurpris, quand ils trouvèrent à leur retour dans le palais, pluſieurs tables cou-

vertes des mets les plus délicieux. Ils en profitèrent avec un appétit digne d'envie ; tel de la troupe n'avoit pas mangé depuis trois cens ans. Les liqueurs les plus exquises couloient d'elles-mêmes abondamment dans des gobelets & des tasses d'un prix inestimable, & se présentoient à la main, dans le moment qu'on avoit soif.

Périnet ne douta point qu'il n'eût encore cette obligation à sa tante la reine des Fées. Pour lors toute cette bonne compagnie, se consola fort aisément d'être obligée d'habiter un si beau lieu, où rien ne leur manquoit. Zainzinette & Périnet ne demandoient pas mieux que d'y vivre long-tems ; qu'avoient-ils à desirer ? Ils s'aimoient passionnément ; ils se voyoient toujours, & rien ne les détournoit de leurs plaisirs. Quand leur repas fut fini, ils allèrent se promener dans le beau jardin dont nous avons parlé. A peine y furent-ils entrés qu'ils virent paroître en l'air un char qui leur causa une grande frayeur. Ceux qui ont souffert craignent toujours, & plus aisément que les autres, quelque nouveau malheur. Cette voiture étoit d'une figure extraordinaire ; des feuilles de palmier la formoient, & deux hirondelles la traînoient. A mesure que le char descendoit, ils distinguèrent une femme qui se fit bientôt connoître pour la reine des

Fées. Elle avoit à côté d'elle la petite Naine, fille de Nortandose. Périnet courut à elle; elle le reçut avec toute la tendresse imaginable, & l'ayant fait placer auprès d'elle avec sa chère Zainzinette, le reste de la compagnie se trouva placé dans son carosse de suite, traîné par six canards sauvages. Elle leur apprit (chemin faisant) que c'étoit elle qui avoit changé l'enchanteur en Pagode, au moment qu'il alloit rendre l'ame, & elle les assura que tous ceux qui descendroient dans l'île, & qui auroient un mauvais cœur, éprouveroient la même destinée. C'est de cette punition ou plutôt de cette justice que sont venues ces belles Pagodes que nous voyons tous les jours.

A peine finissoit elle son discours, qu'elle arriva dans le royaume d'Almidor. Ce prince l'attendoit au bord de la mer; on ne sauroit exprimer la joie qu'il eut de revoir son fils. Il ne voulut pas retarder plus long tems, sur le champ il lui fit épouser Zainzinette. Les nôces furent magnifiques, & les fêtes qui les suivirent très-agréables. La Fée, à la prière de Zainzinette, rendit à la Naine les états de Nortandose, & la bonté de son ame lui fit éprouver, tout le tems qu'elle vécut, le solide plaisir de rendre ses peuples heureux : bien différente de Ticie que le hazard conduisit dans l'île des Porcelaines, &

qui fut une des premières Pagodes de la cour de Nortandoſe. Combien y a-t-il de gens dans le monde que j'enverrois voyager dans l'île Bleue, ſi j'en étois le maître.



INCARNAT BLANC ET NOIR.

CONTE.

LE fils aîné d'un grand roi ſe promenoit tout ſeul en hiver, dans une campagne couverte de neige. Il apperçut une Corneille, ſur laquelle il ſignala ſon adreſſe. L'oiſeau tomba mort ſur la neige, & la teignit de ſon ſang. L'éclat de ſon plumage noir, la blancheur de la neige & la rougeur de ſon ſang, produiſirent un aſſemblage de couleurs dont le prince fut frappé. Cette idée s'empara tellement de ſon eſprit, qu'il ne lui fut plus poſſible de l'en éloigner. Inſenſiblement elle lui fit naître dans le cœur une paſſion violente, & qui toute imaginaire qu'elle étoit, ne lui permettoit pas de croire qu'il pût être heureux, que lorſqu'il auroit trouvé une perſonne, dont le teint incarnat & blanc ſeroit relevé par des cheveux d'un noir parfait.

Il étoit comme abſorbé dans ſes profondes réflexions; lorſqu'il en fut diſtrait par une voix qui lui dit : allez, prince, dans l'empire des merveilles, au milieu d'une immenſe forêt vous

trouverez un arbre chargé de pommes plus belles & plus grosses qu'elles ne le sont ordinairement : cueillez-en trois, & soyez assez maître de vous même, pour ne les ouvrir qu'à votre retour, elle vous offriront une beauté telle que vous la désirez.

L'empire qui lui étoit indiqué, étoit éloigné & de difficile accès; mais rien ne put empêcher le prince d'en entreprendre le voyage. Il se mit en marche à l'heure même, traversa les mers, parcourut avec un soin infini toute la forêt, bref il trouva l'arbre. Il cueillit les trois belles pommes, & ne pouvant dans le premier transport de sa joie, résister à la curiosité qui le tourmentoit, il en ouvrit une. Il en sortit à l'instant une personne si merveilleusement belle & si fort à son gré, qu'il en fut saisi d'admiration. Mais cette beauté bien loin de lui être favorable, le regarda d'un œil courroucé, & se plaignant de ce qu'il l'avoit enlevée de chez elle, elle disparut au même moment.

L'impatience à laquelle il venoit de succomber, devoit naturellement le désespérer ; mais comme il avoit l'esprit susceptible de consolation, (c'est un beau don du ciel) il se flatta aisément qu'il trouveroit de quoi réparer sa perte, dans les deux pommes qui lui restoient. Rempli de cette douce espérance, il résolut de ne les point

ouvrir, qu'il ne fût de retour dans ſon pays. Souvent les plus triſtes expériences ne ſont pas capables de corriger d'un foible défaut. L'impatience du prince fut encore plus forte que ſa raiſon, il ne put réſiſter une ſeconde fois à l'envie d'ouvrir une des pommes.

Il étoit pour lors ſur mer. L'on n'éprouve pour l'ordinaire aucune diſſipation ſur ce triſte élément. Il y a donc fort peu de gens qui, dans un cas pareil, n'en euſſent fait autant que lui. Il imagina qu'en faiſant couvrir exactement le vaiſſeau ſur lequel il étoit embarqué, la belle ne pourroit s'échapper. Il ouvrit alors la ſeconde pomme, & il en ſortit comme de la première, une perſonne dont la beauté étoit incomparable, & qui lui témoigna tout autant de mécontentement; & malgré toutes les précautions que le prince avoit priſes, elle diſparut comme avoit fait celle qui l'avoit précédé. Ces deux expériences furent à peine ſuffiſantes pour rendre le prince ſage. Il arriva dans ſon pays, & ayant ouvert la ſeule pomme qui lui reſtoit, une perſonne auſſi belle, mais plus douce que les deux autres en ſortit. Il l'épouſa ſur l'heure & ſe trouva le plus heureux des maris.

Quelque-tems après ſon mariage, une guerre importante l'obligea de ſe ſéparer de la belle Incarnat Blanc & Noir. La reine mère, entre les mains de qui cette jeune princeſſe demeura,

n'avoit jamais approuvé ce mariage. Elle la fit mourir cruellement, & fit jeter ſon corps dans les foſſés du château. Et mettant le comble à ſa méchanceté, elle ſuppoſa à la place de la malheureuſe princeſſe, une perſonne ſur qui elle avoit un pouvoir abſolu.

Le prince, à ſon retour, fut bien étonné de retrouver une femme ſi différente de celle qu'il avoit quittée. Mais la reine l'aſſura poſitivement que la perſonne qu'elle lui préſentoit, étoit ſa femme. Elle convint de toutes les différences qui ſe trouvoient en apparence; mais elle attribua cette métamorphoſe aux ſuites de l'enchantement.

En effet, la manière dont cette fille avoit été trouvée par le prince, donnoit une ſorte de vraiſemblance à ce diſcours. Enfin, ſoit par douceur, ſoit faute de défiance (car les honnêtes gens ne la connoiſſent pas), le prince ajouta foi à ce qu'on lui dit. Mais rien ne fut capable de le guérir de ſa première paſſion. Il paſſoit les jours & les nuits à rêver, & très-ſouvent il demeuroit des heures entières, appuyé ſur une des fenêtres de ſon palais.

Un jour qu'il étoit dans cette triſte occupation, il apperçut dans les foſſés un poiſſon, dont les écailles brillantes étoient mêlées d'incarnat, de blanc & de noir. Cet objet le frappa; il ne lui fut plus poſſible de le perdre de vue. La reine mère

trouvant que cette attention ſi marquée, étoit une ſuite de ſa première paſſion, réſolut encore d'en détruire le ſujet. Elle ordonna en ſecret à celle qui jouoit le rôle de la princeſſe & qui ſe trouvoit groſſe, de dire qu'elle avoit une extrême envie de manger ce poiſſon, auquel le prince étoit ſi fort attaché. Il ne lui fut pas poſſible de refuſer une choſe que tout le monde jugeoit être de ſi peu d'importance. On pêcha le poiſſon, on le ſervit à la prétendue reine, & le prince retomba dans ſa première mélancolie.

Il en fut ſoulagé une ſeconde fois, par la vue d'un arbre incarnat blanc & noir. Cet arbre étoit d'une eſpèce inconnue; perſonne ne l'avoit ni planté, ni apporté. Il étoit venu de lui-même, on l'avoit vu naître tout d'un coup dans la place où l'on avoit jeté les écailles du poiſſon. Ce bel arbre cauſa le même plaiſir au prince, & par conſéquent la même jalouſie à la reine mère : la perte en fut donc auſſi tôt réſolue, malgré les oppoſitions & les regrets du prince. Le bel arbre fut arraché & brûlé; mais un ſuperbe château, bâti de rubis, de perles & de jais, que les cendres de l'arbre produiſirent à l'inſtant, fit revivre encore les trois couleurs que le prince avoit toujours aimées. Elles parurent alors dans un éclat qui le ravit. Les efforts qu'il fit pour entrer dans cette belle maiſon, furent long-tems inutiles. Les portes lui en étant

fermées, il ſe contenta de les regarder ſans ceſſe; & demeura pluſieurs jours dans cette occupation qui lui rappeloit l'objet de ſes deſirs.

Sa perſévérance fut enfin récompenſée, les portes s'ouvrirent, il entra dans le palais, & après avoir traverſé pluſieurs appartemens dont les meubles répondoient à la richeſſe du dehors; il trouva dans un cabinet plus magnifique que ne l'étoit encore tout le reſte du palais, cette première femme dont il étoit ſi amoureux, & dont le ſouvenir lui étoit ſi cher. Elle lui reprocha tout ce qu'elle avoit ſouffert par ſa trop grande facilité; mais en même tems elle lui témoigna la joie qu'elle éprouvoit, en voyant qu'il méritoit un pardon qu'elle avoit ſi grande envie de lui accorder.

Le prince & la reine ſa mère, & la femme qu'elle avoit ſuppoſée, rien ne troubla plus l'union de nos deux époux; ils vécurent fort contens l'un de l'autre, auſſi-bien que de leur fortune.



LE BUISSON D'ÉPINES FLEURIES.

CONTE.

IL regnoit autrefois dans l'empire des fées, une princesse célèbre par son grand savoir. Elle étoit née avec un cœur naturellement porté à la tendresse; mais elle aimoit encore plus la liberté. Elle en connoissoit même si bien le prix, que ce fut avec toutes les peines du monde, qu'elle prit la résolution de se marier. Elle ne s'y détermina, que pour assuret le bonheur de ses peuples; encore voulût elle que son mariage se fit secrettement. Ces sortes d'engagemens ont eu de tout tems un air de galanterie, & la galanterie étoit une des choses à laquelle cette princesse étoit infiniment sensible. Elle choisit pour époux, un roi de ses voisins, qui par une inconstance, commune dès le tems des fées, la quitta quelque-tems après son mariage, pour retourner dans ses états. La reine qu'il laissoit grosse, accoucha fort heureusement d'une fille qui fut nommée la fée Princesse. Ce titre lui appartenoit, puisqu'elle devoit succéder à la reine sa mère. On n'avoit encore

rien vu de si parfait que cette aimable princesse, dans ce pays des merveilles. Sa beauté surpassoit toutes les idées; il n'est donc pas possible de la décrire. Les fées qui présidèrent à sa naissance, ne trouvèrent rien à ajouter aux grâces, dont la nature l'avoit ornée.

Quand elle eut atteint l'âge de douze ans, on lui donna, du consentement de tout l'empire des fées, les clefs du fard de jeunesse. C'étoit une confiance & même une dignité, qui ne s'accordoit jamais qu'à l'héritier présomptif de la couronne. La reine lui avoit donné pour gouvernante la fée Ménodie. Le savoir de cette illustre personne, étoit presqu'égal à celui de la reine. On l'appeloit ordinairement la fée du Serpent. Je n'ai jamais pu savoir par quelle raison; mais je sais de bonne part, qu'elle avoit été chargée de la garde des sceaux du royaume, avant qu'on lui eût confié l'éducation de la princesse, & qu'elle s'acquitta aussi parfaitement de cette importante commission, qu'elle avoit dignement rempli sa première charge.

Les efforts de la reine pour cacher la douleur que lui causoit l'inconstance du roi son époux, furent inutiles, elle souffroit impatiemment son absence, & peu de jours se passoient, sans qu'elle lui écrivît une longue lettre. Mais elle le pressoit en vain de venir à sa cour; sa passion pour la reine étoit

étoit éteinte, peut-être même en avoit-il une nouvelle dans le cœur. Quoi qu'il en soit, les prétextes se succédoient & se renouveloient, & ses lettres promettoient toujours son retour, dans des termes qui calmoient quelquefois & pour quelques momens les inquiétudes de la reine.

Un jour qu'elle devoit recevoir des ambassadeurs que le roi son mari lui envoyoit, toutes les fées eurent ordre de se rendre au palais, & de faire éclater la magnificence de sa cour. Elle voulut paroître elle-même avec de nouveaux charmes, dans l'espérance de faire parler d'elle avec éloge au roi son mari. C'est une espèce de coquetterie qui n'est pas commune. Pour cet effet, elle voulut se servir du fard de jeunesse, & réparer ce que la douleur avoit pu effacer de sa beauté naturelle ; mais il ne s'en trouva point dans le trésor. La fée Princesse à laquelle on avoit confié, comme je l'ai dit, cet important dépôt, en avoit donné à toutes celles qui lui en avoient demandé. Sa bonté fut cause de toutes ses infortunes. Que cet accident eût jeté la reine dans une colère épouvantable, je n'en serois point surpris; mais il lui donna de l'humeur, ce qui sans contredit est mille fois plus difficile à soutenir, je m'en rapporte à quiconque en a souffert. Elle chassa la princesse de sa présence ; elle lui ôta les clefs qu'elle lui avoit confiées, & ne voulut plus

que l'on continuât à lui donner les leçons de féerie, ſcience profonde, myſtères inconnus, auxquels ont avoit déjà commencé de l'initier : & comme l'amour mécontent eſt toujours injuſte, elle la menaça de l'enfermer pour dix ans dans une tour, ſi le roi ſon père étoit encore ſix mois ſans revenir à ſa cour.

Ces menaces accablèrent de douleur la fée Princeſſe. Elle s'enferma dans ſon cabinet & ne voulut point paroître à l'audience que la reine donnoit aux ambaſſadeurs. Il eſt bien vrai qu'elle étoit dans une trop grande affliction, & l'on fait bien dans de pareilles ſituations, de ne point paroître en public. Son abſence, dans une occaſion ſi célèbre, étonna toute la cour, & les perſonnes les plus conſidérables ayant été informées des raiſons de leur brouillerie, vinrent en foule offrir à la jeune Fée leurs ſervices. Car l'on a toujours vu & l'on verra toujours des courtiſans, ou des gens portés à l'intrigue, venir ſe préſenter pour être utiles aux princes mécontens.

L'aimable Princeſſe les remercia de l'attachement qu'ils lui témoignoient, elle les pria de ſuſpendre leur empreſſement, & leur demanda le reſte du jour pour ſe déterminer ſur le parti qu'elle avoit à prendre. La Fée Menodie interrompit cette converſation. Elle venoit de quitter

la reine, c'étoit inutilement qu'elle avoit tâché de l'attendrir. Quand toute la cour se fut retirée, elle mêla ses larmes avec celles de la princesse qui lui confia ses craintes, lui fit le récit des menaces de la reine, lui avoua que l'idée de la prison avoit quelque chose de si effrayant pour elle, qu'elle étoit résolue d'aller plutôt voyager par tout le monde, que de se soumettre à une telle peine.

La bonne gouvernante (comme elles sont presque toutes) aimoit la princesse, avec une tendresse qui lui faisoit partager ses malheurs. La dernière conversation qu'elle avoit eue avec la reine, les déterminèrent à partir sur le champ; elle arrangea dans trois perles tout ce qui étoit nécessaire pour le voyage; & quand le paquet fut fait, elles montèrent sur deux Serins, qui s'envolerent avec beaucoup de rapidité.

La reine n'apprit leur départ que lorsqu'elles étoient déjà sorties de son royaume. Elle se repentit d'avoir poussé si loin sa colère; elle en fut d'autant plus mortifiée, qu'il ne lui étoit plus possible de faire revenir la princesse sa fille malgré elle. Mais elle la féa de ne pouvoir être vue que de vingt pas, espérant que l'ennui d'être toujours seule l'engageroit au retour.

Cependant le voyage de la Fée Princesse se continuoit sans obstacles; elle s'éloignoit en dili-

gence, & quand elle fut bien certaine d'avoir fait un chemin si considérable, que je n'ose nombrer les lieues, elle voulut prendre un moment de repos dans un lieu dont l'aspect lui parut agréable : ce fut, sans doute, dans un un vallon délicieux, arrosé par un ruisseau charmant.

Menodie ouvrit alors une des perles. Il en sortit une tente d'étoffe pourpre brodée d'or, un lit, des canapés & tout ce qui pouvoit être nécessaire pour leur commodité. Ensuite la Fée ouvrit la seconde perle, dans laquelle il se trouva une table couverte des mets les plus délicats ; la princesse soupa tout comme une autre personne, & quand elle fut couchée, le murmure du ruisseau l'endormit agréablement.

Elle étoit arrivée, sans le savoir, dans le royaume du prince le plus galant & le plus aimable qui fut dans tout le monde habité. Il se nommoit Zelindor. Il ne lui manquoit pour être parfaitement heureux, que d'être amoureux ; car il n'étoit pas possible qu'il ne fût aimé. Sa figure & son esprit étoient infiniment agréables. Son courage l'avoit rendu à vingt-ans redoutable à ses ennemis ; il avoit gagné des batailles en sortant de l'enfance, & par sa douceur & sa sagesse, il rendoit ses peuples heureux : aussi en étoit-il passionnément aimé.

L'ardeur de pousser un cerf, l'avoit éloigné de

ſa ſuite. Il ne reconnut pas d'abord l'endroit où il s'étoit égaré, & cherchant à retrouver, ſinon la chaſſe, tout au moins ſon chemin, il arriva au bord du ruiſſeau, où la jeune Fée étoit endormie. Il fut ébloui de ſa beauté. Après avoir donné les premiers momens à l'étonnement; il voulut entrer dans la tente pour attendre le réveil de cette belle perſonne, & lui offrir de la conduire à ſa cour, ou dans tel lieu qu'il lui plairoit d'aller. Dans ce deſſein, il traverſa le ruiſſeau; mais qu'elle fut ſa ſurpriſe, de ne plus voir ce qui lui avoit cauſé tant d'admiration! Il retourna ſur ſes pas, & dès-qu'il fut revenu à la première diſtance, il apperçut la Fée Princeſſe éveillée, & qui le regardoit avec la même attention dont il étoit occupé pour elle.

Le bruit qu'il avoit fait en traverſant le ruiſſeau avoit éveillé cette rare beauté. Elle ignoroit le charme que la Fée ſa mère avoit attaché à ſa perſonne. Ce fut donc avec raiſon qu'elle fut ſurpriſe de voir le prince venir auſſi près d'elle qu'il avoit fait, & de lui voir enſuite repaſſer le ruiſſeau, ſans lui avoir fait la moindre honnêteté. Les regards du prince lui perſuadoient qu'il ſe repentoit de ſon impoliteſſe. Il s'avança de nouveau vers elle; mais cette ſeconde démarche ne lui ayant pas été plus heureuſe que la première, & la princeſſe diſparoiſſant encore,

le prince éprouva un étonnement impossible à représenter. Il demeura quelques momens immobile. Ses yeux cherchoient son aimable inconnue, mais ne la voyant plus, il repassa le ruisseau, accablé de tristesse, & s'éloigna pour toujours d'un lieu si fatal à sa liberté, & qui lui avoit représenté une illusion d'autant plus douloureuse, qu'elle avoit été agréable.

La Fée, de son côté, fut offensée du procédé méprisant que l'on avoit eu pour elle. Elle éprouva une colère plus forte qu'elle ne devoit l'être naturellement, contre un homme qui lui étoit inconnu. Son premier mouvement fut d'ouvrir la troisième perle qui servoit de cage aux deux serins, & d'abandonner un lieu où l'amour venoit de lui donner le plus illustre captif qu'il pouvoit lui soumettre. Menodie eut soin de plier le bagage: l'une & l'autre reprirent leurs jolies montures, & la nuit les surprit dans une forêt fort éloignée de l'endroit où le prince Zelindor les avoit rencontrées.

Mais il est des sentimens contre lesquels la fuite est inutile. Cette aventure avoit jeté la jeune fée dans une tristesse profonde. Elle avoit oublié la disgrace qui lui faisoita bandonner la cour de la reine sa mère; elle n'étoit plus occupée que de l'inconnu. Elle se rappeloit non-seulement tous les traits de sa charmante figure, mais encore

la douceur de ses regards. Ensuite, en faisant réflexion à la singularité du procédé qu'il avoit eu avec elle, elle faisoit tous ses efforts pour le haïr : elle croyoit même quelquefois qu'elle étoit parvenue à le détester.

La fée Menodie qui reconnut d'abord la cause de son trouble, résolut d'employer son savoir pour la garantir de tout ce qu'une grande jeunesse, jointe à une passion violente, pouvoit lui faire exécuter d'imprudent, elle construisit une tour avec les trois perles dont j'ai parlé, après en avoir tiré, comme l'on peut croire, tout ce qu'elles renfermoient de nécessaire. L'une fut employée à former les murailles, les deux autres plafonnèrent & parquetèrent le nouveau bâtiment. Quand il fut en état, Menodie & la princesse s'y retirèrent, & celle-ci passa la nuit sur un canapé, occupée sans cesse des cruelles pensées dont elle étoit agitée.

L'aurore parut avant qu'elle eut donné un seul moment au repos. D'un coup de baguette, elle ouvrit la tour dans le dessein de se promener seule dans la forêt, espérant en changeant de lieu, de changer aussi de pensées. C'est un mouvement de la machine dont on ne peut se guérir. Tout inutile que l'on connoisse ce remède, quel est celui qui n'en fait pas usage ? A peine la jeune

fée eut-elle fait quelques pas, que le bruit d'un équipage de chasse frappa ses oreilles. Elle courut promptement se renfermer dans la tour, bien résolue de n'avoir jamais aucun commerce tel qu'il pût être avec les hommes. Pour en trouver un trop aimable, elle détestoit tous les autres. Ces abus de sentimens ne sont encore, hélas! que trop fréquens.

La tour fut en un moment environnée de chasseurs qui regardoient dans un profond silence la merveille qui s'offroit à leurs regards. La beauté de la fée étoit aussi surprenante, que la singularité de son palais. La beauté, quand elle est extrême, inspire naturellement aux hommes le respect; par respect ceux-ci se tenoient donc assez éloignés de la jeune fée, pour ne pas sentir le charme qui la rendoit invisible. Ils ne doutèrent pas que ce ne fût une déesse, & cette idée les conduisit aisément à l'adoration. Plusieurs coururent avertir leur roi qui n'étoit pas fort éloigné, de ce qu'ils avoient rencontré de merveilleux.

Toute cette multitude étoit comme enchantée, tant elle étoit ravie d'admiration. Pendant ce tems, la princesse étoit abîmée dans une profonde rêverie, & peut-être ne se seroit-elle pas apperçue de ce qui se passoit de flatteur pour elle, sans la fée Menodie qui, d'un coup de baguette, éleva la

tour à une distance considérable de la terre, & qui ne laissoit plus voir que très imparfaitement les charmes de cette beauté céleste.

La princesse, insensible à l'admiration qu'elle inspiroit, formoit le dessein de s'éloigner de ces lieux, quand elle entendit encore le son d'instrumens de chasse, & qu'elle vit avancer vers elle vingt chasseurs des mieux faits. Ils formèrent une danse agréable & champêtre dont la figure imitoit celle qui est consacrée aux sacrifices. Ces chasseurs étoient suivis de cinquante autres; ceux-ci lui présentèrent des fleurs & des fruits, tels qu'ils avoient pu les ramasser dans le moment même : un jeune prince, dont la physionomie étoit très-agréable, s'avança au pied de la tour, & supplia la nouvelle déesse de recevoir ses présens. La jeune fée qui jusqu'alors avoit paru si peu sensible à tout ce qui venoit de se passer, le devint à ce triomphe de sa beauté. Son humeur bienfaisante lui fit desirer de donner des marques de sa reconnoissance, & la fée Menodie, qui n'ignoroit aucun des mouvemens de son cœur, la fit avancer sur les creneaux de la tour, & les premiers regards changèrent en or tous les fruits qui lui étoient présentés, & toutes les fleurs, en pierres précieuses. Après cette métamorphose, la tour s'éleva si haut, si haut dans les airs, qu'on la perdit bientôt de vue.

Menodie qui connoiſſoit le ſujet de l'inquiétude de la princeſſe, penſoit avec raiſon, qu'elle auroit parcouru le monde entier, avant de retrouver le repos qu'elle avoit perdu. Elle lui parla donc la première de l'inconnu dont elle étoit occupée. Je ne puis croire, lui dit-elle, que votre beauté n'ait fait ſur lui le même effet qu'elle a coutume de faire ſur tous ceux qui vous voyent; il faut, ſi vous m'en croyez, retourner dans les mêmes lieux où nous l'avons apperçu, & s'il ſe trouve coupable, je vous promets de vous venger des chagrins qu'il vous cauſe.

La fée Princeſſe trembla de la ſeule penſée, que l'on menaçoit ſon aimable inconnu, le mal qu'elle éprouvoit lui étoit devenu plus cher que ſa propre vie. Elle craignoit que Menodie ne ſe laiſsât emporter à ſon reſſentiment; mais la propoſition qu'elle lui faiſoit de le revoir, la combloit de joie. Je le veux bien, lui répondit-elle, allons découvrir ce myſtère. Certainement nous ignorons quelque circonſtance, je ne puis me réſoudre à le croire coupable Quand le cœur eſt inſenſible, les yeux ne peuvent exprimer une auſſi vive tendreſſe que celle que j'ai remarquée en lui. Peut-être la reine ma mère me punit-elle de mon départ d'une façon ſi cruelle, & peut-être eſt-elle la cauſe des peines que je reſſens.

La princeſſe accuſoit la reine ſa mère pour

excuser son amant. Ces sortes d'accusations tout injustes qu'elles soient, sont, hélas! bien pardonnables, parce qu'elles sont bien naturelles. Menodie trouva cette idée vraisemblable, & faisant arrêter la tour sur la cime d'une montagne, elle passa toute la nuit à étudier pour découvrir ce que la reine des fées avoit pratiqué contre sa fille. Son travail ne fut point perdu, la vérité lui fut dévoilée, & l'enchantement démontré. Il ne lui étoit pas possible de le détruire, elle entreprit du moins d'en modérer l'effet. Ses livres lui apprirent aussi que l'inconnu se nommoit Zelindor, qu'il étoit souverain d'un grand royaume, & qu'il ressentoit pour la fée Princesse tout ce que l'amour le plus tendre peut inspirer.

Cette conformité de sentimens persuada la fée Ménodie que leur amour étoit un arrêt du destin. Le prince étoit digne de la princesse, & elle ne pouvoit manquer d'être heureuse en épousant un grand roi qui ressentoit pour elle une violente passion. Elle résolut donc de servir leur amour; mais une difficulté presque insurmontable traversoit son projet. Le prince Zelindor étoit promis à la fille unique du souverain de l'île Funeste. C'étoit un géant cruel & d'une force surprenante, contre lequel Zélindor venoit de soutenir une guerre des plus sanglantes, qui ne s'étoit terminée que par ce mariage. Le prince

n'y avoit consenti qu'avec peine, & uniquement par déférence pour ses sujets, qui, voyant avec qu'elle intrépidité il affrontoit les plus grands périls, avoient appréhendé qu'il n'y succombât, & l'avoient en quelque façon contraint de former cet engagement. La princesse fiancée ne ressembloit point au géant son père. Elle n'avoit aucune de ses mauvaises qualités. Heureusement elle tenoit de sa mère qui avoit été une belle princesse que le géant avoit autrefois enlevée. Cette fille de géant étoit attendue dans les états de Zelindor; tous les préparatifs pour la recevoir étoient faits, & le géant lui-même devoit l'accompagner, & être présent à son couronnement.

Menodie fit part de toutes ses découvertes à la fée Princesse. Les embarras & les dangers ne se présentèrent point à son esprit dans le premier moment; elle ne pensa qu'à l'amour de Zelindor. Quelle joie ne ressentit elle pas en apprenant qu'elle étoit adorée de ce prince charmant dont la première vue avoit fait une si vive impression dans son cœur. Elle embrassa mille fois Menodie, en lui demandant son secours pour le prince & pour elle. L'amour vous sert mieux que je ne le saurois faire, lui dit la fée; Zelindor va s'exposer à de grands dangers: il aura besoin de notre secours: ne perdons point de tems, partons, allons le trouver, & lui ap-

prendre que vous l'avez jugé digne de votre protection & de votre tendreſſe; il la mérite, puiſqu'il ne s'expoſe que par rapport à vous.

La fée & Menodie arrivent en peu d'heures au palais de Zelindor. Elles deſcendirent dans les jardins. Menodie prit la figure d'une petite vieille; ſon habilement étoit antique; mais ſi chargé de pierreries, que les gardes & les courtiſans la laiſsèrent arriver juſqu'à la chambre du prince, ſans former le moindre obſtacle. Tant il eſt vrai que les richeſſes & la parure ont des prérogatives dont les hommes n'auront jamais la force de les dépouiller. Zelindor pria la fée d'entrer dans ſon cabinet, en lui diſant avec beaucoup de politeſſe, qu'il alloit lui donner audience dans un moment.

Il fut aiſé à Menodie d'entendre les derniers ordres que Zelindor donnoit à des ambaſſadeurs qu'il envoyoit au géant de l'île Funeſte, pour retirer ſa parole & rompre ſon mariage avec la princeſſe ſa fille. Ses courtiſans s'oppoſoient à cette réſolution; ils ſe jetoient à ſes pieds pour l'en détourner; mais leurs prières furent inutiles. Le prince ne connoiſſoit point d'autres malheurs que celui d'être ſéparé de la beauté qu'il adoroit: ſon amour étoit d'autant plus vif, qu'il n'oſoit ſe flatter du bonheur de la revoir.

Il n'avoit confié à perſonne l'aventure qui lui étoit arrivée, il fut ſurpris en entrant dans ſon

cabinet, quand Menodie lui apprit qu'elle venoit, non ſeulement pour lui donner des nouvelles de la perſonne qui lui faiſoit manquer de parole au géant, mais encore pour lui offrir ſes ſervices dans la guerre que ſon refus alloit lui attirer.

Le prince fut tranſporté de joie d'entendre parler de la belle inconnue. Quoi, dit-il, ſeroit-il poſſible qu'il me fût encore permis de revoir cette charmante perſonne? Elle eſt dans votre palais, lui répondit la Fée; mais par une cruelle fatalité, vous ne la verrez point, ſi vous n'en êtes éloigné d'une certaine diſtance. Ce malheur, tout grand qu'il vous paroît, n'eſt pas le ſeul que vous éprouverez. Je prévois bien d'autres difficultés que vous aurez à ſurmonter, ſi vous perſévérez dans vos ſentimens.

Allons commencer mes victoires, par la conquête du cœur de celle que j'adore, s'écria le prince. Mon courage & l'eſpérance d'être aimé, me feront aiſément ſurmonter mes autres ennemis. Je vais vous y conduire & vous en abréger le chemin, lui dit la fée; & le prenant alors par le bras, elle l'enleva & le ſoutint en l'air, juſqu'au lieu, où la jeune fée l'attendoit.

Zelindor ne fit preſque pas d'attention à cette ſurprenante manière de voyager. L'eſpérance de revoir la princeſſe avoit répandu dans ſon ame une joie mêlée de trouble, qui ne laiſſoit en lui

aucune place à d'autres pensées. Ménodie le fit arrêter à la distance que la fée reine avoit fixée. Il trouva la princesse appuyée contre un grenadier, si belle & si charmante, qu'il voulut courir à elle pour se jetter à ses genoux : arrêtez, s'écria la fée Ménodie. Vous allez cesser de voir ce que vous aimez. Cette cruelle menace le rendit immobile. Le desir de plaire à son amant avoit encore augmenté les charmes naturels de la princesse : une agréable sérénité, mêlée d'une joie pure étoit répandue sur son visage & faisoit éclater sa satisfaction. Sa parure n'avoit rien d'affecté ; elle n'étoit vêtue que d'une simple gaze ; la façon dont cet ajustement étoit mis, en faisoit seule l'ornement : il est pourtant vrai que la couleur n'avoit pas été choisie indifféremment ; ses cheveux n'étoient attachés qu'avec des fleurs. Après avoir donné les premiers momens à l'admiration mutuelle, les regards des deux amans devinrent si tendres, que malgré toute l'éloquence des yeux, ils desirèrent de pouvoir se parler.

Ménodie qui savoit que la princesse remplissoit une destinée inévitable, voulut lui épargner toutes les peines qu'il étoit en son pouvoir de lui faire éviter. Elle fit naître à ce dessein un berceau de jasmins & de chevrefeuils, assez long pour renfermer les deux amans dans la distance que la fée reine avoit ordonnée. Elle toucha le berceau

de ſa baguette ; pour lors tout ce que le prince & la jeune fée avoient beſoin de ſe dire, quoiqu'à voix baſſe, étoit entendu très-diſtinctement de l'autre extrémité du berceau.

Cet aimable ſecours fut bien reçu, comme on le peut croire, car les amans n'aiment point à parler haut. Indépendamment de ce qu'ils font ſagement d'en uſer ainſi, pour empêcher les indifférens d'entendre beaucoup de choſes, ſouvent très-plattes & cependant très-délicieuſes pour ceux qui les prononcent ; il me ſemble que ces mots, je vous aime, je vous adore, je vous aimerai toute ma vie, & mille autres ſemblables ne peuvent ſe crier à tue-tête, comme il eût néceſſairement fallu que Zelindor & la princeſſe euſſent fait par la ſuite. Quoi qu'il en ſoit, cette idée de la bonne gouvernante donna naiſſance à cette ſingularité, que l'on remarque en pluſieurs bâtimens. Nos deux amans furent ſi ſatisfaits de leur converſation, que la princeſſe obtint de Ménodie qu'il ſeroit poſſible aux hommes d'imiter quelquefois un prodige ſi favorable à l'amour ; & l'on dit, je ne ſais pas trop ſur quel fondement, que l'Italie fut le premier pays où l'on connut l'uſage de cet aimable écho.

La fée Princeſſe apprit à ſon amant ſon rang & ſa naiſſance ; elle lui fit le détail de ce qui l'avoit obligée de quitter la cour de la reine ſa mère ; elle

elle ajouta avec une élégance & une tendresse infinies, qu'elle devoit à ce malheur, le plus grand des biens, & qu'elle ne le regarderoit désormais que comme la source de tous ses plaisirs. Elle lui avoua le penchant qu'elle avoit eu pour lui, dès le premier moment qu'elle l'avoit vu; enfin elle lui raconta tout ce qui s'étoit passé dans son cœur, quand elle avoit cru s'appercevoir qu'il n'avoit que de l'indifférence pour elle. Ils se jurèrent cent fois de s'aimer toujours, & de forcer par leur constance, tout ce qui s'opposeroit à leur union.

Ils pasèrent plusieurs jours dans cet heureux état. Le prince ne paroissoit plus que des momens dans son palais. Il abandonnoit le soin de son empire & n'étoit plus occupé que de celui de son amour; quand la fée Ménodie vint lui dire: prince il faut vous priver pour quelque tems d'une conversation si pleine de charmes; le géant de l'isle funeste doit entrer aujourd'hui dans votre royaume, demain il doit attaquer vos troupes, la victoire est certaine pour lui, si vous ne combattez à leur tête.

La capitale du royaume où ils étoient alors, étoit éloignée de trois cent lieues de la frontière; mais la fée Ménodie faisoit, quand elle en avoit la volonté, encore plus de chemin en une heure. Elle pria le prince de ne se point inquiéter, & l'assura qu'elle auroit soin de le faire trouver sur

la frontière au moment qu'il faudroit ranger ses troupes en bataille.

Toutes les connoissances que l'expérience & le savoir peuvent donner, ne persuadent rien au cœur. La princesse devoit être certainement plus convaincue qu'une autre, du pouvoir des fées; le péril où Zélindor alloit s'exposer pour elle, la pénétra cependant de douleur. Elle ne croyoit pas qu'il lui fût possible de vivre un moment éloignée de lui, & quelque chose que Ménodie pût lui dire, pour la consoler, elle étoit baignée de larmes. Leurs adieux furent si touchans, que Zélindor fut prêt mille fois de lui sacrifier son royaume & le soin de sa gloire. La princesse elle-même fut obligée de lui ordonner de la quiter.

Ménodie avoit construit pour le voyage de Zélindor un vaisseau de plumes de paon, les voiles en étoient de gaze & les mâts de branches de tubéreuses. Deux jeunes enfans qui avoient des aîles de papillons, étoient chargés du soin de le conduire. Le prince s'embarqua dans ce joli vaisseau, à l'instant que l'aurore commençoit à paroître, il arriva cependant avant le lever du soleil.

Le vaisseau s'approcha de la terre entre les deux armées, & ce fut en cet endroit que le prince débarqua. Le géant ne put donc ignorer son arrivée. Il perdit avec douleur l'avantage qu'il

espéroit tirer de son absence, & ses troupes épouvantées de ce nouveau prodige, tombèrent dans une consternation, qui fut encore augmentée par les cris de joie que poussa l'armée de Zélindor, & par la vue d'une nuée brillante, qui renfermoit la princesse & Ménolie.

Le prince, transporté d'amour & de joie, s'approcha de cette charmante princesse; mais il la perdit encore de vue. C'est toujours beaucoup d'entendre ce que l'on aime. Je n'ai pu, lui dit-elle, être plus long tems sans vous suivre, je vous apporte des armes avec lesquelles vous combattrez le géant, & je serai présente à votre combat. Quelle valeur, tant de bontés & la présence de ce que l'on adore, ne doivent-elles pas inspirer?

Les armes que la princesse avoit apportées avec tant de soin, étoient un bouclier d'un seul diamant & une épée d'un métal enchanté, dont il s'arma sur le champ; & il marcha en cet état au devant du géant. A l'instant de son embarquement, & avant même que d'être armé des faveurs de la princesse, il l'avoit envoyé défier, afin d'épargner, par un combat singulier, le sang de ses sujets. Zelindor avoit besoin de toute sa valeur & de toute son intrépidité pour se mesurer contre un monstre, tel qu'étoit le géant. A peine sa grandeur laissoit-elle voir la difformité de son

visage, tout son corps étoit couvert d'une armure d'acier d'un pied d'épaisseur.

Sans l'épée enchantée & encore plus sans la présence de la princesse, Zelindor auroit vraisemblablement succombé contre un tel adversaire. Le combat fut vif, le bouclier para des coups mortels; enfin le prince en porta heureusement un dans le défaut des armes de son ennemi. Au même instant le feu prit au géant & le brula tout entier en moins d'un quart d'heure. Zelindor, dans le premier mouvement, ordonna qu'on le secourût, mais il ne fut pas possible de lui obéir.

Dans toute autre occasion, le prince n'eût pas été satisfait d'une victoire qui lui avoit couté si peu; ce fut un sacrifice que sa vanité eût à faire à son amour. Il levoit les yeux vers la nuée brillante, & cherchoit les regards de la fée Princesse, pour la remercier, lorsqu'il parut dans l'air un Eléphant tout couvert d'écailles d'or : il étoit porté par six aîles violettes qui couvroient un grand espace de pays. Il prit le prince avec sa trompe, le chargea sur son dos, & s'étant élevé dans les airs avec une rapidité presque inconcevable, il fut bientôt perdu de vue. Les cris de douleur & l'étonnement général de toute l'armée, ne peuvent se représenter. Ces troupes un moment auparavant si fières de la valeur & du suc-

tès de leur roi, ne pensèrent plus à profiter de la victoire.

La fée Princeſſe témoin du malheur qui venoit d'arriver & qui lui étoit commun avec ſon amant, tomba évanouie entre les bras de Ménodie. La ſage fée la tranſporta tout au plus vîte dans une petite île inhabitée, & après lui avoir fait reprendre ſes eſprits, elle tâcha de la conſoler, en lui faiſant entrevoir quelque lueur d'eſpérance. Je ne doute point, lui dit-elle, que l'enlèvement de Zelindor ne ſoit une ſuite de la haine de la reine votre mere; elle ne peut voir ſans indignation, que nous ayons ſurmonté les effets de ſon injuſte couroux, ni vous ſavoir heureuſe avec un prince ſi digne de votre tendreſſe; mais je vais employer tout mon ſavoir, pour la vaincre encore une fois. Hélas! dans quelle circonſtance je te perds, mon cher Zelindor, s'écria la jeune fée, lorſque mon amour n'avoit plus de périls à redouter, au moment que vainqueur du plus formidable de tous les géants, nous eſpérions de ne nous quitter jamais : l'excès de ma tendreſſe te coûte la liberté & peut-être la vie. Ces paroles étoient entrecoupées de mille ſanglots; chaque moment ajoutoit quelque choſe à ſon déſeſpoir. Cent fois elle ſe ſeroit jetée dans la mer, ſi la fée Ménodie ne l'en eût empêchée. Votre amant eſt vivant, pourquoi pouſſer ſi loin, lui dit-elle, votre déſeſpoir. Si vous voulez me promettre de

le calmer, & si vous pouvez attendre mon retour, j'irai chercher le prince de tous côtés, & je me flatte de le retrouver. Dans l'impatience de voir exécuter un dessein, dont la seule espérance de la réussite pouvoit l'attacher à la vie, la princesse promit à Ménodie tout ce qu'elle voulut exiger.

Cette sage fée craignant que la reine ne profitât de son absence pour enlever la princesse sa fille, résolut de l'enfermer dans cette île avec des charmes si forts, qu'il étoit impossible à quelque être que ce fût, de lui venir rendre visite sans son propre consentement. Elle y bâtit une petite maison de bois de Cèdre & de Calambourg, qu'elle entoura d'un bosquet de Mirthes & d'Orangers, arrosé par des ruisseaux d'une eau plus brillante que le cristal, & qui serpentoit au pied des arbres bordés de gazons & de fleurs. Ce fut dans ce lieu que la princesse & Ménodie s'embrassèrent mille fois, qu'elles versèrent de nouvelles larmes, & que Ménodie monta sur son char traîné par des serpens aîlés pour aller à la recherche de Zélindor.

Quand la fée Princesse se trouva seule, abandonnée à la tristesse de l'amour; car il faut convenir que les chagrins de cette passion sont bien cuisans, elle s'abandonna à tout ce que la mélancolie peut avoir de plus noir. Elle fut un mois sans sortir de sa chambre; mais l'impatience se mêlant à ses autres maux, au bout de ce tems,

elle se détermina à se promener quelquefois dans le bois qui touchoit à son habitation, & sur le bord de la mer. Souvent elle passoit les nuits, sans fermer ses beaux yeux, couchée sur le gason, occupée à se plaindre de ses infortunes.

Sa douleur n'avoit que de trop justes causes, le prince Zélindor étoit encore plus malheureux qu'elle ne se l'imaginoit. La reine, (car c'étoit elle en effet dont l'humeur avoit voulu se satisfaire) après l'avoir fait enlever, l'avoit fait porter sur un rocher escarpé, au milieu de la mer. L'éléphant le posa dans cette affreuse solitude & disparut. Le prince se trouva pour lors entouré de monstres qui sembloient à tous momens vouloir le dévorer. Il avoit eu le malheur de laisser tomber cette épée enchantée, avec laquelle il avoit combattu le géant. La surprise de son enlévement la lui avoit fait échapper de la main; il n'avoit conservé que le bouclier de diamant. Son courage ne l'abandonna point dans un si grand péril; quoique sans armes, il s'avança avec cette intrépidité qui lui étoit si naturelle. Le bouclier eut la vertu d'empêcher les monstres d'approcher : sans ce secours, rien dans la nature ne l'eût dérobé à leur fureur. Quelquefois il les frappoit de son bouclier, pour lors ils étoient métamorphosés en une eau qui produisoit à l'instant de nouveaux monstres, souvent plus terribles que ceux qui les avoient précédés.

Zélindor paſſoit les journées dans ce pénible exercice; quand la nuit étoit venue, la laſſitude l'obligeoit à ſe retirer dans une caverne, où ſe couchant ſur la terre, il s'abandonnoit aux plus cruelles réflexions. Il ne doutoit pas que la mort ne dût bientôt terminer toutes ſes infortunes, il l'attendoit ſans crainte, la perte de ſa maîtreſſe l'occupoit bien plus que celle de ſa vie.

Au milieu d'une nuit obſcure, il vit apparoître une grande lumière à la faveur de laquelle il apperçut une femme d'une grandeur extraordinaire. Ses regards avoient quelque choſe de terrible. Elle ſe jeta ſur lui, & lui arrachant le bouclier de diamant, elle le menaça d'augmenter encore les malheurs dont il étoit accablé. Je ſuis, lui dit-elle, la reine des fées, vous ne pouvez jamais vous ſouſtraire à mon pouvoir, & je vais exercer ſur vous une vengeance ſi cruelle, que la poſtérité en ſera épouvantée. Mais ſi vous voulez conſentir à ne voir jamais la fée Princeſſe; ſi pour ſûreté de votre parole, vous voulez épouſer dans deux heures la fille du géant de l'île funeſte, je vous tranſporterai dans vos états, j'y conduirai cette princeſſe, & je vous comblerai de toutes ſortes de biens.

Je vois bien, lui répondit le prince, que vous êtes maîtreſſe de ma deſtinée, mais vous ne pouvez m'en faire une plus cruelle, que de me ſéparer & pour toujours de la préſence de la belle

fée que j'adore. J'aime mieux perdre la vie, que de la passer sans la voir.

Tu te repentiras de ta constance, lui dit alors la reine des fées. Pour lors elle le toucha de sa baguette, disparut, & le prince se trouva seul dans un jardin délicieux. Au moment que l'aurore commença à paroître, les rayons de la lumière découvrirent à ses yeux tous les ornemens dont il étoit embelli : la nature & l'art sembloient avoir fait tous leurs efforts pour en augmenter la magnificence. Zélindor se promenoit tristement dans une allée terminée par un bassin de marbre blanc, rempli d'une eau transparente. Une balustrade d'or émaillé entouroit ce bassin. Il s'en approcha & voulut étancher dans sa main, la soif ardente qui le consumoit; mais quel fut son étonnement, de voir au milieu du bassin le portrait de la fée Princesse, dans la statue de Vénus, qui faisoit l'ornement de cette superbe pièce d'eau. Cette statue étoit de marbre blanc : les grâces & les plaisirs étoient différemment occupés à lui faire leur cour.

Le prince demeura si transporté d'amour à cette vue, qu'elle suspendit pendant quelques momens, le souvenir de ses malheurs. Tant de choses surprenantes lui étoient successivement arrivées depuis un espace de tems bien court, qu'il ne savoit plus que penser de sa propre destinée, lorsqu'il apperçut dans les airs la fée Mé-

nodie, qui laiſſa tomber une bague à ſes pieds. Il la vit tomber en effet, mais au moment que cet aimable prince ſe baiſſoit pour la ramaſſer, il fut changé en un Buiſſon d'épines fleuries.

Ménodie fut témoin de cette métamorphoſe, mais elle ne put l'empêcher. La reine étoit naturellement plus puiſſante qu'elle par tout ailleurs, encore plus dans ſon propre palais. Le malheur du prince avoit prevenu d'un moment le don qu'elle lui faiſoit de la bague qui pouvoir l'en garantir. Elle ne s'abandonna point à des regrets inutiles; elle prit ſur le champ le parti d'aller retrouver la fée Princeſſe, réſolue de ne rien négliger pour la déterminer à revenir à la cour. Il lui parut, avec raiſon, que le pardon de la reine des fées & le retour de ſon amitié pour ſa fille, étoient ſeuls capables de mettre fin à l'enchantement & au malheur de Zélindor.

En un inſtant elle parcourut l'eſpace qui ſéparoit le palais de la reine & l'île déſerte où la princeſſe étoit retirée. Leurs premiers embraſſemens furent mélés de larmes. On pleureroit à moins. La bonne fée revenoit ſeule, & l'eſpérance des amans eſt ſouvent injuſte pour ceux qui s'emploient à les ſervir. Ménodie crut qu'il étoit de la prudence de lui déguiſer la vérité; elle lui dit donc qu'elle n'avoit pu découvrir le lieu que Zélindor habitoit, mais qu'elle pouvoit l'aſſurer, foi de fée, qu'il reſpiroit encore; elle ajouta qu'il

falloit, puiſqu'elle l'avoit cherché inutilement par toute la terre, que la reine l'eût enfermé dans ſon palais, qu'elle ſavoit bien elle-même que c'étoit un lieu qu'il ne lui étoit pas poſſible de viſiter, & qu'elle n'avoit plus d'autre conſeil à lui donner, que celui de retourner à la cour, où ſelon toutes les apparences, elle pourroit en avoir des nouvelles.

La confiance que la jeune fée avoit en Ménodie, lui fit reprendre quelque eſpérance. La ſeule idée d'apprendre la deſtinée de ſon amant, la détermina à s'expoſer à la colère de la reine ſa mère, ainſi qu'à tous les mauvais traitemens, que ſon humeur pourroit lui ſuggérer. Elle ſe mit donc en chemin, Ménodie l'accompagna juſques ſur les frontières des états de la fée reine. Leur ſéparation fut tendre. Une gouvernante qui prend le parti d'un amant, contre celui d'une mère, n'eſt pas ordinairement brouillée avec ſa pupille.

D'abord que la princeſſe parut, tout le monde courut au-devant d'elle, on la ſuivit en foule au palais. Elle ſe préſenta à la reine, baignée de larmes & dans un ſaiſiſſement qui l'empêcha de pouvoir proférer une ſeule parole. La ſévérité avec laquelle elle fut reçue, la fit trembler mille fois pour la vie de ſon amant ; cependant à la fin de l'audience, la reine lui témoigna plus de bonté qu'elle ne l'avoit eſpéré. L'humeur & la colère étouffent les ſentimens, mais elles ne les éteignent

pas, & dans le fond de son cœur la reine aimoit la princesse.

Notre infortunée reçut les complimens de toute la cour, & s'ennuya beaucoup en les recevant. Quand elle pouvoit avoir un moment de solitude, elle en étoit charmée, & le plus souvent qu'il lui étoit possible, elle se promenoit seule dans les jardins du palais. Elle se reposoit quelquefois sur le gason, & pour se garantir du soleil, elle se mettoit auprès d'un Buisson d'épines fleuries, qui lui plaisoit plus que tous les autres arbres du jardin. Quel est le physicien qui peut rendre raison de ces instincts dont l'amour est rempli ?

Zélindor voyoit donc la princesse, car son enchantement présent avoit détruit le premier, & c'étoit avec un grand plaisir de sa part, qu'il l'embrassoit & qu'il la serroit quelquefois entre ses branches. Excepté la parole & la figure, il n'avoit rien perdu de son premier état. Avec quelle sensibilité vit-il cent fois sa chère princesse aller elle-même chercher de l'eau pour arroser le Buisson d'épines fleuries son favori ?

Elle fut un jour surprise par la reine sa mère, lorsqu'elle étoit occupée de ce soin charitable. La fée sentit en ce moment redoubler sa haine contre le prince, & s'adressant à la fée Princesse : allez, lui dit-elle, me cueillir une branche de cette épine fleurie.

La princesse trembla à ces paroles, mais s'ac-

cusant elle-même d'une foiblesse, qu'elle ne pouvoit trouver raisonnable, elle exécuta cet ordre. Le sang coula aussi-tôt de la branche qu'elle venoit de rompre, & la fée reine ayant rendu au même instant l'usage de la parole à Zélindor, il fit un grand cri & prononça ces paroles : quoi! c'est vous, ma Princesse, qui me donnez la mort?

Il est impossible de représenter ce que sentit la fée Princesse dans cet effroyable moment. Elle se laissa tomber à terre auprès du Buisson, & mêlant ses larmes avec le sang du malheureux prince, elle seroit morte d'excès de douleur, s'il ne lui fût arrivé le secours le moins attendu.

Mille voix (car les courtisans sont toujours empressés) s'écrièrent dans le jardin : voilà le roi. La fée reine qui croyoit ne le plus aimer, se trouva sensible à cette nouvelle. Un moment de sa présence lui rendit toute la tendresse de la reine sa femme, & dans les premiers embrassemens, il lui demanda la grâce de la princesse leur fille & celle de Zélindor. Cette grâce lui fut accordée sur le champ. Zélindor recouvra sa figure naturelle; mais comme la perte de son sang l'avoit réduit à la dernière extrémité, la reine répandit sur lui une liqueur qui le guérit non-seulement de sa blessure, mais encore lui redonna toutes ses forces & tous ses charmes.

Vous êtes cause de tous ces malheurs, dit-elle

au roi. Votre inconſtance m'a donné une ſi grande averſion pour tous les hommes, que je voulois punir Zélindor de l'amour que ma fille a pour lui; mais vous avez repris tous vos droits ſur mon cœur, & je conſens à les rendre heureux, puiſqu'ils m'ont procuré le plaiſir de vous revoir. Je ſais que c'eſt l'amitié que vous avez pour votre fille, qui vous ramène auprès de moi. Le roi vouloit lui cacher que la fée Ménodie étoit venue le prier de ſecourir la jeune princeſſe & le prince ſon amant : mais voyant qu'elle n'ignoroit aucune circonſtance de ce qui s'étoit paſſé, il l'aſſura dans les termes les plus tendres, que ſon amitié pour ſa fille n'avoit pour premier principe, que celui d'être le gage de l'amour qu'elle avoit pour lui. Il embraſſa mille fois le prince Zélindor & la fée Princeſſe. On prit le chemin du palais, & l'on y paſſa pluſieurs jours dans les fêtes, pour célébrer le mariage de ces deux heureux amans dont la paſſion paroiſſoit s'être encore augmentée, depuis la certitude qu'ils avoient de leur bonheur. On déclara en même tems le mariage du roi & de la reine. Quelque tems après leurs nôces, nos amans furent regner enſemble dans le royaume de Zélindor, où les peuples qui étoient demeurés fidèles, les reçurent avec les démonſtrations de joie, qui ſont ſi juſtement attachés à l'amour qu'on a pour les bons rois.

ALPHINGE
OU LE SINGE VERT.
CONTE.

IL y avoit autrefois un roi, qui fut marié deux fois : sa première femme étoit douée d'une beauté & d'un mérite infini, malheureusement elle mourut peu de tems après son mariage, en mettant au monde un petit prince. Le roi fut sensiblement touché de la mort de la reine, & ne recevoit de consolation dans sa douleur, que celle de voir & d'embrasser le prince son fils. Il méritoit son attachement, non-seulement par la ressemblance qu'il avoit avec la reine sa mère; mais encore parce que c'étoit en lui-même la plus belle & la plus aimable créature du monde.

C'étoit l'usage dans ce pays, de faire donner un nom aux enfans, par quelque personne considérable. Le roi choisit pour cette cérémonie, une princesse de ses voisines, renommée par toute la terre, pour son esprit & sa grande sagesse. On la nommoit communément la bonne Reine. Elle vint donc à la cour du roi, elle donna au petit prince le nom d'Alphinge, & conçut dès ce mo-

ment pour lui, une amitié qui lui fut avantageuse dans la suite.

Le tems efface les plus grandes douleurs. A peine une année se fût-elle écoulée depuis la mort de la reine, que le roi, non-seulement eut envie de se remarier, mais qu'il mit cette envie à exécution. Il épousa une princesse, à laquelle on ne pouvoit refuser la beauté; mais il s'en falloit beaucoup, qu'elle possédât toutes les vertus dont la défunte reine étoit ornée.

La nouvelle mariée devint grosse quelques mois après son mariage, & accoucha fort heureusement d'un garçon. A peine se vit-elle mère, qu'elle devint belle-mère d'une façon complette, puisqu'elle conçut une extrême aversion pour le petit prince Alphinge qui ajoutoit tous les jours aux charmes de sa personne, ceux d'un esprit merveilleux. Les applaudissemens qu'on lui donnoit redoubloient encore dans la reine cette basse jalousie que jamais un cœur bienfait n'a ressentie. Elle dissimula cependant si bien ses sentimens, que le roi n'en eut aucune connoissance.

Mais enfin n'étant presque plus maîtresse d'elle-même, elle envoya secrettement un de ses plus fidéles domestiques, trouver la fée de la Montagne. Cette fée avec laquelle elle étoit en grande liaison, lui avoit promis de la seconder dans tous ses projets, tels qu'ils pussent être. La reine lui mandoit

mandoit, par son courier, qu'elle la conjuroit de la défaire du prince Alphinge, que sa haine pour lui étoit venue au comble, d'autant qu'il étoit un obstacle insurmontable à son fils, pour parvenir à la couronne. Tout ce qu'une belle-mère en fureur & née méchante peut écrire sur ce sujet, étoit dans sa lettre. La fée lui répondit, que quelqu'envie qu'elle eût de satisfaire ses desirs, il lui étoit impossible de rien attenter contre Alphinge; qu'une force supérieure, plus puissante que la sienne, protégeoit ce prince; qu'elle n'en connoissoit pas le principe, mais qu'elle ne pouvoit douter de l'inutilité de son savoir en cette occasion.

En effet, la bonne reine veilloit avec plus d'attention que jamais, à la conservation d'Alphinge. Elle demeuroit dans des états éloignés; mais comme ses connoissances s'étendoient sur tout ce qui se passoit de plus secret dans l'univers, & qu'absolument rien ne lui étoit caché, elle n'ignoroit aucun des mauvais desseins de la reine. Elle avoit donc envoyé au prince un rubis d'une grosseur & d'une beauté extraordinaires, en lui recommandant de le porter jour & nuit : ses ordres étoient suivis exactement, & par ce moyen le prince étoit à couvert de tout ce que l'on auroit pu entreprendre contre lui. Mais ce Talisman n'avoit de vertu, qu'autant qu'Alphinge devoit

rester dans les états du roi son père. Par tout ailleurs il étoit sans force : la fée de la Montagne en fit avertir la reine. Dès-lors cette princesse ne songea plus qu'à trouver les moyens d'éloigner l'aimable Alphinge. Elle fit plusieurs tentatives qui furent toutes inutiles; enfin le hasard fit pour elle, ce que toute son intrigue n'avoit pu produire.

Le roi avoit une sœur mariée à un prince puissant qui regnoit dans des états assez éloignés des siens. Cette sœur conservoit pour son frère une amitié très tendre; elle en recevoit souvent des nouvelles, & se faisoit conter avec un plaisir infini, tout ce qui se passoit à sa cour. Les récits qu'on lui faisoit du prince Alphinge la remplissoient d'admiration; ils lui firent naître une si grande envie de voir son aimable neveu, qu'elle supplia le roi son frère de trouver bon, qu'il vînt passer quelque tems avec elle. Elle accompagnoit sa prière, d'instances les plus vives. Le roi par des intérêts de politique, plus que par sentiment, ne lui auroit jamais accordé cette grâce; mais la reine sut si bien ménager son esprit, sans qu'il pût avoir le moindre soupçon du motif qui la faisoit agir, qu'il consentit enfin à ce voyage, & ne songea plus qu'à déterminer le jour du départ, & à ordonner un équipage convenable à la naissance du prince son fils. Il avoit alors quatorze

ans, & l'on peut dire ſans aucune flatterie, que l'on n'avoit jamais rien vu qui lui fût comparable.

C'étoit l'uſage de ces tems-là, que les dames de la plus haute condition fuſſent les nourrices des enfans des rois. Le prince Alphinge avoit été nourri par une dame qui joignoit à la grandeur de ſa naiſſance, une vertu ſolide autant qu'aimable, & qui la diſtinguoit de toutes les femmes de ſon tems. Elle avoit non-ſeulement nourri le prince, mais même elle l'avoit élevé juſqu'au tems qu'on lui avoit ôté les femmes; & pour lors ce fut ſon mari qu'on lui donna pour gouverneur. Ainſi elle n'avoit jamais été ſéparée du prince Alphinge : elle l'aimoit donc avec une tendreſſe égale à celle qu'elle reſſentoit pour ſa fille unique nommée Zayde. Les grâces & les vertus de cette charmante perſonne faiſoient le bonheur des parens que la nature lui avoit donnés. Le prince de ſon côté n'étoit pas méconnoiſſant de l'amitié de ſa nourrice; il avoit pour elle tous les ſentimens qu'il auroit eus pour la reine ſa mère.

Quand il fut queſtion du voyage, l'on croit aiſément que cette aimable famille voulut ſuivre le prince; il partit donc accompagné des gens du monde qui lui étoient le plus attachés. Il voyagea dans les états du roi ſon père, ſans qu'il lui arrivât aucun accident; mais après qu'il eût

paſſé les frontières, & qu'il eût traverſé une plaine de ſable par une chaleur inſuportable; il entra dans un bois qui ſe trouva ſur la route. Le prince ſe plaignit alors d'une ſoif qui le tourmentoit depuis quelques heures. Malgré la rareté dont étoient les fontaines, on en trouva une, & l'on apporta de l'eau au prince. Dès le moment qu'il en eût goûté, il ſauta en bas du carroſſe & diſparut aux yeux de toute ſa cour. Ce fut inutilement que fondans en larmes, tous ceux de ſa ſuite le cherchèrent de tous côtés.

Ils faiſoient retentir les bois & les rochers de leurs cris, quand un grand & gros Singe noir parut ſur la pointe d'un rocher eſcarpé, & leur dit: c'eſt en vain, pauvres gens déſolés, que vous cherchez le prince Alphinge; retournez au pays que vous quittez, & n'eſpérez de le voir qu'après l'avoir long-tems méconnu. Ils ne comprirent rien à ces paroles, & s'en retournèrent avec une douleur incroyable. Quand le roi eut appris cette nouvelle, il en fut ſi touché, que peu de tems après il mourut.

La reine avoit une ambition démeſurée, elle fut ravie de voir la couronne ſur la tête de ſon fils, ſans qu'on la lui pût diſputer. Elle gouverna l'état avec lui; & comme l'autorité ne ſait point admettre la contrainte, ſon mauvais naturel ſe développa bientôt, & l'on ne put douter dans

tout le royaume qu'elle n'eût fait périr le prince Alphinge. Il est certain même que sans la considération que l'on avoit pour le roi son fils, qui étoit un prince fort bien né, la révolte eût été générale.

Cependant la nourrice du malheureux Alphinge vivoit retirée chez elle & dans une tristesse profonde; sa fille étoit pour lors âgée de quatorze ans, & devenoit tous les jours si belle, qu'elle causoit de l'admiration à tous ceux qui la voyoient. Elle regrettoit le prince qu'elle avoit aimé depuis qu'elle avoit commencé de le connoître, & se rappeloit avec plaisir les retours de tendresse qu'elle en avoit reçus. A ce plaisir succédoit la tristesse, & j'ai su de bonne part, qu'elle passoit les journées entières à pleurer avec sa mère. Pour la reine, elle ne songeoit qu'à procurer des divertissemens au jeune roi son fils.

Ce prince aimoit extrêmement la chasse, & c'étoit un plaisir qu'il prenoit fort souvent, accompagné de toute la jeunesse du royaume. Un jour qu'il avoit fait une grande partie, pour donner des marques de son courage & de son adresse contre des lions, des tigres & les animaux les plus furieux dont les forêts de ce pays étoient remplies; après avoir chassé toute la matinée, il vint se reposer dans un bois au bord d'une petite rivière, où le retour de chasse étoit préparé sous

une tente magnifique. Pendant qu'il étoit à table, il vit ſur un arbre un Singe du plus beau vert du monde, qui le regardoit fixement & d'une manière ſi tendre, qu'elle lui fit impreſſion. Il défendit à ſes gens de rien faire qui le pût effaroucher. Le Singe voyant l'attention que l'on avoit pour lui, ſauta de branches en branches, & de ſi bonne grâce, que tout le monde en fut occupé. On obſervoit le plus grand ſilence, dans la crainte qu'il ne voulût point ſe laiſſer prendre. Il s'approchoit cependant toujours peu à peu de la compagnie, & plus on le vit de près, plus on lui trouva le regard & le maintien agréable. Le roi lui préſenta à manger, il en prit avec grâce, & ſe mit même à table; enfin le roi le reçut ſur ſes genoux & il l'emporta charmé d'avoir fait une telle découverte. Il n'en voulut confier la garde qu'à lui-même, il en eut tous les ſoins imaginables, & ce que l'on croira ſans peine, c'eſt qu'on ne parloit plus à la cour que du beau Singe Vert.

La nourrice du prince Alphinge étoit un matin dans ſon appartement avec la belle Zayde, le petit Singe y entra par une fenêtre qu'il trouva heureuſement ouverte; il s'étoit échappé de chez le roi. Leur premier mouvement fut d'avoir peur; mais le petit animal vint à elles d'une manière ſi douce & ſi inſinuante, qu'elles furent bientôt remiſes de leur frayeur, & un moment

après elles se trouvèrent attendries sans en pouvoir deviner la raison. Il y avoit déjà quelque tems que le beau Singe Vert étoit avec elles & qu'il leur faisoit toutes sortes de caresses; quand on vint le redemander de la part du roi. On le voulut prendre, mais il fit des cris si pitoyables, que Zayde & sa mère en furent touchées. Elles firent supplier le roi de le leur laisser encore quelque tems, & il le leur accorda. Il demeura donc encore auprès d'elles, il y revint fort souvent dans la suite, & toutes les fois qu'on l'emportoit, il témoignoit une douleur excessive.

Un soir qu'elles étoient dans le jardin assises au bord d'une fontaine à prendre le frais, le petit Singe regardoit Zayde dont la beauté étoit incomparable, avec un air si triste & si passionné, qu'elles ne savoient que penser. Leur surprise fut bien plus grande, quand elles virent tomber des larmes de ses petits yeux; elles en furent émues. Zayde ne pouvoit être d'accord avec elle-même, sur ce qui se passoit dans son cœur, & malgré tout le secours de sa raison, elle se sentoit entraînée par un sentiment dont elle n'étoit pas maîtresse.

Elle se promenoit un jour avec sa mère; après avoir marché quelque tems, elles se reposèrent dans un cabinet de jasmin, & la conversation tomba naturellement sur tout ce qu'elles avoient remarqué du petit Singe. La mère dit à Zayde,

Je ne puis vous cacher plus long-tems, ma chère fille, ce que j'ai sur le cœur; j'ai fait ce que j'ai pu pour bannir de mon esprit l'idée de croire que c'étoit le prince Alphinge que nous voyions sous cette étrange figure; mais tous mes efforts ont toujours éte inutiles : cette idée me tourmente sans cesse, elle ne m'abandonne jamais. A peine eût-elle achevé ces paroles, qu'elle apperçut le joli petit Singe qui, par des pleurs & des manières qui convenoient à leur discours, sembloit confirmer leurs soupçons.

Sur ces entrefaites, la mère de Zayde vit en songe la bonne reine qui lui disoit : cesse de pleurer & fait exactement ce que je te vais prescrire : descend dans ton jardin, marche jusqu'au pied d'un grand Myrthe, à l'ombre duquel ta fille est si souvent assise, lève un petit carreau de marbre, tu trouveras un vase de cristal rempli d'une liqueur du plus beau vert du monde; prens ce vase, fais mettre ce qui t'occupe le plus dans un bain couvert de roses : quand il y sera entré, frotte-le de cette liqueur verte : voilà le seul & l'unique moyen de recouvrer le prince Alphinge. A ces mots elle s'éveilla fort étonnée, elle se leva de son lit avec empressement & descendit dans le jardin, exécuta les ordres que la bonne reine lui avoit donnés, & trouva précisément tout ce qu'elle lui avoit indiqué. Pour lors elle courut éveiller sa

fille qui, comme on le peut croire, n'eut pas de peine à ſortir du lit. Avec quelle eſpérance & quelle vivacité ſoulagea-t-elle ſa mère dans la peine qu'elle prenoit à préparer le bain? (car elles ne voulurent ni l'une ni l'autre que leurs femmes euſſent la moindre connoiſſance de tout ce qui ſe paſſoit). La belle Zayde alla cueillir les roſes, & contribua avec ardeur à tout ce qui fut de ſon miniſtère. Quand tout fut prêt, elles mirent le Singe dans une cuve de jaſpe. Il ſe ſoumit à tout ce que l'on voulut.

Pendant qu'il étoit dans le bain, la mère en le frottant de la liqueur ordonnée, s'entretenoit avec ſa fille, & continuoit de raconter le ſonge dont elle étoit frappée. Le Singe, comme il avoit fait mille fois, entroit dans la converſation par des coups d'œil & des airs de tête placés ſi à propos, qu'à chaque inſtant elles eſpéroient un heureux ſuccès de leur entrepriſe. Elles ne furent pas long-tems dans cette attente; tout d'un coup elles virent tomber la peau du Singe, & le prince Alphinge parut à leurs yeux le plus beau & le plus aimable de tous les hommes.

Zayde qui s'étoit retournée pendant qu'il mettoit une robe ſur lui, étoit dans un état difficile à décrire. Je laiſſe à ceux qui ont aimé tendrement, à s'imaginer ce qu'elle ſentit, quand elle vit ce qu'elle n'avoit pu s'empêcher d'aimer ſous

la forme d'un animal; car il étoit vrai qu'elle l'aimoit, & cet amour ne diminua pas, en voyant un homme de seize ans plus beau & plus charmant que l'amour lui-même; je n'entreprendrai point, par la même raison, de rapporter ce qui se passa entre ces deux amans. Ce que l'on pense de sang froid est trop au-dessous de ces tendres vérités.

La mère fut toujours le témoin de leur conversation. Elle éprouvoit de son côté les transports d'une joie excessive, elle ne pouvoit se lasser d'admirer le prince, & de lui faire conter ses aventures & les peines qu'il avoit souffertes dans les bois & dans les déserts, exposé comme il avoit été à la faim, à la soif & à toutes les injures de l'air. Il convint que l'esprit & le raisonnement qu'on lui avoit laissés par méchanceté, les avoit beaucoup augmentées, & que, sans les consolations qu'il avoit reçues de sa marraine la bonne reine, il auroit mille fois succombé; mais qu'elle l'étoit souvent venu visiter; qu'elle lui avoit donné tous les secours qu'il pouvoit recevoir dans un état aussi malheureux; qu'elle lui avoit toujours fait espérer qu'il en verroit la fin; que c'étoit elle enfin qui lui avoit montré le chemin pour venir au lieu où il avoit trouvé le roi son frère. Ils passèrent quelques jours & quelques nuits dans ces charmans entretiens; mais enfin la mère de Zayde

dont le cœur & l'eſprit étoient fort élevés, ſongeoit aux moyens de remettre le prince ſur le trône qui lui appartenoit.

La reine de ſon côté éprouvoit de grandes inquiétudes. La vue du petit Singe l'avoit fort troublée; elle n'avoit été occupée depuis que ſon fils l'avoit apporté, que des moyens de pouvoir le faire périr, ne doutant point qu'il ne fût le prince Alphinge. Ses ſoupçons furent confirmés par la fée de la Montagne, qui l'avertit de tout ce qui étoit arrivé. Elle courut toute en larmes trouver le roi ſon fils. Je ſuis informée, lui dit-elle, qu'il y a des gens mal intentionnés dans votre royaume, ils ont ſuſcité un impoſteur pour vous détrôner, il faut le faire périr pour aſſurer votre tranquillité; car elle ne pouvoit ni ne vouloit convenir de la vérité.

Le roi qui avoit beaucoup de courage, aſſura la reine qu'il auroit bientôt puni les coupables. Il s'informa avec ſoin de tout ce qui avoit donné lieu aux bruits qui couroient. Il ne pouvoit croire qu'une femme veuve, (car le mari de la mère de Zayde étoit mort peu de tems après la perte du prince Alphinge) & une jeune beauté dépourvues des moyens néceſſaires pour exciter une révolte, puſſent former un auſſi grand projet. Il réſolut d'aller chez elles, aſſez accompagné pour ne ſe point expoſer. Ni la reine, ni aucun de ſes con-

fidens, n'eurent connoiſſance de ſon deſſein; il choiſit le milieu de la nuit pour l'exécuter. Il entra dans le palais; les premières portes étoient encore ouvertes; mais quand il arriva à celles des appartemens, il frappa avec aſſez de violence. Les dames qui s'entretenoient alors avec le prince dans un grand cabinet, furent extrêmement ſurpriſes d'une viſite ſi imprévue; elles ſupplièrent Alphinge de ne ſe point montrer, & il eut beaucoup de peine à leur accorder cette ſatisfaction. Mais leur étonnement fut bien plus grand, quand on eut ouvert les portes, de voir le roi ſuivi d'une partie de ſa cour. Je ſais, dit ce prince, en adreſſant la parole à la mère de Zayde, que vous avez formé des deſſeins contre ma perſonne & contre mon état : je viens pour m'en éclaircir avec vous; je ne vous demande que de me déclarer la vérité.

Dans le moment qu'elles ſe préparoient à lui répondre, le prince Alphinge qui n'avoit rien perdu de la converſation, ſe préſenta tout d'un coup, & dit : ce ſera moi qui vous inſtruirai, reconnoiſſez-moi, mon frère. Il parla & ſe montra avec tant de grâce & de majeſté, que le roi & tous ceux qui le ſuivoient demeurèrent immobiles. Pour Zayde & ſa mère, elles pensèrent mourir de frayeur du péril auquel il s'expoſoit. Enfin le roi reprit ſes eſprits, & ne pouvant

méconnoître le prince, puiſqu'il n'y avoit que deux ans qu'il ne l'avoit vu, il l'embraſſa, en lui diſant : oui, vous êtes mon frère, & pour vous le mieux confirmer, venez remonter ſur le trône qui vous appartient. Je n'ai plus rien à y prétendre, puiſque je vous ai retrouvé. Pour lors il lui baiſa la main avec beaucoup de reſpect.

Le prince l'embraſſa avec tendreſſe. Ils allèrent enſuite au palais des rois; ce fut-là qu'en préſence de tous les grands du royaume, Alphinge reçut la couronne des mains de ſon frère. Pour achever de lever tous les doutes, en cas qu'il pût en reſter quelqu'un, il fit voir le rubis que la bonne reine lui avoit envoyé dans ſon enfance : dans le tems qu'on le regardoit avec attention, il ſe fendit avec grand bruit; au même inſtant la reine mourut. Elle s'étoit renfermée ne pouvant prendre aſſez ſur elle, pour être le témoin du bonheur d'un prince qu'elle avoit ſi cruellement perſécuté.

Alphinge n'eut plus d'autres ſoins que celui d'aller témoigner ſa reconnoiſſance à ſa chère nourrice & à la belle Zayde qu'il épouſa dès le ſoir même. La bonne reine arriva lorſqu'on commençoit la célébration des nôces, & le contentement du nouveau roi fut au comble. Elle dévoila toute la conduite de la méchante reine; elle aſſura de plus qu'il n'y avoit déſormais rien à

craindre de la fée de la Montagne, qu'elle ne pouvoit plus leur nuire, & que le rubis fendu en étoit une preuve. Elle paſſa quelque tems avec les nouveaux mariés & ſe retira enſuite dans ſes états. Le roi Alphinge gouverna ſon royaume avec toute la prudence & la douceur imaginables, il fut adoré de ſes ſujets & tendrement aimé dans ſa famille, & il regarda toujours le prince ſon frère comme aſſocié à la couronne.

Cette hiſtoire eſt ſi fameuſe, & la mémoire du roi Alphinge eſt tellement recommandable, qu'on l'apprend aux enfans dès leur plus tendre jeuneſſe, que les palais des rois ſont ornés de peintures qui repréſentent ſes aventures, & que les princeſſes prennent plaiſir de les retracer elles-mêmes avec l'aiguille dans leurs plus riches ameublemens.



KADOUR (1).

CONTE.

DANS le royaume de Cachemire, un des plus riches habitans de la capitale possédoit des biens immenses : les hommes en font ordinairement dépendre leur bonheur ; cependant malgré ses richesses, il avoit un chagrin domestique qui surpassoit de beaucoup sa bonne fortune ; tant il est vrai que les hommes ne sont pas nés pour être heureux. Cet homme avoit une fille unique, & par conséquent elle étoit héritière de ses biens : on ne pouvoit rien désirer à sa beauté, elle étoit accomplie ; mais cette belle personne étoit si dénuée des qualités de l'esprit, que les avantages dont elle étoit ornée, lui devenoient inutiles. Les traits de son visage, ce chef-d'œuvre de la nature, devenoient choquans par l'excessive stupidité que l'on ne pouvoit éviter d'y reconnoître. Il sembloit que la nature avoit pris plaisir à rassembler les

(1) Ce conte a fourni le sujet d'une comédie intitulée : *Les Fées*, donnée au théâtre Italien par Romagnesi, & jouée avec succès en 1736. On trouve cette pièce imprimée dans le théâtre de Romagnesi.

traits les plus réguliers, pour en faire un composé désagréable. Toutes les actions de cette espèce de beauté, n'étoient point accompagnées de ce feu qui seul en fait la grâce : sa taille quoique bien prise, paroissoit lourde & massive ; sans entrer dans un plus grand détail, on ne remarquoit tous ces défauts, que parce qu'elle n'avoit pas la plus foible étincelle de l'esprit.

Kadour, c'étoit le nom de cette fille, n'avoit pas assez d'esprit, pour savoir qu'elle en manquoit. Elle sentoit seulement qu'elle étoit dédaignée ; mais elle ne pouvoit en concevoir la raison, ni pourquoi on la laissoit toujours seule pendant que les autres personnes de son âge se plaignoient souvent de la foule qui les importunoit.

Un jour elle se promenoit à son ordinaire dans un endroit écarté : la terre s'entrouvrit à quelques pas devant elle. Ce prodige ne l'effraya point, elle le regarda même comme un chose qui étoit dans l'ordre de la nature. De cette ouverture il en sortit un homme, ou plutôt un monstre, tant sa figure étoit hideuse. A cet aspect un mouvement naturel lui fit prendre la fuite ; mais les discours du monstre surent la retenir. Arrêtez, lui dit-il, belle Kadour, j'ai des choses fâcheuses à vous apprendre ; mais j'en ai d'agréables à vous promettre, & les agrémens des unes peuvent balancer

balancer les inconvéniens des autres. Les choses douces, tendres & flatteuses ont du moins le pouvoir de se faire entendre; on les écoute, quand même elles ne devroient pas persuader. Kadour s'arrêta donc, & le monstre continua sa harangue. On ne peut avoir plus de beauté que vous en avez; cependant vous ne fixez les regards de personne. Je sais combien ce malheur vous afflige : apprenez quelle est la raison de cette desespérante situation; vous ne l'éprouvez, que parce que vous ne pensez point. Ce défaut est plus considérable que vous ne pouvez l'imaginer; il me met au point de vous dire (& cela tel que vous me voyez, sans me faire trop valoir) que vous êtes infiniment au-dessous de moi : car enfin je ne suis que par le corps, ce que vous êtes par l'esprit. Ce que je viens de vous dire est bien cruel, j'en conviens; j'ai cependant remarqué en vous parlant, que mon discours vous a plus flattée, qu'il ne vous a offensée; & c'est ce qui me fait désespérer du succès des propositions qui me restent à vous faire. Je vais cependant les hasarder; voulez-vous avoir de l'esprit? oui, lui répondit Kadour. A la vérité, elle fit cette réponse du même air & du mêmeton que l'on employe, pour parler de ce que l'on ne connoît pas; ce oui étoit prononcé sans désir, à peine étoit-il articulé. Hé bien! ajouta-t-il, en voici les moyens. Il faut

aimer Paratinparatos, c'eſt ainſi que je m'appelle ; & vous préparer à m'épouſer dans un an. A cette condition vous aurez de l'eſprit ; mais ſur-tout n'oubliez jamais ni l'engagement que vous prenez avec moi, ni le nom que je porte. Liſez ce qui eſt écrit ſur ce papier que je vous donne, apprenez-le par cœur, & vous ne ſerez pas long-tems ſans penſer : voici les paroles qui vont chaſſer votre indolence & diſſiper votre imbécillité :

O toi qui peux tout animer,
Amour, ſi pour n'être plus bête,
Il ne faut que ſavoir aimer,
Je ſuis prête.

Après la lecture de ces vers, Paratinparatos diſparut. Kadour fut à peine remiſe de ſon étonnement, qu'elle voulut eſſayer de faire la même lecture. A chaque vers qu'elle prononçoit, les grâces, les ſourires naiſſoient ſur ſon viſage ; ſes yeux ſi bêtes & ſi traînans s'animoient de la plus grande vivacité ; ſa taille, ſa démarche, ſon maintien, tout enfin ſe reſſentit des promeſſes du monſtre. Elle s'apperçut elle-même du changement avantageux qui ſe faiſoit en elle ; tant de grâces & d'agrémens ne ſe développent pas ſans être accompagnés de l'amour propre. L'on peut me croire, quand je dirai qu'elle répéta mille fois ces heureux vers. Elle revint à la hâte trouver

ſon père : non-ſeulement elle commença par lui dire des choſes ſuivies ; elle s'exprima même ſenſément & finit en peu de tems par témoigner beaucoup d'eſprit.

Un changement ſi ſubit & ſi ſingulier, ne pouvoit être ignoré long-tems dans Cachemire, de ceux qui y étoient les plus intéreſſés : c'étoient ſans doute les jeunes gens de la ville. Les galans vinrent donc ſe ranger en foule auprès de Kadour : cette aimable fille n'étoit plus comme autrefois ſolitaire au bal ainſi qu'à la promenade, les choſes avoient pris toute une autre face. Les amans quittoient ſans peine la main de leurs maîtreſſes, pour avoir ſeulement le plaiſir de regarder cette nouvelle beauté ; les rivaux ſe battoient, & toutes les femmes en fureur éprouvoient tout ce que la jalouſie peut inſpirer de haine, de déſeſpoir & d'envie. Enfin il n'étoit bruit que de la belle Kadour.

Parmi le grand nombre de ceux qui la trouvèrent aimable, il n'étoit pas poſſible qu'elle ne rencontrât une figure qui lui fît impreſſion. Il étoit encore plus aiſé d'oublier celle de Paratinparatos. Malheureuſement pour lui, il avoit fait don de l'eſprit à la belle Kadour, & les paroles qu'elle répétoit avec autant d'attention que de zèle, lui inſpiroient de l'amour. Les donneurs de leçons ſont preſque toujours abuſés; ce fut en effet ce qui arriva à Paratinparatos, à la vérité ce

fut contre ſes intentions ; cet amour naiſſoit ; mais il ne naiſſoit pas pour lui.

Le mieux fait & le plus agréable de ceux qui ſoupirèrent pour Kadour, fut auſſi celui qui l'emporta ſur ſes rivaux. Il s'en falloit beaucoup qu'étant doué des grâces de la figure, comme il l'étoit en effet, il le fût encore des dons de la fortune. Il n'avoit réellement aucun bien, auſſi le père & la mère de la belle Kadour trouvèrent le choix qu'elle avoit fait fort mauvais, le déſapprouvèrent hautement, & ſe repentirent plus d'une fois des ſouhaits qu'ils avoient faits, en déſirant de l'eſprit à leur fille. Ils trouvoient que ce don du ciel faiſoit leur malheur ; car ils n'avoient pas eux-mêmes aſſez d'eſprit, pour répondre aux objections vives & ſéduiſantes qu'elle ſavoit oppoſer à leurs remontrances. Ne pouvant la priver de l'eſprit qu'elle avoit acquis, ils lui firent au moins (ſuivant l'uſage ordinaire) des leçons ſans nombre contre l'amour. Mais c'eſt en vain que l'on veut défendre d'aimer à une jeune & jolie perſonne. Les oppoſitions qu'elle éprouva, ne ſervirent donc qu'à lui faire aimer un peu davantage Arada (c'étoit le nom de ſon amant). Elles lui donnèrent même ſouvent le plaiſir d'en entendre parler à ceux avec leſquels elle n'eût oſé s'en entretenir.

L'on imagine aiſément qu'elle n'avoit dit à

personne au monde, comment l'esprit lui étoit venu ; & depuis cette aventure, elle a été soigneusement imitée sur ce genre de secret. Elle fut discrete, même avec son amant. Ce secret est peut-être le seul qu'il soit permis de garder à ce que l'on aime. En effet, sa vanité étoit trop intéressée à cacher son histoire dans l'oubli le plus profond. Ayant de l'esprit, pouvoit-elle avouer qu'elle le devoit à quelqu'autre qu'à elle ?

Cependant l'année que lui avoit fixé Paratinparatos, pour apprendre à penser & pour se résoudre à l'épouser, étoit presque expirée. Elle voyoit avec une douleur extrême que le terme fatal s'approchoit. Son esprit lui devenoit alors un présent funeste ; car il lui présentoit sans cesse toutes les circonstances affligeantes de sa situation. Perdre son amant pour jamais, se voir à tout autre qu'à lui, devenir la femme de quelqu'un dont elle ne connoissoit que la difformité, ce qui peut être encore étoit son moindre défaut ; je n'entreprendrai point d'écrire toutes les réflexions qu'elle faisoit. Une jeune personne qui joint l'amour à beaucoup d'esprit, fait bien du chemin en peu de tems. De telles ou semblables réflexions la mettoient au désespoir. Elle étoit frappée de la parole qu'elle avoit donnée, & sur toutes choses, elle n'oublioit pas qu'en acceptant le monstre pour époux, elle en avoit reçu des dons

dont elle ne vouloit point se dépouiller. Il est constant que rien n'égaloit le tourment dont elle étoit agitée; car plus nous avons d'esprit, plus il sert à augmenter nos malheurs.

Un jour que pleinement occupée de sa cruelle destinée, elle s'étoit insensiblement écartée, & qu'elle étoit seule, elle entendit un grand bruit, & distingua des voix souterraines qui chantoient les paroles que Paratinparatos lui avoit données par écrit. Elle en frémit; c'étoit en effet le signal de son malheur. Aussi-tôt la terre s'ouvrit, & (fort doucement à la vérité) elle fut descendue dans le gouffre qui venoit de se former à ses yeux. Paratinparatos environné d'hommes aussi difformes que lui, tenoit alors sa cour. Quel spectacle pour une personne qui n'aguères étoit suivie de tout ce qu'il y avoit de plus aimable dans sa patrie, & qui de plus ressentoit les premiers feux de l'amour! Sa douleur fut plus grande encore que sa surprise, elle n'eut pas la force de parler, elle versa un torrent de larmes; & ce fut le seul usage qu'elle fit de l'esprit que Paratinparatos lui avoit donné, & que l'on avoit si fort admiré dans Cachemire.

Paratinparatos la regarda de son côté avec tout l'amour & toute la douleur imaginables. Madame, lui dit-il, je m'apperçois aisément que je vous déplais encore plus que la première fois que j'ai

paru devant vous. Je reconnois, mais trop tard, que je me ſuis perdu moi-même, en vous faiſant un préſent ſi funeſte pour moi; mais enfin, vous êtes encore libre, & je vous laiſſe le choix entre ma main & votre premier état. Je vous promets de vous remettre chez vos parens, telle que je vous ai trouvée. C'eſt à vous de choiſir ou de retourner auprès d'eux avec votre première ſtupidité, ou d'être avec beaucoup d'eſprit la reine de ce royaume. Je ſuis le roi des Gnomes; c'eſt aſſez vous déclarer quel eſt votre pouvoir dans cet empire. Si vous voulez ſacrifier le plaiſir de vos yeux, tous les autres vous ſeront prodiguez. Nul homme, ſans mon aveu, ne peut avoir la plus foible partie de l'or & des richeſſes que la terre enferme dans ſon ſein, il ne tient qu'à vous d'en diſpoſer ſouverainement. Avec de l'or & de l'eſprit, qui peut être malheureux, mérite aſſurément ſon malheur. Il y a très peu d'hommes & de femmes ſur la terre qui ne convinſſent de cette propoſition; mais je crains, ajouta-t-il, d'être la ſeule de toutes les choſes que je vous offre, qui ne vous puiſſe être agréable. Dites un mot, votre retour eſt ordonné. Oui, lui dit-il avec tranſport, je ne veux pas que rien puiſſe troubler le bonheur que j'eſpère dans la poſſeſſion de votre cœur. Je vous donne deux jours pour examiner cette demeure, & pour décider de mon ſort & du vôtre. Jamais

gnome n'a peut-être été aussi délicat que celui ci.

Après ce discours, Paratinparatos quitta la belle Kadour. On la conduisit dans un appartement magnifique, elle fut servie avec un soin extrême par des gnomes femelles, dont la laideur étoit moins choquante que celle des hommes de cette espèce; mais pour dire les choses dans l'exacte vérité, les plus jolies étoient bien maussades. On lui servit un repas magnifique; mais qu'est-ce qu un repas, sans bonne compagnie? L'après-dînée on représenta devant elle une comédie; mais le sujet ne put intéresser son cœur. Quand elle auroit eu la liberté de son esprit, qu'elle impression des gnomes pouvoient-ils faire sur la scène? Le soir on lui donna le bal; elle s'y trouva sans le désir de plaire, & le ridicule des pas formés par les gnomes mâles & femelles ne la put amuser. Elle éprouva donc un dégoût général pour tous les divertissemens qu'on cherchoit à lui procurer. Elle n'eut pas différé un moment à remercier Paratinparatos de ses richesses & de ses plaisirs; mais la certitude de se trouver sans esprit, méritoit quelque considération de sa part.

Pour se délivrer d'un époux haïssable, elle auroit repris mille fois son ancienne stupidité; mais elle avoit un amant, c'étoit le perdre sans ressource & de la manière la plus sensible. D'un autre côté, en épousant le gnome, elle ne pouvoit

espérer de revoir jamais son cher Arada; il falloit renoncer à lui donner de ses nouvelles; de plus il seroit en droit de la soupçonner d'infidélité; & cette crainte est de toutes la plus affreuse pour un cœur bien épris. Enfin, il s'agissoit d'épouser un mari qui lui auroit toujours paru odieux, quand il eût été aimable, puisqu'il la séparoit de ce qu'elle aimoit; & ce mari, pour comble de maux, étoit un monstre.

Le parti étoit sans contredit très-difficile à prendre. Quand les deux jours, qu'on lui avoit accordés pour se consulter, furent écoulés, il est bien vrai de dire qu'elle n'étoit pas moins incertaine que le premier moment. Elle dit au gnome qu'il ne lui étoit pas possible de faire un choix. C'est décider contre moi, madame, lui répondit-il, je vais donc vous rendre votre ancien état, puisque vous n'osez vous déterminer. A ces mots, elle frémit & devint tremblante. L'idée de perdre son amant, par le mépris qu'il auroit pour elle, la toucha assez pour lui faire prendre son parti. Eh bien, dit-elle au gnome, il faut être à vous, vous en avez décidé. Paratinparatos ne fit point le difficile, il épousa Kadour, & l'esprit de Kadour fut encore augmenté par le mariage; mais son malheur fit en elle les mêmes progrès que faisoit son esprit. Elle fut effrayée de s'être donnée à un monstre & d'avoir quitté l'amant le plus

aimé. Elle éprouvoit de si grands serremens de cœur & de si grandes palpitations, qu'elle espéroit à chaque instant toucher au dernier de sa vie.

Le gnome s'appercevoit bien de la haine & de l'éloignement que sa femme avoit pour lui; & quoiqu'il se piquât de force d'esprit, il étoit outré de tout ce qui pouvoit le convaincre qu'il n'étoit pas aimé. Cet éloignement dont il ne s'appercevoit que trop, lui reprochoit sans cesse sa difformité; & lui faisoit passer les jours à détester les femmes, le mariage & la curiosité qui l'avoit engagé à sortir de ses états. Rempli de ces tristes pensées, il laissoit souvent Kadour seule, & cette solitude étoit le plus heureux tems de sa vie. Elle n'avoit d'autre plaisir que celui de s'occuper de ses idées; & les conduisant aussi loin qu'elles pouvoient aller, elle imagina bientôt qu'elle devoit donner de ses nouvelles à Arada, le convaincre par ses propres yeux qu'elle n'étoit pas inconstante, & qu'il falloit l'instruire au plutôt de la violence que lui avoit fait le gnome, qui seule étoit la cause de son absence. Elle se persuada aisément que, puisqu'elle étoit parvenue sans obstacle dans son triste palais, son amant pouvoit bien y aborder. Elle ne songea donc plus qu'à exécuter un projet si flatteur.

Il n'est rien d'impossible à une femme qui aime;

Kadour séduisit un gnome, qui n'étoit à la vérité que le froteur du palais, mais qu'importe sa qualité; il porta de ses nouvelles à Arada (par bonheur le tems auquel cette histoire est arrivée, est celui des amans fidèles). Le malheureux Arada se désespéroit de l'absence de Kadour; mais son désespoir n'étoit mêlé d'aucune aigreur; les soupçons injurieux n'entroient point dans son esprit; il se plaignoit, il s'affligeoit, il mouroit sans avoir une pensée qui pût offenser sa maîtresse; & sans chercher à se guérir.

Il est aisé de croire que pensant de cette sorte, il suivit aveuglément le froteur du palais, & qu'il alla trouver Kadour, à quelque péril qu'il exposât ses jours, sur-tout en apprenant que le voyage ne lui étoit pas indifférent. Il arriva dans ces lieux souterrains avec cette intrépidité que l'amour fait si bien donner. Il vit Kadour, se jeta à ses pieds & lui dit des choses plus tendres encore que spirituelles; il obtint d'elle la permission de renoncer au monde pour vivre avec elle & ne la point quitter. Il est beau de porter de tels sentimens à cent pieds sous terre.

La gayeté de Kadour revint insensiblement, au grand avantage de sa beauté; mais l'amour du gnome en fut allarmé. Il avoit trop d'esprit, & il étoit trop convaincu du dégoût que ressentoit Kadour, (cette conviction est une de celles que

toute femme qui épousera un gnome, ne doit jamais lui laisser prendre). Il étoit donc trop instruit, pour croire que l'habitude pût avoir adouci sa peine. Il n'étoit pas moins persuadé qu'il ne pouvoit être l'objet du moindre ajustement de sa femme; & Kadour avoit l'imprudence de se parer plus qu'à l'ordinaire.

La jalousie n'est souvent que trop éclairée. Paratinparatos fit tant & tant de perquisitions, qu'il découvrit qu'il y avoit dans son palais un homme qui se tenoit caché; & que cet homme étoit bien fait. D'abord qu'il fut instruit, il médita une vengeance plus délicate qu'à lui n'appartenoit. Il alla trouver Kadour : je ne m'amuse point à faire des plaintes, non plus qu'à me laisser aller à des emportemens, lui dit il; c'est une sorte de consolation dans le malheur, que j'abandonne aux hommes. Quand je vous ai donné de l'esprit, c'étoit pour moi que je vous avois fait ce présent, & je comptois en recueillir le fruit; vous en avez fait usage contre moi; quelqu'irrité que je sois, je ne puis cependant vous l'ôter absolument, puisque vous avez subi, en m'épousant, la loi qui vous étoit imposée; mais convenez avec moi, que si vous n'avez pas rompu notre traité, vous ne l'avez pas du moins suivi à la rigueur. Je vais donc partager le différend, vous n'aurez d'esprit que la nuit; car je ne veux point avoir auprès de

moi une femme ſtupide; pour le jour vous n'aurez pas le ſens commun, & vous ferez ce qu'il vous plaira. Kadour dans le moment même ſentit une peſanteur d'eſprit, que bientôt elle ne ſentit même plus. Quand la nuit fut venue, ſes idées ſe réveillèrent, elle enviſagea ſon malheur, elle pleura, ſans pouvoir ni ſe conſoler, ni chercher les expédiens que ſes lumières lui pouvoient fournir; elle avoit cependant l'eſprit bien repoſé.

La nuit ſuivante, elle s'apperçut que ſon mari avoit le ſommeil très-dur, & pour profiter encore mieux de cette heureuſe circonſtance, elle lui mit ſous le nez une racine qui non-ſeulement augmentoit le ſommeil, mais qui le faiſoit encore durer tout autant de tems que le dormeur la reſpiroit. Paratinparatos lui en avoit autrefois enſeigné les propriétés; car les maris ſont preſque toujours les inſtrumens de leurs malheurs. Quand elle s'apperçut qu'il étoit plongé dans le plus profond ſommeil, elle ſe leva d'auprès de lui, ſans autre deſſein dans le premier moment, que de s'éloigner de l'objet de ſa haine. Ses réveries la conduiſirent, ſans trop s'en appercevoir, dans les lieux qui d'ordinaire lui préſentoient Arada. Elle ne comptoit pas le chercher; mais elle ſe flatta qu'il la chercheroit. En effet, elle le trouva dans une allée des jardins, c'étoit un lieu où mille fois ils s'étoient juré un amour éternel. Arada la

demandoit alors à toute la nature. Kadour lui fit le récit de ses nouveaux malheurs; ils furent adoucis en les lui contant. La nuit suivante, ils se rencontrèrent au même endroit, quoiqu'ils n'en fussent cependant pas convenus, & ces rendez-vous continuèrent si long-tems & avec tant de succès, que leur disgrâce servit à leur faire goûter une nouvelle espèce de bonheur. L'esprit & l'amour de Kadour lui fournissoient chaque nuit mille ressources plus agréables les unes que les autres, pour amuser & s'attacher son amant. Elles empêchoient qu'Arada, quand même il n'auroit pas ressenti autant d'amour, pût s'imaginer que sa maîtresse n'avoit pas le sens commun la moitié du tems.

A l'approche du jour nos amans se séparoient, pour lors Kadour alloit réveiller le gnome, après avoir eu soin d'ôter la racine assoupissante, & de la bien cacher. Le jour arrivoit, elle devenoit imbécille; mais elle s'en consoloit aisément, puisqu'elle employoit ce tems au sommeil.

Qui peut se vanter de n'avoir pas éprouvé l'inconstance de la fortune? Plus on est heureux, plus on est exposé à ses coups; la médiocrité du bonheur n'est pas exempte elle-même de ses vicissitudes. La racine assoupissante avoit un inconvénient; car toutes les propriétés en sont accompagnées. Elle avoit celui de faire beaucoup

ronfler. Un gnome domeſtique du palais qui n'étoit un jour, ni bien endormi, ni bien éveillé, interprêta mal le plus beau ronflement du monde. Il ne douta pas que ſon maître ne ſe plaignit & qu'il ne fût malade : ſon attachement le fit aller à ſon ſecours, il apperçut la racine dans ſa place triomphante, ſon ſoin le plus preſſé fut de la déranger. Que ce ſoin devint funeſte à trois perſonnes ! Le gnome à l'inſtant s'éveilla ; ſon premier mouvement lui fit chercher ſa femme ; & la ſolitude où il ſe trouva, excitant ſa fureur & ſon emportement, le fit ſortir de ſon lit. Le haſard, ou plutôt ſon mauvais deſtin le conduiſirent au lieu où les deux amans ne pouvoient ſe laſſer de ſe jurer un éternel amour. Paratinparatos ne s'exala point en injures, il ne leur fit aucuns reproches ; mais il toucha l'amant d'une baguette : pour lors il devint d'une figure abſolument ſemblable à la ſienne, & la reſſemblance fut ſi parfaite, que Kadour elle-même, la tendre Kadour, ne pût abſolument diſtinguer ſon amant de ſon époux, & vêcut la plus malheureuſe femme du monde. Car elle ne put jamais ſe conſoler de la reſſemblance affreuſe que tout ce qu'elle aimoit dans le monde, venoit de prendre avec tout ce qu'elle abhorroit ; & jamais il ne lui fut poſſible de ſavoir auquel adreſſer ſes plaintes, dans la crainte de prendre l'objet de ſa haine, pour l'objet

de ſon amour. Nous avons bien vu depuis ce tems des amans devenir à la longue des maris, mais jamais la ſévérité des époux ne les a conduits que cette fois à une ſemblable métamorphoſe.



LE MÉDECIN DE SATIN.

CONTE.

IL y avoit une fois un roi fort riche, qui n'avoit que deux filles de tous ses mariages. L'aînée étoit d'une figure choquante; elle étoit louche & bossue; en récompense elle avoit beaucoup desprit; mais c'étoit un esprit artificieux & méchant; & ce qui ne sera pas difficile à croire, sa flatterie & sa complaisance lui avoient entièrement gagné la confiance & les bonnes grâces du roi son père. La cadette étoit au contraire d'une beauté admirable, son caractère étoit charmant. Bien des gens (ce ne sont, ni des courtisans, ni des amans auxquels je m'en suis rapporté) ne savoient auquel donner la préférence, ou de l'agrément de son esprit, ou des grâces de sa figure.

Un jeune empereur étoit voisin de ce pays. Il n'avoit que vingt ans; mais à cet âge si peu avancé, il avoit fait des actions de grand capitaine & de soldat, si hardies, & en même tems si brillantes, qu'il se seroit aisément rendu maître du monde. Heureusement pour le repos de la terre, la modération se présenta à lui par son beau côté. Il accorda la paix à ses voisins, & ses sujets le

preſsèrent avec raiſon de leur donner une impératrice.

Les deux princeſſes dont on vient de parler, étoient les ſeules que l'âge ou la naiſſance lui puſſent faire choiſir. Il dépêcha des ambaſſadeurs pour demander l'aînée, comme on fait ordinairement; car il ignoroit abſolument quelles étoient les figures & les caractères des deux ſœurs. Mais, comme il ne vouloit ſe marier que pour vivre heureux avec une femme qu'il aimeroit, il réſolut de juger par lui-même, avant que de s'engager dans un nœud ſi terrible. Quelque-tems après le départ de ſes ambaſſadeurs, il vint les trouver incognito, & dans l'unique deſſein de voir les princeſſes; mais quelque diligence qu'il pût faire, la demande de la princeſſe aînée étoit déjà faite lorſqu'il arriva.

Son voyage ne put être tenu ſi ſecret, que le roi n'en fût informé : il ſe prépara donc à le recevoir avec toute la magnificence poſſible, mais cependant en conſervant toujours l'incognito. Les ambaſſadeurs préſentèrent l'empereur au roi, ſous le nom d'un des princes de ſa cour, le roi le reçut pour tel. Il y eut bal dès le ſoir; le jeune empereur y vit ſans obſtacle, les deux princeſſes. La difformité de la figure & l'aigreur du caractère de l'aînée, le choquèrent au point, qu'il ne l'auroit pas voulu épouſer, quand elle auroit eu dix

royaumes en dot. Il fut au contraire si vivement touché de l'esprit & des charmes de la cadette, qu'il auroit partagé son empire avec elle, n'eût-elle été qu'une simple bergère, & dès ce moment son cœur ne fut plus à lui.

Son éloignement pour la princesse aînée & son attachement pour la cadette, devinrent si vifs dès cette première entrevue, que ce fut avec une grande peine, qu'il rendit à la bossue l'apparence des hommages que son cœur rendoit intérieurement à la cadette. Mais toutes les découvertes qu'il fit les jours suivans, rendirent sa passion trop violente pour la pouvoir cacher, & tous ses soins & ses désirs se déclarèrent enfin pour la cadette. Il lui fit connoître la passion qu'il ressentoit pour elle, & lui fit part du projet qu'il avoit formé de la demander au roi son père (quelque chose qu'il en pût arriver) pourvu seulement qu'elle y voulût donner son consentement. Le jeune empereur étoit fait de façon à n'avoir pas de peine à l'obtenir de l'amour.

Il avoit ordonné à ses ambassadeurs de différer de quelques jours leur audience de congé; & quand il ne fut plus en leur pouvoir d'user de retardement, ils firent, suivant ses ordres, la demande de la princesse cadette. L'on doit se souvenir ici de toute la prévention & de l'aveugle amitié que le roi avoit pour la princesse aînée.

Il fut donc si fâché du compliment des ambassadeurs, qu'il eut peine à se contenir en le recevant. Aussi-tôt que le tems de l'audience fut expiré (car les princes ont eu de tout tems une étiquette) il fut trouver sa fille aînée pour lui apprendre la demande insolente que l'empereur venoit de faire de sa sœur. Je vois bien, ajouta-t-il, que ce qu'on nous a dit du jugement de ce jeune empereur n'est pas juste; on nous avoit vanté la solidité de ses réflexions, & une sagesse qui devançoit en lui les années; mais je ne puis m'empêcher d'en rabattre infiniment, puisqu'il a la foiblesse de se laisser surprendre à la beauté de la jeune princesse. Le résultat du conseil tenu entre le père & la fille, fut d'envoyer la belle princesse dans une province si éloignée, que l'empereur ne la pût jamais voir. C'étoit le seul moyen de le faire changer de conduite & de le rendre plus raisonnable, suivant leur façon de penser.

L'artificieuse princesse feignoit de vouloir adoucir l'esprit de son père, elle affecta d'être sensible au mécontentement qu'il éprouvoit de sa sœur; enfin elle n'oublia rien de tout ce qu'une femme fausse & piquée fait si bien mettre en pratique, & finit ce beau conseil par lui persuader de faire enfermer la jeune & aimable princesse dans la tour du désert, en lui représentant que

c'étoit le ſeul endroit de ſon royaume où le jeune empereur ne pourroit aborder.

Ceux qui ſont piqués devroient bien, ce me ſemble, être plus reconnus dans le monde, qu'ils ne le ſont en effet; & la choſe eſt bien aiſée, car ils affectent une indifférence marquée, qui, d'ordinaire les caractériſe, & qui les devroit toujours déceler. La boſſue qui perſuadoit au roi ſon père tout ce qu'elle déſiroit, n'eut pas de peine à lui faire entendre qu'elle étoit fort peu touchée de la préférence que l'empereur avoit donné à ſa cadette, qu'il étoit neceſſaire de témoigner de l'indifférence ſur ce nouveau choix, & que par conſéquent il falloit continuer les divertiſſemens qu'on avoit préparés. Le roi approuva fort les conſeils de ſon artificieuſe fille: il ne s'apperçut pas que la jalouſie & le déſir de ſe venger, étoient les ſeuls motifs qui la faiſoient agir. Il donna donc les ordres néceſſaires pour rendre les fêtes encore plus brillantes.

L'on détermina un jour pour l'enlevement de la princeſſe, & l'on fit avertir toute la cour de ſe trouver en équipage de chaſſe dans un endroit de la forêt. Les dames & les cavaliers eurent ordre de s'y rendre ſéparément. L'empereur & la jeune princeſſe s'étoient formés des idées ſi agréables de cette partie, qu'ils attendirent le jour qu'elle devoit s'exécuter, avec une grande impatience. Le

roi vint au rendez-vous avec l'empereur. Quelle fut la ſurpriſe de ce dernier & de quel trouble ſon eſprit ne fut-il point agité, lorſqu'il ne trouva pas la princeſſe parmi les dames de la cour? Le premier coup d'œil qui en impoſe ſi rarement aux amans, ne le trompa point. Elle étoit cependant partie long-tems avant lui, pour ſe rendre au même lieu. L'inquiétude du prince fut au comble, quand il vit commencer la chaſſe ſans elle. Il envoya de tous les côtés ceux de ſes gens qui l'avoient ſuivi, pour en ſavoir des nouvelles, & lui-même paſſa la journée à la chercher & à la regretter. Quand la chaſſe fut finie, il revint chez lui accablé de chagrin & de cette cruelle agitation, que l'amour ſait faire éprouver.

Un de ceux qu'il avoit envoyé à la découverte, avoit rencontré le carroſſe de la princeſſe, accompagné de pluſieurs cavaliers qui le gardoient avec la plus grande exactitude; il l'avoit ſuivi juſqu'à la tour du déſert, & tout ce qu'il avoit pu remarquer, c'eſt que peu de tems après, le carroſſe étoit ſorti vide de cette horrible ſolitude. Il fut aiſé de juger que la princeſſe étoit demeurée renfermée dans cette effroyable retraite. La nouvelle qu'il en vint donner à l'empereur pénétra ce prince de la plus vive douleur. Il partit à l'heure même, après avoir donné ordre à ſes ambaſſadeurs de déclarer dès le lendemain la guerre au roi, s'il ne

rendoit la liberté à la princeſſe. A peine fut il arrivé dans ſes états, qu'il leva une puiſſante armée, la fit avancer avec diligence, & ſe rendit maître de la frontière, avant même que ſon ennemi eût ſongé à ſe mettre en défenſe.

En quittant les lieux où ſon amour avoit pris naiſſance, il avoit écrit un billet fort tendre à ſon adorable princeſſe, il avoit chargé un de ſes favoris auſſi adroit qu'affectionné, du ſoin de le remettre, & celui-ci avoit examiné avec tant d'exactitude les environs de la tour du déſert, il s'étoit informé avec tant d'adreſſe, de l'endroit où la princeſſe étoit logée, qu'il découvrit enfin une petite fenêtre de ſa chambre à coucher, qui donnoit ſur un lieu rempli de ronces, que perſonne ne fréquentoit. La malheureuſe princeſſe étoit ſi prodigieuſement contrainte, qu'il ne lui étoit pas même permis de prendre l'air à cette petite fenêtre, quoique ce fût la ſeule qui donnât du jour dans ſa chambre. On lui avoit choiſi pour gouvernante la nourrice de la princeſſe boſſue. C'étoit une femme que l'on prétendoit être deſcendue d'Argus en droite ligne. L'on dit qu'elle avoit comme lui un œil qui ne dormoit jamais. Indépendamment de cette importunité, c'étoit une vilaine bête ſur tous les points. Elle ne quittoit pas la princeſſe un ſeul moment; & cette belle infortunée éprouvoit une gêne & une afflic-

tion d'autant moins aiſées à ſupporter, qu'elle ne pouvoit preſque plus ſe flatter de recevoir des nouvelles de ſon amant.

Un jour que cette incommode ſurveillante étoit enfermée dans ſon cabinet, occupée à écrire à ſa belle élève la princeſſe boſſue, pour lui rendre compte de ce que la jeune princeſſe avoit fait & dit depuis qu'elle étoit en priſon; la belle malheureuſe profita de l'inſtant de liberté que lui donnoit l'abſence de ſon argus, pour prendre l'air, & regarder un moment par la fenêtre. Elle apperçut un homme caché dans les épines, qui s'avança dès qu'il la vit, & qui lui montroit une lettre. Elle le reconnut aiſément pour appartenir à l'empereur; auſſi-tôt elle lui jeta un fil auquel il attacha le billet. Je laiſſe à penſer ſi ce fut avec promptitude qu'elle le tira à elle. Elle eut heureuſement le tems de le lire, avant que la nourrice fût ſortie de ſon cabinet & qu'elle eût achevé ſes dépêches. Il eſt impoſſible d'exprimer ſa joie. La même circonſtance qui l'avoit favoriſée la veille, lui fournit le lendemain l'occaſion de pouvoir faire réponſe. Elle ſe ſervit d'une feuille de ſes tablettes, qu'elle jeta à celui qui lui avoit remis le billet.

L'empeur charmé d'avoir pu donner de ſes nouvelles & de recevoir de celles de la princeſſe, réſolut d'aller lui-même à la tour du déſert au

tisque de tout ce qui pouvoit arriver; ne fût-ce que pour voir un moment ce qu'il adoroit. Il renvoia son fidèle messager, pour lui en demander la permission, par un nouveau billet, & pendant cet intervalle de tems, il donna les ordres nécessaires pour que son absence n'allarmât point son armée.

La princesse répondit à cette seconde lettre, qu'elle seroit charmée de le voir, mais qu'elle le conjuroit de ne se point exposer à un pareil danger; d'autant plus que la vigilance de la vieille nourrice, rendroit peut-être son voiage inutile; elle ajouta cependant qu'elle ne pouvoit s'empêcher de l'avertir que cette impitoyable gouvernante écrivoit quelquefois un quart d'heure le matin, & que pour lors elle la laissoit seule.

L'empereur étoit trop amoureux pour être arrêté par les obstacles les plus invincibles. Il étoit déterminé à affronter tous les périls; il résolut cependant d'essayer pour le plus sûr d'endormir la surveillante. Il envoya pour cet effet à la princesse une poudre assoupissante, il partit quelque tems après son favori, & se rendit la nuit dans les ronces, qui le conduisirent jusqu'au pied de la tour. La princesse de son côté ayant endormi son argus par le moyen de la poudre, parut à la fenêtre, aussi-tôt qu'elle eut entendu le signal dont elle étoit convenue. Son cœur étoit si partagé entre

la crainte & la joie, qu'il feroit difficile de dire laquelle de ces deux paffions y dominoit le plus. Pour l'empereur, il n'étoit occupé que du plaifir de revoir fa chère princeffe. Il la pria avec tant d'inftances de lui permettre d'entrer dans fon appartement, qu'elle ne put lui refufer cette grâce. Elle jeta le bout d'un cordon qu'elle avoit compofé de plufieurs nœuds de rubans, & par ce moyen elle tira à elle l'échelle de foie que l'empereur avoit fagement apportée.

A peine l'eût-elle attachée à la fenêtre, qu'elle vit arriver l'empereur dans fa chambre. Leur entretien fut des plus doux & des plus tendres. Il faut avoir éprouvé les mêmes fentimens, & s'être trouvé dans une pareille fituation, pour pouvoir exprimer tout ce qu'ils fe dirent. Leurs adieux furent encore plus touchans; ils fe féparèrent avec douleur, & lorfque le jour ne leur permit plus de demeurer enfemble.

La princeffe ayant détaché l'échelle, & fermé la fenêtre, fe coucha, ne croyant pas qu'il fût poffible à la vieille qui dormoit profondément de rien favoir de ce qui s'étoit paffé. Mais elle avoit tout vu par le moyen de cet œil toujours ouvert; c'étoit dans le fond une infirmité à laquelle on avoit fauffement attribué une parenté avec Argus. Il eft bien vrai que fa curiofité & fon importunité, jointes à cette infirmité, avoient fuffifam-

ment autorifé cette fiction. Quoi qu'il en foit, fon premier foin, d'abord qu'il fit jour, fut celui d'écrire à la jaloufe princeffe, & de lui faire un détail le plus exact de toutes les circonftances de l'entrevue de nos deux amans.

La méchante petite boffue apprit cette nouvelle avec fureur, & ne mettant plus de bornes à fon reffentiment, elle réfolut de fe venger cruellement du mépris que l'empereur avoit fait de fes prétendus appas. Pour avoir le loifir d'exécuter fes pernicieux deffeins, elle manda à fa nourrice de ne pas faire femblant de s'appercevoir de ce qui fe paffoit. Elle fit faire cependant une efpèce de trappe difpofée de façon, que l'empereur en paffant dans les ronces qui étoient au pied de la tour, détendroit des refforts, qui non-feulement le prendroient, comme on prend une fouris dans une fouricière, mais feroient encore partir une infinité de flèches empoifonnées qui le perceroient de toutes parts. Cette fatale machine fut faite en peu de jours & pofée fans que la belle princeffe pût en avoir le moindre foupçon.

L'empereur preffé par une impatience que l'amour feul peut infpirer, vint ce foir-là plutôt encore qu'à l'ordinaire. En approchant de la tour, il entendit la princeffe qui faifoit un de ces grands éclats de rire, inconnus à tout autre, qu'à la jeuneffe contente. Il avança avec précipitation, pour

faire le ſignal accoutumé. Heureuſement que le reſſort de la machine ne ſe détendit que très-peu, & qu'il ne partit de cette déteſtable invention que quelques flèches, dont les bleſſures furent cependant ſuffiſantes pour faire tomber le prince à la renverſe tout couvert de ſon ſang.

Son fidèle écuyer qui ne l'avoit jamais voulu abandonner, l'emporta dans un bois voiſin, où le reſte de ſa ſuite l'attendoit. On banda ſes plaies & l'on fit un brancard ſur lequel on le porta en diligence pour le mettre hors du pays ennemi. Les chirurgiens trouvèrent que ſes bleſſures n'étoient pas mortelles; mais quelque grande que fût la douleur qu'il reſſentoit, elle lui étoit bien moins ſenſible que le ſouvenir du rire de la princeſſe, dans le tems qu'il étoit traité ſi cruellement.

De ſon côté, la princeſſe étoit dans de cruelles inquiétudes; le ſoir qui fut ſi malheureux à l'empereur, elle éprouvoit cette joie que donne le contentement du cœur. Une petite guenon qu'elle aimoit beaucoup, fit une grimace ſi ſingulière en regardant ronfler la vieille, que la princeſſe dans l'âge où la gaieté eſt ſi naturelle, laiſſa échapper cet éclat de rire, dont l'empereur avoit été frappé en approchant de la tour. L'heure ordinaire de leur ſignal arriva, & elle fut fort ſurpriſe de ne point entendre l'empereur ni perſonne de ſa

part. Elle le fut bien davantage, lorſque la vieille qu'elle croyoit fort endormie, l'obligea de ſe coucher ſur le champ, & que depuis ce tems-là elle ne l'a perdit plus de vue.

Elle paſſa quinze jours dans une affliction & dans une inquiétude que rien ne peut égaler. Au bout de ce tems, la nourrice entra dans ſon cabinet pour dépêcher ſon courier ordinaire; elle avoit laiſſé la clef à la porte, & la princeſſe la ferma ſi adroitement à double tour & ſi promptement, que la vieille ne s'en apperçut que lorſque ſa lettre fut écrite. Le premier mouvement de la princeſſe fut de courir à la fenêtre. Que devint-elle, quand elle vit des flêches & du ſang ſur les ronces? elle ne fut plus maîtreſſe d'elle-même, & ne doutant point de ſon malheur, elle voulut ſe jeter par la fenêtre, pour ne pas ſurvivre à ſon amant. Une ſeconde reflexion, qui n'eſt nullement incompatible avec l'heroïſme le plus pur, lui fit prendre le parti de ſe bien aſſurer du malheur de tout ce qu'elle aimoit, avant que de ſe porter aux dernières extrémités.

Dans ce deſſein, elle ſortit de la tour. Le déſeſpoir eſt une ivreſſe qui nous facilite les choſes les plus impraticables.. Lorſqu'elle fut à quelque diſtance de la priſon qu'elle fuyoit, elle rencontra heureuſement le mari de ſa propre nourrice, qui venoit à deſſein de lui rendre quelque ſervice,

ou du moins pour s'informer de ſes nouvelles. La princeſſe n'héſita pas un moment à ſe faire connoître à lui ; elle le conjura d'aller lui chercher un habit d'homme ; & pour lui donner le tems de faire cette commiſſion, elle le fut attendre dans le plus fort d'un bois prochain qu'elle lui indiqua. Le bon homme exécuta fidèlement ſes ordres, il ne fut pas même long-tems en chemin (l'attachement & l'amour ne font pas pour l'ordinaire languir les commiſſions). Elle mit l'habit qu'il lui préſenta, & renferma celui qu'elle portoit, dans un ſac que le bon homme chargea ſur ſon dos. Cet habit ſe trouvoit le plus heureuſement du monde & ſelon l'uſage de toutes les héroïnes, couvert de pierreries.

En cet état ils prirent enſemble le chemin des états de l'empereur. L'on peut croire que déguiſée comme elle l'étoit, & dans la crainte d'être pourſuivie, elle couchoit à la belle étoile. Elle ſe trouva donc un jour dans un vallon délicieux, arroſé d'une fontaine qui n'étoit pas moins agréable ; elle choiſit cet endroit pour y paſſer la nuit. A la pointe du jour elle fut éveillée par une voix charmante. Cette ſingularité, dans un lieu ſi ſolitaire, la ſurprit ; elle avança du côté d'un bois de myrthe, d'où elle avoit cru entendre ſortir la voix. Elle apperçut un jeune enfant ; il portoit un carquois & avoit un arc d'ivoire à la main, il étoit d'une

beauté charmante, elle l'eût pris pour l'amour, mais il n'en avoit pas le bandeau.

Ce bel enfant lisant dans sa pensée, lui dit avec un agréable sourire, qu'elle ne devoit point être surprise de ne lui pas voir les yeux bandés; que ses flèches ne faisant naître que des désirs innocens & que des flammes épurées, il avoit par cette raison, besoin d'une vue bien pénétrante pour discerner les cœurs capables de les recevoir, & qu'il étoit en cela bien différent de l'autre amour, qui causoit tant de désirs criminels, & auquel un bandeau sur les yeux étoit absolument nécessaire, pour lui servir en quelque façon d'excuse de tous les crimes, les injustices & les désordres qu'il causoit dans le monde. A ce panégyrique il ajouta qu'ayant fait naître l'amour pur & tendre dont ils brûloient elle & l'empereur, il étoit obligé de les secourir dans leur malheur. Il lui donna donc une petite bouteille d'un baume admirable, en lui recommandant de trouver le moyen d'en mettre sur les blessures de l'empereur. Vous n'êtes plus, ajouta-t-il, qu'à deux journées de distance du lieu de son séjour. Ne perdez point de temps; espérez en l'amour, quoique vous trouviez l'empereur sans aucun espoir de guérison. La princesse remercia le bel enfant, le cœur si gros & les yeux si fort baignés de larmes, qu'elle auroit attendri tous ceux qui l'auroient vue. Elle

éveilla promptement le mari de ſa nourrice, & prit en diligence le chemin du lieu que l'amour lui avoit enſeigné.

Enfin elle arriva à cette ville tant déſirée. Elle alla droit au château; ſon air étoit ſi majeſtueux, malgré ſon déguiſement, que la première perſonne à laquelle elle s'adreſſa (c'étoit une honorable bourgeoiſe) s'eſtima trop heureuſe de lui offrir un appartement. La princeſſe demanda des nouvelles de l'empereur avec l'empreſſement que l'on peut imaginer; on lui apprit qu'il étoit à l'extrémité. Avec une hardieſſe que la confiance en l'amour lui pouvoit ſeule donner, elle s'avoua pour médecin, répondit ſur ſa tête de la guériſon de ce prince, & ne demanda que très-peu de jours pour lui rendre ſa première ſanté.

Pour paroître à la cour avec plus d'éclat, le charmant & nouveau médecin réſolut de ſe faire faire un habit de ſatin. La marchande fournit, ſelon ſon dire, le plus beau de la ville, un tailleur prit la meſure, on le paya largement, & l'habit fut fait en deux heures. Le joli médecin fit encore emplette d'un mulet, auquel il fit faire avec la même diligence, une houſſe de ſatin pareil à celui de ſa robe.

Pendant que les ouvriers travailloient, il fit cent mille queſtions à la marchande, & ſur toutes choſes il lui demanda ſi elle ne connoiſſoit perſonne

ſonne chez l'empereur. Elle lui répondit qu'il pouvoit être tranquille de ce côté-là, parce qu'un officier de la porte étoit frère de la couſine d'une de ſes amies, & que cet officier étoit couſin germain du ſecrétaire d'un capitaine des gardes. Le médecin lui dit qu'elle pouvoit aſſurer tous ceux qu'elle connoiſſoit, que ſur le bruit de la maladie de l'empereur, il étoit arrivé un empirique étranger, qui répondoir de le guérir à peine d'être brûlé vif, s'il ne réuſſiſſoit pas dans ſon entrepriſe.

La marchande qui cent fois avoit bavardé en des occaſions bien moins importantes, courut au château parler d'un étranger qui logeoit chez elle; & ſa tête s'échauffant à tous momens par ſes récits, ſon empirique avoit fait des cures devant ſes yeux bien plus difficiles que celle du prince. Enfin elle répéta tant de fois que ſon médecin répondoit ſur ſa tête de la guériſon de l'empereur, que ſon diſcours fit impreſſion ſur quelques courtiſans.

Les médecins qui n'aiment point d'autres guériſſeurs qu'eux & les leurs, crièrent en vain que l'empirique étoit un fou, & que les offres qu'il faiſoit ſuffiſoient pour le prouver. Quelques-uns de leurs malades ajoutèrent foi à leurs propos; mais tous les officiers du palais leur répondirent avec raiſon, que puiſqu'ils avouoient que leur art

ne leur fourniſſoit plus aucunes reſſources, on ne riſquoit rien d'écouter l'empirique, & qu'ils vouloient abſolument s'en rapporter à lui ; car il eſt bon de ſavoir que les bleſſures de l'empereur que l'on n'avoit pas jugées mortelles dans le commencement, l'étoient devenues par le terrible effet du poiſon dont les flèches avoient été armées.

On alla donc chez le médecin le conjurer les larmes aux yeux, d'employer ſes remèdes pour la guériſon d'un prince adoré de ſes ſujets. Il ne ſe fit pas prier, il monta ſur ſon mulet avec ſon équipage. Les ſoldats & les habitans les voyant l'un & l'autre couverts de ſatin, dirent, voici le Médecin de Satin, & ſon arrivée au château fut annoncée par ce nom qui lui demeura. On le conduiſit dans la ſalle, où le capitaine des gardes l'attendoit pour juger à ſa mine, à ſes diſcours & à ſon maintien, ſi l'on pouvoit prendre quelque confiance en lui. Il lui trouva, quoique dans une extrême jeuneſſe, un air ſi noble, ſi ouvert & ſi heureux, un maintien ſi modeſte, ſi ſage & ſi poli, qu'il entreprit avec chaleur de lui faire voir l'empereur, & il en vint à bout malgré la cabale des médecins & de leurs partiſans. Il faut pourtant convenir que la fatigue & la douleur avoient diminué beaucoup l'éclat de ſa beauté.

D'abord que l'empereur l'eut apperçu & qu'il

eut entendu le son de sa voix, il fut touché d'une inclination particulière pour lui, & il prit confiance en ses remèdes. Le médecin de Satin lui répéta ce qu'il avoit déjà dit de modeste aux autres sur son grand savoir; mais il ajouta de plus, qu'il ne vouloit pas que sa conduite fût ni critiquée ni examinée: que pour cela il ne souffriroit pas qu'il y eût aucune autre personne dans la chambre de l'empereur que son écuyer favori.

Plus l'empereur écoutoit le Médecin de Satin, plus son cœur l'engageoit à s'abandonner aveuglément à ses remèdes. Il ordonna donc à tous ses officiers de se retirer. Le Médecin mit de son baume dès le jour même sur les plaies de l'empereur, & ce prince en reçut un si grand soulagement, qu'il passa la nuit tout d'un somme. Le lendemain les médecins, aussi bien que toute la cour, furent surpris de le trouver en si bon état. Après qu'il eut pris quelque nourriture, le Médecin de Satin voulut encore que personne ne demeurât dans la chambre du malade. Il leva le premier appareil, & il versa pour la seconde fois de son baume sur les plaies du prince; & ce fut avec un tel succès, que le lendemain matin il se trouva presque guéri. Mais songeant à la cause de son mal, les chagrins prirent la place de ses douleurs; la voix & le visage de son nouveau Médecin lui rappeloient vivement le souvenir

d'une princesse qu'il croyoit perfide. Il soupira ; il lui échappa même quelques larmes. Le Médecin de Satin s'en apperçut, & lui dit qu'il reconnoissoit en lui une autre maladie que celle pour laquelle il l'avoit appelé. Le prince lui répondit, je vois bien aussi que vous avez plus d'une connoissance, mais il vous est impossible de me guérir du mal que vous venez de découvrir en moi. Le Médecin le pria de se mettre l'esprit en repos, & l'assura qu'avant de le quitter, il le guériroit de son chagrin, aussi bien que de ses blessures.

Le nouveau Médecin possédoit le talent de la parole dans un éminent degré : il avoit non-seulement l'art de persuader, mais il avoit encore l'heureux talent de savoir amuser son malade par les agrémens d'une conversation légère, vive & badine. La police devroit défendre aux médecins d'être durs & rébarbatifs. Avec de tels secours il fut aisé au Médecin de satin de s'insinuer dans l'esprit de l'empereur & d'obtenir sa confiance. Il devint son confident, & ce prince, en lui avouant tout l'excès de la passion qu'il avoit eue pour la princesse, ne put lui cacher qu'il l'aimoit encore éperdument toute ingrate & toute perfide qu'elle pût être ; car il la croyoit complice de la trahison qu'on lui avoit faite, & cette cruelle prévention n'avoit d'autre fondement que l'éclat de rire qu'il avoit entendu au moment qu'il avoit

été blessé. De tout tems les amans se sont portés à toutes les extrémités, sur les plus simples bagatelles : aussi je les exhorte, autant qu'il est en moi, non pas de ne plus s'affecter de bagatelles, ce seroit détruire leur passion, mais de ne rien garder sur le cœur, & de ne se laisser ignorer aucune impression. Le Médecin de Satin écouta le discours du prince avec un plaisir mêlé de douleur; il ne put même s'empêcher de soupirer plusieurs fois. Il fit son possible pour persuader à l'empereur qu'il y avoit bien de l'apparence qu'il se trompoit dans le jugement qu'il portoit sur la princesse. Il allégua, mais en vain, de fort bonnes raisons pour la justifier; car les préventions de jalousie & de mécontentement s'effacent difficilement de l'esprit.

Le Médecin de Satin répandit enfin pour la dernière fois de son précieux baume sur les plaies de l'empereur qui s'endormit profondément, & le médecin en fit autant. Le lendemain matin la princesse prit la résolution de paroître dans son état naturel. Elle s'éveilla de bonne heure, quitta sa robe de satin, pour prendre ses habits ordinaires, mit ses pierreries, & ne négligea aucune des attentions de parure qui pouvoit non-seulement la faire reconnoître, mais encore la rendre brillante aux yeux de son amant & de toute sa cour. Elle finissoit sa toilette, quand l'empereur

s'eveilla. Il se trouva pour lors dans une santé si parfaite, qu'il ne ressentoit pas la moindre foiblesse. Il étoit si bien éveillé, que cette situation lui paroissoit être un songe ; & ce qui le confirma dans cette pensée, ce fut la vue de la princesse qui vint tirer elle-même les rideaux de son lit. Elle lui fit alors le détail des diverses situations où elle s'étoit trouvée depuis leur dernière entrevue dans la tour du Desert, en lui reprochant tendrement l'injuste soupçon auquel il s'étoit laissé aller. L'empereur se jeta aux pieds de la princesse, & n'oublia rien de tout ce qui se peut dire, pour marquer sa reconnoissance & la violence de sa passion. Pendant ce tems, les principaux de la cour & les médecins étoient dans l'antichambre, attendant le succès du remède.

L'empereur voulut leur faire connoître l'obligation qu'il avoit au Médecin de Satin. Il fit ouvrir la porte de sa chambre. Leur étonnement fut extrême, en le voyant jouir d'une santé parfaite. Ils entrèrent avec précipitation pour faire des remerciemens & donner des éloges au Médecin de Satin (comme bons courtisans qu'ils étoient) ; mais quelle fut leur surprise, quand à la place d'un empirique, ils apperçurent la plus belle princesse du monde ! L'empereur leur dit qu'en remerciant son médecin, ils pouvoient en même tems saluer leur impératrice. Il voulut donner sur

le champ ses ordres pour la cérémonie de leur mariage; mais la princesse le pria sagement d'attendre l'agrément du roi son père.

L'armée de l'empereur indignée de la lâche trahison qu'on avoit faite à leur prince, avoit poussé ses conquêtes avec autant de bonheur que de courage sous les ordres d'un général habile. Le roi père des deux princesses étoit renfermé sans aucune ressource dans sa ville capitale. Le siège étoit formé, & l'on poussoit les travaux avec une grande vivacité. Cependant malgré les soins que l'on apportoit pour serrer la place de près, le bruit de la singulière guérison de l'empereur & de la qualité du médecin, se répandit dans la ville assiégée. La méchante & jalouse princesse, dont le tempérament étoit des plus colériques, éprouva une douleur si vive en apprenant que sa sœur & l'empereur étoient sur le point d'être heureux, elle fut si peinée de l'inutilité des obstacles qu'elle avoit apportés à leur bonheur, qu'elle mourut d'un étouffement. Le roi fut pénétré de sa mort; dans ses premiers transports, il fit brûler la nourrice de cette princesse, pour la punir du peu de soin avec lequel elle avoit gardé la belle princesse dans la tour du Desert.

La douleur du roi commençoit à s'appaiser, il étoit plus en état de reconnoître son injustice, lorsque les ambassadeurs de l'empereur arrivèrent,

pour lui offrir la paix à des conditions ſi avantageuſes, qu'il ſe trouva trop heureux de les accepter, auſſi bien que la demande qu'ils lui firent de la princeſſe ſa fille pour l'empereur leur maître. Il voulut même ſe trouver à la cérémonie du mariage qui ſe fit avec autant de joie que de magnificence. Mais les remords lui rendirent la vie ſi inſupportable (dans le fonds il avoit le cœur bon, les mauvais conſeils de ſa fille l'avoient ſeuls perverti), il fut ſi touché d'avoir aimé un ſujet ſi peu digne de l'être, & d'avoir tourmenté l'objet qui méritoit le plus ſon amitié, qu'il ne lui fut pas poſſible de ſurvivre à des chagrins auſſi cuiſans. Pour nos deux époux, ils éprouvèrent le ſort des amans perſécutés; ils s'en aimèrent plus tendrement, & vécurent heureux dans toutes les circonſtances.



LE PRINCE ARC-EN-CIEL.

CONTE.

IL y avoit une fois un roi qui fut marié un tems fort considérable sans avoir d'enfans. Il obtint enfin du ciel une fille d'une si grande beauté, qu'il ne crut pas pouvoir lui donner de nom plus convenable, que celui de Plus-belle-que-fée. Le bon prince ne pensoit pas qu'un pareil nom devoit nécessairement attirer sur cet enfant la haine redoutable des fées. En effet, elles ne furent pas plutôt informées de ce nom plein d'orgueil, qu'elles formèrent le dessein de se saisir de la personne à qui il avoit été donné, résolues de la tourmenter cruellement, ou du moins de la soustraire aux yeux des hommes.

La plus ancienne de tout le corps fut chargée du soin de cette vengeance. Cette fée qui se nommoit Lagrée, étoit si vieille, qu'il ne lui restoit plus qu'un œil & qu'une dent, encore étoit-elle obligée de les mettre toutes les nuits tremper dans une liqueur fortifiante. Elle étoit en même tems si méchante, qu'elle ne s'occupoit que du

trifte foin d'exécuter les noirceurs & les méchancetés de fes compagnes. Avec autant d'expérience & de mauvaife intention qu'elle en avoit, il ne lui fût pas difficile d'enlever Plus-belle-que-fée. Cette petite fille, qui n'avoit alors que fept ans, penfa mourir de peur, quand elle fe vit feul au pouvoir d'une perfonne fi hideufe. Elle fut cependant un peu raffurée, lorfqu'après avoir fait environ une heure de chemin fous terre, elle fe trouva dans un fuperbe palais, environné de jardins magnifiques, & qu'elle s'apperçut que fon chien & fon chat l'avoient fuivie.

La vieille la conduifit dans une affez jolie chambre, qu'elle lui donna pour habitation; & lui montrant une cheminée, elle lui ordonna expreffément d'entretenir un feu continuel, & de prendre garde, fur les yeux de fa tête, de conferver fans fe caffer, deux fioles de verre qu'elle confia à fes foins. Après ces deux ordres donnés avec l'accompagnement des menaces les plus terribles, la vieille s'en alla, & laiffa la petite fille affez contente, de pouvoir fe promener dans ce palais, & de n'avoir que deux fonctions, qui ne lui paroiffoient pas difficiles à remplir. Elle s'en acquitta très exactement pendant quelques années & s'accoutuma fi bien à la vie folitaire, qu'elle oublia entièrement la cour du roi fon père.

Un jour qu'elle s'amufoit à jouer auprès d'une

belle fontaine, placée au milieu des jardins, les rayons du soleil donnant sur cette onde claire, formèrent un Arc-en ciel, dont l'éclat & la beauté surprirent Plus-belle-que-fée. Il sortit de cet Arc-en-ciel une voix dont le son la charma encore davantage. Cette voix paroissoit être celle d'un jeune homme. A la douceur & à l'agrément des propos qu'il tenoit, on ne pouvoit se dispenser de se former l'idée de la figure la plus aimable : mais l'imagination pouvoit seule travailler en cette occasion; car la personne étoit invisible.

Le bel Arc-en-ciel fit entendre à Plus-belle-que-fée, qu'il étoit dans la première jeunesse, que son père étoit un puissant roi, & que Lagrée pour se venger de ses parens & les affliger, l'avoit privé pour quelques années de sa figure naturelle : qu'elle l'avoit enfermé dans ce palais, que sa pénitence lui avoit été fort difficile à soutenir dans les commencemens; mais qu'il ne pouvoit lui cacher qu'il craignoit de la voir finir, depuis qu'il avoit eu le bonheur de voir Plus-belle-que-fée, & qu'il avoit eu la hardiesse de l'aimer. Il ajouta à cette déclaration, beaucoup de choses encore plus galantes, auxquelles Plus-belle-que-fée fut d'autant plus sensible, que la douce séduction des propos tendres, étoit un plaisir tout nouveau pour elle.

Le prince ne pouvoit ni paroître ni se faire

entendre que sous la figure d'un Arc-en-ciel. Il falloit donc que le soleil parut, & qu'il se trouvât de l'eau pour produire cette agréable apparition, & Plus-belle-que-fée ne perdoit aucun des momens qui pouvoit lui faire voir son amant. La conversation devint un jour si intéressante, & les momens lui parurent si courts, que le feu qui lui étoit confié s'éteignit.

Lagrée à son retour s'apperçut de cette négligence, & bien loin d'en témoigner du ressentiment, elle saisit avec joie ce prétexte, pour exercer toute sa rage contre la belle enfant qu'elle tenoit prisonnière. Elle lui commanda donc d'aller dès le lendemain de grand matin, demander du feu à Locrinos, pour ralumer celui qu'elle avoit laissé éteindre. Ce Locrinos étoit un monstre cruel qui dévoroit toutes les personnes qu'il pouvoit rencontrer, & sur-tout les jeunes filles. Plus-belle-que-fée obéit avec une douceur infinie, & sans avoir pu dire adieu à son amant, elle alla chez Locrinos, comme à une mort certaine. En traversant un bois, elle fut avertie par un oiseau de prendre un caillou brillant comme une étoile, qu'elle trouveroit dans une fontaine voisine, & de s'en servir quand il en seroit tems. Plus-belle-que-fée suivit ce conseil, & continuant son voyage, elle arriva à la maison de Locrinos. Heureusement elle ne trouva que sa femme,

qui étoit seule à la maison. Elle fut touchée de compassion à la vue de la jeune princesse, (c'est un des grands avantages de la beauté que l'intérêt qu'elle sait inspirer) : mais la femme du monstre fut encore plus frappée de l'éclat du caillou qu'elle lui présenta. Elle lui donna donc du feu, & en reconnoissance de la belle pierre qu'elle lui avoit donnée, elle lui fit présent d'une autre, dont elle lui dit qu'elle pourroit un jour faire usage ; puis elle la renvoya sans lui avoir fait aucun mal.

Lagrée fit paroître autant de surprise que de mécontentement d'un bonheur si extraordinaire, & Plus-belle-que-fée attendit avec une impatience extrême le moment de pouvoir entretenir le prince Arc-en-ciel de ce qui venoit de lui arriver, & celui de pouvoir lui marquer la joie qu'elle avoit de le revoir. Elle ne lui apprit pourtant rien de nouveau, il avoit déjà été informé de son aventure par une fée de ses parentes qui le protégeoit.

La crainte d'exposer tout ce qu'il adoroit à de nouveaux périls, lui fit imaginer un moyen plus commode que celui auquel ils avoient eu recours jusqu'alors pour s'entretenir, & Plus-belle-que-fée le mit tous les jours en usage avec succès. Elle posoit sur la fenêtre de sa chambre, suivant l'instruction qu'elle en avoit reçue de son amant, un

baſſin rempli d'eau; l'Arc-en-ciel ſe formoit dans le baſſin, comme il eût fait ſur la fontaine : ainſi Plus-belle-que-fée ne s'éloignoit en voyant ſon amant, ni du feu, ni des deux fioles, où la vieille mettoit tremper & ſa dent & ſon œil. Ils profitèrent quelque tems de tous les inſtans de ſoleil, pour avoir de ces converſations tendres qui rendent les journées ſi courtes.

Le prince Arc-en-ciel vint un jour au rendez-vous dans la triſteſſe la plus profonde. Il avoit appris avec déſeſpoir, qu'il alloit être inceſſamment banni de ces beaux lieux, ſans ſavoir préciſément en quel endroit de la terre on devoit le conduire. On peut juger aiſément de la douleur de nos deux amans; ils ne laiſsèrent échapper aucuns rayons de ſoleil, & ſe donnèrent rendez-vous pour le lendemain.

Ce lendemain arriva enfin, mais malheureuſement le tems étoit couvert. Après quelques heures d'une impatience que l'amour ſeul fait connoître, le ſoleil ſe découvrit un inſtant. Plus-belle-que-fée accourut pour en profiter, & ce fut avec une ſi grande vivacité, qu'elle renverſa toute l'eau du baſſin qu'elle avoit préparé dès la veille. Elle n'en trouva point d'autre, que celle des deux bouteilles confiées à ſa garde. Il s'agiſſoit de voir ſon amant encore une fois, c'étoit une ſéparation. Elle ne fit donc aucune difficulté de caſſer les deux fioles,

& l'Arc-en ciel se forma. Il est bon de savoir que l'usage de la parole qui lui étoit interdit, étoit attaché à la vivacité de ses couleurs. Leur adieu fut plein de tendresse ; le prince fit à sa maîtresse les protestations les plus sincères & les plus vives, il lui promit de ne rien négliger pour la tirer du lieu où il étoit contraint de la laisser, pour s'unir à elle par un mariage auquel il la supplioit de vouloir consentir. Plus-belle-que-fée lui jura à son tour qu'elle n'auroit jamais d'autre époux, & qu'elle étoit prête de s'exposer à la mort pour le retrouver.

Le destin qui les séparoit si cruellement, ne leur permit pas de faire leurs adieux plus longs. L'Arc-en-ciel s'évanouit, & Plus-belle-que-fée outrée de douleur, & résolue à tout entreprendre, prit avec elle son chien, son chat, avec une branche de myrthe & le caillou que la femme de Locrinos lui avoit donné. Quelle hardiesse le véritable amour ne sait-il pas inspirer dans de certaines occasions ? car il est certain que cette jeune princesse se mit en chemin sans autre équipage, & sans autre guide que le hasard & le désespoir.

Lagrée s'apperçut à son retour de la fuite de sa prisonnière, elle devint furieuse, & dans le même instant elle courut après elle. Elle la joignit dans le tems précisément que la malheureuse accablée de lassitude, voulant prendre quelque repos, s'étoit couchée dans une caverne que le caillou dont

elle s'étoit chargée, venoit de former pour elle. Le petit chien qui veilloit ſoigneuſement à la garde de ſa maîtreſſe, mordit Lagrée d'une manière ſi ſenſible, qu'au lieu de ſe ſaiſir de Plus-belle-que-fée, comme elle s'y préparoit, elle ſe heurta contre la caverne, & caſſa ſon unique dent.

Avant qu'elle fût revenue de la douleur & de la rage que lui cauſa cet accident, la jeune fille eut le loiſir de s'échapper & de faire encore beaucoup de chemin. La crainte d'un péril ſi preſſant, lui fit quelque tems oublier ſa laſſitude; mais ſuccombant enfin, elle ſe laiſſa tomber, ne ſe pouvant plus ſoutenir.

Le haſard fit que la branche de Myrthe qu'elle portoit, toucha la terre, & cette branche lui fit auſſi-tôt un cabinet de verdure où elle eſpéra de pouvoir dormir tranquillement. Lagrée de ſon côté qui n'étoit occupée que du déſir de ſe venger, ſe mit de nouveau à pourſuivre notre malheureuſe princeſſe. Elle arriva au moment qu'elle commençoit à s'endormir. Le chat grimpé ſur une des branches du cabinet, ne fut pas d'un moindre ſecours à ſa maîtreſſe, que ne lui avoit été le petit chien quelques heures auparavant. Il ſauta au viſage de Lagrée, lui arracha ſon œil unique, & délivra par conſéquent & pour toujours Plus-belle-que-fée des perſécutions de cette impitoyable fée. Mais à peine ſe vit-elle ſoulagée d'une

auſſi

auſſi grande inquiétude, qu'elle éprouva les horreurs de la faim, & celles de la fatigue. Elle fut à la veille d'y ſuccomber; enfin demi-morte & dans un état affreux, elle arriva auprès d'une petite maiſon verte & blanche.

Une belle dame habillée de ces deux couleurs, qui en étoit la maîtreſſe & l'unique habitante, l'y reçut avec toute la bonté imaginable. Après un long ſouper & un long ſommeil dans le meilleur lit du monde, la dame verte & blanche prédit à Plus-belle-que-fée, qu'après de grandes peines, elle viendroit à bout de ſes deſſeins. En l'embraſſant & lui diſant adieu, elle lui donna une noix qu'elle lui ordonna de n'ouvrir que dans un preſſant beſoin. Plus-belle-que-fée, fut reçue après avoir encore eſſuyé beaucoup de fatigues, dans une maiſon, & par une dame toute ſemblable à celle qu'elle avoit déjà trouvée. Elle y reçut auſſi un préſent & aux mêmes conditions, mais au lieu d'une noix on lui donna une grenade d'or. La triſte & fatiguée princeſſe fut encore obligée de pourſuivre ſon voyage avec des peines incroyables, & elle fut ſoulagée une troiſième fois dans une maiſon ſemblable aux deux autres, qu'elle avoit déjà rencontrées ſur ſa route.

Ces maiſons appartenoient à trois ſœurs également douées des talens de féerie, & d'une figure & d'une humeur ſi ſemblable, qu'elles vouloient

auſſi que leurs demeures & leurs habits ſe reſſemblaſſent abſolument. Elles n'étoient occupées que du ſoin de ſecourir les malheureux; elles étoient enfin auſſi douces & auſſi bienfaiſantes, que la défunte Lagrée étoit cruelle & malfaiſante. Cette troiſième fée conſola Plus-belle-que-fée, la conjura de ne ſe point rebuter, & lui promit la récompenſe de ſes peines. Elle accompagna ſon diſcours du préſent d'un flacon de criſtal de roche, avec ordre de ne le déboucher que dans une néceſſité abſolue. Notre héroïne la remercia avec la douceur & l'affection que la triſteſſe & l'eſpérance ſavent inſpirer, & s'éloigna de ces lieux, la tête remplie des plus agréables penſées.

Le chemin qu'elle ſuivit, la conduiſit quelques heures après dans un bois charmant. On y reſpiroit un air pur, parfumé de l'odeur la plus ſuave. Elle n'eut pas fait cent pas dans ce beau lieu, qu'elle apperçut un château d'argent attaché aux quatre plus grands arbres; il étoit ſuſpendu par de grandes & groſſes chaînes du même métal, & ſi bien en équilibre, qu'il étoit agité par un doux zéphir qui ne faiſoit que le bruit qu'il falloit pour entretenir un ſommeil paiſible.

L'eſpérance de voir finir ſes peines redoubla à cette vue, apparemment par un ſecret preſſentiment; mais ces mêmes eſpérances furent un peu rallenties, quand elle reconnut que le château

étoit porté en l'air, & qu'il n'avoit ni porte ni fenêtres. Elle ne douta point (& je n'ai jamais su pourquoi) que ce ne fut le moment de se servir de la noix qu'on lui avoit donnée. Elle l'ouvrit, il en sortit un suisse d'une taille proportionnée au lieu qui le tenoit enfermé. Il pendoit de sa ceinture une clef d'or, attachée à une petite chaîne, & cette clef pouvoit être grande comme la moitié d'une épingle. Plus-belle-que-fée se servit d'une des chaînes qui pendoit jusqu'à terre, pour monter comme elle eût fait par une échelle, jusqu'au château d'argent; elle tenoit dans sa main son petit suisse, qui malgré la disproportion apparente de sa taille, ouvrit avec sa petite clef, une porte que l'on ne pouvoit appercevoir, & qui devint cependant assez grande, pour laisser passer Plus belle-que-fée. Un salon merveilleux composoit l'intérieur de ce beau château, il ne recevoit de lumière que par des étoiles d'or & des pierreries attachées à la voûte. Au milieu du salon, il y avoit un lit d'ange, d'étoffe coloriée des mêmes couleurs que l'Arc-en-ciel; & ce lit suspendu par des cordons d'or, suivoit les mouvemens du château, d'une manière à procurer délicieusement le sommeil.

C'étoit sur ce beau lit que le prince Arc-en ciel, beaucoup plus beau que toutes les choses dont il étoit environné, étoit endormi depuis qu'il avoit

été séparé de tout ce qu'il aimoit. Sans un pareil enchantement, sa douleur & son amour ne lui auroient pas laissé le moindre repos, & la présence de sa maîtresse l'auroit alors transporté de joie.

Plus-belle-que-fée, malgré tous les pressentimens de son cœur, n'osoit se livrer au plaisir de regarder celui qui paroissoit le maître de cette singulière & voluptueuse habitation. Elle craignoit de ne pas trouver dans la figure qui commençoit à la charmer, les sentimens & le son de voix de celui qu'elle aimoit; mais sans se donner le tems de démêler les diverses agitations de son ame, son amour propre fut offensé de l'indifférence & de l'insensibilité avec laquelle elle étoit reçue. Elle conta vingt fois toutes les peines & les fatigues qu'elle avoit essuyées, & quoiqu'elle parlât d'un ton fort haut, le sommeil du prince n'en parut point interrompu. Elle eut recours à la grenade; tous les grains qu'elle renfermoit, étoient autant de petits violons qui, lorsqu'elle l'eût ouverte, s'élevèrent dans la voûte, & composèrent sur le champ une musique charmante, douce & pleine de mélodie. Le prince n'en fut pas entièrement éveillé, mais il ouvrit un peu les yeux, & par conséquent il devint infiniment plus beau.

Plus-belle-que-fée s'impatientant de n'être point reconnue, employa le dernier présent qu'on lui

avoit fait. Elle ouvrit ſon flacon, il en ſortit une petite Sirene, qui fit taire les violons, & qui chanta à l'oreille du prince, tout ce que ſa maîtreſſe avoit ſouffert pour le venir trouver; elle ajouta quelques légers reproches à ces récits, & pour lors le prince fut tout à fait éveillé.

Il ſe jeta tranſporté aux pieds de Plus-belle-que-fée. Dans le même inſtant le ſalon s'ouvrit de tous les côtés; un trône d'or couvert de pierreries, s'éleva dans le milieu. L'on vit paroître alors une cour auſſi ſuperbe que nombreuſe, qui précédoit pluſieurs chars d'une beauté extraordinaire, remplis de dames les plus belles & les mieux parées. A la tête de ces chars, il y en avoit un qui l'emportoit ſur tous les autres par ſa magnificence. Il étoit aiſé de juger qu'une dame que l'on y voyoit toute ſeule, étoit la reine de cette cour. Cette dame avoit encore beaucoup de beauté, quoiqu'elle ne fût plus dans la première jeuneſſe. C'étoit la mère du prince Arc-en-ciel. Elle lui apprit que ſon père étoit mort & que la colère des fées étoit appaiſée, qu'ainſi rien ne l'empêchoit plus de venir gouverner des peuples fidèles qui ne ſouhaitoient que ſa préſence; elle ajouta à cette déclaration toutes les careſſes qu'ont peut s'imaginer. La cour qui étoit préſente à cette converſation, témoigna toute la joie & la tendreſſe poſſibles à ſon nouveau roi. Il en auroit été tranſ-

porté dans un autre tems; mais le désir de faire déclarer Plus-belle-que-fée reine des états qu'on lui venoit offrir, l'occupoit uniquement. Il avoit résolu de ne montrer à sa nouvelle cour pour faire approuver son choix, que les charmes de Plus belle que fée; mais les trois sœurs vertes & blanches arrivèrent alors, quand elles étoient le moins attendues : elles déclarèrent la naissance de Plus-belle que fée, & rendirent par ce récit l'applaudissement de la cour absolument général & unanime.

La reine mère fit monter les deux amans dans son char, & les conduisit dans la ville capitale. Tous les habitans les reçurent avec des acclamations & des cris de joie qui ne se peuvent exprimer. Le mariage fut célébré le même jour, & n'apporta aucune diminution à leur amour; les annees même ne détruisirent, ni leur beauté, ni leur tendresse. Ils vécurent plusieurs siècles, toujours aimés de leurs sujets, & laissèrent des enfans héritiers de leurs perfections & de leur bonne fortune.



LE
LOUP GALLEUX
ET
BELLINETTE.



LE LOUP GALLEUX.

CONTE.

Il y avoit une fois un roi & une reine qui s'aimoient beaucoup & qui desiroient avec ardeur d'avoir des enfans, quoiqu'ils n'eussent pas grand'-chose à leur laisser. Ils alloient souvent à la porte de plusieurs fées leur présenter des placets & leur demander des enfans; mais celles qui consentoient à leur donner audience leur répétoient toujours : *Vous venez chercher bien loin ce que vous avez bien près.* Ils ne comprenoient rien à ce langage mystérieux & s'en alloient toujours en s'embrassant & en se disant, qu'avons-nous donc si près ? nous le trouverons quelque jour. Tranquillisons-nous, disoit la reine. C'est bien dit, si nous le pouvons, lui répondit le roi : cette réponse n'étoit qu'une façon de parler; car il étoit l'homme le plus tranquille & le plus patient que le ciel eût formé.

Un jour que la reine filoit, assise au coin d'une des plus belles haies de leurs états, & que le roi chassoit aux alouettes dans un chaume voi-

ſin, il parvint au bonheur d'en prendre une; on aſſure même qu'il n'étoit ni fort adroit ni fort heureux, une pareille idée n'eſt pas abſolument dépourvue de vraiſemblance; car depuis quinze ans qu'il chaſſoit tous les jours, il n'avoit encore rien attrapé. Et comment prit-il celle-ci ? il eſt très-important de le ſavoir. Elle vint ſe jeter dans ſes bras, pour éviter un épervier qui la pourſuivoit, & qui étoit au moment de la ſaiſir. L'épervier dit plus d'une fois au roi d'une voix menaçante : *Rends-moi mon alouette, roi, ou tu t'en repentiras.* Ce prince bien aiſe de conſerver ſon gibier, comme il eſt naturel, & ſe trouvant heureuſement dans une diſpoſition de fierté qui ne lui étoit pas ordinaire, lui répondit : elle eſt dans mes états, elle eſt dans mes chaumes, elle m'a demandé aſile; je voudrois ne pas rendre l'alouette. En diſant ces mots, il la regarda; ſes yeux vifs & perçans redoublèrent ſon courage, & ſon petit cœur qu'il ſentoit palpiter dans ſa main, entretenoit ſa compaſſion. Animé par ces ſentimens il enfonça ſon chapeau, regarda fiérement l'épervier & lui dit en lui montrant l'alouette : Regarde-la bien, tu peux t'en torcher le bec, comme l'on dit dans mon royaume, tu ne l'auras ma foi pas, j'en jure, ce n'eſt point dans mes états que l'on demande impoliment une injuſtice. Alors, ſans s'embarraſſer de ce que l'é-

pervier devenoit, il lui tourna le dos pour porter ſa chaſſe à la reine, & ſavoir d'elle ſi le procédé fier & généreux qu'il venoit d'avoir, ne pouvoit lui faire courir aucun riſque. La reine étoit encore trop éloignée pour l'entendre, qu'il lui cria bonne chaſſe, en lui montrant de loin la petite alouette. La bonne reine laiſſa tomber ſa quenouille pour être plutôt auprès de lui, & pour voir ce qu'il lui montroit. Le roi lui dit en la lui préſentant avec la joie & le plaiſir d'un piqueur qui préſente le pied : recevez, madame, un hommage qui vous eſt dû La reine reçut & baiſa mille fois la petite alouette, & dit : La première fois que vous irez à la ville, vous lui acheterez une cage, nous l'entendrons chanter, nous l'apprivoiſerons, elle jouera avec le petit enfant que nous aurons un jour. Elle fit en un moment cent projets que le roi approuva tous : elle en feroit peut-être encore; mais au milieu de ces importans châteaux en Eſpagne, la petite alouette qui avoit eu le tems de reprendre ſes eſprits, dit, *quelle heure eſt-il?* La joie de l'entendre parler fut ſi grande que le roi & la reine ne lui répondirent pas d'abord; mais à la ſeconde queſtion ils lui dirent tous deux, car c'étoit une choſe qui ſe trouvoit à leur portée, ainſi qu'à celle de beaucoup de gens; il peut être quatre heures & demie. *Tout à l'heure vous verrez*,

pourſuivit l'alouette. Cette réponſe juſte & conſéquente frappa le roi & la reine & les fit demeurer immobiles les yeux fixes & la bouche ouverte, pour mieux voir ce qu'on promettoit de leur montrer. En effet quelques momens après l'alouette prit la figure d'une grande & belle femme entre deux âges, qu'ils reconnurent à ſon chaperon brodé, à ſa baguette & à ſon beau clavier, pour être une fée. A cet aſpect les princes frémirent, & le roi ſe proſternant lui dit: mon dieu, madame, ne vous ai-je point trop ſerrée quand je vous tenois dans ma main. Pour moi, dit la reine, qui étoit dans la même poſture, ſouvenez-vous, s'il vous plaît, que je vous ai trouvée bien jolie, que je vous ai carreſſée, & que ſi j'ai parlé de vous mettre en cage, c'étoit pour vous garder du chat. Levez vous, leur dit la fée avec bonté: je vous dois la vie qu'une méchante fée, qui me le payera tôt ou tard, m'auroit enlevée ſans le courage & la fermeté du roi. Parlez, continua-t-elle: déſirez vous quelque choſe? mon pouvoir n'eſt pas des plus étendu; mais vous aurez toute votre vie des preuves de la reconnoiſſance que vous doit la fée Mimi. Nous vous demandons, dirent les deux princes d'un commun accord, après l'avoir beaucoup remerciée, nous vous demandons un petit enfant pour être la conſolation de notre vieilleſſe. Un



La Fée des Broussailles ne veut pas que le Roi et la Reine ayent des Enfans.

p: Marillier. inv. De Ghendt. sculp.

enfant, reprit la fée, cela n'eſt pas difficile à avoir; il eſt vrai qu'ils donnent bien ſouvent de la peine, & l'on ne ſait ce que l'on demande, mais vous en voulez, il faut vous en accorder, c'eſt le moins que je puiſſe faire pour l'obligation que je vous ai. Voyons d'abord pour quelle raiſon vous n'en avez pas, vous portant auſſi bien l'un & l'autre; il faut qu'il y ait quelque choſe là deſſous. Je vous aſſure, madame, qu'il n'y a rien là deſſous, interrompit la reine en faiſant une petite révérence, d'un air moitié piqué, moitié poli. Voyons toujours, dit la bonne Mimi, en touchant ſon livre de ſa baguette, qui s'ouvrit auſſi-tôt à l'endroit qu'il falloit lire : voici ce qu'elle y trouva. *La fée des Brouſſailles ne veut point que le roi & la reine ayent des enfans.* Nous n'en aurons donc jamais, grande Mimi, lui dirent le roi & la reine, puiſqu'une fée ne le veut pas. La choſe devient difficile, répliqua leur protectrice; nous avons affaire à une femme méchante, noire & entêtée. Imaginez vous que c'eſt elle qui donne la nielle aux blés, la clavelée aux moutons, que c'eſt elle qui commande aux chenilles dont elle a toujours quantité dans ſes poches, & qui les engage à manger tous les biens de la terre. Quelle femme, s'écrièrent le roi & la reine! cela fait frémir. Ce n'eſt pas tout, pourſuivit la fée, c'eſt elle qui

s'eſt fâchée contre moi, & qui dans un accès d'humeur s'eſt faite épervier, & c'eſt elle, qui, ſans vous m'auroit croquée comme une alouette que j'étois. Je veux & je dois vous ſervir, j'y brûlerai mes livres, ou vous aurez un enfant. Sans l'obligation que je vous ai, je vous aurois répondu comme ont fait mes compagnes; car on n'aime point à avoir affaire ni à ſe commettre avec des femmes d'un pareil caractère, & je lis dans mon livre que toutes celles que vous avez été voir vous ont dit, *vous venez de bien loin chercher ce que vous avez bien près*. Cela eſt vrai, madame, elles nous ont dit cela tout comme vous le liſez. Elles avoient raiſon, reprit la fée; voyez-vous ces brouſſailles qui ſont à cent pas d'ici auprès de ce tas de pierres. Oui, madame. Eh bien, pourſuivit Mimi, c'eſt-là que demeure celle qui ne veut pas que vous ayez d'enfans. Attendez-moi là, je vais faire tous mes efforts pour la faire ſortir, car il ne m'eſt poſſible d'entrer chez elle qu'elle n'y conſente, quoiqu'à préſent je ne la craigne en aucune façon; je ne puis vous donner une plus grande preuve de ma reconnoiſſance qu'en faiſant une telle démarche. Les princes lui obéirent & demeurerent-là. Pendant le tems que Mimi employa pour ſe rendre auprès du tas de pierres & pour faire quelques conjurations avec ſa baguette, le roi & la reine

ſe frottant les mains & s'embraſſant de joie, ſe dirent, à la fin nous aurons un enfant, d'abord qu'une fée s'en mêle, il n'eſt pas permis d'en douter. Non, dit la reine, c'eſt comme ſi je le voyois. Ah que je ſerai contente, pourſuivit-elle! je le nourrirai. Vous ne le nourrirez pas, répondit le roi, nous prendrons une nourrice. Je le nourrirai, vous dis-je. Vous ne le nourrirez pas, je vous en aſſure; voulez-vous vous abîmer, vous perdre? La reine pleura, le roi ſe fâcha; enfin la première conteſtation de ce bon ménage & qui fut même aſſez vive, arriva pour un enfant qui n'étoit pas ſeulement commencé.

Leur diſpute ſur la nourriture ne ſeroit pas encore finie ſi le roi & la reine n'euſſent prêté leur attention à de grands éclats de rire qu'ils entendirent; ils reconnurent que c'étoit une troupe de petits enfans qui jouoient avec cette ſécurité & ce peu de ſouci que connoît ſeul cet âge heureux. Ces rires ſi près de la porte de la fée des Brouſſailles étant une inſulte pour un caractère pareil au ſien, elle ſortit du tas de pierres, un martinet à la main, pour convertir en larmes, des rires qui la revoltoient, & Mimi dont le moyen pour la faire ſortir avoit réuſſi, fit diſparoître les enfans & l'aborda. Le roi & la reine les voyant venir à eux, firent, comme de raiſon, la moitié du chemin pour aller au-devant

d'elles, mais chapeau bas & dans une attitude respectueuse & suppliante; ils s'apperçurent que Mimi & la fée des Brouſſailles parloient avec beaucoup de vivacité. Je conſens d'oublier l'injure que vous m'avez faite & les mauvais deſſeins qui vous ont animée contre moi, diſoit Mimi, je vous promets de n'en faire aucune plainte ſi vous avez quelques douceurs pour ces bonnes gens, & ſur-tout ſi vous leur accordez un enfant. Leur royaume me convient, tout petit qu'il eſt, pour un de mes amis, lui répondit la fée des Brouſſailles; j'attends patiemment leur mort, puis-je mieux faire? Il eſt vrai que je m'oppoſe à leur poſtérité: d'ailleurs comment pourrois-je accorder un enfant à des gens qui n'ont pas de quoi le nourrir? C'eſt un ſervice que je leur rends en les refuſant, & dont vous devriez me ſavoir gré, ſi vous prenez quelqu'intérêt à ce qui les regarde. Le roi & la reine tirèrent alors Mimi par la manche & lui dirent: Je vous aſſure que des gens moins riches que nous nourriſſent tous les jours leurs enfans, & que nous ſommes en état d'en avoir un, nous n'en demandons pas davantage; voyez vous-même ſi nous en pouvons moins demander. Mimi fit alors de nouvelles inſtances auxquelles la fée finit par répondre avec une extrême colère: ils auront un enfant, j'y conſens, mais il leur coûtera

coûtera cher. Le roi & la reine, sans s'embarrasser du prix & de la menace, se mirent à sauter en répétant encore, nous aurons un enfant. J'espère au moins, dit madame des Broussailles en se retournant du côté de la bonne Mimi, que vous me saurez gré de ma complaisance, & sans attendre sa réponse, elle lui tourna fiérement le dos, revint à son tas de pierres & disparut. Cependant le roi & la reine, qui ne voyoient pas plus loin que leur nez, n'étoient occupés que de leur joie & de leur satisfaction. Aussi Mimi fut-elle à peine écoutée quand elle voulut prendre part aux chagrins qu'ils alloient éprouver, & voyant qu'elle ne pouvoit leur faire entendre raison, elle leur donna un sifflet, en leur disant : toutes les fois que vous aurez besoin de moi, l'un ou l'autre, soufflez là dedans & je paroîtrai; cependant servez-vous-en avec modération. Adieu, soyez toujours sages & raisonnables; comptez sur moi, leur dit-elle, en faisant paroître son char traîné par deux petits moutons blancs, dans lequel elle monta.

Quelque tems après la reine s'apperçut qu'elle étoit grosse; cet évènement fit autant de plaisir au père & à la mère, que si la chose par elle-même eût été impossible, & que les fées n'y eussent pas donné leur consentement. Le roi en fut peut-être encore plus flatté que la reine; on

auroit imaginé en le voyant, qu'il avoit ſeul le ſecret d'avoir des enfans : cependant le moindre petit mal de cœur, le plus foible dégoût, la plus légère incommodité, qui n'étoient qu'une ſuite néceſſaire de ſa groſſeſſe, faiſoient courir le roi à ſon ſifflet ; & la bonne fée arrivoit auſſitôt. Elle leur dit pluſieurs fois avec douceur, qu'il ne falloit la faire venir qu'à propos ; mais le roi & la reine ne ſe connoiſſoient pas plus en à propos que mille gens que l'on voit tous les jours : enfin quoique la bonne Mimi éprouvât qu'il y a des cas où la reconnoiſſance eſt extrêmement fatigante, la bonté de ſon cœur l'empêcha toujours d'en donner la moindre preuve.

La groſſeſſe de la reine fut très-heureuſe ; mais d'abord que les premières douleurs ſe firent ſentir pour accoucher, la tête tourna au roi ; il ſiffla plus d'un quart d'heure de ſuite : la fée étoit même arrivée qu'il ſiffloit encore. Pour cette fois elle ne lui fit aucun reproche, ſa préſence étant néceſſaire pour douer l'enfant que la reine mit au monde quelques momens après ſon arrivée ; c'étoit une petite princeſſe charmante : Mimi la prit ſur ſes genoux, & voulant la douer à tête repoſée, en gros ainſi qu'en détail, elle commença par les mains & dit, elle aura les mains blanches & belles. Dans ce moment la fée des Brouſſailles parut dans la chambre : elle

aura tout ce que vous voudrez ; mais on n'en verra rien que je n'y consente. Douez, Mimi, douez tout à votre aise, je n'en aurai pas le démenti, poursuivit-elle, en montant avec fureur dans son char tiré par d'épouvantables chauvesouris. Ce compliment mit la compagnie en désarroi ; la fée rassura de son mieux les bonnes gens qui demeurèrent étonnés comme des fondeurs de cloche : elle leur promit de ne les point abandonner & de les soulager dans leurs peines. Elle doua tout bas le bel enfant, & voulut remporter le sifflet qui lui avoit fait faire tant de courses inutiles, les assurant qu'il ne leur étoit plus nécessaire, & qu'elle veilleroit suffisamment à leurs intérêts. Cependant la petite princesse, suivant le don de Mimi, avoit les mains si blanches & si belles, qu'on lui donna le nom de princesse aux blanches mains ; quand on les avoit vues, on ne pouvoit la nommer autrement. Il n'est pas même certain qu'on lui ait jamais donné d'autre nom ; mais il est sûr qu'on ne l'a connue dans le monde sous aucun autre.

Son enfance n'eut rien de recommandable. Le roi & la reine l'élevèrent selon leur pouvoir & leur capacité ; ce n'est pas beaucoup dire, mais son bon naturel y suppléa. Quand la fée des Broussailles passoit devant la porte du roi & de la reine, ce qui arrivoit très-souvent à cause

du voisinage, elle faisoit peur des esprits à la petite princesse, ou lui arrachoit son poupard; & tous ces vilains procédés étoient accompagnés d'une paire de soufflets qu'elle lui donnoit en s'écriant : Ah qu'elle est laide! ce que la petite princesse n'entendoit point sans pleurer; mais elle étoit consolée par le roi & la reine qui l'aimoient à la folie, & qui lui disoient toujours en lui frappant sur le dos, mais tout bas à la vérité; elle en a menti la fée, ne pleure point mon enfant, tu es bien jolie. Cependant ce bon père & cette bonne mère qui n'avoient point oublié les menaces de la fée des Broussailles, se répétoient sans cesse; sans doute elle nous permet de la voir comme elle est; l'enchantement n'est pas fait pour nous : ne la trouves-tu pas charmante, ma femme, disoit le roi; oui, mon mari, disoit la reine. Cependant, à dire le vrai, elle auroit dû leur paroître laide comme à tous ceux qui la voyoient; mais l'aveuglement des pères & des mères durera tant qu'il y aura des enfans. Il est cependant vrai que la fée des Broussailles, par une méchanceté rafinée, permettoit à tous les bossus & à tous les gens contrefaits de la voir telle que la nature l'avoit produite, c'est-à-dire, charmante; aussi tous ceux de cette espèce qui la virent en devinrent passionnément amoureux, & quand un bossu passoit dans le village,

toutes les petites filles disoient, *c'est pour la fille du roi.* Elle avoit beau se trouver fêtée & caressée par tous ces bancroches, loin de s'accoutumer à leur figure, elle leur faisoit sans cesse toutes sortes de niches; la plus grande étoit de leur parler continuellement de leur bosse, sans jamais leur laisser croire un moment qu'il leur fût possible de l'effacer ou de l'escamoter à ses yeux. Elle les questionnoit encore sur l'accident qui les avoit contrefaits, & comparoit sans cesse la bosse de l'un à celle de l'autre, & cela toujours en présence des bosses intéressées. Ce fut ainsi qu'elle coula à fond tous les princes & autres gentilshommes bossus, qui se donnoient dès ce tems reculé l'épithète d'*incommodés*, & qu'elle vint à bout de s'en délivrer absolument. Tous les bossus étoient donc partis, quand un Prince fils d'un roi voisin, que ses parens envoyoient voyager, apperçut un jour cette princesse, sans y faire plus d'attention à la vérité que ne le méritoit son peu de beauté; mais pressé d'une soif ardente, il lui dit : ma bonne enfant, ne pourrois-je avoir de l'eau? Blanches-mains qui n'étoit pas accoutumée à de plus grands respects, & qui trouvoit ce prince fort joli, s'offrit de le conduire à la fontaine, avec tant de politesse & tant de grâces, qu'il en fut enchanté. Sa conversation ne diminua point les impressions favorables que sa douceur & sa poli-

geſſe lui avoient déjà données; il fut étonné & ravi d'apprendre qu'elle étoit la fille du roi. La ſimplicité de ſon habillement ne lui avoit point donné l'idée d'un rang auſſi élevé; elle lui ſervit auſſi d'excuſe ſur la liberté qu'il avoit priſe. La princeſſe aux blanches mains lui répondit avec une merveilleuſe ſageſſe, que la fortune donnoit l'opulence, & le bon naturel les ſentimens. Ce lieu commun ſi bien placé, inſpira pour elle plus de reſpect au prince que ſi elle eût paru à ſes yeux aſſiſe ſur un trône d'or, couverte de diamans, & environnée de la cour la plus brillante. Mais quand ils furent arrivés à la fontaine, & que pour lui donner à boire elle tira ſa taſſe de ſa poche & fit paroître ſes belles mains, car elle les avoit toujours tenues cachées ſous ſon tablier, par modeſtie ou plutôt par l'envie de les conſerver & de les garantir du hâle; le prince demeura ébloui & confondu; les exclamations & les admirations ne finirent point ſur leur beauté: c'étoit lui dire que ſes mains étoient ce qu'elle avoit de plus beau; mais la louange que le cœur & l'eſprit avouent, ne donne pas le tems de penſer au reſte, & ce qui plaît commence toujours par ſuffire. Enfin, en un moment l'amour fut ſi bien établi dans le cœur du prince, qu'il réſolut de l'aimer toute ſa vie; auſſi lui fit-il l'aveu des plus tendres ſentimens. Blanches-mains qui le trou-

voit d'autant plus à ſon gré, que jamais perſonne de bien fait ne l'avoit ſeulement regardée, ne ſavoit que répondre. Le ſilence eſt preſque toujours une faveur pour les amans. Ils étoient dans ce tendre embarras quand la fée des Brouſſailles, que la méchanceté empêchoit de demeurer longtems dans la même place, les ſurprit. Comment tu l'aimes, dit-elle au prince, & tu n'es pas boſſu! ton exemple alarmera & corrigera tous les gens bien faits. En diſant ces mots, elle le toucha de ſa baguette & il devint le plus joli cabri blanc que l'on eut encore vu; il étoit ſans cornes, & n'avoit point de barbe. Le prince bien éloigné de changer de ſentimens en prenant une nouvelle forme, ne fut que plus attaché à la princeſſe; car il la vit dès le premier inſtant de ſa métamorphoſe avec toutes les beautés qu'elle avoit reçues de la nature: ainſi loin de la quitter, loin de lui reprocher ſon malheur, il la regardoit ſans ceſſe, il bondiſſoit dans la plaine, il jouoit avec les chiens, il animoit les troupeaux qui, quoique l'on diſe, paroiſſent toujours plus attachés à leurs beſoins qu'à leurs plaiſirs. Enfin il ne négligeoit rien pour lui plaire, & pour entretenir ſon idée dans ſon cœur; car en tout, moins on a, plus on donne. L'impreſſion qu'il avoit faite étoit trop bien gravée dans le cœur de Blanches-mains pour craindre de la voir effacée; mais la crainte de

perdre, ou plutôt l'avarice de l'amour, fit toujours la conſervation de ſon exiſtence. Mimi continuellement attentive, n'ignora point ces évènemens; elle accourut pour conſoler la princeſſe, elle l'exhorta à la conſtance & la quitta en levant les épaules ſur les injuſtes procédés qu'elle rougiſſoit de voir à une de ſes compagnes. Cependant le roi & la reine, à qui la princeſſe préſenta le petit Cabri ſans dire ce qu'il étoit, le reçurent à merveille. Bientôt ils en furent charmés, & ils auroient paſſé toute leur journée à jouer avec lui, ſi la princeſſe qui le vouloit garder pour elle, ne leur avoit dit ſouvent, étant même prête à pleurer, qu'elle vouloit qu'il n'y eût qu'elle dans le monde qui le fît jouer. Le roi & la reine eurent pour elle cette complaiſance qui leur parut raiſonnable.

Les méchans de l'eſpèce redoutable ont ordinairement de l'eſprit, ils ſavent en faire uſage pour connoître les ſituations, détruire celles qui ſont heureuſes & agréables, & faire naître, ainſi qu'entretenir celles qui ſont fâcheuſes & déplaiſantes. Ainſi la fée des Brouſſailles trouva bientôt que la princeſſe Blanches-mains & le prince Cabri étoient mille fois trop heureux. Se voir & s'aimer ſans obſtacle & ſans rivaux, c'en étoit trop pour le goût de la perſécution qui la dominoit, & pour les chagrins que les plaiſirs des

autres lui causoient. De plus elle étoit inconsolable de ne pouvoir empêcher les agrémens de la princesse de briller aux yeux du prince; mais c'étoit une nécessité de féerie. Pour ne leur pas laisser une aussi douce consolation, elle résolut de les séparer ; ils s'aimoient, l'absence étoit donc un tourment déjà certain; elle commença par enlever la princesse, & laissa Cabri avec le roi & la reine qui, sans le connoître l'aimant comme leur enfant, en eurent plus de soins que la fée ne l'auroit désiré. Ces attentions lui étoient nécessaires; car dès qu'il ne vit plus la princesse, il ne voulut plus manger, il ne sautoit plus, il alloit bêlant par tout, ne pouvant la demander ni se plaindre autrement du malheur qu'il avoit d'en être séparé. Cependant d'abord que la fée eut enlevé la princesse Blanches-mains, elle lui colla une paire de gants sur ses beaux bras, & les colla si bien, que rien ne les lui pouvoit ôter. Ensuite elle la conduisit dans son palais de puces; les méchancetés complettes & bien conditionnées doivent avoir l'apparence de la bonté; tous les plaisirs, tout le faste des cours remplissoient ce palais. Cependant c'étoit un tourment réel que la fée avoit imaginé, & qui répondoit à son caractère; car la bienséance vouloit que malgré les piqûres & les demangeaisons cruelles que l'on éprouvoit sans cesse, on se contraignît les

uns pour les autres. Le nombre de ces insectes étoit si grand, que le palais en étoit noir, & que le soin de chercher ses puces auroit été une occupation fort inutile. Ce palais magnifique d'ailleurs étoit rempli d'une cour nombreuse; mais si les dames & les seigneurs qui la composoient étoient accoutumés aux puces, la malheureuse princesse y souffrit des tourmens inconcevables. La méchante fée, non contente des douleurs du corps & des chagrins de l'absence, voulut encore lui faire ressentir les peines de l'esprit; ainsi par une cruelle ironie elle l'avoit non-seulement transportée à cette cour comme fille du roi, mais elle avoit ordonné qu'elle y tînt le premier rang; en un mot qu'on la regardât comme la reine. Blanches-mains n'avoit jamais tant vu de personnes rassemblées, elle n'avoit aucune connoissance du monde; c'étoit donc pour se mocquer d'elle, sans aucun ménagement, qu'elle l'avoit conduite au milieu de cette cour. Sa timidité, ses manières campagnardes furent le sujet de mille rires immodérés, & les ridicules dont elle se couvrit devinrent bientôt la suite des propos déplacés qu'elle tenoit sur le trône à mesure qu'elle prenoit la douce habitude de l'autorité. La fée des Broussailles venoit très-souvent goûter la maligne joie de voir quelqu'un souffrir plusieurs tourmens qu'elle s'applaudissoit d'avoir inventés. Quand

elle arrivoit elle se faisoit conter les choses déplacées que la princesse avoit dites ou faites, & s'en mocquoit en sa présence; ensuite elle lui disoit : allons, faites la reine; aussi-tôt elle étoit obligée de monter sur son trône, & pour lors elle lui lâchoit plusieurs milliers de puces, dont elle redoubloit la rage par son pouvoir. C'étoit un plaisir pour elle de voir les différentes contorsions que cette malheureuse princesse étoit obligée de faire, & moins les attitudes convenoient à la majesté du trône, plus la fée jouissoit & s'amusoit. Cependant aux douleurs près, la princesse Blanches-mains tira parti pour la suite de sa vie, du mal que la fée avoit prétendu lui faire; car enfin c'étoit à une cour qu'elle l'avoit conduite, & la plus mal composée est encore capable de former : aussi la princesse qui avoit de l'esprit, sut réparer par le séjour qu'elle y fit, le défaut d'une éducation que le peu de génie & d'opulence de ses père & mère, avoient empêché de lui donner bonne & convenable. La bonne Mimi instruite de tout ce que faisoit son ennemie contre ceux qu'elle protégeoit, ne se crut plus avec raison obligée à aucun ménagement. Elle fit revivre l'insulte qu'elle en avoit reçue lorsqu'elle étoit alouette; elle ne lui avoit promis le secret qu'à des conditions qu'elle n'avoit point remplies; sa parole se trouvant ainsi dégagée, elle alla se

plaindre au conseil des fées. La franchise & la bonté de son caractère étoient si connues, que l'on ajouta foi sans peine à son récit : non-seulement on trouva qu'elle méritoit justice ; mais on lui donna tous les pouvoirs nécessaires pour la punition de la fée des Broussailles, & l'on approuva tout ce qu'il lui plairoit de faire; car on n'avoit point encore vu d'exemple d'un pareil attentat, commis par une fée contre une de ses compagnes. Mimi satisfaite & contente des procédés que l'on avoit pour elle, fit signe à ses petits moutons d'aller le plus vîte qu'ils pourroient, & bientôt elle arrivà dans la triste habitation de la méchante fée ; car en vertu de ses pouvoirs, il lui fut permis d'y entrer ; & lui dit : je veux bien encore vous pardonner, je consens à oublier tout ce qui s'est passé ; mais promettez-moi de ne plus tourmenter Cabri & Blanches-mains. La douceur & l'honnêteté rendent toujours les vrais méchans plus insolens ; aussi la fée des Broussailles lui répondit avec dédain : quoi, c'est pour cela, ma commère, que vous venez ici ! quoi, vous vous déplacez pour une bagatelle de cette espèce ! ah, vraiment vous n'y êtes pas ; je n'ai pas encore commencé à les tourmenter vos benêts d'enfans ; vous verrez, vous verrez par la suite. Je ne verrai que ta punition, lui répliqua Mimi ; apprends donc que j'en ai le pouvoir, & que ton sort est dans mes mains.

Tu ne peux m'ôter la vie, lui dit-elle, que me feras-tu? Tu ne saurois toi, ni ta belle autorité m'obliger à consentir au mariage de tes vilains protegés. C'est ce qu'il faudra voir, repliqua Mimi; je te punirai, j'en jure, jusqu'à ce que tu m'ayes satisfaite : & pour commencer, deviens loup, lui dit-elle, en la touchant de sa baguette. Pour lors elle s'éloigna du loup & se rendit avec diligence au palais pour engourdir les puces; ensuite elle alla chercher Cabri qui ne savoit que devenir; car la fée des Broussailles venoit, quelques momens auparavant, de métamophoser le roi & la reine en dindons. La méchanceté n'étoit pas grande, elle altéroit peu leur caractère; mais c'en étoit une de plus, & qui fit encore de la peine à Mimi. Cette bonne fée ne pouvant faire autre chose, leur fit donner de la bonne pâtée pour les consoler & satisfaire au moins la gourmandise de leur état. Après cette marque d'attention, elle prit dans ses bras le joli petit Cabri & le porta à la princesse Blanches-mains. Quand ce petit animal l'apperçut, il lui fit tant de caresses, il fit tant de sauts & de bonds pour marquer sa joie, que l'on ne peut entreprendre de les décrire. La fée les laissa contens de se voir, & les quitta en leur disant : prenez garde au loup.

Cependant la fée des Broussailles ne se trouva pas mal de son nouvel état de loup; je puis

mordre, je puis mordre, je puis faire du mal, disoit-elle en elle même : Mimi est une imbécille, elle devoit pour se venger, me faire Poule ou quelqu'autre animal pacifique, j'aurois plus souffert, j'aurois été plus embarassée de ma personne : les caractères foibles comme le sien ne savent pas faire de la peine. Cependant, continua-t-elle, j'ai plus d'esprit que les autres loups ; j'en ai vu devenir les favoris des rois : pourquoi ne jouerois-je pas le même rôle ? Aussi-tôt elle se mit en marche, & n'eut pas de peine à trouver un roi, car il y en avoit beaucoup dans ce tems-là ; elle en rencontra justement un qui chassoit, & se donna à lui : bien aise d'éviter par sa protection que l'on criât toujours après elle : au loup, au loup, comme on avoit déjà fait ; ce qui réellement est très-incommode pour quelqu'un qui voyage. Le roi l'ayant accueillie, elle fut très-bien reçue à sa cour ; elle y vécut flatteuse pour le roi, mais mordant & faisant tout le mal qu'elle pouvoit faire, sur-tout au petit peuple. Mimi qui la faisoit suivre & qui observoit sa conduite, dans la crainte qu'elle n'allât manger le petit cabri, se crut obligée de faire cesser les désordres qu'elle causoit, & ne trouva point de meilleur expédient pour lui faire perdre la protection du roi, que de rendre galleux ce vilain loup contre lequel tout le monde étoit fâché. Le moyen réussit, & d'abord

que la galle fut déclarée, tout le monde s'en éloigna : on résolut même de le tuer ; ce que le loup ayant entendu, il se vit obligé de quitter la cour, ce qu'il fit tout au plutôt. Sa rage & sa méchanceté naturelle redoublèrent encore par la façon dont on crioit dès qu'on la voyoit, non-seulement au loup ; mais on ajoutoit l'épithète de galleux : chose fort désagréable à s'entendre reprocher. La fée n'eut donc point d'autre parti à prendre, que celui de courir la campagne, & d'attaquer les hommes & les animaux ; mais surtout les petits enfans qu'elle mangeoit tout crus : en un mot, elle devint la malle-bête qui faisoit trembler tout le monde. Mimi instruite de tous les maux qu'elle causoit, lui voyant prendre le chemin de son palais de puces, la fit arrêter & mettre dans une cage de fer que l'on plaça au milieu d'une place publique, où tous les petits garçons alloient sans cesse lui dire des injures, lui jeter des pierres, & lui faire tout le mal que leurs forces pouvoient leur permettre. Enfin la fée des Brouffailles excédée de tous les maux qu'elle s'étoit attirés, consentit à tout ce que Mimi désiroit d'elle, promit d'être plus sage, demanda que la galle lui fût ôtée & la liberté rendue, promettant de plus d'aller passer dans les forêts de Moscovie tout le tems qu'elle devoit être loup. Ces grâces lui furent accordées ; alors

Mimi rendit la figure au prince, fit reparoître la princeſſe aux blanches-mains auſſi belle, à tout le monde indifféremment, que la nature l'avoit formée : il lui fût poſſible d'ôter ſes vieux gants, & le mariage des jeunes princes fut célébré avec éclat, après que la bonne fée eut rendu au roi & à la reine leur première figure. Il faut convenir qu'ils ſe ſentirent toujours un peu de leur métamorphoſe, & que toutes les cours ont gardé une impreſſion des puces que l'on reconnoît ſenſiblement par l'agitation continuelle que tout le monde y éprouve.



BELLINETTE
OU
LA JEUNE VIEILLE.
CONTE.

IL y avoit une fois une fée digne par ſon eſprit du ſurnom qui lui avoit été donné dans le collège des fées : elle n'y étoit connue que ſous le nom de Sublime. Malgré toutes les affaires de l'univers dont elle étoit continuellement occupée, elle s'étoit encore chargée de l'éducation de la petite princeſſe Bellinette, & de la conduite des beaux royaumes qui lui appartenoient depuis la mort du roi & de la reine qui lui avoient donné le jour.

Les premières années de l'enfance de la petite reine, furent employées avec les plus grands ſuccès à ſon inſtruction. La fée ne la quittoit preſque jamais, affectant tous les dehors du ſervice & de la ſoumiſſion; mais conſervant réellement toute l'autorité. Elle demandoit l'ordre à la reine dans le tems qu'elle en donnoit un tout oppoſé; uſage que les premiers miniſtres ont fort bien ſuivi depuis. Bellinette trop jeune encore pour ſonger à

gouverner, ſe contentoit d'acquérir tous les jours de nouveaux charmes; elle répondoit ſi parfaitement aux ſoins de la fée, que ſes ſujets aimoient déjà leur petite reine à la folie, & ſa cour qui la voyoit encore de plus près, en perdoit l'eſprit. Sublime étoit enchantée des progrès de ſon élève, & ſur-tout de l'attachement qu'elle avoit ſu inſpirer; cependant elle prévit qu'il étoit encore des écueils pour la princeſſe: elle craignit l'impreſſion que des applaudiſſemens continuels, & des louanges repétées ſans ceſſe, devoient produire ſur l'eſprit d'une jeune perſonne née ſur le trône, c'eſt-à-dire, loin de toute vérité. Elle commençoit à s'appercevoir que la certitude de réuſſir, l'habitude de n'être jamais contredite, l'approbation qu'elle ne pouvoit s'empêcher elle-même de donner à Bellinette, lui inſpiroient un amour propre des plus violens. Ce ſentiment que l'on cherche à faire naître, à étendre, à fortifier dans les enfans, que l'on ſe plaît à confondre avec l'émulation, devient dans un âge plus avancé la cauſe de toutes les erreurs. Il ne faut pas être fée pour en juger ainſi. Ce n'étoit cependant point encore le ſeul défaut que l'on pût reprocher à la petite reine; une envie de plaire naturelle, qui juſqu'alors avoit ajouté à ſes charmes, commençoit inſenſiblement à degénérer en coquetterie; défaut d'autant plus dangereux, que les nuances

en sont imperceptibles. Sublime, qui vouloit rendre son éducation parfaite, & qui craignoit d'ailleurs que sa trop grande tendresse pour Bellinette ne fût capable de l'aveugler elle-même, se détermina, non sans peine, à prendre un parti violent, mais nécessaire.

Bellinette étoit parvenue à sa quinzième année, lorsqu'un matin après s'être trouvée à sa toilette, encore plus jolie que de coutume, elle courut à l'appartement de Sublime; elle y entra avec la confiance & la gaieté d'une jeune personne accoutumée à être caressée. Occupée d'une nouvelle mode qu'elle avoit imaginée ce jour-là, elle ne prit pas garde au sérieux de la fée, & lui demanda avec empressement comment elle la trouvoit; mais Sublime sans lui répondre, se contenta de lui montrer une glace qui étoit auprès d'elle. La jeune reine persuadée que c'étoit une façon détournée de lui dire, mon dieu, que vous êtes jolie aujourd'hui! que cette parure vous sied bien! qu'elle est bien imaginée! enfin tout ce qu'elle s'étoit dit à elle-même, ne manqua pas d'obéir avec empressement. La figure qu'elle apperçut dans ce miroir lui fit faire d'abord des rires immodérés; ensuite elle se retourna promptement pour considérer de plus près cette vieille si ridicule: mais voyant avec surprise qu'il n'y avoit personne derrière elle, elle se rapprocha de la glace avec viva-

cité. Quel fut son étonnement en s'appercevant que cette vieille qui l'avoit tant divertie n'étoit autre qu'elle-même ! Elle fit un cri perçant, laissa tomber la glace & s'évanouit. La fée avoit pris ses précautions pour n'avoir point de témoins de cette scène ; elle fut d'abord attendrie, mais déterminée à suivre son projet, elle songea seulement à la faire revenir. Quand la princesse eut repris avec ses sens une nouvelle confirmation de son malheur, la fée voulut en vain essayer de la calmer ; toute sa science, & son grand esprit se trouvèrent bien médiocres pour consoler une jeune personne d'avoir aussi subitement perdu sa jeunesse & sa beauté. Personne ne me verra, s'écria Bellinette pénétrée de la plus amère douleur, jamais je ne me montrerai ; le plus affreux désert, l'obscurité la plus profonde conviennent seuls au malheureux état que j'éprouve. A ce désespoir succédoient les larmes les plus tendres, & les discours les plus flatteurs. Quoi, madame, dit elle encore, je ne serai donc plus pour vous qu'un objet d'horreur ! est-il possible que vous puissiez vous résoudre à me voir dans la cruelle situation où je suis réduite ! je dois à présent vous inspirer le dégoût le plus affreux, & vous faire la plus horrible peine à regarder. Quoi vous qui me rendriez jeune & jolie si j'avois le malheur d'être vieille, c'est vous, c'est Sublime elle-même qui me laisse

précipiter, ou qui me précipite dans le comble du malheur? Quel exemple pour votre juſtice & pour la bonté de votre cœur! Que dira-t on, quand on verra le malheur que j'éprouve, moi que vous avez tant aimée! ne ſera-t-on pas en droit de me ſoupçonner des plus grands crimes! en eſt-il même qui puiſſe mériter une ſemblable punition! L'eſpérance d'obtenir grace lui fit encore ajouter mille autres choſes. Sublime, touchée de compaſſion eut peine à ſe vaincre elle même; mais ſans vouloir apprendre à la princeſſe, ſi cette cruelle métamorphoſe étoit ſon ouvrage, elle ſe contenta de lui dire avec fermeté qu'il falloit ſe ſoumettre à l'ordre du deſtin. Otez-moi donc la vie, s'écria Bellinette, d'une façon ſi déterminée, que la fée fut allarmée de ſon déſeſpoir; alors pour tâcher d'adoucir ſa peine, elle lui dit avec tendreſſe: tout ce que je puis faire pour vous, ma chere enfant, eſt de vous rendre alternativement jeune & vieille. Ce projet avoit toujours été celui de Sublime; mais dans l'idée de lui faire trouver ſon malheur plus ſupportable, elle avoit été bien aiſe de lui en faire appréhender un plus grand. La princeſſe bien perſuadée qu'elle ne pourroit rien obtenir, ne voulut cependant point avoir rien à ſe reprocher dans une ſi cruelle extrémité; elle fit donc encore à la fée toutes les objections ſur leſquelles l'amour propre peut inſiſter. Comment

voulez-vous, lui disoit-elle, que je paroisse vieille, avant le tems, aux yeux d'un peuple & de toute une cour dont je suis sans cesse environnée ? Quels ridicules & pour vous & pour moi qu'un pareil changement! Mais Sublime qui avoit tout prévû, lui répondit : je consens encore à vous ménager sur ce point; je vous ferai passer pour votre grande tante que l'on sait avoir été enlevée autrefois par Grondine la méchante, & dont depuis ce tems on n'a point entendu parler : je dirai que touchée du récit que je vous ai fait de ses malheurs, la bonté de votre cœur vous a fait désirer de lui céder votre trône de deux jours l'un, pour lui donner au moins quelques jours heureux avant sa mort que son grand âge ne peut permetre de croire éloignée. J'ajouterai que vous m'avez même engagée à obtenir cette grace de Grondine; à condition toutefois d'aller occuper sa place. Ce trait de générosité ne peut manquer de vous faire honneur : & ce ne sera pas encore, ajouta-t-elle le seul avantage que vous pourrez tirer de votre disgrace. Vous allez voir à découvert le cœur de tous les gens qui vous environnent. Vous serez effrayée du peu de sincerité que vous trouverez parmi cette foule de courtisans que vous avez vus jusqu'à ce moment uniquement occupés à vous plaire, & à vous admirer. La façon naturelle dont ils vous parleront de vous-même, à la faveur de votre déguise-

ment, en démaſquant à vos yeux leur caractère, ſervira encore à vous donner les moyens de vous corriger. Eh, madame, reprit Bellinette avec vivacité, une amie telle que vous laiſſe-t-elle quelque choſe à déſirer ! L'envie de me rendre digne de vous n'auroit elle pas ſuffi pour me rendre parfaite ! La voix d'une amie ſincère a bien peu de pouvoir contre une multitude, lui répondit la fée. Au ſurplus, c'en eſt aſſez, je ne veux plus rien entendre. Je ne vous recommande point le ſecret; vous avez trop d'intérêt à le garder. Je vais ſonger à établir dans la cour le retour de votre grand'tante. Pendant ce tems qui m'eſt néceſſaire, je conſens encore à vous rendre votre jeuneſſe & vos charmes; mais quand j'aurai tout préparé, vous vous ſoumettrez à prendre la figure que vous avez vue. Alors elle la toucha de ſa baguette, & ſortit de ſon appartement. Bellinette ſe ſaiſit d'un miroir, elle s'y regarda mille fois, craignant toujours que la vieilleſſe n'eût laiſſé quelque impreſſion ſur ſon viſage. Quand elle fut pleinement raſſurée, elle reparut à la cour.

Sublime la laiſſa quelques jours dans ce prétendu repos, ſi l'on peut appeler ainſi l'état qu'elle éprouvoit; car ſi d'un côté elle jouiſſoit du plaiſir de ſe retrouver jeune & jolie, elle trembloit en ſongeant qu'il faudroit ceſſer de l'être. Une des choſes qui ſervit le plus à la tourmenter fut la

ſatisfaction qu'elle étoit obligée de montrer du retour de ſa grand'tante. La fée en parloit continuellement, & ne ceſſoit point de la combler d'éloges; & ces éloges repétés par une foule de courtiſans lui perçoient le cœur.

Quand Sublime eut ſuffiſamment établi le retour de la vieille, dont l'âge étoit ſi conſidérable que perſonne ne ſe ſouvenoit de l'avoir vue; elle annonça ſon arrivée pour le lendemain. Tout le monde prit congé de la reine avec l'apparence de la plus vive douleur; car on ſuppoſoit qu'elle paſſeroit fort mal ſon tems chez Grondine. Ce fut alors qu'elle ſentit avec le plus violent deſeſpoir les approches de la vieilleſſe. En effet, toutes les vieilles que l'on a vues, que l'on voit, & que l'on verra, on eu le tems de ſe préparer à ce malheur; elles ont d'abord remarqué une ride, un fil, en un mot la plus petite altération: en cherchant à la réparer, elles ſe ſont toujours flattées qu'elle n'étoit point apperçue, elles ont vu qu'elles plaiſoient. Elles ont pris peu à peu l'habitude de voir ce défaut; ſouvent il s'eſt évanoui à leurs yeux par la découverte d'un nouveau auquel il a fallu donner les mêmes ſoins. Cette ſucceſſion de tems, apporte plus aiſément de la conſolation à l'eſprit. L'habitude des yeux & la quantité des exemples engagent à prendre ſon parti. L'amour propre vient encore au ſecours, & perſuade ſans ceſſe que l'on ne paroît point avoir

cet âge cruel que l'on se déguise à soi-même ; que l'on est bien conservée, & que sûrement on ne paroît point si mal que telle ou telle, dont l'exemple véritable ou faux, se présente facilement aux yeux. Toute la cour étoit alors occupée de la nouvelle scène qui alloit se passer ; on tint plusieurs conseils sur la façon de recevoir la reine. Enfin, l'on convint que l'on prendroit les habits les plus sérieux que l'on eût dans sa garde-robbe. Celles qui n'avoient que des parures trop jeunes, prirent le parti de ne se pas montrer. Le premier jour, le battant l'œil, les écharpes, les petits manteaux furent imaginés sur le champ, on ne pouvoit rien inventer d'assez grave dans l'espérance de réussir. Sublime se souvint que les vieilles étoient pour l'ordinaire fort matineuses, & comme elle ne vouloit rien négliger pour mieux tromper, dès la pointe du jour elle fit monter Bellinette dans son char pour la ramener quelques momens après, sous le nom & sous la figure de Belline. Songez, lui dit-elle en chemin, que vous êtes à présent une personne d'une âge très avancé : n'oubliez pas que vos discours & votre maintien doivent répondre à l'opinion que l'on a prise de vous. La tristesse de Belline lui tint lieu de sagesse & de reserve. A son arrivée à la cour, chacun s'empressa auprés d'elle ; elle n'avoit pas encore parlé que l'on vantoit déjà la sagesse de son

eſprit & l'excès de ſa prudence. Enfin, tous les ſots courtiſans, partie la plus brillante, comme la plus vile des états, ne pouvoient ſe taire ſur l'avantage d'être gouvernés par une reine d'une expérience conſommée : car dans une cour, l'extérieur ſeul décide, & celui qui juge le plus promptement eſt celui dont l'avis l'emporte néceſſairement. Cependant cette vieille n'avoit que douze ans, & ſes propos, regardés la veille comme légers & frivoles, n'avoient acquis aucune ſolidité; mais la prévention ſuffit, c'eſt elle qui décide, & la cour en cela ſemblable au peuple, ſe laiſſe toujours entraîner par le torrent. Belline réuſſit donc parfaitement au gré de ſes ſujets; ſa prudence fut vantée, ſa ſageſſe fut célébrée, ſes malheurs excitèrent des plaintes. Quelques paroles inconſidérées & quelques vivacités de jeuneſſe qui lui échapèrent, furent regardées comme des reſtes précieux des agrémens qu'elle avoit eus autrefois, & comme des traits de la vieille cour, toujours recommandables dans une femme d'un certain âge. On en vint enfin juſqu'au point de critiquer Bellinette & même avec amertume. Belline, malgré ſon indignation, parut y applaudir. Pour lors on ne garda plus de ménagement. C'eſt paſſer ſa vie à jouer à la poupée que d'être gouverné par une reine de cet âge; ſa naïveté que l'on vante, n'eſt dans la vérité que ſottiſe; les plaiſirs qu'elle pro-

cure ne ſont qu'une fatigue outrée, auxquelles le corps ne peut reſiſter, ſans jamais donner aucune ſatiſfaction à l'eſprit : enfin, cette enfance éternelle à laquelle il falloit ſe ſoumettre, étoit le comble de l'humiliation pour une cour éclairée. Auſſi de ce moment, continuoit-on, on commençoit à vivre & à reſpirer. Belline ne pouvoit revenir de ſa ſurpriſe. La ſcène du lendemain, ajouta cependant encore à ſon étonnement; car elle fut reçue avec toutes les marques de l'attachement le plus véritable. Il ſembloit que ſon retour eût fait l'unique occupation pendant le jour de ſon abſence. On n'étoit point encore revenu de l'ennui que l'on avoit éprouvé la veille. On ne comprenoit pas comment on avoit le courage de ſe montrer dans un tel excès de décrépitude; il étoit même aiſé de s'appercevoir que la vieille reine n'avoit point été jolie; ſon eſprit étoit encore plus baiſſé que ſon âge ne le comportoit; en un mot, c'étoit un radotage parfait. Si d'un côté, il étoit cruel pour Bellinette de paſſer ſa vie à s'entendre déchirer ſous toutes les formes, cette ſituation ne laiſſoit pas auſſi que d'avoir ſon embarras pour les courtiſans; car il falloit préciſément paſſer en un jour du blanc au noir, contredire ce que l'on avoit admiré la veille; applaudir ce que l'on avoit critiqué; s'habiller d'une façon toute oppoſée. Cette métamorphoſe continuelle devint bientôt une excellente

leçon pour une jeune princeſſe née avec un eſprit ſupérieur; elle découvrit clairement le peu de cas qu'elle devoit faire des éloges qui lui étoient ſans ceſſe prodigués. Mais les critiques amères qu'elle eſſuyoit étoient d'autant plus piquantes qu'elles étoient acompagnées de toute la malignité que l'envie de ſéduire inſpiroit alternativement pour la jeune & pour la vieille. Ainſi la princeſſe après avoir éprouvé le tourment le plus affreux, apprit à connoître la cour en particulier, & les hommes en général.

Telle étoit donc alors la ſituation de la cour de Bellinette. La curioſité de voir une choſe ſi ſingulière y avoit attiré pluſieurs princes étrangers; car dans ces tems de féerie les rois mêmes cherchoient à s'inſtruire; mais le ridicule d'une cour où l'on paſſoit alternativement du colin maillard, à l'embarras d'oſer encore ſe montrer ſans bequille, ne pouvoit engager à y faire un long ſéjour. Le prince Brillant guidé par la bonne fée Cotte Blanche qui avoit préſidé à ſon éducation, & qui l'aimoit ſi fort qu'elle ne pouvoit s'en ſéparer; ce prince, dis-je, parut à cette cour avec un équipage digne de ſon rang. Il étoit bien fait; ſon abord étoit agréable; ſa converſation vive & enjouée répondoit parfaitement au nom qu'il portoit. Si Bellinette lui parut charmante, il ne fut pas long-tems ſans faire

une égale impreſſion ſur ſon eſprit. Cette impreſſion eſt une des routes les plus sûres dont l'amour ſe puiſſe ſervir pour exercer ſon empire. On ſe plaît enſemble, on ſe communique ſes idées, le cœur s'ouvre, la tête ſe remplit, & cette tendre habitude devient enfin la plus ſolide occupation. Brillant n'étoit pas ſans défaut; mais en eſt-il, ou du moins peut-on les appercevoir, quand les graces de la jeuneſſe, de l'eſprit & de la figure ſe trouvent réunies! De plus, c'eſt la jeuneſſe elle-même qui juge & qui décide; elle ſait ce qui lui convient. Bellinette avoit cependant perdu une partie de ſa gaieté & de ſon enjouement depuis ſes malheurs. La vieilleſſe qui l'attendoit tous les jours l'affligeoit plus ſenſiblement que le retour de ſa jeuneſſe ne lui donnoit de ſatisfaction. Ces idées mortifiantes, ſans altérer ſes charmes, répandoient ſeulement un air de langueur & de retenue dans toute ſa perſonne. Sublime lui en tenoit compte; elle regardoit ſa vivacité diminuée comme un commencement de ſageſſe. L'amour que Brillant ſut lui inſpirer, changea encore en bien ſon caractère; mais il lui fit auſſi éprouver de violentes inquiétudes. Ne voir ſon amant que de deux jours l'un, ce n'eſt aſſurement point aſſez; il eſt cependant des malheureux en amour, qui feroient encore leur bonheur d'un pareil régime. Bellinette avoit ſur-

tout défendu au prince de paroître jamais chez Belline ; elle ne vouloit le voir, que sûre de lui plaire : independamment de toute coquetterie, on n'aime point à paroître vieille aux yeux de son amant. Elle avoit été obéïe dans les commencemens ; mais la défense devint bientôt pour lui un puissant attrait ; & Brillant n'étoit point encore assez amoureux pour connoître le prix d'un sacrifice : il avoit les erreurs de son état & celles de son âge, c'est tout dire. Il se fit donc une idée délicieuse de plaire à Belline ; & de n'aimer que Bellinette. Aux yeux de la même cour, c'étoit réunir tout ce qu'un homme à bonnes fortunes peut desirer, & de plus il se croyoit à l'abri de tout éclaircissement. La première fois que la princesse l'apperçut sous la figure de vieille, elle le reçut avec l'air du monde le plus froid, & bien résolue de ne lui point parler. Le prince persuadé qu'il ne devoit cet accueil qu'au mécontentement de Belline du peu d'empressement qu'il lui avoit témoigné, ne songea qu'à le réparer : il mit tout en usage pour la séduire. La princesse en fut piquée ; les hommages que l'on rendoit à sa beauté pouvoient seuls la toucher : elle ignoroit qu'il fût encore d'autres moyens de plaire ; mais la coquetterie lui servit bientôt de leçon. L'esprit étoit son unique ressource ; elle sut l'employer, & le prince en sortit enchanté. Le lendemain il

eut quelques reproches à essuyer; mais la passion de la princesse prenant toujours de nouvelles forces, elle s'accoutuma insensiblement à se montrer vieille aux yeux de son amant. Cesser de le voir, & cesser de plaire lui paroissoient plus à redouter que les peines qu'elle avoit d'abord envisagées. Le prince de son côté devenant tous les jours un peu plus amoureux, passoit une vie assez agréable, & du moins très occupée; il ne pouvoit quitter Belline sans peine & retrouvoit toujours Bellinette avec plus de plaisir. Il en étoit enfin venu au point de ne leur plus cacher à l'une & à l'autre ses sentimens. Jamais je ne vous ai tant aimé, disoit-il quelquefois à Bellinette, & je sens cependant que je donnerois ma vie pour prolonger les jours de Belline; je suis sûr, continuoit-il, qu'à votre âge elle avoit vos charmes, & s'il m'étoit permis de croire que le tems pût exercer son pouvoir sur vous, je croirois que vous auriez un jour ses traits, & sa figure. Ne pourrai-je donc jamais goûter à sa fois les transports de l'amour & les douceurs de l'amitié. Je ne suis point jalouse, lui disoit la princesse; je ne serois point heureuse si l'amour étoit la seule passion qui pût occuper votre ame. Aimez Belline, c'est la plus grande marque de passion que vous puissiez donner à Bellinette; (car par coquetterie elle étoit flattée d'être aimée les jours de sa vieil-

leſſe, pendant leſquels Brillant n'avoit aſſûrément pas de rivaux.) Ils avoient ſouvent de ſemblables converſations. Cependant la bonne fée Cotte Blanche n'avoit point abandonné le prince, depuis ſon arrivée; & ſemblable aux meres qui croyent avoir tout fait quand elle n'ont point perdu leurs filles de vue, elle ne lui avoit jamais donné le moindre conſeil ſur ſa conduite: & charmée de l'amour qu'il avoit inſpiré à la princeſſe ou plûtôt des preférences qu'il ſembloit obtenir, elle vint un jour trouver Sublime, & lui dit: nos enfans s'aiment; ils ſont nés l'un pour l'autre; pourquoi différer de les unir? L'amour leur ſera plus utile que toutes nos leçons. Il n'eſt pas encore tems, lui répondit Sublime; il s'en faut beaucoup qu'ils connoiſſent & qu'ils reſſentent l'amour, ſelon la haute idée que je m'en ſuis toujours faite. Je conviens que cette paſſion éprouvée même avec médiocrité, corrige ſûrement de tout défaut à l'égard de l'objet aimé; mais les réflexions & les exemples n'en ſont pas moins néceſſaires pour ſe conduire à l'égard du monde en général, ſur-tout pour des princes qui doivent gouverner les autres. Bellinette n'eſt pas parfaite, je le ſais, pourſuivit-elle; mais votre prince a encore bien des erreurs; ſon cœur eſt ſouvent aveuglé par ſon eſprit; l'habitude du trône lui fait penſer que tous les hommes ſont

nés

nés pour lui. Il regarde l'attachement qu'on lui témoigne & les ſervices qui lui ſont rendus, comme une dette dont on s'acquitte. Je conviens que la reconnoiſſance n'eſt pas la vertu des princes en général; mais elle doit être celle de nos éleves: en un mot, il faut que Brillant ſoit parfait ou qu'il renonce à la princeſſe. Cotte-blanche, que la réflexion n'avoit jamais menée bien loin, fut très-étonnée du diſcours de Sublime. Elle voulut d'abord ſe fâcher; mais la fée lui repréſenta avec douceur que les plus ſages étoient ſujets comme les autres à s'abuſer; que la raiſon ſervoit non-ſeulement à convenir de ſes torts, mais à les réparer; que ſa conduite à l'égard de Bellinette étoit un aveu de ceux qu'elle reconnoiſſoit avoir eus: enfin elle amena Cotte-blanche au point de convenir qu'il y avoit eu beaucoup de négligence de ſa part dans l'éducation qu'elle avoit donnée à Brillant: que faute de l'avoir accoutumé à réfléchir, il s'étoit inſenſiblement habitué à regarder les hommes du haut de ſon trône, comme étant d'une autre eſpèce que lui; qu'il avoit même quelquefois ſacrifié les richeſſes & la vie de ſes ſujets, à ſa fantaiſie & à ſon ambition, comme un bien qui lui appartenoit. La bonne fée croyoit avoir fait ces découvertes toute ſeule, quoiqu'elle eût été prodigieuſement aidée par Sublime. Ainſi elle ajouta encore plu-

ſieurs autres choſes & toutes dans la même idée, car elle étoit ſi étonnée de raiſonner (c'étoit peut être la première fois de ſa vie) qu'elle ne pouvoit ſe réſoudre à finir. Cependant Sublime haſarda encore quelques critiques ſur l'abus de l'eſprit & ſur le faux brillant; mais ſes réflexions ſe trouvant de beaucoup trop délicates pour Cotte-blanche, elle ne voulut point abuſer de ſa ſupériorité, & ſe contenta de chercher avec elle les moyens d'éclairer l'eſprit du prince & de le faire renoncer à ſes erreurs. Les fées ſe croyoient ſouveraines maîtreſſes de leurs éleves; mais toutes puiſſantes qu'elles étoient, elles éprouvèrent elles-mêmes des obſtacles; tant il eſt vrai que tout ce qui reſpire eſt traverſé. Pour l'intelligence de cet évènement, il eſt bon de reprendre les choſes d'un peu plus haut. On a vu Bellinette transformée en Belline: cette princeſſe avoit non-ſeulement exiſté, mais elle vivoit encore malgré ſon grand âge. Bellinette inſtruite par Sublime n'avoit fait à ſa cour que le récit d'une partie de ſon hiſtoire, la voici toute entière.



HISTOIRE DE BELLINE.

GRONDINE avoit autrefois été chargée, en qualité de fée, de gouverner le royaume que la ſucceſſion des tems fit enſuite tomber ſur la tête de Bellinette. Cette fée naturellement de mauvaiſe humeur, devint encore plus inſupportable quand elle eut à conduire de plus les deux enfans que le roi & la reine mirent au jour. Le petit prince, aïeul de Bellinette, & que l'on connoît dans l'hiſtoire ſous le nom de Mille-fleurs, étoit frère de Belline dont il s'agit ici, & dont Sublime avoit fait prendre la figure à ſon élève. Grondine étoit ſans ceſſe après ces deux pauvres enfans, leur gentilleſſe ſembloit la révolter. On aſſure même qu'elle pouſſa un jour l'humeur juſqu'à donner un ſoufflet au petit prince. La reine ſa mère qui l'aimoit à la folie, eut à ce ſujet une ſcène avec Grondine; elles furent au moment de ſe ſéparer & de faire un éclat qui ne pouvoit être que dangereux; mais l'on fit un accommodement dans lequel on convint que Grondine ne ſe mêleroit plus du prince,

& qu'en récompenſe on lui abandonneroit abſolument la malheureuſe princeſſe. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que l'on voit dans toutes les familles les filles ſacrifiées avec la plus grande injuſtice à ce que l'on croit avantageux pour les garçons. Belline fut donc la victime de cet accord, & la fut de toutes les façons poſſibles : non-ſeulement elle étoit grondée pour deux, mais elle n'avoit pas la conſolation de raconter ſes peines. Elle étoit continuellement obligée de ſe cacher dans un coin de ſa chambre pour pleurer, tant que cela faiſoit pitié. Quand Grondine l'appeloit, elle étoit dans la cruelle néceſſité de courir de toutes ſes forces pour être grondée plus vîte; & qui plus eſt, il falloit encore qu'elle cachât ſes larmes. Si la fée ſe fût apperçue qu'elle eût pleuré, ſon humeur en auroit encore redoublé; en un mot elle étoit obligée d'agir comme ſi elle eût été continuellement careſſée. On prenoit part à ſa peine, mais c'étoit d'une façon ſi détournée; on la plaignoit même ſi bas qu'elle ne pouvoit s'en appercevoir. Perſonne enfin, pas même le roi & la reine n'oſoient dire ce qu'ils en penſoient, c'eût été le moyen de la faire gronder davantage. Ces tourmens & ces peines n'empêchèrent point la princeſſe de grandir & de devenir belle & éblouiſſante. Pluſieurs prin-

ces en devinrent amoureux; la crainte que Grondine inſpiroit les écarta tous, ou plutôt ou plus tard. Le prince Fidèle fut le ſeul qui ne redoutant rien à l'abri de ſa franchiſe, s'abandonna aux charmes d'une paſſion qui fut bientôt payée du plus tendre retour. Grondine qui ſentoit l'amour, comme les Ogres ſentoient autrefois la chair fraîche, ne fut pas long-tems à s'en appercevoir. La fureur la tranſporta, & toujours en grondant, ſans écouter la moindre réflexion, elle commença par les enlever dans ſon char noir, & les conduiſant ſur les bords de la mer glaciale, elle en mit un au pied d'une montagne & l'autre au ſommet, en leur diſant: cherchez-vous à préſent, parlez-vous; trompez-moi, j'y conſens, ſi vous le pouvez; vous n'êtes pas cependant éloignés l'un de l'autre. En effet, quand l'un montoit, l'autre deſcendoit; quand Fidele s'arrêtoit, Belline en faiſoit autant: tel étoit l'enchantement de la fée. Mais de quoi l'amour ne tire-t-il pas parti? Dans une auſſi cruelle ſituation leurs ſentimens étoient nourris par l'eſpérance de ſe rencontrer, par l'idée de n'être point éloignés, par le plaiſir d'habiter les mêmes lieux, & par la conſolation de s'offrir tout ce qu'ils ſouffroient. Ceux dont l'humeur tourmente les amans, ignorent la vivacité qu'ils donnent à l'amour; cette connoiſſance ſeroit un

tourment qu'il faudroit leur procurer. Heureusement l'humeur de Grondine avoit placé ces fidèles & malheureux amans dans les pays froids, qui conservent la force & la beauté. Cependant plusieurs années s'étoient révolues dans cette cruelle situation, qui n'auroit peut-être fini qu'avec leur vie, car Grondine joignoit l'entêtement à l'humeur, si la doyenne des fées, en regardant son grand livre n'avoit vu qu'il lui manquoit un prince & une princesse. Elle en demanda compte à Grondine qui s'en trouva chargée. Le premier supplice qu'elle éprouva, fut l'aveu de sa faute qu'elle fit en balbutiant en présence de toutes les fées. Le conseil envoya promptement chercher ces malheureux amans, qui cependant n'étoient point à plaindre, puisqu'ils étoient fidèles & qu'ils n'éprouvoient point de jalousie : on attendit leur présence pour condamner Grondine à demeurer chouette pendant trente ans, conservant les lumiéres de son esprit & la noirceur de son caractère, mais privée de tout son pouvoir. Après avoir rendu cet équitable arrêt, les fées offrirent à Belline & au prince Fidèle des royaumes à leur choix; mais d'un commun accord, ils n'en voulurent aucun. Nous serions, dirent-ils, des princes tristes, nous ne connoissons plus le monde & ses usages : occupés de nos plaisirs qui nous suffisent parfaite-

ment, comment nous seroit-il possible de gouverner les autres ? Les fées charmées de ce rare exemple d'amour & d'équité, les transportèrent dans une des îles fortunées, & leur firent trouver à l'envi tout ce qui pouvoit leur être nécessaire.

Il y avoit long-tems que ces évènemens étoient passés, & Grondine revenue dans son premier état, pour avoir été punie, n'en étoit ni plus douce ni plus raisonnable ; elle imagina que Sublime n'avoit fait reparoître Belline dans le monde, ou du moins sa figure que pour rappeler le souvenir de sa punition. Son humeur lui fit bientôt regarder comme certitude ce qu'elle n'avoit d'abord écouté que comme soupçon ; & ne consultant plus que la fureur, elle résolut de déranger les projets de ses compagnes, & de faire tomber sa colère sur le prince Brillant & sur la princesse Bellinette. Pour cet effet un jour que ce prince étoit à la chasse, elle l'enveloppa d'un nuage épais, & paroissant tout-à-coup elle le fit monter dans son char que des chiens & des chats attelés tiroient tant bien que mal ; car ce que l'humeur arrange & ce que la discorde tire, ne marche pas ordinairement d'un pas trop égal. La surprise & l'étonnement du prince lui firent garder le silence quelques momens, & Grondine en profita pour se fâcher contre les animaux qui traînoient sa voi-

ture, & qui véritablement étoient eux-mêmes fâchés les uns contre les autres. Quand ils furent arrivés dans la caverne obscure qu'elle habitoit, & qui étoit toujours remplie de tous les animaux que la nature a rendus antipathiques, Brillant lui demanda avec fierté ce qu'elle avoit résolu de faire de lui. Ce que je veux faire de vous, reprit-elle avec le ton de voix enroué que donnent ordinairement l'aigreur & l'humeur! vraiment! vraiment ce sont bien les fées que l'on interroge de cette façon; mais voyez, je vous prie, j'irai lui dire ce que je veux faire de lui; j'instruirai M.: je verrai si ma conduite a le bonheur d'en être approuvée! je la réformerai si elle ne lui plaît pas! Cette belle tirade plus longue encore, fut mille fois interrompue par les menaces qu'elle faisoit à ses chiens qui se battoient, ainsi qu'à ses chats qui juroient. Quand Brillant eut trouvé l'instant un peu plus favorable, il lui dit avec douceur: Hé, madame, que vous ai-je fait! Quoi, tu me feras toujours des questions, répondit-elle, avec fureur, Je suis bien faite pour y répondre. Sublime & Cotte-blanche se repentiront de ce qu'elles m'ont fait, j'en jure. Mais qu'ai-je de commun, poursuivit le prince, avec ces dames respectables? Elles t'aiment, répliqua Grondine; ce n'est qu'en te tourmentant que je puis leur faire sentir que mon pouvoir égale leur autorité: & Bellinette

elle-même. . . . . Quoi, madame, interrompit Brillant, vous auriez la cruauté de faire souffrir cette aimable princesse ! Les sentimens de l'amour révoltèrent de tous tems les cœurs portés à la haine ; ainsi ce tendre intérêt, ces douces paroles dictées par l'amour même, causerent à Grondine un redoublement d'aigreur si considérable qu'en balbutiant, & en écartant la dragée, elle s'écria, comme si on l'avoit prise à la gorge : Bellinette . . . . . . tu l'aimes, j'en jure . . . . . hé bien, tu ne la verras, avant qu'elle eût achevé, jamais, car ç'en étoit fait, si elle eût prononcé ce terrible mot, Sublime qui n'avoit pas perdu le prince de vue, se trouva derrière elle & lui souffla, que tu n'en sois digne. Beaucoup de gens sans être aveuglés par la colère, ni se trouver dans un état aussi violent que Grondine, prennent tous les jours le mot qu'on leur présente ; aussi la méchante Fée le répéta sans même y faire aucune réflexion. Après cet important service, Sublime se retira & laissa parler Grondine dont les paroles ne pouvoient plus être que du bruit. Brillant ignoroit encore tout le risque qu'il avoit couru ; mais voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur son esprit, il prit le parti du silence. Les gens d'humeur l'interprètent mal, & le regardent ordinairement comme une marque de mépris ; ce n'étoit pas l'intention du prince.

Séparé de Bellinette, ses idées ne lui présentoient que des souvenirs, & ses plaisirs n'étoient plus que des regrets. Grondine quelquefois vouloit lui faire accueil & le ramener par des politesses; mais son naturel & ses manières rendoient sa douceur si déplacée, que l'on regrettoit ses emportemens quand elle étoit polie. Enfin dans le triste séjour que le prince fit auprès d'elle; il remarqua non seulement les inconvéniens, mais encore l'inutilité de la bile, de l'aigreur; de la déraison, de l'injustice & de la prévention. Cet exemple terrible & si souvent répété, le rendit tout le reste de sa vie égal & modéré. Il s'étoit flatté vainement de pouvoir adoucir l'esprit & le caractère de Grondine; ses manières douces & obligeantes ne servirent qu'à l'irriter davantage: ne pouvant voir Bellinette ni se consoler avec Belline, il passa donc les plus cruels momens que l'on puisse imaginer. Après un séjour aussi triste, la Fée excédée du prince, car l'humeur se ronge elle-même, le transporta pendant qu'il dormoit dans un pays qui lui étoit inconnu. Ce ne fut assurément pas le bruit qui interrompit son sommeil, car on n'en entendoit d'aucune espèce; mais à son réveil il se vit entouré de beaucoup de gens qui le regardoient avec étonnement. Il voulut leur parler : cette voie lui fut inutile; pour s'éclaircir il eut recours aux gestes, il fut

d'abord entendu. Enfin avant la fin du jour il reconnut clairement que tous les habitans de ce pays étoient ſourds & muets. L'envie de briller & de montrer de l'eſprit, qui ne l'avoit pas encore abandonné, ne lui fut alors d'aucune reſſource; cette éloquence naturelle, cette imagition vive, ce feu dont il ſe piquoit; enfin tous ſes merveilleux talens lui devinrent parfaitement inutiles. Brillant s'apperçut bientôt qu'il falloit être fort différent de ce qu'il étoit, au milieu d'un peuple composé de gens ſages, poſés, & qu'un geſte gouvernoit. Les uſages auxquels il fut contraint de ſe ſoumettre, & les réflexions qu'il fut obligé de faire, devinrent pour lui une excellente leçon. Il acquit en peu de tems le jugement, le bon ſens & le maintien : il eſt vrai que les chagrins de l'abſence contribuèrent encore beaucoup à le mettre au ton de ce triſte pays. On avoit pour lui tous les égards poſſibles: on lui laiſſoit toutes ſorte de liberté : on s'empreſſoit à l'obliger; mais on ne pouvoit lui apprendre des nouvelles de Bellinette. Quand il n'eût pas été amoureux, les plaiſirs que des ſourds & des muets peuvent prendre & procurer, auroient paru inſipides à un homme doué de tous ſes ſens: mais quelle affreuſe ſituation pour un malheureux amant qui n'auroit pu trouver de conſolation qu'à faire le récit de ſes malheurs! Le prince

après avoir parcouru ce trifte royaume, reconnut que ces peuples avoient reçu l'ordre de ne le point laiſſer fortir de leur pays ; car jamais il n'éprouvoit de gêne, ni de contrainte, que lorfqu'il s'approchoit de certains endroits qu'il jugea fans peine être les frontières de leurs états. Voyant qu'il ne pouvoit efpérer de liberté du côté des terres, il tourna fes pas vers le rivage. La mer bordoit une partie de ce vafte continent ; la marine de ces peuples étoit même confidérable : mais le prince n'y trouva pas plus de facilité. Matelots & pilotes, tout fut inexorable, tout fut incorruptible. Enfin après un tems fort confidérable, lorfqu'il n'imaginoit plus aucune reffource, il fut conduit fur le bord de la mer où il trouva un vaiſſeau tout équipé dans lequel il lui fut permis de s'embarquer. On a toujours été perfuadé que cette liberté qui lui fut accordée étoit l'ouvrage de Cotte-blanche & de Sublime.

Après un mois de navigation, les muets qui l'avoient auſſi bien fervi fur mer que fur terre, lui firent entendre par figne qu'il ne manqueroit d'aucune des chofes néceſſaires ; & après lui avoir fait les adieux les plus tendres (car il en étoit venu au point de connoître tous leurs geftes & d'y répondre même avec facilité,) ils le débarquèrent dans une petite île & prirent le large. Une montagne aride & féche qui s'élevoit à perte

de vue, occupoit la plus grande partie de cette île. Le prince en fut d'abord effrayé ; mais ayant fait quelques pas, il apperçut entre la montagne & le rivage une petite plaine dont l'aſpect n'avoit rien de ſauvage; tout y peignoit la nature ſimple & riante; entre les tiges des plus beaux arbres, on découvroit un terrein fertile & délicieux, à l'ombre de cette futaie magnifique. Tous ces grands arbres recommandables par leur antiquité étoient ornés de tablettes ſur leſquelles étoient poſés des milliers de bouquets, plus ou moins gros, mais toujours formés par l'aſſemblage heureux des plus ſuperbes fleurs ; l'air en étoit embaumé, les yeux en étoient charmés. Les géographes & les voyageurs n'ont jamais parlé de ce pays que ſous le nom de l'île des bouquets. Le prince en voyoit arriver de nouveaux à chaque inſtant, les uns ſe montroient avec autant de faſte & d'étalage que d'empreſſement, & prenoient place dans les endroits les plus apparens ; d'autres plus modeſtes, ſans être plus ſincères, s'épanouiſſoient auſſi-tôt, contens d'être arrivés. Ils étoient tous dans des caraffes de la plus belle eau ; & ſur ces caraffes on voyoit le nom gravé de ceux qui les envoyoient, les motifs de leurs préſens & les chiffres de ceux à qui ils étoient offerts. Le prince en les examinant, vit avec plaiſir les noms de pluſieurs perſonnes

de la cour de Bellinette & de la ſienne. Les choſes les plus inanimées qui nous parlent de ce que nous aimons, quelqu'indirectement que ce ſoit, ſe font toujours entendre, & ont pour nous un puiſſant attrait; elles ſont une conſolation dans les malheurs de l'abſence, & leur converſation peut ſeule diſtraire & conſoler des peines. Cependant ces fleurs, ces caraffes, enfin tout ce qui ſe préſentoit aux yeux de Brillant, étoient autant d'énigmes pour lui. Dans le moment qu'il étoit le plus occupé de ces réflexions, il vit avec ſurpriſe que pluſieurs de ces bouquets ſe fanoient à l'inſtant même de leur arrivée, que les eaux de preſque toutes les caraffes ſe noirciſſoient & devenoient bourbeuſes & corrompues; il remarqua encore que tantôt quelques fleurs, tantôt les bouquets en entier, diſparoiſſoient ſans que perſonne parût s'en approcher. Surpris de ces prodiges, il avança dans la plaine pour ſatisfaire ſa curioſité. Il avoit à peine fait quelques pas, qu'il ſe trouva dans le centre, en face d'une ſtatue du plus beau marbre blanc. Elle repréſentoit une femme d'une agréable proportion, charmante par ſa modeſtie, ſa candeur, & la ſimplicité de ſa coîffure & de ſes habillemens; elle formoit un groupe avec des lions, des tigres, des panthères & des ſerpens, qui paroiſſoient la careſſer & s'adoucir pour elle; ce groupe faiſoit face à tou-

tes les parties de la petite plaine, & le piédestal de figure circulaire, recevoit à moitié de sa hauteur un rétable qui formoit un autel sur lequel on voyoit trois ou quatre fleurs des champs, vives & dans tout leur éclat; des caraffes ébrechées les portoient, mais l'eau en étoit aussi pure que sa source. On y lisoit les noms de quelques gens d'un état simple. Une caraffe entre autres se distinguoit, & par la place qu'elle occupoit sur l'autel, & par ces mots : on ne veut qu'une fleur, cependant ma vie est toujours prête. L'esprit du prince fut enfin éclairci en lisant l'inscription de la statue écrite en gros caractères; elle étoit conçue en ces termes : rougissez, mortels, en voyant ceux que j'ai soumis. Brillant saisi & touché, comme les gens bien nés le seront toujours à l'aspect des objets vertueux, ne pouvoit s'arracher de ces lieux, & vouloit en découvrir toutes les particularités. Les fées contentes de ses sentimens & du respect dont elles le voyoient pénétré, permirent à la statue de s'animer, d'abandonner le piedestal qui la portoit, & d'accompagner Brillant pendant le séjour qu'elles avoient résolu qu'il feroit dans cette île. Leurs soins ne se bornèrent point à ce secours moral, elles lui firent encore rencontrer au pied du plus bel arbre de la futaie, une petite habitation où toutes les choses nécessaires se trouvoient sans aucun

fuperflu. La Reconnoiſſance animée ne le quitta plus ; & lui parla en ces termes : Née avec le monde, peu de princes juſqu'à vous, ſeigneur, m'ont connue, encore moins viſitée ; cependant ſi l'on s'en rapportoit aux diſcours de tous les hommes, & à ceux des princes mêmes, mon empire ſeroit d'une vaſte étendue ; il n'y a perſonne qui ne ſe vante de me rendre un culte parfait & continuel. Vous voyez néanmoins, ſeigneur, le peu d'étendue du terrein qu'occupe la Reconnoiſſance ſur toute la ſurface de la terre. Je me ſuis fait long-tems ſcrupule, d'exiger même une fleur de ceux qui avoient reçu quelques ſervices ; mais enfin j'ai voulu qu'il exiſtât quelques témoins du bienfait ; l'oubli total donnoit trop de facilité aux ingrats. Vous avez pu remarquer avec quel étalage on m'envoye ces amas de fleurs, qui ne conſervent ſouvent que quelques minutes leur éclat, & leur odeur ; l'Ingratitude mon ennemie, les ſéche & les fanne ſans ceſſe : elle a cent moyens pour y parvenir. Tantôt elle fait uſage de l'eſprit pour me détruire, elle développe & ſuppoſe des motifs à l'obligation reçue ; elle allègue des procédés ou rappelle des négligences dans la ſociété. Que ſais-je, elle met tout en uſage, & ne réuſſit que trop bien à me bannir des cœurs, de ceux mêmes dans leſquels je me croyois le plus ſolidement établie. Elle n'a pas, continua-t-elle,

continua-t-elle, beaucoup de chemin à faire pour exercer ses perfidies. Cette terrible montagne aride & séche n'étoit autrefois qu'une taupinière dans laquelle l'ingratitude étoit renfermée ; elle s'est accrue insensiblement ; elle est enfin devenue cette masse énorme qui renferme des cavernes immenses, trop resserrées encore pour la foule des courtisans qui l'environnent, & pour contenir tous les bouquets fannés & desséchés qui s'envolent continuellement dans sa triste demeure; ils lui servent de trophées. Cependant par une loi du destin, le nom de celui qui l'a donné demeure attaché au bouquet, & quand le hazard fait lire le bienfait & le nom de celui à qui il étoit adressé, c'est alors que l'ingratitude allégue tout ce que l'esprit ou les travers du monde savent si parfaitement lui suggérer, & qu'elle trouve toujours des excuses applaudies par la foule de ceux dont elle est environnée. Aussi mon empire se rétrecit tous les jours, la montagne me gagne sans cesse ; il est vrai que ce petit coin du monde est encore trop étendu pour recevoir & pour contenir les offrandes sincères qui me sont envoyées. L'expérience auroit dû me rendre sage ; mais rien ne me corrige : trop sûre de travailler pour le faux triomphe de ma rivale, je m'expose encore tous les jours avec joie à en courir les risques ; & mes peines ne sont pas perdues, à mon

ſens, quand je trouve un cœur reconnoiſſant entre mille. Je puis vous parler, continua-t-elle, d'autant plus librement, que votre nom ſe voit ici; il auroit peut-être dû s'y trouver plus fréquemment, ajouta-t-elle en baiſſant la voix; mais ſuivez-moi. Le prince lui obéit. Après avoir marché quelques pas, il apperçut un bouquet qu'il offroit à Cotte-Blanche en reconnoiſſance des ſoins qu'elle avoit pris de lui; la caraffe de Bellinette adreſſée à Sublime étoit à côté de la ſienne: les fleurs de l'une & de l'autre étoient fraîches & dans leur beauté. Je ne vois point ici, s'écria le prince, la preuve de mes ſentimens & de ma reconnoiſſance pour les bontés de Bellinette! La reconnoiſſance que l'on doit à l'amour ne me regarde point, lui répondit la déeſſe, en rougiſſant. Brillant voulut enſuite examiner quels ſentimens pouvoient conſerver pluſieurs perſonnes qu'il avoit traitées avec la plus grande diſtinction; mais il n'apperçut aucune de leurs caraffes. Ce n'eſt point ici, dit la déeſſe, qu'il faut les chercher, vous les trouverez chez mon ennemie. Le prince éprouvoit pendant les converſations qu'il avoit avec la reconnoiſſance, cet épanchement de cœur, ce charme de la vertu qui parle ſans ceſſe aux honnêtes gens, & qui fait le tourment des cœurs corrompus. J'ai pu vous connoître, j'ai pu vous ſentir, lui dit-il,

j'ai pu vous admirer , puis-je vous oublier de ma vie ! Un charme secret & plus fort que moi-même m'oblige à m'éloigner ; les malheurs de ma situation font que je vais malgré moi , où j'ai horreur de me trouver. Grondine , la cruelle Grondine , non contente de m'arracher depuis si long-tems à ce que j'aime , me force encore de vous quitter , douce & délicieuse déesse, pour aller voir l'ingratitude son amie , & notre commune ennemie. A ces mots , pénétré de tendresse & d'attendrissement , il embrasse la reconnoissance & prend le chemin de la montagne. Ces deux divinités sont si voisines que le prince n'eut pas beaucoup de chemin à faire pour se trouver sur les terres de l'ingratitude , ou plutôt à l'entrée de sa caverne. La déesse y parut suivie d'une brillante cour dont elle entretient la fausse joie avec cent visages. Les excuses vêtues de toutes les couleurs , & les prétextes frivoles l'accompagnent sans cesse. Malgré l'éclat de son nombreux cortège, malgré les dorures dont sa caverne lui parut lambrissée , le prince ne la put voir qu'avec horreur. Un homme rempli de reconnoissance peut il envisager autrement l'ingratitude. Le mépris qu'il lui marqua , diminua d'abord l'accueil obligeant de cette pernicieuse déesse. La colère s'emparant de son esprit , sa feinte douceur se convertit ên fureur , & s'exhala

en propos méprisans. Va, lui dit-elle, ta prétendue générosité, tes grands sentimens alambiqués ne se trouvent qu'avec la sottise. Si ton esprit se développe un jour, tu sauras me retrouver : le monde & les exemples te rameneront à moi. Sors, je ne puis encore te plaire, & ta présence feroit le malheur & la peine de ceux qui me sont attachés. Le prince, sans être piqué, se contenta de la regarder avec l'indignation qu'inspire la vertu contre les vices. Content de s'éloigner, il sortit sans autre dessein que d'éviter un semblable objet. A peine eut-il fait quelques pas, qu'un char traîné par des colombes se présenta devant lui. Dès-qu'il y fut monté, les colombes prirent leur vol, & traversèrent plusieurs étendues de terres & de mer. Enfin, il sentit une douce & charmante impression dans l'air; les colombes s'arrêtèrent & se posèrent dans un pays si fertile & si délicieux, que le prince en fut frappé malgré la tristesse & le chagrin qui le tourmentoient depuis qu'il étoit séparé de Bellinette. Après avoir quelque tems récréé ses yeux de toutes les beautés naturelles qui se présentoient à lui de tous côtés, il descendit avec impatience du char qui l'avoit conduit. Tant de charmes répandus sur cette terre lui firent espérer d'y rencontrer Bellinette. Quel autre objet, disoit-il en lui-même, pourroit animer cette prodigieuse quantité de belles fleurs !

Les cœurs tendres ſont toujours ſenſibles aux attraits de la douce nature, d'autant plus qu'elle ne peint & ne retrace que l'amour. Le prince Brillant marcha quelque tems plus diſſipé qu'il ne l'avoit été depuis les tourmens que Grondine exerçoit ſur lui; ſurpris cependant de n'appercevoir aucun habitant dans un pays ſi agréable, il vit aſſez près de lui une petite vieille propre; mais ſimplement vêtue, qui couroit au ſecours d'un oiſeau qui s'étoit pris la patte entre deux branches, & qui témoignoit ſa douleur, par la façon dont il ſe débattoit. Quels furent l'étonnement & la joie du prince en reconnoiſſant Belline, cette Belline dont l'eſprit l'avoit charmé! Il courut à elle avec plus de vivacité qu'elle ne couroit elle-même, & lui dit: Ah,! ma chère Belline, quel bonheur pour moi de vous rencontrer! Fidéle de ſon côté qui n'étoit pas loin, ayant apperçu la courſe de Belline, avoit tout quitté pour joindre ſes empreſſemens aux ſiens, de façon qu'il arriva pour entendre les mots affectueux que prononçoit le prince. Ils le glacèrent d'effroi. Ces mots ſortis de la bouche d'un jeune homme aimable & bien fait le firent frémir: c'étoit le premier mouvement de jalouſie qu'il eût jamais éprouvé. Le malheur de ce ſentiment eſt de raiſonner fort mal; auſſi Fidéle s'affligea, & ſon cœur fut déchiré. Cependant,

Belline paroiſſoit ſurpriſe de l'accueil de connoiſſance qu'on lui faiſoit & ne répondoit rien au prince. Fidéle auroit pu ſe raſſurer par ces preuves, & par l'âge de Brillant qui ne pouvoit avoir connu Belline, qui depuis trente ans au moins n'avoit apperçu que lui; d'ailleurs les ſentimens de cette princeſſe & tous les événemens paſſés, auroient dû le tranquilliſer. Mais la jalouſie eſt ſourde, elle eſt aveugle, les jugemens & les impreſſions des autres ne ſervent à rien; ils ſont inutiles pour la calmer; on eſt jaloux de l'objet qu'on aime tel qu'il ſoit, parce que l'on en veut tout. Belline qui s'apperçut de la peine que Fidéle ſouffroit devint encore plus embarraſſée & voulut ſe retirer. Quoi, vous faites ſemblant de me méconnoître, ma chère Belline, lui dit le prince; vous à qui j'ai de ſi grandes obligations, vous dont je révère le cœur! Mais, pouſuivit-il avec plus de vivacité, parlez-moi naturellement, ne verrai-je pas demain Bellinette? Comment vous en êtes déjà aux petits noms, s'écria douloureuſement le prince Fidéle! Cet imbroglio ne dura que quelques momens; les vieux princes démêlèrent enfin la vérité par les éclairciſſemens qu'ils ſe donnèrent l'un à l'autre: enſuite ils conduiſirent Brillant dans leur demeure. Pluſieurs palmiers la formoient; des mouſſes, des meubles aſſortis & charmans par leur propreté ſuffiſoient

dans un pays tempéré, où l'on ne trouvoit aucun animal dangereux. Ce fut là que Brillant eut tout le tems néceſſaire pour admirer les tendres ſoins de ces bons & véritables amans. Son cœur fut pénétré en voyant leur amour; il étoit vif, il étoit pur, ſans jalouſie & ſans ſacrifice. Enfin c'étoit l'amour ami, qui réunit tous les deſirs & comble toutes les néceſſités. Les fruits ſeuls les nourriſſoient, ils étoient produits ſans culture par une terre toujours ornée de fleurs, arroſée de petits ruiſſeaux d'une eau toujours claire & nette qui ne groſſiſſant jamais n'apportoit aucun obſtacle pour les traverſer. L'aſpect de tant de beautés produiſoit les comparaiſons riantes de leurs converſations; il embelliſſoit l'expreſſion & la peinture de leurs ſentimens; ce beau pays leur donnoit enfin & leurs idées & leurs beſoins. Les oiſeaux troubloient ſeuls ou plutôt amuſoient & décoroient leur ſolitude; ces heureux amans ne craignoient point le dégoût, ils s'aimoient comme au premier jour. Le ſouvenir de ce qu'ils avoient ſouffert toujours préſent à leur eſprit, augmentoit leurs jouiſſances; leurs cœurs, leurs goûts, tout étoit d'accord. Cette tendre union ne leur ayant jamais donné d'enfans, rien ne leur faiſoit enviſager l'avenir & tout les attachoit au préſent. Ce fut là que Brillant apprit à aimer ou plutôt à connoître le véritable amour. Ce-

pendant Belline & Fidéle instruits de tout ce qui lui étoit arrivé, ne se contentèrent pas des bons exemples qu'ils lui donnoient continuellement, ils lui parlèrent encore avec la franchise d'une simplicité éclairée & lui firent sentir les différences qui doivent se trouver nécessairement entre la conduite d'un prince sur le trône ou celle d'un prince retiré.

Il est tems à présent de revenir à Bellinette. Grondine après avoir enlevé le prince Brillant, s'étoit aussi emparée de cette princesse, sans que tout l'art de Sublime pût y mettre obstacle, tant l'humeur a de ressources & de droits dans le monde! D'abord que la petite reine qui dans ce moment étoit Belline, c'est-à dire vieille, fut en la possession de la méchante fée, elle la transporta dans une forêt sombre & noire, capable d'inspirer la frayeur aux gens même les plus avancés en âge. Les cris, les terreurs, les caresses de cette princesse ne purent adoucir la fée qui lui dit après avoir long tems murmuré sans pouvoir rien prononcer : Oui, oui, je vous le conseille de vouloir ressembler à Belline, je vous apprendrai....... Quoi, madame, c'est pour cela que vous m'enlevez & que vous me grondez, reprit la princesse avec étonnement! J'ai tort, n'est-ce pas à lui répliqua Grondine, de faire voir à Sublime qu'elle n'est qu'une bête avec tout son esprit & toutes ses

grandes réflexions ; mais nous verrons si vous oserez paroître davantage sous la forme d'un princesse dont la figure vient encore me tourmenter sur ses vieux jours. Ah ! madame, interrompit la petite reine avec vivacité, si je n'étois plus jamais Belline, que je vous aurois d'obligations ! Le ciel m'est témoin que je ne l'ai jamais été par goût. Je suis bien fâchée de vous ôter une chose qui vous faisoit tant de peine, reprit Grondine ; mais je dois me venger de Sublime, & je n'en ai point d'autre moyen. Non, non, continua-t-elle, vous ne serez plus Belline. Oserois-je vous demander, lui dit Bellinette avec inquiétude qui je serai à présent ? Qui vous serez, reprit Grondine ? vous serez Bellinette ; ne l'avez-vous pas toujours été ? Allez, vous nêtes qu'une petite paresseuse ; voyagez, courez le monde, je ne vous veux point de mal ; soyez assurée que vos peines ne finiront point, *qu'un portrait où tout le monde vous reconnoîtra ne soit pas ressemblant.* Les chiens & les chats prirent alors leurs courses ou leur vol ; car Grondine leur donnoit des aîles ou des pattes suivant son humeur. Quoi qu'il en soit, la voiture disparut avec Grondine, & Bellinette demeura charmée d'imaginer qu'elle ne seroit plus vieille avant le tems. La solitude, l'horreur de la forêt, toutes les peines & les fatigues auxquelles elle alloit être exposée ne furent pas capa-

bles de l'occuper. Un miroir de poche qui l'assura qu'elle avoit cessé d'être vieille, & que ses appas & sa jeunesse étoient dans tout leur éclat, ne lui laissa qu'un contentement parfait. Cependant Sublime avoit volé à son secours; quelques momens plutôt elle auroit arraché Bellinette au pouvoir de Grondine, & l'auroit soustraite à son injuste vengeance; mais les paroles étoient prononcées, & une fée ne peut détruire l'ouvrage de sa compagne : tout ce que Sublime put faire, fut de ne point abandonner Bellinette. Elle lui devoit ses soins comme à son élève; mais elle les lui devoit encore, parce que la figure de Belline étoit de son invention, & que cette métamorphose avoit causé seule ce prodigieux désordre. Cette fée secourable, ne jugea point à propos de paroître aux yeux de la petite reine; mais pour lui rendre plus utiles les voyages auxquels elle étoit condamnée, elle voulut que, jeune à ses propres yeux, elle parut encore vieille aux yeux de tout le monde. Il est vrai que ce ne fut plus sous la forme ni sous les traits de Belline; mais comme elle songeoit à tout, elle chargea une petite mouche de la suivre, & lui défendit absolument de se faire connoître : en un mot elle lui ordonna de garder le plus grand incognito. Il est bon d'avertir que cette mouche est une vieille femme de chambre; car il n'eût

pas été séant que la princesse eût voyagé toute seule. La petite reine contente de sa beauté, sur laquelle il ne lui restoit plus de doute, se mit en marche sans aucun autre souci que celui de rencontrer le prince Brillant, charmée d'imaginer qu'il pourroit l'aimer & que de son côté elle pourroit lui plaire tous les jours, car elle en étoit fort occupée, sur-tout quand il ne lui restoit nul objet de coquetterie. Cependant pour remédier à tous les inconvéniens du voyage, Sublime lui fit trouver au pied d'un arbre, quelques momens après le départ de Grondine, un de ces petits paniers que les filles portent à l'école; il renfermoit une petite collation, une serviette & un parasol couleur de rose; le tout ensemble ne pesoit pas plus d'une once; la petite reine ramassa le panier, parce qu'il lui parut d'une jolie forme, & le conserva parce qu'il lui devint nécessaire. Il ne lui fallut pas un tems considérable pour connoître ses admirables propriétés, elle marcha quelques heures, & la nuit approchant, le besoin de manger l'engagea de recourir aux vivres de son panier; la propreté lui fit étendre la serviette par terre pour se coucher, la crainte du serain lui fit planter son parasol au-dessus de sa tête, & l'habitude d'avoir la tête élevée, l'obligea à la placer sur son panier: la serviette devint un très-bon lit, le parasol forma

d'amples rideaux, & le panier se trouva le meilleur des traversins. Avec de tels secours Bellinette passa une très-bonne nuit, le soleil & le chant des oiseaux la réveillèrent, & son premier mouvement fut de chercher avec empressement son miroir pour voir si elle étoit encore jeune. Elle eut la satisfaction de se trouver telle & de voir que sa coîffure n'étoit nullement dérangée ; elle reconnut ensuite avec surprise qu'elle n'étoit point fatiguée, car elle étoit dans la bonne foi, & croyoit fermement avoir couché sur la dure ; chose qu'elle avoit redoutée toute sa vie. L'espérance d'avoir peut-être oublié quelque chose la veille dans son panier, l'engagea à le visiter de nouveau ; elle y trouva un petit pain & du caffé au lait ; c'étoit son déjeûné ordinaire. Cette protection visible des fées & sur-tout sa jeunesse confirmée lui donnant une joie bien nécessaire dans les voyages, elle ploya son petit équipage, passa l'anse de son panier dans son bras gauche, tint son parasol dans la main droite, & se mit gayement en marche. A la dînée, la serviette devint une chaise longue, le parasol une petite tente, & le panier ayant pris la forme d'une table, présenta de nouveaux mets variés & délicieux. La petite reine marcha quelques jours de cette façon, sans rencontrer personne, la solitude ne l'avoit pas même ennuyée, la jeunesse & les attraits dont

elle se croyoit pourvue lui suffisoient. Après quelques jours de marche elle entendit le bruit d'une chasse & vit paroître un jeune homme suivi d'une cour brillante; c'étoit le prince des Plumes, qui, frappé lui-même de l'équipage & de la rencontre de la princesse, ne douta pas qu'elle ne fût une véritable fée. On sait combien ces dames ont toujours été respectées & redoutées. Le respect n'est souvent dû qu'à la crainte; aussi le prince des Plumes ne balança pas un moment à mettre pied à terre. Tous ceux qui l'accompagnoient, imitèrent son exemple, il aborda la princesse avec toute la soumission possible, lui fit offre de tout ce qui dépendoit de lui, & l'assura qu'il ne négligeroit rien pour mériter ses bontés. La petite reine reçut ses hommages comme étant rendus à ses charmes, son amour propre en fut satisfait. Ce n'est point ici mon rang que l'on considère, disoit-elle en elle-même, c'est moi seule, c'est ma beauté. Que la fée qui m'a enlevée est bonne femme! elle a les manières un peu brusques, le propos révoltant; mais ses procédés sont admirables; cependant les impressions qu'elle causoit n'étoient point du tout celles qu'elle imaginoit. Que d'erreurs sont pareilles à la sienne! les petits mots, les petites mines, toutes choses qui plaisent, ou que l'on ne remarque point dans une jeune personne paroissoient si ridicules avec son

grand âge, que l'on auroit peut-être éclaté de rire ſans le reſpect que l'on croyoit devoir à ſon rang. Le prince des Plumes lui fit donner le plus beau de ſes chevaux, & la conduiſit à ſon palais ſans même achever la chaſſe commencée; il la préſenta à la reine ſa mère, qui lui céda ſon appartement. Sublime, ſans paroître, eut ſoin d'entretenir cette cour dans les idées qu'elle s'étoit formées. Sans cette précaution, Bellinette les auroit bientôt détruites par ſa vivacité ; elle paroiſſoit ne déſirer que les bals, les ſpectacles & les plaiſirs, elle eut entière ſatisfaction. L'on ne penſoit qu'à ſuivre ou à prévenir ſes déſirs ; mais ces bals & ces avances que ſa coquetterie naturelle lui faiſoient recevoir, ne ſervirent qu'à l'étonner & qu'à l'affliger. Les jeunes gens de la cour l'entouroient ſans ceſſe à la vérité, & cherchoient à lui plaire : mais c'étoit d'une façon cruelle; on avoit recours à ſon crédit, à ſa juſtice, à ſon autorité. L'un la conjuroit de rendre ſa maîtreſſe ſenſible, l'autre de lui faciliter un rendez-vous; en un mot, perſonne ne lui parloit d'elle même. Quelle peine pour une jeune perſonne coquette, que celle d'entendre toujours parler des autres! Elle fut obligée de rabattre un peu de ſa fierté, mais plus elle faiſoit d'avances pour ſe faire dire quelque choſe d'obligeant, plus on ſembloit redoubler les diſcours qui lui étoient étrangers,

cette ſituation humiliante réduiſit la princeſſe au déſeſpoir, & mille fois plus excédée de toutes les fêtes, qu'elle ne les avoit déſirées, elle prit le parti de la retraite, & préféra la ſolitude, avec les foibles reſſources qu'elle avoit trouvées dans ſes voyages, à une cour où l'on faiſoit ſi peu de cas de ſes charmes. Un clair de lune parfait lui fit prendre la réſolution de s'éloigner promptement; elle ſe mit en marche, toujours ſuivie de la mouche que Sublime avoit chargée de veiller à ſa conduite & de la préſerver des accidens qui ne ſont que trop communs dans les voyages. La mouche qui ne l'avoit pas abandonnée un inſtant, étoit fine. Ainſi quand elle appercevoit quelques objets qui pouvoient avoir quelque eſpèce de danger, elle couvroit la petite reine d'une de ſes aîles, la rendoit inviſible & lui ôtoit même la vue des choſes qui pouvoient ne pas convenir à ſon ſexe & à ſon âge.

L'aventure de Bellinette à la cour du prince des Plumes, lui fit faire de ſérieuſes réflexions, & lui fit ſentir le bonheur & l'avantage d'être aimée ſouverainement. Toutes ces idées lui rappelèrent pour lors le prince Brillant qui ne perdoit point à toutes ces comparaiſons. Après quelques jours de voyage, elle arriva auprès d'une fontaine célèbre dans ce pays par le concours des amans qui y venoient en pélerinage, & connue ſous le nom de

la fontaine des Roſes ; ce lieu champêtre & ruſtique préſentoit à la vue & à l'odorat tout ce que la nature a de ſéduiſant. Toute jeune qu'étoit la petite reine, elle fut frappée des beautés qu'elle y découvrit ; car il eſt des âges conſacrés à de certaines ſenſibilités. Bellinette fut amuſée par la quantité des papillons qui voltigeoient dans ce beau lieu, la variété de leurs plumages, leur vol & leur agitation animoient ce bel endroit de la terre. La princeſſe réſolut d'y demeurer quelque tems. Un plaiſir ſecret, un charme qui n'eſt point développé, nous arrête ſouvent ſans pouvoir diſtinguer le motif qui nous retient. C'eſt l'amour qui nous parle, c'eſt lui qui nous engage, le lieu lui plaît & lui convient Bellinette ſe repoſa donc au bord de cette délicieuſe fontaine, charmée de ſon ombre & de ſa fraîcheur ; la fatigue & les tendres réflexions la plongèrent bientôt dans un profond ſommeil. Sublime qui vouloit profiter des favorables diſpoſitions de ſon cœur, lui envoya un ſonge myſtérieux ; tous les papillons qui l'avoient occupée avec tant de plaiſir pendant le jour, ſe préſentèrent à ſon imagination, & par le pouvoir de la fée, ces animaux, ſymboles de l'inconſtance, de la légéreté & de la coquetterie, lui parurent avoir des têtes charmantes qui la ſéduiſirent avec raiſon, parce qu'ils avoient tous celle de l'amour de tous les âges ; mais après un long

examen,

examen, elle reconnut que ces belles têtes mâles & femelles avoient des corps de tigres, de fouines, de chats, de bléreaux, & autres animaux de cette méchante eſpèce. Sublime lui fit ſentir encore par la legereté des papillons, que l'inconſtance & la coquetterie ne pouvant avoir de temple fixe, tous leurs adorateurs n'avoient point de ſéjour déterminé; ce qui devenoit la cauſe de leurs plus grands chagrins. Ces idées ſemées dans l'eſprit de la petite reine, devinrent à ſon réveil la matière de pluſieurs réflexions, & déjà mécontente du peu d'impreſſion que ſes charmes avoient fait à la cour du prince des Plumes; elle commença à avoir quelque doute de leur peu de valeur. Cette partie de l'amour propre diminuée dans une femme, eſt un grand point; dès-lors la conſtance & le véritable amour, ſans aucune diſtraction, ſe préſentèrent à elle avec leur mérite; ſon imagination lui repréſenta encore plus fortement le prince Brillant, & lui fit régreter plus vivement d'en être ſéparée; elle eut même du chagrin de n'avoir plus rien à lui ſacrifier. Tous les ſacrifices dont elle ſe croyoit ſi riche quelques jours auparavant, ces ouvrages de l'amour propre, ces preuves d'un goût médiocre étoient évanouis par ſes nouvelles idées; elle ſe détermina à quitter promptement un lieu qui lui déplaiſoit en lui rappelant ſans ceſſe l'idée de l'inconſtance & de la coquetterie. Bellinette

plus délicate & plus tendre; abandonna sans peine cette fontaine qui lui avoit fait un si grand plaisir à rencontrer; c'est ainsi que tout prend le caractère de l'amour & se soumet à ses idées: elle partit avec vivacité pour chercher le prince, dont elle sentoit que l'attachement lui étoit plus nécessaire que jamais; l'inquiétude de son absence, celle de sa constance, le partage de ses peines s'emparèrent de son cœur, & furent la seule occupation de son esprit. Elle ne marcha pas long-tems sans rencontrer les bords de la mer; cet élément la fit rêver, après lui avoir rendu le tribut d'étonnement que l'on doit à son immensité pour la premiere fois qu'on l'apperçoit. Cette princesse dont l'extrême vivacité ne la laissoit pas un moment en repos, alors toute absorbée dans ses réflexions, auroit étonné tous ceux qui la connoissoient, ses sens même étoient si fort suspendus qu'elle laissa tomber son panier, son panier d'une si jolie forme, son panier qui la nourissoit, son panier qui portoit tout ce qui lui étoit nécessaire, enfin tout ce qu'elle possédoit & tout ce qui la mettoit en état de chercher le prince Brillant. Elle ne balança point à courir après la vague qui emportoit tous ses trésors; à peine eut-elle fait un pas dans la mer, que le panier devint une barque charmante où la princesse monta avec tant de facilité qu'elle ne fut presque point mouillée: cette barque lui

offrit toutes les commodités dont elle pouvoit avoir besoin, & la conduisit par le plus beau tems du monde aux Isles fortunées, où elle s'arrêta. La petite reine voyant son bâtiment immobile, mit pied à terre, & la barque redevint aussi-tôt le même petit panier. Bellinette élevée par des fées, ne fut point étonnée de tous ces prodiges; mais engagée par la beauté du pays, elle avança dans les terres. Elle eut à peine fait quelques pas que Fidèle & Belline qui l'avoient apperçûe, vinrent au devant d'elle, & lui offrirent tout ce qui dépendoit d'eux, avec la sincerité & la candeur qui engagent à recevoir. Bellinette sensible à leurs offres les suivit, & prit avec eux le chemin de leur habitation. Ils rencontrèrent le prince Brillant qui rêvoit assis au pied d'un palmier, la petite reine rougit en l'appercevant, & voulut courir à lui, emportée par son amour & sa vivacité; mais Belline l'arrêta en lui disant: laissez-le rêver, la liberté règne dans cet heureux séjour, il a plus de plaisir sans doute à songer à Bellinette qu'il n'en auroit à nous voir. La princesse charmée de ce qu'elle entendoit, se reprocha la démarche qu'elle avoit voulu faire, & résolut de ménager à son amant le plaisir de la surprise; mais ses projets agréables ne furent pas de longue durée. Le bruit qu'ils firent obligea le prince de se lever & de les venir joindre; il s'approcha avec un air d'interêt & d'amitié pour les vieillards,

qui se convertit en froid & en sérieux à la vue d'une personne qui lui étoit inconnue. Bellinette surprise d'un tel accueil, lui en fit quelques reproches auxquels il ne répondit que par des plaisanteries douces & legères : elles ne furent pas longues ; car ils arrivèrent aux cabanes. Bellinette après les avoir visitées demeura seule un moment dans celle de Belline, disant en elle-même avec inquiétude : quoi, ne serois-je plus jolie ! Serois-je méconnoissable ! Elle regarda promptement son miroir, & se trouvant aussi bien qu'elle s'en étoit flattée, l'inconstance qu'elle supposa au prince & le mépris dont elle lui parut accompagnée, la firent tomber évanouie ; elle fut même assez long-tems dans cet état. Mais Belline & le prince Fidèle inquiets de sa longue absence, la vinrent trouver & la secoururent ; ils la portèrent dans la cabane du prince Brillant, qui consentit aisément à la lui ceder. Elle étoit tapissée de toutes les dépouilles des oiseaux du plus riche plumage qui se trouvoient sans nombre dans cet heureux séjour. Brillant qui avoit beaucoup de goût naturel & qui dessinoit assez bien pour un prince, s'étoit non-seulement amusé à donner un arrangement merveilleux à ces plumes ; mais il avoit encore dessiné les plus belles fleurs qui naissoient à chaque pas dans ce délicieux climat : ces desseins se trouvoient arrangés au milieu de ses chiffres & de ceux de Bellinette, tout en-

fin y retraçoit ſon amour. Quand la petite reine fut revenue à elle, le prince Brillant ſe trouva le premier objet dont ſes yeux furent frappés; mais elle ne vit dans les ſiens qu'une indifférence & un froid qui la mirent au déſeſpoir. Elle remercia Belline & Fidèle de leurs ſoins, & les pria de la laiſſer ſeule, ſous prétexte de prendre quelque repos; mais en effet pour s'abandonner à la douleur. Ses beaux yeux répandirent des torrens de larmes. Son imagination lui rappela vainement les diſcours de Belline quand elle avoit apperçu le prince, elle ne put l'attribuer qu'à un cruel rapport de noms. Ses regards tombèrent ſur les chiffres dont la cabane étoit remplie : ſe peut-il, s'écria-t-elle, que tant de marques d'amour du prince ſoient pour une autre ! Mais auſſi pouvoit-elle les accorder, s'ils étoient pour elle, avec l'indifference que Brillant lui avoit témoignée. Il faut s'en éclaircir, dit-elle en ſe levant avec précipitation, une plus longue incertitude ne ſe peut ſoutenir : ſi le prince m'aimoit, il ne pourroit affecter de me méconnoître; de plus quelle raiſon auroit-il ? Voyons tout, examinons avec ſoin & ſur-tout ne nous nommons point; cachons à ces vieillards reſpectables ma honte & mon humiliation : elle ſortit en effet. Le prince s'étant déjà éloigné pour rêver à ſon aiſe, elle eut la liberté de faire à Belline & à Fidèle toutes les queſtions qui pouvoient intéreſſer ſon amour ; elle

apprit que le prince qui leur avoit ſouvent conté ſon hiſtoire, n'avoit que Bellinette pour objet, que tous les arbres étoient ornés de ſes chiffres, & que ſa cabane qu'il lui avoit cédée en étoit remplie : elle ſut encore qu'il avoit mille fois eſſayé de faire ſon portrait; mais que ſon imagination toujours plus vive n'avoit jamais été ſatisfaite, & qu'il avoit toujours déchiré ſon ouvrage.

Ces bons vieillards lui montrèrent auſſi leurs portraits qu'il avoit faits pour ſe diſſiper, & dont elle fut obligée d'admirer la reſſemblance. Ces éclairciſſemens ne pouvoient qu'augmenter ſon trouble & ſon embarras, quand le prince ſe joignit à eux pour prendre le repas frugal que la nature leur préſentoit. Bellinette, ſans ſe nommer, dit pluſieurs choſes qui étonnèrent Brillant; & quoiqu'il fût bien éloigné de la reconnoître, il fut frappé des traits de ſon eſprit, qui avoit toujours eu le droit de le charmer, & dont il étoit encore ſans ceſſe occupé. Cette eſpèce de reconnoiſſance le rendit plus aimable qu'il ne l'avoit paru juſques-là aux deux vieillards. Ainſi leur ſoupé fut prolongé. Bellinette un peu plus contente, ſans cependant être ſatisfaite, ne fut occupée pendant tout le cours de la nuit que des moyens qu'elle pourroit mettre en uſage pour ſe faire reconnoître : elle ſe voyoit aimée & en même tems mépriſée. Cette ſituation ne ſe pouvoit ſoutenir; il falloit

convenir qu'elle étoit changée. Cette idée cruelle à tout âge, étoit affreuse à dix-sept ans. Après avoir examiné bien des moyens & formé bien des projets, elle se détermina à demander au prince de faire son portrait; elle espéra que l'attention nécessaire pour ce travail lui rappelleroit plus aisément ses traits. Elle ne pouvoit comprendre comment ils étoient si vivement gravés dans son cœur, pendant que ses regards en étoient si peu frappés. Le lendemain, car l'amour est pressé, elle en fit la proposition au prince; il l'accepta par simple politesse, & comme un délassement convenable à leur retraite. Sur-le-champ, il se mit à travailler avec beaucoup de facilité. Bellinette charmée de voir son amant, animée du desir d'en être reconnue, & piquée de ne l'avoir point été, ne négligeoit rien de ce qui peut plaire, soit par la figure, soit par l'esprit; car l'amour est un transport, & plaire est un talent. La tête étoit à peu près finie, quand Belline & Fidéle arrivèrent & se récrièrent sur la prodigieuse ressemblance. Bellinette qui n'avoit point voulu interrompre le prince, s'approcha pour en juger. Quoi, c'est ainsi que vous me voyez, s'écria-t-elle d'abord qu'elle eut jeté les yeux sur l'ouvrage! Je suis perdue, continua-t-elle en s'enfuyant. Où pourrai-je me cacher! Elle prononça ces mots de sa voix naturelle & sans être altérée par l'âge; car dès ce moment elle avoit repris ses graces, sa figure, sa jeunesse. Brillant fut si frappé

du son de sa voix, qu'il la suivit avec empressement, & qu'il reconnut sa chère Bellinette dans les bras de Sublime & de Cotte-blanche, acompagnées de la mouche qui ne l'avoit jamais quittée, & qui avoit repris son ancienne figure de vieille femme de chambre. C'est dans ce moment que j'arrive dans ces Isles fortunées, puisque je vous y vois, s'écria le prince Brillant avec un transport que le cœur peut seul dicter! Les fées leur expliquèrent en peu de mots ce qu'ils avoient envie de savoir; & les trouvant parfaitement corrigés de leurs défauts, & dignes l'un de l'autre; elles sommèrent Grondine, qu'elles avoient eu la précaution d'amener avec elles, de la parole qu'elle avoit donnée. Celle-ci suivant toujours son caractere, voulut faire quelque difficulté; mais elles la menacèrent si sérieusement, qu'elle donna son consentement au mariage, de mauvaise grâce à la verité, & prit promptement la fuite, ne pouvant soutenir la vue de personnes aussi contentes. Sublime & Cotte-blanche laissèrent Belline & Fidèle dans les Isles fortunées, & conduisirent Bellinette & Brillant dans leurs royaumes, où elles voulurent célébrer leurs nôces, les assurant que tant qu'ils s'aimeroient, ils trouveroient par tout ces Isles heureuses. Ils apprirent par leur expérience que les fées ne les avoient point trompés.

Fin du trente-unième Volume.

TABLE DES CONTES;

TOME TRENTE-UNIÈME.

BEAUCHAMPS.

NOUVEAUX CONTES DE FÉES.

CONTES DE M. L. C. D. C.

Fin de la Table.

